



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

~~Un. 146.~~

A 185. Mus.



**JOURNAL
LITERAIRE**

D E L' A N N E E

M. DCC. XXXIV.

TOME VINGT-DEUXIEME,

PREMIERE PARTIE.

A L A H A Y E,

Chez JEAN VAN DUREN.

M. DCC. XXXIV.

LIVRES NOUVEAUX.

A Vantures de *Telemaque*, par Mr. de *Fenelon*; nouvelle Edition conforme au Manuscrit original; orné de très-belles figures en taille douce, 4. 1734.

Avis Défintereffé sur les derniers Ecrits publiez par les Cours de *Madrid* & de *Vienne* au sujet de la Guerre présente; avec quelques observations de Droit sur l'Article cinquième de la Quadruple Alliance, 4. 1734.

Amusemens des Eaux de Spa, avec fig. 8. 2 vol. 1734.

Dictionnaire Comique, Satyrique, Critique, Burlesque, Libre & Proverbial, par le Roux: Nouvelle Edition augmentée, 8. 1735.

Histoire critique de l'Etablissement de la Monarchie Françoisse dans les *Gaules*; par l'Abbé *du Bos*, 12. 3 vol. 1735.

Journal du Siège de *Philipsbourg*, pris le 18. Juillet 1734. par l'Armée de S. M. T. C, commandée par le Maréchal d'*Asfeldt*. Avec le Plan de cette Ville, de ses Fortifications, des Attaques, des Retranchemens de l'Armée d'Observation, du Camp & des Aproches du Prince *Eugene*: gravé sur le deffein envoyé à *Versailles* par un Officier General, 4. 1734.

Lettres écrites de Londres sur les Anglois, & autres sujets, par Mr. de *Voltaire*, 8. 1735.

Memoires du B. de *Pöllnitz*, contenant les observations qu'il a faites dans ses voyages, & le caractere des Personnes qui composent les principales Cours de l'Europe, 3 vol. 12. 1734.

Recueil d'Actes, Memoirs, & Traitez par le Sieur *Jean Rouffet*, tom. 8. 1734.

Sermons du P. *Bourdaloue*: complets 14 vol. 8. 1734. Nouv. Edition.

Tablettes des Cours Souveraines de l'Europe; pour 1734. & 1735.

JOURNAL LITERAIRE

DE L'ANNÉE

M. DCC. XXXIV.

ARTICLE PREMIER.

*Suite de l'Extrait (1) du Droit de la
Nature & des Gens, par le Baron
de PUFFENDORF.*

DAns le précédent Extrait on ne s'est guères attaché qu'à la longue & savante Préface du Traducteur. On entreprend à présent de rendre compte de l'Ouvrage même. Le dessein en est grand & demande encore plus de vrai esprit, c'est à dire, de discernement & de goût, que d'érudition. L'exécution avec ces caracteres auroit été

(1) Le premier Extrait se trouve dans le Tome XXI.
Part. II. pag. 305.

2 JOURNAL LITTÉRAIRE

Défauts de
ce Livre.

été d'une utilité infinie. L'Auteur borné à son sujet n'auroit pas parlé de tout. Les principes clairs qu'il auroit établis n'auroient pas été obscurcis & absorbés par cette multitude prodigieuse de citations de Poètes, Historiens, Orateurs, Déclamateurs, Philosophes, Sophistes, auxquels il paroît donner le même degré d'autorité, à peu près comme celui que les Catholiques appellent le *Docteur Angelique*, lequel, après avoir cité le témoignage de *Jésus-Christ*, ajoute sérieusement, *sed contra est quod ait Aristoteles*.

Ce mélange de sacré, de profane, de vrai, de faux, de sérieux, de comique, d'utile, d'inutile, d'antique, de moderne, de raisonnable, d'extravagant, dégoûte, embarrasse le Lecteur intelligent; le jette dans le Pyrrhonisme; ou expose au danger d'un mauvais choix celui qui ne l'est pas; inconvéniens que les notes ajoutées au texte augmentent, au lieu de les diminuer. En traçant le plan de ce fameux Livre, il ne nous fera pas difficile d'y trouver des preuves des défauts que nous croions devoir y reprendre.

Division de
Puffendorff.

Il est divisé en huit parties. La première traite des Êtres moraux & contient les préliminaires de la Science du Droit des Gens. La seconde parle de l'état de Nature, des fondemens généraux

raux de la Loi naturelle & des devoirs de l'Homme, par rapport à lui-même. La troisième explique les devoirs absolus des Hommes les uns envers les autres, & la nature des promesses ou des conventions en général. La quatrième traite de la nature du mensonge, du serment, du droit de propriété & des différentes espèces d'acquisitions. Dans la cinquième, il s'agit du prix des choses, des contrats, des différentes manières dont on est dégagé d'une obligation, de l'interprétation des Conventions & des Loix, & de la manière de vider les différens dans l'état de Nature. Dans la sixième, il est traité du mariage, du pouvoir paternel, & des droits d'un Maître sur ses Domestiques. La septième comprend l'origine & la constitution des Sociétez civiles, les droits & les engagements du Souverain, les diverses sortes de Gouvernemens, & les différentes manières d'acquiescer la Souveraineté. Enfin, la huitième & dernière traite des principales parties de la Souveraineté, des Contrats & des Traitez tant publics que particuliers des Puissances souveraines; des différentes manières dont les Citoyens cessent d'être Membres d'un Etat, & des divers changemens ou de la destruction même des Sociétez civiles.

Ce plan est magnifique & il seroit

4 JOURNAL LITTÉRAIRE

Qualité
d'un Au-
teur.

sans comparaison mieux exécuté, si on n'avoit pas voulu faire un gros Ouvrage. Ce n'est que par une abondance superflue qu'il peche. — Ce qu'on peut dire de bon sur ces matières s'y trouve. Mais il est mêlé avec le mauvais, & presque défiguré, de sorte qu'un abrégé de ce Livre, où il ne resteroit que ce qu'il a de bon & de nécessaire, vaudroit beaucoup mieux & seroit bien plus d'usage que le Livre même. Il faut qu'un Auteur soit savant; mais il ne faut pas qu'il le paroisse plus que son sujet ne le comporte. Il faut qu'il ait de la lecture; mais il n'est point du tout nécessaire que, pour le prouver, il entasse citations sur citations. Dussai-je être sifflé par les amateurs d'*in folio*, je dirai que sans balancer je donne la préférence au médiocre *in octavo* de Monsieur *Vitriarius* sur les deux gros *in quarto*, augmentez par Monsieur de *Barbeyrac*.

Les bornes d'un Extrait ne permettent pas un certain détail. Je parcourrai pourtant chacune de ces huit parties, en n'insistant que sur ce qui me paroitra essentiel. Le premier Livre traite fort au long de la moralité des actions, moralité qui ne peut être sans liberté, c'est à dire, qu'il n'y a ni vice ni vertu sans liberté. Au nombre des choses qui ôtent la liberté, ou qui la
lient

tient tellement qu'elles excluent la moralité de ce qu'on fait & de ce qu'on souffre, la contrainte tient le premier rang. „ Alors, dit Monsieur de Puf-
 „ fendorf (1), on regarde, à parler mora- (1) Pag. 83.
 „ lement, comme unique auteur de l'ac- 84.
 „ tion celui d'où provient la contrain-
 „ te. L'autre qui souffre l'action, ou
 „ qui l'exécute, ne tient lieu que d'ob-
 „ jet ou d'instrument purement physi-
 „ que. Or, on présume qu'il y a
 „ de la contrainte, non seulement lors-
 „ que malgré la répugnance & la ré-
 „ sistance de quelqu'un ses membres sont
 „ employez à faire ou à souffrir quel-
 „ que chose par un effet de la violen-
 „ ce d'une autre personne en qui réside
 „ le principe du mouvement, mais en-
 „ core lorsqu'en menaçant quelqu'un
 „ de la mort ou de quelque autre grand
 „ mal, on le porte à exécuter une ac-
 „ tion pour laquelle il a d'ailleurs beau-
 „ coup d'aversion, & dont il ne pré-
 „ tend pas être réputé l'Auteur, la
 „ mettant tout sur le compte de celui
 „ qui le réduit à cette fâcheuse extré-
 „ mité. La première sorte de *contrain-*
 „ *te* a lieu, lors par exemple qu'un
 „ homme plus fort que nous vient à
 „ nous pousser rudement contre quel-
 „ que autre, ou à lui donner un souf-
 „ flet de notre main. Il en est de mê-
 „ me d'une femme qui a le malheur
 „ d'é-

6 JOURNAL LITTÉRAIRE

„ d'être violée , sans avoir en rien
„ contribué par sa faute à allumer la
„ passion criminelle du Galant. L'autre
„ sorte de contrainte se voit dans
„ l'exemple d'un Officier qui a reçu
„ ordre sur peine de la vie de faire
„ mourir une personne dont il connoît
„ l'innocence. . . . Il faut pourtant
„ avouer qu'il y a des choses dont la
„ seule exécution est de si grande conséquence ,
„ ou si pleine d'infamie ,
„ qu'on tient pour une acte de générosité
„ d'aimer mieux mourir que de servir
„ d'instrument à de pareils forfaits ,
„ quoique la faute en doive retomber
„ uniquement sur autrui. Tel est le
„ cas où se trouve un fils à qui on ordonne
„ de coucher avec sa mere , action si
„ horrible qu'Oedipe , ayant eu le malheur
„ de le commettre par une ignorance invincible ,
„ se creva les yeux de désespoir , dès qu'il s'en fut
„ apperçu. Lors donc qu'Aristote allègue
„ ici l'exemple d'un Tyran , qui , ayant
„ en son pouvoir les parens ou les enfans
„ de quelqu'un , le voudroit obliger à
„ commettre quelque action honteuse ,
„ lui promettant de les sauver s'il la
„ commettoit , le menaçant au contraire
„ de les faire mourir s'il refusoit de la
„ commettre , dans cet exemple , dit Monsieur
„ *Puffendorf* , d'une action forcée , il faut bien
„ pren-

„ prendre garde de ne pas étendre le
 „ terme de honteux à quelque chose
 „ qui approche du cas que nous venons
 „ d'indiquer “.

Quelle Morale! Qu'on avouë donc *La raison ne suffit pas pour nous conduire.*
 que la Raison ne suffit pas pour nous
 conduire , & qu'il est des obligations
 autres que celles que la Raison impose.
 Le Traducteur & le Commentateur ne
 sont pas de ce sentiment. Mais le der-
 nier s'exprime trop foiblement & il
 semble qu'il craigne de se déclarer.
 „ Il n'est pas absolument, dit il , au
 „ dessus de la fermeté de l'esprit hu-
 „ main de se résoudre à mourir plutôt
 „ que de manquer à son devoir “. Il
 devoit dire que tout homme est obligé de
 mourir plutôt que de manquer à son
 devoir. Ce qu'il ajoute qu'il est de l'in-
 térêt de la société humaine qu'on don-
 ne dans le cas dont il s'agit des exem-
 ples d'une constance à toute épreuve
 ne prouve pas l'obligation de les don-
 ner. Je ne puis m'empêcher d'observer
 que la réflexion de l'Auteur & la cita-
 tion du Traducteur sont hors d'œuvre.
 Je voudrois bien qu'on m'apprît quel rap-
 port peut avoir au Droit de la Nature
 & des Gens, le songe de *César* qui crut ,
 en dormant, être couché avec sa mere,
 & les songes de *Byblis* sur ses amours
 incestueux. Qui doute qu'on n'est point
 coupable & par conséquent digne de pu-
 nition

8 JOURNAL LITERAIRE

(1) Pag.
161.

nition pour avoir violé une Loi positive qu'on ignoroit? Pourquoi donc insister là-dessus & citer (1) Ciceron, non seulement en *François* dans le texte, mais encore en *Latin* dans les Notes? Pourquoi rapporter toutes les impertinences des Anciens. „ Ces raisonnemens: si *Scipion* n'eût pas donné „ en mariage sa fille à *Gracchus*, il n'eût „ pas été grand-pere des deux *Gracchus*, „ & il n'y auroit pas eu de si grandes „ séditions (2). *Néron* n'a point commis de crime en faisant tuer sa mere, „ qui avoit donné la vie au plus méchant des hommes. Tu merites la „ mort, parce qu'on a fait mourir un „ tel qu'on a cru faussement t'avoir „ tué “. Ces raisonnemens, dis-je, méritent-ils d'être réfutés? Pourquoi donc les rapporter? C'est ainsi que se fait un gros Livre.

(2) Pag.
281.

Citations
inutiles.

(3) Chap.
vi. liv. 1.
pag. 100.

Ce que Monsieur *Puffendorf* dit de la Loi, se réduit à ceci: Toute Loi oblige; mais tout ce qui oblige n'est pas Loi. Les conventions obligent ceux qui les ont faites (3). Mes promesses, mes sermens m'obligent, quoiqu'ils ne soient pas des Loix, & même ils ne m'obligent que parce qu'il y a une Loi qui m'ordonne de garder les conventions à quoi j'ai consenti, de garder les promesses, les sermens que j'ai faits. Il n'est point de Loi qui ne suppose un Supérieur,

rieur, & la Loi proprement dite n'est rien autre chose que la volonté déclarée d'un Supérieur, qui ordonne de se conduire de telle ou de telle façon. Et peu importe de quelle manière cette volonté soit déclarée. Ne le fût-elle que par la lumière naturelle toute seule, elle n'en obligeroit pas moins. Obligation au reste, qui ne vient point de la chose commandée, mais uniquement de la volonté du Supérieur. De sorte que, comme il n'y a point de couleur sans la réflexion de la lumière, aussi il n'y a ni justice, ni injustice, ni honnête, ni honteux que conséquemment à la Loi. De sorte encore par une conséquence ultérieure, que si quelqu'un vient à bout de se persuader qu'il n'est point de Supérieur qui, par une volonté libre & particulière, lui ait prescrit ce qu'il faut qu'il fasse, ce quelqu'un ne reconnoitra ni juste, ni injuste, ni honnête, ni indécant, & n'aura point d'autre règle que son utilité & son plaisir. Quelle Morale encore un coup! Les sentimens de *Hobbes* & de ses semblables qu'on réfute ont-ils rien de plus dangereux? Du moins, ces idées de Justice & de Bonté, indépendantes de toute volonté particulière, sont-elles une ressource contre la méconnoissance des Loix positives, elles forment une espèce de frein contre la violence des passions, elles

L'injuste & le deshonnête indépendans du Législateur.

tiennent même lieu de Religion. Il est bon d'observer que ce sentiment de Monsieur *Puffendorf* & de son Interprète a contre lui presque tous les Philosophes anciens & modernes.

(1) Ibid.
pag. 103.

Après avoir dit que la plupart des Loix peuvent être revoquées, Monsieur *Puffendorf* ajoute (1). „ Il faut bien prendre
„ garde pourtant de ne pas confondre
„ la Loi positive elle même avec les
„ Droits qui ont été acquis à son occasion. La Loi peut être annullée par le
„ Législateur, mais les droits qu'on a
„ voit acquis en vertu de cette Loi pendant qu'elle subsistoit ne se perdent
„ pas pour cela. En effet il y auroit
„ une souveraine injustice à prétendre
„ abolir avec la Loi tous les effets
„ qu'elle a produits. Supposons par
„ exemple que dans un Etat il y ait
„ eu une Loi comme celle-ci établie
„ depuis long-tems, *Chaque Pere de Famille disposera de ses biens par Testament*
„ *comme il le trouvera bon.* Le Législateur peut sans doute mettre quelques
„ bornes à cette liberté de tester illimitée. Mais il seroit injuste d'ôter les
„ biens acquis à ceux qui auroient eu
„ quelque héritage pendant que la première Loi subsistoit. On s'est aussi
„ moqué avec raison du Pape *Boniface*
„ *VIII.*, qui par dépit contre *Philippe*
„ *le Bel* Roi de France, annulla toutes
„ les

„ les indulgences que ses Prédécesseurs
 „ avoient accordées aux *François* “. J'avouë que je ne voi pas la liaison de cette réflexion sur le Pape *Boniface* avec le reste de l'Article que je viens de transcrire. Pour qu'il y en ait quelqu'une, il faudroit que ce Pape eût été aussi insensé que le seroit l'Evêque, qui prétendrait annuler toutes les absolutions que les Prêtres auroient données en vertu du pouvoir de ses Prédécesseurs.

En réfutant *Hobbes*, qui soutient que la puissance irrésistible de Dieu lui donne seule le droit d'imposer des Loix & que ce droit vient de la Nature, *Puffendorf* dit (1) que ce sentiment est absurde & inintelligible. Car comment est-ce que Dieu pourroit recevoir quelque chose de la Nature, puisqu'elle n'est autre chose que Dieu lui-même? Si Dieu & la Nature sont des termes synonymes, tout ce que réfute *Hobbes* est plus solide que ce qu'il avance. Il n'est pas rare aujourd'hui que ceux qui parlent le plus de Dieu, n'en reconnoissent point, ou que ce qu'ils reconnoissent sous cette auguste qualité ne puisse être l'objet d'un véritable amour, ou d'une véritable crainte. Si Dieu n'est pas un Etre singulier distingué de chaque Etre en particulier & de la collection de tous les Etres en général, ou plutôt si Dieu n'est

(1) Ibid.
 pag. 106.
 107. 108.

Definition
 de Dieu.

n'est pas un Esprit singulier infini en tout genre de perfection, il n'y en a point. Tout ce qu'on en dit n'est qu'une illusion qu'on se fait à soi-même & aux autres. Toutes les règles des mœurs qu'on donne n'ont rien de solide, ce qu'on débite du Droit de la Nature & des Gens n'a pas de vrais principes, & ceux-là raisonnent le mieux qui de l'utilité particulière de chacun font la règle de sa conduite. Je ne fais aucun doute que l'illustre *Puffendorf* & son savant Traducteur n'adorent Dieu en esprit & en vérité, & que ce ne soit sincèrement qu'ils réfutent les doctrines opposées. Mais je croi pouvoir leur reprocher qu'ils ne s'expliquent pas assez ouvertement, ni assez clairement, sur ce principe fondamental des instructions qu'ils entreprennent de donner à l'Univers, que faute de cette clarté, il y a dans leur livre une certaine obscurité qui fait peine, & même des contradictions apparentes qui rendent leur sentiment incertain & leur doctrine chancelante.

Aiant réfuté plusieurs manières de découvrir les principes du Droit Naturel, *Puffendorf* dit: (1) " pour moi, je
 „ ne trouve point de voie plus abrégée ni plus commode pour découvrir les principes du Droit Naturel
 „ que de considérer avec soin la nature,

(1) Liv. 12.
 c. 3. p. 220.

„ ture, la constitution & les inclinations
 „ de l'Homme ; car soit que la Loi
 „ naturelle lui ait été donnée pour le
 „ rendre plus heureux ou pour empê-
 „ cher que sa malice ne lui devint fu-
 „ neste à lui-même, le meilleur moyen
 „ de connoître cette Loi, c'est de voir
 „ en quoi il a besoin ou de secours ou
 „ de frein “. Or c'est la Raison, la
 Nature intelligente, qui découvre ces
 secours & ce frein. C'est donc la Rai-
 son qui porte la Loi, qui est le Légis-
 lateur ; & ce qu'elle dicte pour procurer
 les secours & mettre le frein dont on a
 besoin, ce sont les Loix Naturelles. Ainsi
 l'Homme est à lui-même sa regle, si on
 le considère entant qu'il est capable de
 connoître ce qui lui convient & ce qui
 ne lui convient pas : d'où il suit que
 son utilité est sa Loi. Pourquoi donc
 réfuter si amplement *Hobbes & Spinoza*,
 qui au fonds ne disent que la même
 chose ?

„ De ce frein & de ces secours, dont
 „ l'Homme connoît qu'il a besoin, se
 „ forme cette Loi générale qui ren-
 „ ferme toutes les Loix particulieres,
 „ en quoi consiste la Loi naturelle.
 „ *Chacun doit être disposé à former & en-*
 „ *tretenir, autant qu'il dépend de lui, une*
 „ *société paisible avec tous les autres, con-*
 „ *formément à la constitution & au but*
 „ *de tous le genre humain sans exception.*
 „ Et

„ Et comme tout ce qui oblige à une
 „ certaine fin oblige en même tems
 „ aux moyens sans quoi on ne sauroit
 „ l'obtenir , il s'ensuit de là que tout
 „ ce qui contribue nécessairement à
 „ cette sociabilité universelle *doit être*
 „ *tenu pour prescrit par le Droit Natu-*
 „ *rel , & tout ce qui la trouble doit au*
 „ *contraire être censé défendu par le même*
 „ *droit* “.

*La nature
 ne porte pas
 à vivre avec
 tous les hom-
 mes en so-
 ciété.*

J'avoüe mon insuffisance. Je comprend que le besoin que j'ai de secours doit me disposer à vivre en société , que ce même besoin doit me déterminer à mettre moi-même & à souffrir qu'on mette un frein à mes inclinations, qui me rendroient inutile le secours que je cherche dans la société. Mais je ne voi point du tout comment ce besoin de secours & de frein m'oblige à être disposé à entrer en société avec tous les hommes sans exception. Il me semble au contraire que je dois tellement m'attacher à la société, que j'ai choisie, ou dans laquelle je me trouve engagé , que toutes les autres me soient indifférentes. En effet, que m'importe que les Chinois, avec qui je n'ai aucun rapport soient sages, ou insensés, qu'ils soient en paix, ou en guerre? Sur quoi fondé croirai-je que la coutume qui, dans le país où je suis, n'a point de mauvais effets, est mauvaise, parce qu'elle en
 au-

seroit ailleurs ? Suivant le principe établi , tout ce qui m'est bon m'est permis. En vain veut-on le restreindre, effrayé des conséquences qu'il peut avoir. Je m'attache au principe & je rejette les restrictions qui ne naissent pas de ce principe & qui ne sont qu'arbitraires.

Suivant le principe établi, que chacun doit être disposé ou porté à entrer en société avec tous les hommes, ces excursions de Peuples, qui cherchoient à s'établir en des terres plus fertiles, étoient contre la Loi naturelle. Presque tous les Peuples de l'*Europe*, qui se sont fait des établissemens dans le nouveau Monde, ont violé cette Loi. Suivant ce principe, l'étude essentielle de tous les hommes doit être celle des langues, car elle seroit un des moïens qui contribueroit le plus à cette sociabilité universelle.

L'Etat de nature qu'on distingue ici (1) de l'Etat civil, est une chimere, du moins par rapport à l'Europe, & toutes les leçons qu'on donne par rapport à cet Etat ne peuvent servir qu'aux Sauvages. Je ne sais même si cet Etat de nature, suivant les principes établis par *Puffendorf*, ne seroit pas contre la nature. Car si l'Homme doit être porté à former & entretenir autant qu'il dépend de lui une société paisible, il va contre

(1) Ibid.
c. 5. p. 296.
&c.

Il n'est point
d'Etat de
nature.

ce devoir, s'il n'est pas en société. Or il est impossible qu'une société subsiste sans quelques Loix particulieres, qui prescrivent certains devoirs qu'on ne puisse violer impunément, & ces Loix particulieres, dont la transgression est punie, supposent nécessairement une société civile. Donc l'Etat de nature distingué de l'Etat civil est chimérique, & , s'il existoit, il seroit contre la nature. Et certe, s'ils a jamais existé, c'est dans les premiers tems du Monde, où les Peuples commençoient à se former, & où il n'y avoit point d'autre société que celle des Peres & des Enfans. L'histoire de *Judas*, qui prononce contre *Thamar* sa bru une sentence de mort, parce qu'elle se trouvoit enceinte, sans être mariée, prouve que ces sociétés avoient des Loix particulieres. Par conséquent elles étoient des sociétés civiles.

Quand on ne veut suivre que la Raison, on est bien embarrassé. Dans l'Etat de nature, dit *Puffendorf*, on est obligé de défendre sa vie, mais dans l'Etat civil, on n'en a qu'une permission. Voici ses paroles. „ Les Citoyens ne doivent avoir recours à la force pour se défendre contre leurs Concitoyens, que quand les circonstances du tems & du lieu ne leur
„ per-

„ permettent pas d'implorer le secours
 „ du Magistrat contre une insulte qui
 „ expose à un danger pressant leur vie
 „ ou quelque autre bien équivalent ou
 „ irréparable. Et en ce cas-là même
 „ tout le privilege qu'ils ont se réduit
 „ à une simple permission de repousser
 „ par eux-mêmes le danger présent“.

Le Traducteur s'embarrasse aussi dans
 ses Notes (1). Pour prouver ce que je (1) Ibid.
 dis, il suffit que je rapporte celle qu'il c. s. p. 296.
 fait sur l'endroit de *Paffendorf* que je doc.
 viens de citer. Il faut bien remarquer,
 dit Monsieur de *Barbeyrac*, ces deux
 conditions ; „ car de là dépend la déci-
 „ sion de quelques cas, dont l'Auteur
 „ ne parle point. Tel est celui d'une
 „ personne attaquée par son Prince.
 „ Sur quoi voici ; à mon avis, ce qu'il
 „ faut penser. Je suppose que celui qui
 „ se défend voit jour à se sauver en re-
 „ poussant l'injuste Agresseur jusqu'à
 „ le tuer ; autrement il vaudroit mieux
 „ pour lui de se laisser tuer alors que
 „ de s'exposer à périr par la main d'un
 „ Bourreau & à souffrir de cruels sup-
 „ plices. Cela étant, le Prince qui veut
 „ me tuer, le fait, ou malicieusement,
 „ ou de propos délibéré, ou par l'effet
 „ d'un mouvement dont il n'est pas le
 „ maître. Dans le premier cas, je puis
 „ me défendre contre lui tout de mê-
 „ me que si j'avois à faire à mon égal.
 Tome XXII. Part. I. B „ Dans

*Matières
qu'en ne
doit point
traiter.*

„ Dans l'autre je dois l'épargner & sa-
 „ crifier ma vie plutôt que de lui ôter
 „ la sienne. Bien entendu qu'il n'y ait
 „ pas de sa faute de ce qu'il se trouve
 „ dans un état où il n'est pas maître
 „ de lui-même; car si un Prince se con-
 „ noissant sujet à des emportemens fu-
 „ rieux de colere, ou sachant qu'il a
 „ un vin de Lion, s'abandonnoit sans
 „ retenue à son tempérament ou au
 „ plaisir de boire, il ne mériteroit pas
 „ qu'on eût aucun égard pour lui & on
 „ pourroit le repousser comme s'il a-
 „ gissoit de sang froid. Il y auroit en
 „ lui un dessein de nuire, sinon formel,
 „ du moins interprétatif. Et bien loin
 „ que l'intérêt de la Société demande
 „ que l'on se laisse impunément égor-
 „ ger par de tels Souverains, elle a tout
 „ à craindre d'eux. La considération de
 „ leur caractère ne demande ici autre
 „ chose, si ce n'est un grand soin d'é-
 „ viter les moindres occasions où l'on
 „ pourroit être innocemment exposé à
 „ la nécessité de se défendre contre eux:
 „ de quoi on peut se dispenser par rap-
 „ port aux simples Particuliers. Après
 „ tout, il n'y a rien de plus facile aux
 „ Princes, pour peu qu'ils soient hon-
 „ nêtes gens, que de ne se pas porter
 „ à de tels excès; & les Hommes trou-
 „ veront toujours assez de Maîtres. Si
 „ la Société perd quelques-fois aux chan-
 „ gemens,

gemens, elle y gagne aussi quelques-
 fois ; & peut-être qu'elle s'en trou-
 veroit mieux, si on ne laissoit pas aux
 Souverains une si grande liberté de
 satisfaire leurs passions & si les suc-
 cesseurs avoient devant leurs yeux de
 tristes exemples du malheureux sort
 que leurs Prédécesseurs se sont atti-
 ré, en se croyant tout permis. A
 plus forte raison, ce que je viens de
 dire a-t-il lieu par rapport aux Mi-
 nistres du Prince & aux Magistrats
 subalternes, pour qui l'on doit sans
 doute avoir beaucoup moins de con-
 sidération que pour la personne mê-
 me du Souverain. Monsieur *Gund-
 ling* Professeur à *Hall* en *Saxe* sou-
 tient l'affirmative sur l'un & l'autre
 cas sans admettre aucune distinction,
 selon le Droit rigoureux “.

Je ne parle point de la longueur énorme de cette Note, dont l'essentiel pour-
 roit être réduit à sept ou huit lignes.
 Mais je dis que ces décisions ne paroif-
 sent pas s'accorder. Car l'unique rai-
 son qui puisse m'empêcher de tuer un
 Prince dans le second cas, c'est la
 considération que je dois avoir pour son
 caractère. Or la volonté coupable du
 Prince dans le premier cas ne lui ôte
 pas son caractère. Je dois donc avoir
 la même considération, d'autant plus
 que selon le principe de *Grotius*, que le

Traducteur admet, „ le droit de se „ défendre ne vient pas principalement „ & immédiatement de l'injustice ou „ du crime de l'Agresseur, mais de la „ Nature même qui inspire à chacun le „ soin de sa propre conservation & nous „ porte invinciblement à faire tous nos „ efforts pour nous garantir d'où que „ vienne le danger “. Je dis encore qu'il est aussi avantageux à la Société de la délivrer d'un furieux, que d'un méchant. Je dis que les supplices destinez à celui qui auroit tué son Souverain, même en son corps défendant, supposent qu'il y a une défense de le tuer, sous quelque prétexte que ce puisse être. Par conséquent, en décidant qu'on peut le tuer malgré cette Loi, pourvu qu'on ne s'expose pas à ses rigueurs, on détruit cette maxime raisonnable de l'Auteur qu'on explique: *Pour rendre innocente la défense de soi-même, il suffit que l'Agresseur n'ait aucun droit de nous attaquer ou de nous tuer, & que rien ne nous impose d'ailleurs l'obligation de souffrir la mort sans aucune résistance.* Je dis qu'il est contre le bon ordre & contre le bien de la Société d'agiter ces sortes de questions, & que ces maximes que les hommes trouveront toujours assez de Maîtres, que si la Société perd quelques fois au changement de Souverain, elle y gagne aussi quelques fois, sont des maximes dangereuses,

ses, propres à exciter & qui pis est à justifier la révolte & la sédition. J'ajoute que, quand il seroit vrai qu'un fils peut tuer son Pere, comme le dit ailleurs Monsieur de Barbeyrac (1), il ne suivroit nullement qu'un Particulier eût droit de tuer son Roi. Enfin, je pense que le sentiment du Professeur de Saxe, quoique je ne l'approuve point du tout, est plus raisonnable, c'est à dire, qu'il ne se contredit point.

(1) *ibid.*
p. 312.

Puffendorf (2) prétend que tous les Hommes sont naturellement égaux & indépendans. La Société, pour laquelle l'Homme est né, suppose pourtant nécessairement de la dépendance & de la subordination. D'ailleurs la dépendance des Enfans à l'égard de leurs Parens est elle donc l'effet de quelque établissement humain ! Pour ce qui regarde les autres espèces de Gouvernement qui constituent un Peuple, aucun n'est naturel. Mais autant qu'il est naturel à l'Homme d'être en Société, autant est-il naturel qu'il soit sujet à quelque espèce de Gouvernement.

(2) *Liv.*
III. Ch. 2.
p. 357.

Pour ce qui est de l'égalité, elle n'est pas plus réelle que leur indépendance. A la vérité, tous les Hommes sont Hommes, ils sont compris sous la même dénomination, & représentez selon ce qu'ils ont de commun par la même idée. Mais si cette identité de définition &

d'idée suppose l'égalité, tous les êtres, tous les Arbres par exemple seront égaux. Mais au contraire, cette idée, cette définition ne les comprenant tous que parce qu'elle les considère selon ce qu'ils ont de commun, il suit qu'ils aient du particulier. Or il est visible que ce particulier, qu'ils ont, ôte l'égalité, & ce qui est vrai de chaque espèce à l'égard du genre universel est vrai à l'égard des individus de chaque espèce. Et quoique tous les Arbres soient Arbres, que tous les Chevaux soient Chevaux, il en est qui valent mieux les uns que les autres & qui doivent être préférés par rapport à l'usage à quoi ils sont destinés. Peut-on dire qu'il n'en soit pas de même des Hommes? Un homme qui a l'esprit pénétrant, qui a de la sagesse, du courage, de la fermeté, de la générosité, ne vaut-il pas mieux que ceux qui manquent de ces qualités, ne doit-il pas leur être préféré? Et comme je méprise un arbre & un cheval qui ne sont d'aucun usage, n'a-t-on pas droit de mépriser un homme, qui, manque de talens, ne peut être d'aucune utilité à la Société? *Thersite* étoit Homme comme *Achille*. Il étoit comme lui Animal raisonnable. *Thersite* pour cela étoit-il égal à *Achille*? Avait-il les mêmes droits? Soit donc qu'on considère les Hommes en eux-mêmes, soit qu'on les

confi-

*Les Hommes
ne sont point
naturelle-
ment égaux.*

confidère par rapport à la société pour laquelle ils sont nez , on doit reconnoître que naturellement les uns sont préférables aux autres & que l'égalité qu'on suppose entre eux , n'est pas plus réelle que celle qu'on supposerait entre tous les arbres. *Puffendorf* le reconnoit lui-même lorsqu'il dit : „ J'avoue
 „ qu'il y a des gens d'un naturel si heureux qu'il les rend capables, non seulement de se conduire eux mêmes,
 „ mais encore de conduire les autres :
 „ au lieu que d'autres ont naturellement l'esprit si bouché & si stupide
 „ qu'ils sont incapables de se gouverner eux mêmes, & qu'ils ne peuvent
 „ même rien faire, du moins passablement bien, s'ils ne sont poussés
 „ & dirigés par quelqu'un de
 „ sorte que quand il s'agit d'établir,
 „ d'un commun accord, une forme de
 „ gouvernement, parmi une multitude
 „ composée de ces deux ordres de gens,
 „ il est très-conforme à la nature que
 „ les premiers soient revêtus de l'autorité de commander, & que les derniers soient soumis à la nécessité d'obéir “.

Puffendorf ajoute qu'il seroit absurde de s'imaginer que la Nature elle-même donne d'abord actuellement aux plus sages & aux plus éclairés la conduite des autres, ou du moins le droit de les

obliger malgré eux à s'y soumettre ; car l'établissement de toute autorité parmi les Hommes suppose quelque acte humain. S'il est naturel à l'Homme de former une société, il est naturel que quelques-uns obéissent & que d'autres commandent. Ainsi l'autorité & la soumission qui lui est due sont ordonnées par la Loi naturelle & ne supposent d'établissement humain que pour l'exercice, non pour l'obligation de reconnaître cette autorité & de s'y soumettre. Or s'il est naturel que quelques-uns commandent & que d'autres obéissent, pourquoi seroit-il absurde de penser que la Nature ordonne à ceux qui ne sont faits que pour obéir, de se soumettre à ceux qui ont les talens nécessaires pour bien commander ?

Tout n'est ni
ordonné, ni
défendu.

Le chapitre suivant contient de grands raisonnemens de *Puffendorf* & quantité de Notes de Monsieur *Barbeyrac* sur le passage des Marchandises dans les Païs étrangers, sur les Doüanes, sur les Péages. Surquoi je croi devoir remarquer que la Loi naturelle, comme la Loi écrite, ne regle & ne dirige pas toutes les actions des hommes ; qu'elle en laisse plusieurs à leur liberté ; par conséquent que c'est une entreprise aussi vaine qu'impossible que de vouloir trouver, dans les principes de la Loi naturelle, surquoi régler toutes ses démarches.

On

On peut admettre les Etrangers dans un Etat, on peut les en exclure, on peut souffrir sur ses terres le passage de leurs Marchandises, on peut le défendre, faire paier pour le passage ou ne le faire pas, & le tout sans observer ni violer la Loi naturelle, qui ne prescrit & ne défend rien à ces égards. Ce chapitre contient trente-trois grandes pages. *Puffendorf* le finit par une réflexion fort importante. " Les Savans, dit-il, „ disputent si on doit donner action en „ justice contre un ingrat. Seneque le „ nie pour trois raisons entr'autres. La „ premiere qu'on perdrait tout le mérite du bienfait, la seconde que les „ actes de reconnoissance les plus beaux „ cesseroient de l'être, la troisième que „ tous les tribunaux du monde ne suffiroient pas pour connoître des procès que produiroit cette Loi. Pour „ moi, ajoute Monsieur *Puffendorf*, je „ me contente de remarquer, que par „ celà seul qu'une action est contre la „ Loi naturelle, le Droit naturel n'autorise pas à contraindre ou à punir „ ceux qui s'en rendent coupables “. Cependant Monsieur *Barbeyrac* remarque que cette Loi a été en usage chez les *Perfes* & les *Athéniens*.

Après avoir expliqué (1) la nature (1) *ibid.*
des conventions & des promesses, *Puff-* c. 7.
fendorf décide qu'on ne sauroit s'engager

validement à une chose illicite en elle-même; sur quoi Monsieur de *Barbeyrac* fait une Note, ou plutôt une Dissertation. Il établit pour principe que pourvu que la chose, à quoi on s'engage, soit innocente en elle-même, d'est-à-dire, permise & par le Droit naturel & par les Loix civiles, il n'importe que l'un ou l'autre des Contractans, ou tous les deux ensemble pechent à certains égards; l'engagement à ne considérer que les parties n'en est pas moins suivi de tous les effets de Droit. Ce principe établi, le savant Professeur distingue entre ce qui est contraire au Droit naturel, & ce qui n'est défendu qu'à cause des Loix civiles. Pour la première espèce, il prescrit trois règles: Si celui qui s'est engagé ne veut pas tenir son engagement, il ne peut y être contraint. Si le crime est commis avant qu'on lui ait payé ce qu'on lui avoit promis, on n'est point obligé de le faire. Si on l'a payé avant le crime commis, on n'a pas droit de lui faire rendre ce qu'on lui a donné.

La première règle est hors de doute, de même que la dernière. Il n'en est pas de même de la seconde & les raisons dont Monsieur de *Barbeyrac* tâche de l'appuyer, ne paroissent pas fort concluantes. Ce seroit, dit-il, récompenser le crime, & porter par-là, non seulement

La récompense promise même pour un crime est défectueuse.

sement celui qui a violé la Loi, mais encore les autres à la violer par un semblable motif. D'autre côté, celui à qui on a promis pouvoit & devoit savoir qu'il comptoit sur une chose à quoi personne n'est censé s'engager avec une mûre délibération ; & s'il prétendoit jouir sûrement du salaire de son crime, il étoit bien sot de se fier à une simple parole. Ce n'est point récompenser précisément le crime, mais un service ou un plaisir reçu. Ces sortes de conventions sont secrètes, & il n'y a point de danger qu'elles portent au mal le Prochain. Dire que toutes ces promesses se font sans une mûre délibération, c'est exclure la mûre délibération de tout péché. L'imprudence de celui qui ne se fait pas paier d'avance n'est pas une raison de lui refuser la récompense qu'on lui a promise. Ce qu'on ajoute, que le seul fondement raisonnable des espérances de l'accomplissement d'une promesse, c'est la probité du promettant, n'est pas plus solide. Un Vindictif & un Adultere ne cessent pas pour cela d'avoir ce qu'on appelle communément dans le monde de l'honneur & de la probité. Pour moi, je pense qu'un homme dans ces circonstances est obligé de tenir sa promesse, & que celui à qui elle a été faite, peut, sans faire un nouveau péché, se paier
par

par ses mains, s'il en trouve l'occasion.

La parole est le lien & l'ame de la Société, qui ne peut être à moins qu'on ne se communique ses pensées. *Pufendorf* (1) s'étend fort pour expliquer l'utilité de la parole, sa nécessité, son origine. Monsieur de *Barbeyrac* le fait remarquer par une note beaucoup plus longue à proportion, & pour le moins aussi inutile que le texte.

(1) Liv.
III. ch. I.

Selon cette
doctrine le
mensonge est
très-rare.

La Société ne pouvant être sans la communication des pensées, l'usage de la parole qui les communique n'a point d'autre règle que la nature & l'intérêt de la Société. Si en ne communiquant pas mes pensées, en n'en communiquant qu'une partie, en trompant même positivement à cet égard, je ne viole point la nature de la Société & ne lui nuis point, je puis en parlant m'écarter de la fin pour laquelle la parole a été instituée. C'est à quoi se réduit tout ce que les deux Auteurs, dont je parle, disent en trente pages, dont il y en a au moins le tiers pour une seule note. Cette doctrine est commode & ôte presque le mensonge du monde. En effet, selon ce principe, le mensonge n'est coupable que lorsqu'il cause ou qu'il est proféré pour causer du dommage. Ce principe si favorable n'a pas paru suffire & avoir assez d'étendue

tendue à Monsieur de *Barbeyrac*. Il y en joint un autre. Quand les devoirs de la sociabilité & ceux de l'amour de soi-même sont comme en équilibre, les derniers doivent l'emporter, & en ce cas-là on peut légitimement user de la parole d'une manière qui tourne à notre avantage plutôt qu'à celui d'autrui. De plus, le mensonge, qui fait tort, n'est point péché, quand on a droit de faire tort. Donc la plupart des mensonges des enfans, des domestiques, des ouvriers, des femmes, des maris à l'égard l'un de l'autre, des marchands, de ceux qui achètent, sont innocens, puisqu'ils sont dictés par l'amour de soi-même & qu'ils ne nuisent point à la Société. Cela supposé, je ne voi pas pourquoi *Puffendorff* (1) attribué aux (1) *Ibid.* Souverains & aux Supérieurs le droit p. 520. de mentir plutôt qu'aux Particuliers. Je ne voi pas surquoi fondé il décide qu'un Historien (2), qui écrit la moindre chose qu'il ne croit pas véritable, (2) *Ibid.* p. 508. peche contre l'obligation où chacun est de procurer, autant qu'il dépend de lui, l'avantage des autres hommes, ce qu'il ne peut faire qu'en disant la vérité.

La définition, ou plutôt la description que fait du mensonge Monsieur de *Puffendorf* est conforme à ses principes: „ La vérité, dit-il, consiste à faire en-
„ sorte

„ sorte que les signes extérieurs dont
 „ on se sert, & sur tout les paroles, re-
 „ présentent fidèlement nos pensées à
 „ ceux qui ont droit de les connoître,
 „ & auxquels nous sommes tenus de
 „ les découvrir en vertu d'une obliga-
 „ tion ou parfaite, ou imparfaite: &
 „ cela soit pour leur procurer quelque
 „ avantage qui leur est dû, soit pour
 „ ne pas leur causer injustement du
 „ dommage. A quoi il ajoute un peu
 „ plus bas; Quand on dit vrai, sans y
 „ être obligé & sans que personne ait
 „ droit de l'exiger, c'est plutôt un vain
 „ babil, qu'un acte de cette vertu mo-
 „ rale qui nous ordonne de dire la vé-
 „ rité “. Tout ceci suppose qu'il n'y
 a point de loi positive qui défende le
 mensonge; mais doit-on le supposer?
 La sincérité, la confiance qu'on doit
 entretenir les uns avec les autres, ne
 seroient-elles pas plus parfaites & plus à
 couvert, si on disoit qu'il n'est permis
 de mentir que lorsqu'on ne peut garder
 la Loi qui défend le mensonge, sans en
 violer quelque autre plus essentielle? Par
 exemple, quelqu'un me cherche pour
 me tuer, & ne me connoissant pas, il me
 demande à moi-même si je ne suis pas
 tel. L'amour que je me dois à moi-
 même m'oblige à lui répondre que non.
 Mais cela même que je dis suppose
 aussi qu'il n'y a point de Loi positive à
 cet

cet égard , ou que s'il y en a une , le Législateur a prétendu l'assujettir à certaines exceptions. Tant il est vrai que la raison seule ne suffit pas pour décider ces questions.

Le chapitre troisième contient de grands discours , qui tendent à prouver qu'on ne fait point de tort à un poulet de le tuer & de s'en nourrir. Assurément ce chapitre ne méritoit point de notes. Cependant Monsieur de *Barbeyrac* y en a fait & de fort longues. En voici une qui est d'un goût bien singulier (1).

(1) Pag.

„ Les Bêtes que l'on tuë mourroient
 „ d'elles-même peu d'années après , &
 „ quand elles meurent , leur ame meurt
 „ aussi bien que leur corps. De sorte
 „ qu'elles ne perdent rien par la mort.
 „ Il y a certainement de la cruauté à
 „ priver un Etre qui a du sentiment
 „ d'une chose dont il se sent dépouillé
 „ & dont la perte peut lui causer de la
 „ douleur , mais non pas à détruire un
 „ Etre qui ne conserve plus de senti-
 „ ment après sa destruction. Ainsi on
 „ a raison de traiter de cruel un hom-
 „ me qui en tue un autre , parce que
 „ les ames humaines survivant aux
 „ corps , peuvent se trouver dans un
 „ tel état qu'elles soient fâchées d'avoir
 „ été dépouillées de la vie. Mais les
 „ Bêtes étant une fois mortes , ne sentent
 „ plus rien , parce que leur ame périt
 „ en

Citation inu-
tile.

„ en même tems de quelque manière
 „ que cela se fasse. C'est être cruel
 „ que de séparer du corps d'un Animal
 „ une nature qui a du sentiment, & qui
 „ est utile à autrui pendant qu'elle est
 „ unie au corps, comme cela arrive
 „ quand on tue un Homme, dont la
 „ perte fait du tort à la société humaine,
 „ dont il étoit membre. Mais il
 „ n'y a point de cruauté à tuer un Animal
 „ qui ne sert de rien aux autres
 „ que quand il est mort, & qui même
 „ leur feroit du mal, s'il vivoit. Car il
 „ est certain que si on ne tuoit point
 „ de Bêtes, leur grand nombre ne pour-
 „ roit qu'être funeste au genre humain.
 „ Tous ces raisonnemens prouvent in-
 „ vinciblement que les Hommes ne
 „ font aucun tort aux Bêtes en les
 „ tuant & en les mangeant. Il ne sera pas
 „ inutile de faire voir aussi que les Bê-
 „ tes ne peuvent point se plaindre de
 „ ce qu'elles ont été destinées par le
 „ Créateur à servir de pâture aux Hom-
 „ mes. Dieu ne leur a donné la vie
 „ que sous cette condition, elles ne
 „ l'auroient pas eue sans cela. Elles
 „ devroient donc si elles en étoient ca-
 „ pables louer le Créateur, de qui el-
 „ les la tiennent: car encore vaut-il
 „ mieux avoir pour quelque tems la
 „ vie & le sentiment que d'être tou-
 „ jours une matière aveugle & desti-
 „ tuée

„ tude de toute connoissance. Outre
 „ que les Bêtes jouissent tranquil-
 „ lement du présent, sans se souve-
 „ nir du passé ni s'inquiéter de l'ave-
 „ nir ; & après tout elles souffrent
 „ moins lorsqu'on les tue que si elles
 „ mourroient de maladie ou de vicil-
 „ leſſe “.

Ces réflexions ne ſont pas de Mon-
 ſieur de *Barbeyrac*, mais dès qu'il les
 cite, il en eſt garand. Qu'y a-t-il donc
 de beau & d'utile dans ces paſſages,
 pour que ce ſavant ſe ſoit donné la pei-
 ne de les transcrire.

Le cinquième Livre traite de matières
 fort épineuſes & à quoi il eſt difficile
 d'appliquer ſûrement les principes du
 Droit naturel. En effet, Meſſieurs de
Puffendorf & de *Barbeyrac*, pour les dé-
 cider, ont plus ſouvent recours à l'au-
 torité qu'à la raiſon. En parlant du prix
 ou de la valeur des choſes, on cite *Gro-
 tius* qui dit que *la meſure la plus naturel-
 le de la valeur de chaque choſe eſt le beſoin
 qu'on en a.* Cette maxime reçue auto-
 riſeroit, je ne diſ pas l'uſure, car Mon-
 ſieur de *Barbeyrac* n'en reconnoît point
 & la regarde comme un reſte du Papif-
 me, mais l'avidité, l'inhumanité & le
 brigandage. Cette maxime par conſé-
 quent auroit dû être réfutée. *Puffen-
 dorf* (1) ſe contente de dire que cela ſe
 pratique d'ordinaire, mais qu'il ne peut

(1) Tom.
 II. p. 3.

§4 JOURNAL LITTÉRAIRE

*Sentiment
qui méritoit
d'être com-
ménu.*

accorder que ce soit la règle naturelle du prix. Monsieur de Barbeyrac si fécond en *Notes* n'en a point fait sur ce passage. En récompense, il nous apprend en général que les privilèges accordés presque par toutes les nations aux biens consacrés à la Religion, doivent leur origine à une fraude pieuse des Prêtres intéressés, sur laquelle les Ministres Ecclésiastiques, depuis le Christianisme, ont encore renchéri.

(2) Ibid.
P. 5.

A l'occasion de certaines actions qui n'ont point de prix, *Puffendorf* (2) s'exprime ainsi : „ un Juge qui vend la justice ; „ une Belle qui se fait paier de ses faveurs ; „ un Patron ou un Avocat qui se fait payer de ses Clients ou de ses Parties ; „ un Assassin ou un Empoisonneur qui trafique de la vie du prochain ; un Ecrivain qui pour un bas intérêt emploie sa plume & son savoir à publier des mensonges préjudiciables à quelqu'un ; un homme qui par de faux sermens ou de faux témoignages achetez à beaux deniers comptans fait gagner une méchante cause, ou en fait perdre une bonne & tous ces gens-là & autres de même caractère tirent un gain deshonnête des choses que l'on doit, ou exercer gratuitement, ou que l'on ne doit point faire du tout “. Une Note sur cet endroit qui confond des professions honorables avec les crimes

crimes les plus honteux , qui contient une décision si fautive , auroit été fort utile. Monsieur de *Barbeyrac* y étoit personnellement intéressé, aussi-bien que quantité d'honnêtes gens. Car si ce que *Puffendorf* dit des Avocats, étoit fondé, on pourroit l'appliquer aux Médecins, aux Professeurs, sur tout aux Professeurs en Droit, dont les emplois sont si lucratifs. On pourroit même l'appliquer aux gens de guerre, aux Magistrats, & dire de toutes ces personnes si utiles & si respectables qu'elles tirent un gain deshonnête de choses qu'on doit, ou exercer gratuitement, ou ne point faire du tout. On se contente de remarquer (1) que le Droit *Romain* n'accorde aux Poètes, ni immunité, ni privilèges, ni gages.

(1) Ibid
P. 6.

Monsieur *Barbeyrac* décide (2) que lorsqu'il s'est glissé de la fautive monnoie dans le commerce, les Particuliers n'en doivent pas souffrir, & qu'il faut que l'Etat la leur prenne sur le pié qu'ils l'ont reçue. Cette décision n'est assurément point appuyée sur le droit naturel, & quand un Etat se seroit imposé à lui-même cette obligation, il ne suivroit nullement que les autres y fussent sujets. C'est à chaque Particulier à veiller à cet égard, & à ne point recevoir de mauvaise monnoie ou qui n'a pas son poids. J'aimerois pres-

(2) Ibid.
P. 14.

Décision singulière.

qu'autant dire que c'est à l'Etat à dédommager les Particuliers qu'on trompe en leur vendant de mauvaises marchandises, ou, si elles sont bonnes, en les vendant à faux poids, ou à fausses mesures.

Pour décider qu'un Marchand de blé, qui par sa diligence a prévenu les autres pour en porter dans un Pais où il a manqué, n'est point obligé d'avertir que bien-tôt il en arrivera une grande quantité, on cite en *François* dans le texte, & en *Latin* dans les notes un long passage de *Cicéron*. Cette question pouvoit être décidée en deux mots. Il n'y avoit qu'à dire qu'un Marchand est obligé de ne tromper, ni sur la qualité, ni sur la quantité de sa marchandise; mais on vouloit écrire un gros Livre & faire montre de son érudition.

Je pourrois dire la même chose de l'obligation qu'a celui qui emprunte de rendre ce qu'on lui a prêté, ou en espèces, ou en valeur, quand il le peut. Outre l'impossibilité, un seul cas me paroît en dispenser. C'est si la chose est péri chez le prêteur comme elle a péri chez l'emprunteur. Dans un pillage par exemple, votre cheval, votre gobelet d'argent, auroit été pris chez vous comme il l'a été chez moi; je ne vous dois rien. En voyageant ensemble,

ble, vous me prêtez quelque argent ; on nous vole. Si vous aviez eu sur vous ce que vous m'aviez prêté , on vous l'auroit pris , comme on me l'a pris sur moi. Je ne vous dois rien que la reconnoissance du plaisir que vous avez voulu me faire. *Puffendorf*, contre son ordinaire , est assez court sur cet article. Monsieur *Barbeyrac* a voulu dédommager le Public. Il y a fait la valeur de sept ou huit pages de notes.

A l'occasion de l'intérêt qu'on retire de l'argent qu'on prête, Monsieur *Barbeyrac* (1) s'emporte violemment contre ceux des *Protestans*, qui osent soutenir que cette espece de profit n'est pas légitime , ou qu'il ne l'est du moins qu'à certaines conditions & dans certaines circonstances. Il prétend qu'en celà ils prennent l'intérêt des *Peres*. Ils ont beau faire, ajoute-t il avec beaucoup d'énergie, toutes leurs déclamations & tous leurs emportemens ne servent qu'à faire voir que la lecture des *Peres* est capable de gâter le cœur & l'esprit ; sur tout lorsqu'on se trouve d'un tempérament bilieux, & qu'on a pris soin de cultiver sa mémoire plutôt que son jugement. Il est fâcheux que ce Professeur , qui s'est acquis une si grande réputation , soit ainsi ferû contre les *Peres* ; c'est une espece de maladie, aussi pitoyable que ces aversions

(1) Ibid.
pag. 93.

*Invectives
contre les
Peres pleines
d'indécence.*

des Courtisans pour les Gens de robe, ou d'autres personnes contre les Médecins. Non, les Peres n'ont pas été infaillibles, & c'est avec justice qu'on leur reproche des erreurs. Mais ils avoient de l'esprit, ils avoient de la science & de la piété, & assurément leur autorité en fait de mœurs vaut bien celle d'*Horace*, d'*Ovide*, de *Lucrece*, de *Diogene*, de *Zénon*, d'*Épicure* & de tant d'autres. Ces bonnes gens, moins hardis & moins décisifs que Monsieur de *Barbeyrac*, ont cru que les paroles de *Jésus Christ* défendoient de tirer du profit d'un simple prêt. On veut qu'ils se soient trompez, qu'ils aient mal raisonné. Faut-il pour cela leur faire leur procès & les traiter de corrupteurs des cœurs & des esprits? Cette censure-là n'est-elle pas trop dure, &, si on la rétorquoit contre Monsieur de *Barbeyrac*, seroit-il content? Je ne puis pourtant m'abstenir de dire que la longueur énorme & l'inutilité de ses notes, que le soin perpétuel qu'il a de se louer & de se citer lui-même en toute occasion, que son ton décisif m'auroient aussi fortement prévenu contre les Jurisconsultes, qu'il l'est lui-même contre les Peres, si je n'étois bien persuadé que ces préventions générales sont injustes, & qu'elles marquent beaucoup plus de foiblesse que de force d'esprit.

Je

Je n'en dirai pas davantage, de crainte qu'on ne m'accuse d'avoir lu les Peres, qui sans doute, s'ils vivoient, seroient fâchez qu'on les ait jugez indignes d'être citez dans un Ouvrage de l'importance de celui de Monsieur de *Barbeyrac*, où il cite si souvent Messieurs *Bayle*, *la Placette*, *le Clerc*, *de Beauval*, *des Preaux*, *Locke*, *Wollaston*, *Hobbes*, *Montagne*, *la Bruiere*, *Hertius*, *Cumberland*, *Cudworth*, *Derham*, *Gundeling*, *Scharrock*, *Winckler*, *Ziegler*, *Schneider*. Sans doute ces noms ornent bien plus un Livre que les noms usés d'*Augustin*, de *Jérôme*, & ce qu'on cite de ces Auteurs a bien un autre poids sur l'esprit d'un Lecteur intelligent que ne pourroit avoir toute autre citation.

Le Mariage est un sujet extrêmement délicat, & vouloir s'en tenir à la Loi naturelle, pour régler tout ce qui concerne cette matiere, c'est s'exposer à donner dans de grands égaremens. Cette Loi ne défend point bien des choses que presque tous les hommes se sont accordez à regarder avec abomination, & elles paroissent défendre ce qu'on croit communément permis. Ces sentimens de honte & de pudeur ne viennent point de la nature, selon *Puffendorf*. Ils viennent uniquement de l'éducation. Si cette éducation avoit fait

sur moi des impressions moins fortes ; je ne serois apparemment pas choqué de la longue dissertation & des notes proportionnées par où ces Messieurs prétendent qu'épouser sa mere , son pere , son frere , la sœur , ne seroit point violer les droits de la nature , & que , sans l'accoutumance contraire , l'homme & la femme n'auroient pas plus de honte de paroître nuds , & de donner leurs amours en spectacle , que n'en ont les bêtes. Tous les Animaux ont un instinct. Pourquoi n'en admettre pas dans l'Homme & ne pas convenir qu'il doit le suivre préférablement à la raison trop subtilisée ? L'instinct qui nous lie à nos peres & nos meres n'est-il aussi que l'effet de l'éducation , & ces raisonnemens , par où on prouve que nous n'avons point d'obligation de notre naissance à nos parens , autorisent-ils à manquer aux respectueux sentimens qui leur sont dûs ? *Puffendorf* dit pour-
rant que ceux qui les premiers donnèrent l'exemple de marcher nuds commirent un fort grand péché.

Le Mariage n'étant que pour la multiplication du genre humain , il paroît qu'il ne devroit être permis qu'à ceux qui peuvent contribuer à cette multiplication , & qu'on devroit l'interdire à ceux qui sont disgraciez de la Nature , qui sont petits , mal faits , sans

es-

esprit, mal sains. *Puffendorf* (1) cite avec éloge *Lycurgue* qui se mocquoit de ses Prédécesseurs qui avoient permis le mariage indifféremment, tandis qu'ils cherchoient les meilleurs étalons & les meilleurs taureaux pour leurs cavales & pour leurs genisses. Il penche pourtant à croire que tous doivent se marier. Si cela est, la Polygamie n'a jamais dû être permise; car cette permission seroit incompatible avec l'obligation.

Liv. VI.
pag. 208.
& suiv.

Citation qui
devoit être
omise.

Le Mariage de sa nature n'est point perpétuel & indissoluble, il n'y a pas de Loi divine qui l'ait ainsi ordonné, cette perpétuité, cette indissolubilité du Mariage vient de la tyrannie des Papes. Un des deux conjoints manquant aux engagemens essentiels, l'autre devroit être censé libre. Et il l'est au tribunal de la Raison & de la Religion, disent Messieurs *Puffendorf* & *Barbeyrac*. C'est quelque chose d'affreux que la tyrannie. Même en la détruisant, on court risque d'en ressentir long-tems les effets. *L'Angleterre*, la *Suède*, le *Danemarck*, se sont soustraits à la tyrannie de *Rome*, & le Mariage a continué d'être perpétuel & indissoluble comme dans les Pais Catholiques. L'amour du bon ordre fait espérer que cet usage durera encore long-tems & que l'ancienne pratique prévaudra à la nouvelle

*Déclaration
du Mariage.*

doctrine de ces Messieurs. Ainsi le Mariage pourroit être défini la tradition mutuelle & légitime que les deux contractans font l'un à l'autre de leur corps, de sorte que, quand ils viendroient à pouvoir se les refuser, ils ne pourroient les donner à un autre, jusqu'à ce que la mort de l'un eut mis l'autre en liberté.

On examine ensuite plusieurs autres questions curieuses, savoir à qui des deux du pere & de la mere appartiennent les enfans? Si la jalousie est conforme à la Loi naturelle, ou si c'est un sentiment déraisonnable? Si celui qui s'empare ou se charge d'un enfant abandonné a sur lui les mêmes droits qu'avoient ses pere & mere? Si les parens doivent nourrir leurs enfans, jusqu'à ce qu'ils les aient mis en état de se nourrir eux-mêmes? Si les enfans doivent nourrir & assister leurs parens? Si les parens peuvent vendre leurs enfans? On trouve, par tout la même abondance & la même

quel-
société
e So-
& de
épen-
droit
, d'o-
e suite
nul-

(1) Ibid.
Pag. 254.

nullement que l'esclavage proprement dit soit de droit naturel, ou qu'il soit fondé sur les principes de ce droit, puisque la subordination & la dépendance peuvent être & sont effectivement dans toute l'*Europe* sans cet usage inhumain qui dégrade l'Homme & le réduit à la misérable condition des Bêtes. Le remède que Monsieur *Locke*, toujours admiré par Monsieur *Barbeyrac*, donne contre ce malheur est digne de la fermeté *Angloise*. Le captif ayant mérité de perdre la vie, dit ce Philosophe, on ne lui fait point de tort de le rendre esclave, & s'il trouve l'esclavage plus insupportable que la vie n'est douce, il est en son pouvoir de s'attirer la mort en désobéissant à son maître.

Si on fait attention à ce que dit l'Écriture (1) de la manière dont les Peuples se sont formez, on verra que les familles se sont insensiblement augmentées & que les sociétés civiles se sont formées d'elles mêmes par un enchaînement naturel d'événemens & de circonstances. De *Moab* sont venus les *Moabites*, d'*Ismaël* les *Ismaélites*, de *Jacob* autrement *Israël*, les *Israélites*, & on n'a aucune raison de penser qu'il n'en soit pas de même des autres Peuples. Ces faits renversent & rendent inutiles je ne sai combien de raisonnemens qu'on fait & qu'on rapporte. Le famille d'a-

(1) Liv.
VII. P. 263.
& suiv.

Origine des
sociétés.

bord

bord étant peu nombreuse, se gouvernoit aisément & sans beaucoup de loix. A mesure que le nombre augmentoit, il falloit augmenter l'application & multiplier les réglemens. Ainsi c'est l'autorité des peres & des meres sur leurs enfans, c'est le respect, la soumission des enfans pour leurs parens, la tendresse des freres & des sœurs, qui ont formé les Peuples, ou, ce qui revient au même, les Sociétez civiles.

Ce sentiment paroît être celui de
 (1) P. 271. Monsieur de *Barbeyrac* (1), si on en juge par la note suivante. „ Ceux qui
 „ rapportent l'origine & l'établissement
 „ de tous les Etats à un principe général & uniforme semblent supposer que
 „ dans les premiers siècles plusieurs
 „ peres de famille s'assemblerent pour
 „ voir de quelle manière ils pourroient
 „ pourvoir le plus avantageusement à
 „ leur sûreté, & qu'après une mûre
 „ délibération, ils conclurent qu'il falloit former entr'eux une Société civile. Or cela ne s'accorde guères,
 „ ni avec l'histoire, ni avec l'expérience commune, qui font voir que
 „ tous les établissemens humains ont
 „ de petits commencemens, qu'ils sont
 „ d'abord informes & qu'ils ne parviennent à quelque degré de perfection
 „ que peu à peu & par la longueur du
 „ tems. Quand même on trouveroit
 „ dans

„ dans les monumens de l'Antiquité
 „ quelques traces d'une telle assemblée,
 „ il seroit bien difficile de s'imaginer
 „ que ces peres de famille se fussent
 „ d'abord formé l'idée d'une société
 „ civile & qu'ils en eussent prévu &
 „ balancé exactement les avantages &
 „ les inconvéniens “.

Il est étonnant que Monsieur de *Barbeyrac* n'ait pas vu dans l'histoire de la Tour de *Babel* des traces d'une assemblée de peres de familles délibérant entre eux comment ils pourroient pourvoir à leur sûreté. Non seulement cette histoire en fournit des traces, mais elle la prouve distinctement. Tout ce qu'il y avoit alors d'hommes sur la terre parloient la même langue, ils étoient même réunis. Ils s'assemblent & délibèrent sur les moyens de se précautionner contre un second déluge, car ils ne connoissoient point d'autre mal à craindre pour eux. Ils conviennent de bâtir une tour fort élevée, sans doute, pour s'y renfermer avec ce qui auroit été nécessaire pour leur subsistance, en cas que le malheur qu'ils craignoient arrivât. Dieu renversa leur dessein par un prodige & la multitude des langues qu'ils parlèrent les obligea de se séparer. Les hommes formèrent donc une espèce de société peu de tems après le déluge, société formée sur le modèle de celles qui avoient

voient été avant le déluge , & qui fut elle même le modèle de celles qui se formèrent depuis. Car il seroit ridicule de supposer que les nouvelles langues qu'ils avoient tout d'un coup apprises leur eussent fait perdre la mémoire de la manière dont jusqu'alors ils avoient vécu. Pourquoi tant de recherches , tant & de si profonds raisonnemens pour découvrir comment les sociétés se sont formées & les motifs qui y ont engagé les hommes ? Ce n'est point la crainte , ce n'est point le besoin , c'est la nature & l'autorité qu'elle donne aux uns sur les autres , aussi bien que la tendresse & l'amitié qu'elle inspire aux uns pour les autres.

*Les Loix du
gouverne-
ment des
Etats ne
sont point
du ressort
des Juri-
consultes.*

Le reste de ce livre & le huitième qui le suit traite de matières si relevées & si peu susceptibles de regles que je croi aussi inutile d'en parler qu'il a été inutile d'en écrire. Les Rois , les Républiques n'ont pas besoin de ces sortes de leçons pour régler leur conduite. Tout ce qu'ils font est bien ; s'il ne l'est pas, il est au dessus de la censure. Leur conservation , leur sûreté , leur aggrandissement , ce sont là les grands mobiles de leurs entreprises. En vain prétendrait-on leur tracer leur devoir , ils n'ont & ne reconnoissent point de maître sur la terre , leurs volontez sont leurs loix & la présomption est toujours

jours en leur faveur. Ainsi ces réglemens que de prétendus beaux génies traient dans leur cabinet & qu'ils se donnent la liberté de rendre publics pour apprendre aux Peuples jusqu'où va & à quoi s'étend l'autorité de leur Maître, ces réglemens sont inutiles, les choses iront leur train, on n'en fera ni plus, ni moins, chaque Peuple suivra ses usages. De plus ils sont téméraires. Ce qu'on dit fût-il démontré, il seroit peut-être plus à propos de le taire; car ces connoissances ne sont point nécessaires à la félicité & à la perfection des Peuples, & il est aisé que des esprits superficiels naturellement ennemis de l'ordre en abusent. Tant d'instructions pour ceux qui sont en place sont de vraies satyres & il seroit presque naturel de penser qu'on ne les publie ces satyres que pour les rendre odieux.

J'espère que Monsieur de *Barbeyrac* me pardonnera la liberté que j'ai prise de contredire quelques fois son sentiment. Sa réputation est trop bien établie pour que de légers critiques lui fassent tort; d'autant plus que ces critiques n'empêchent point du tout qu'on ne publie que son ouvrage est tout à la fois le fruit & la preuve d'une grande érudition.

ARTICLE II.

HISTOIRE DES DECOUVERTES ET
 CONQUÊTES DES PORTUGAIS
 DANS LE NOUVEAU MONDE. *A-*
vec des figures en taille douce. Par
 le Révérend Père FRANÇOIS JO-
 SEPH LAFITEAU, de la Compagnie
 de JESUS. A Paris chez Saugrain
 pere, & Jean Baptiste Coignard
 fils. 1734. 12. Tome I. pag. 432.
 & 40. pour la Préface. Tome II.
 pag. 380. & une Table de 79.
 Tome III. pag. 512. Tome IV.
 pag. 388. & 144. pour la Table.
 Ce Livre se trouve à la Haie chez
 Jean van Duren.

LE nom du Père Lafiteau n'est pas
 inconnu dans la République des
 Lettres. Une espèce d'Histoire du Ca-
 nada, où il est fort parlé du Geng-
 seng, a déjà paru sous ce nom. Ce
 premier Ouvrage étoit apparemment
 l'essai de celui que ce Révérend Père
 vient de mettre au jour. Le sujet en
 est curieux, & par-là il doit intéresser
 ceux qui lisent pour s'occuper agréable-
 ment.

*Caractère de
 cet Auteur.*

ment. Quoiqu'il ne soit pas traité avec un certain goût, je croi pourtant qu'on pourra y trouver quelque satisfaction. Plus de choix dans les faits, plus d'habileté à les enchaîner les uns avec les autres, plus d'art à les amener & y préparer l'esprit du Lecteur, plus de pureté & de vivacité d'expression auroient rendu l'Histoire des Conquêtes du *Portugal* un Livre fort amusant. J'ai fait ce que j'ai pu afin de la trouver telle; il m'a été impossible de réussir. Il y a pourtant de l'ordre, de la clarté, & l'Auteur y fait de tems en tems des réflexions fort sensées. On ne peut guères douter à son langage qu'il ne soit *François*, mais il y manque un certain je ne sai quoi, semblable à ces personnes qui n'ont rien de difforme, dont les traits sont même réguliers, mais qui ne plaisent point, à cause d'un certain air froid & provincial. En un mot, si le nom du *Pere Lafiteau* n'étoit pas à la tête de cette Histoire, on auroit eu droit de l'attribuer à l'Historien des *Albigesois*, ou à un autre *Jésuite*, qui a écrit une nouvelle Histoire du *Japon*. La place importante que ce *Jésuite* occupe, & qui lui donne accès auprès d'un Secrétaire d'Etat, comme il le dit dans sa Préface, pouvoit le dispenser d'écrire. Un honnête homme ne doit point

s'en mêler qu'il n'y soit obligé, ou qu'il ne soit assuré de le faire avec succès, & de n'être à charge, ni au Public, ni aux Imprimeurs. Autrefois il n'étoit point de *Jésuite* qui ne fit un Livre. Si cette espèce de manie alloit les reprendre! Le Pere *Lafiteau* semble nous menacer d'une Histoire de l'établissement du Christianisme dans les conquêtes des *Portugais*. Il faut supposer que son état & son caractère le rendent plus propre à parler de religion que de guerres & d'intrigues.

Défauts de
son Livre.

Le grand défaut du livre dont on va donner l'extrait, c'est qu'il est rempli de faits particuliers. Ils convenoient peut-être dans les mémoires d'où on les a pris, mais ils ne conviennent point dans une Histoire générale. La multitude de différens Acteurs, qu'on introduit tout d'un coup sur la scène, sans qu'on les connoisse le moins du monde, & qu'on sache pourquoi ils paroissent, produit une confusion pénible, qui rend cette lecture presque tout à fait inutile à ceux qui voudroient s'instruire, & presque insupportable à ceux qui veulent se divertir.

L'ouvrage est divisé en quatorze livres sans sommaires à la tête, ni en marge. L'Auteur a bien fait de ne point entreprendre d'en mettre, il n'y auroit assurément pas réussi.

Les

Les découvertes commencèrent en mille quatre cent douze. L'Infant Don *Henry* en fut le promoteur. L'étude de la Géographie, quelques conversations avec les *Maures*, & sur tout le rapport de quelques *François* de la *Basse-Bretagne*, l'avoient puissamment excité à s'attacher à cette entreprise.

„ Ce Prince, dit le Père *Lafiteau* (1),
 „ pensant qu'il étoit plus obligé qu'un
 „ autre à soutenir la supériorité de son
 „ rang par la supériorité de son mé-
 „ rite, joignit aux vertus chrétiennes &
 „ héroïques toute l'étude & l'applica-
 „ tion qui pouvoient enrichir un fonds
 „ déjà riche de lui-même, par les bel-
 „ les connoissances que donnent les
 „ Sciences & les Belles Lettres“. Est-
 „ il vrai qu'un Prince soit obligé d'avoir
 „ un mérite supérieur à celui des autres
 „ hommes? Qu'est-ce que cette périphra-
 „ se des *François de la Basse-Bretagne*?
 „ N'est-ce pas comme si on disoit un *Ang-
 „ lois d'Ecosse*? Pourquoi ne pas dire un
 „ *Bas-Breton*. Le portrait de ce Prince
 „ est un des meilleurs morceaux de cette
 „ Histoire.

(1) Tom.
I. pag. 24.

„ Je ne puis m'empêcher, dit le Pe-
 „ re *Lafiteau* (2), de donner une idée
 „ plus étendue de ce Prince vraiment
 „ digne de l'immortalité, par l'assem-
 „ blage de toutes les qualitez naturelles
 „ & de toutes les vertus acquises qui

(2) Ibid.
pag. 36.

„ font les grands Hommes & les bons
 „ Princes. Il étoit d'une taille médio-
 „ cre, mais bien prise, d'un tempéra-
 „ ment fort & robuste. Il avoit le teint
 „ d'un assez beau coloris, blanc &
 „ vermeil, les cheveux blonds & un
 „ peu frisez, l'air grave & sévère qui
 „ interdisoit au premier abord ; mais
 „ cette sévérité apparente étoit corri-
 „ gée par une bonté rare & une égali-
 „ té d'ame parfaite, qui étoit l'effet
 „ d'un riche naturel, de la candeur de
 „ ses mœurs & de l'empire qu'il avoit
 „ acquis sur ses passions. Cet empire
 „ se manifestoit dans toute sa personne
 „ par une piété solide, une pureté à
 „ l'épreuve même du soupçon, un
 „ grand ordre dans sa conduite & dans
 „ celle de sa maison qui étoit réglée
 „ comme un Monastère, une modestie
 „ très-remarquable dans ses habits, sa
 „ table & ses équipages. Avec cela il
 „ pensoit en Grand, il étoit libéral jus-
 „ qu'à la profusion, & faisoit une dé-
 „ pense vraiment royale dans tout ce
 „ qui avoit pour objet l'avancement de
 „ la Religion, la gloire de la Nation
 „ & le bien de l'Etat. Amateur des
 „ Sciences, & s'y distinguant lui-mê-
 „ me autant que dans l'art militaire,
 „ où il avoit souvent donné des preu-
 „ ves de sa bravoure & de son habileté,
 „ il répandit des trésors immenses qui
 „ fu-

„ furent employez à attirer de toutes
 „ parts des gens habiles qu'il entretenoit
 „ ensuite par de grosses pensions, & à
 „ fonder des Académies, à qui il aban-
 „ donnoit ses propres palais & ses re-
 „ venus les plus clairs “.

Dit-on bien *une pureté à l'épreuve du Ram. d. J.*
soupçon ? Le soupçon n'éprouve pas
 une vertu, c'est la tentation, c'est l'oc-
 casion. Il paroît qu'on auroit dû dire
au-dessus du soupçon. Le Pere Lasitau
 croit avoir dit tout ce qu'on peut dire
 de bien d'une maison, en la comparant,
 pour la régularité, à un Monastere,
 comme si les Monasteres étoient tous
 bien réglez.

Ce portrait est presque le seul qui
 soit dans ces quatre tomes. Ce n'é-
 toit pas seulement le zèle pour la gloi-
 re de Dieu & de la Nation qui animoit
 les Rois de *Portugal* à la conquête du
 nouveau Monde. C'étoit aussi l'avan-
 tage qu'on commençoit à recueillir des
 nouvelles découvertes. Le Pere Lasitau
 nous apprend que *Jean II.* é-
 toit pleinement convaincu de leur uti-
 lité, „ parce qu'il avoit eu une par-
 „ tie des revenus de sa cassette, dans
 „ le tems qu'il n'étoit encore que Prin-
 „ ce des *Algarves* & Héritier présom-
 „ tif de la Couronne, fondez sur les
 „ produits du commercé des Pais nou-
 „ vellement découverts & établis “. J'i-

gnore absolument ce que c'est qu'un
Païs nouvellement établi?

(1) Ibid.
pag. 19.

Le Pere *Lafiteau* nous apprend (1) que le Pape *Martin* cinquième donna aux Rois de *Portugal* toutes les terres qui seroient découvertes jusqu'aux *Indes* inclusivement, qu'il menaça d'excommunier comme des usurpateurs ceux qui troubleroient leurs conquêtes, & que ce don fut accordé en conséquence d'une requête présentée, où on disoit que la Nation *Portugaise* consacrant ses biens & exposant sa vie à tant de naufrages & d'autres perils, Sa Sainteté étoit priée de vouloir attribuer à la Couronne de *Portugal* toutes les terres qu'on découvreroit, puisqu'on devoit regarder comme des possesseurs injustes les Nations infidelles qui y étoient établies & dont on ne cherchoit que le salut. Le Pape *Clément VI.* suivit cet exemple, & érigea en Roiaume les Isles des *Canaries*, dont il fit présent à *Louis de la Cerda*, Comte de *Clermont*, à condition qu'il iroit les conquérir & y feroit prêcher la Foi. Autrement la donation devoit être nulle.

(2) Ibid.
pag. 31.

La description (2) de la surprise que causa aux *Negres* la vue des *Portugais* & de leurs vaisseaux mérite d'être rapportée. „ Les *Negres*, qui n'avoient „ jamais vu d'*Européens* avant les *Portugais*, furent bien surpris à la première „ mière

„ mière vue de leurs vaisseaux ; car
 „ étonnez d'un spectacle si nouveau,
 „ tantôt ils les prenoient pour des oi-
 „ seaux ou pour des poissons , selon
 „ qu'ils avoient les voiles hautes ou
 „ carguées ; tantôt mesurant l'espace
 „ que ces vaisseaux avoient parcouru
 „ durant une nuit, ils s'imaginoient
 „ que c'étoient des Phantomes & des
 „ Esprits qui leur causoient ces illu-
 „ sions. La présence des *Portugais* qui
 „ avoient fait décente sur leurs côtes
 „ fut un nouveau sujet d'admiration.
 „ Ces hommes si différens d'eux, qui
 „ étoient vêtus de fer , & portoient dans
 „ leurs mains le foudre & le tonnerre ,
 „ augmentèrent leur terreur & leur
 „ épouvante. D'un autre côté , ces
 „ *Portugais*, qui n'entendoient pas leur
 „ langue , & qui , ne pouvant se faire
 „ entendre eux mêmes , employoient
 „ vainement les caresses pour les faire
 „ revenir de leur premier étonnement,
 „ ou se voyoient obligés de recourir à la
 „ violence pour en enlever quelques-
 „ uns & en porter la montre en *Portu-*
 „ *gal*, achevèrent de jeter parmi eux
 „ l'effroi & la consternation , sur tout
 „ quand ils faisoient jouer leurs canons
 „ & leurs arquebuses , & que ces pau-
 „ vres malheureux voyoient tomber
 „ morts à leurs pieds leurs compa-
 „ gnons , sans rien appercevoir qui eût
 „ pu les toucher & les offenser “.

Rép. d. 3. Une phrase de dix-sept lignes n'est-elle pas trop longue? Porter *la montre* d'un Peuple, n'est-ce pas une expression digne des précieuses ridicules. *Faire jouer les canons, les arquebuses* n'est assurément point d'un stile grave & sérieux. On dit faire jouer les eaux, les marionnetes. Ce défaut d'attention à s'exprimer est extrêmement fréquent dans ce Livre. Il est peu de pages qui n'en fournissent quelque exemple. „ Le „ Roi *Alphonse V.* étoit monté sur le „ trône à l'âge de six ans. Sa mino- „ rité fut assez tranquille par la sagesse „ de l'Infant *Don Pedre*, son oncle, „ qui lui fit épouser sa fille. Ce ma- „ riage fut funeste à tous les deux. Il „ réveilla la jalousie de *Don Juan*, „ frère de *Don Pedre*. Celui-ci eut „ beau remettre les rênes de l'Etat en- „ tre les mains de son Pupille. Sa re- „ traite fut pour lui un crime, & cet „ infortuné Prince, qui revenoit à la „ Cour pour se justifier, eut le mal- „ heur de périr les armes à la main „ contre son Roi & son gendre, dans „ un de ces coups fourrez qu'on ne „ peut ni prévoir ni parer“.

Une énigme est-elle plus obscure? Ce Prince qui revient pour se justifier périr les armes à la main dans un coup fourré. Est-ce dans un coup ou par un coup que l'on périr?

Tout ce premier livre pouvoit être faci-

facilement réduit à quatre ou cinq pages, car les faits qu'on y raconte sont fort peu importants. C'est deux forts qu'on bâtit chacun en dix ou douze jours de tems & que cinquante hommes suffisoient pour garder. On y joint une longue description de l'entrée magnifi- *Phrases nouvelles.* que qu'on fit à Lisbonne à un Chef de quelque misérable peuplade, & des cérémonies de son batême. Je ne puis m'empêcher d'y relever quelques phrases qui me paroissent nouvelles. *Le Roi s'accosta du trône où il se tint debout. Bemoïn, le Prince Maure, se prosterna aux pieds du Roi, faisant semblant d'en tirer de la terre avec ses mains, qu'il portoit ensuite sur sa tête. La foule qui le suivoit étoit si nombreuse qu'à peine se pouvoit-il faire jour.*

Parlant du batême du Roi de Congo, le Pere *Lafiteau* s'exprime de la sorte (1).
 „ On ne sauroit exprimer quelle étoit
 „ l'impatience du Roi pour recevoir le
 „ batême. La Cour & le Peuple avoient
 „ le même empressement à l'imitation
 „ du Souverain. Il étoit cependant né-
 „ cessaire d'éclairer & d'éprouver un
 „ peu ces Neophytes. Il falloit pou-
 „ voir s'en donner le tems & les Mis-
 „ sionnaires n'y suffisoient pas. Un éve-
 „ nement imprévu décida l'affaire & hâ-
 „ ta leur bonheur. Quelques Insulai-
 „ res situés dans un lac, qu'on prétend

(1) Ibid.
pag. 76.

„ être dans le cœur de l'*Afrique* & la
 „ source des principales rivières qui l'ar-
 „ rosent, avoient secoué nouvellement
 „ le joug du Roi de *Congo* & faisoient
 „ des courses sur ses provinces. Ils
 „ étoient redoutables, car on assure
 „ qu'ils pouvoient mettre sur pied jus-
 „ qu'à trente-mille Combatans. Le Roi
 „ se voioit forcé d'aller en personne
 „ pour s'opposer aux progrès de ces
 „ Rebelles. Les risques de la guerre
 „ furent un motif plus que suffisant
 „ pour mettre tous les Guerriers au
 „ nombre des soldats de *Jésus-Christ*“.

Des Insulaires situez dans un lac qui
 peuvent mettre sur pied trente-mille
 Combatans sont assurément de ces pro-
 diges que l'ignorance forme & que la
 crédulité publie.

(1) Ibid.
 pag. 77.

„ Les premiers mouvemens d'une
 „ trop grande ferveur sont suivis pour
 „ l'ordinaire d'un prompt repentir, con-
 „ tinue l'Auteur (1). Cette nouvelle
 „ Chrétienté formée un peu trop à la
 „ hâte l'éprouva d'abord. Le Roi lui-
 „ même qui avoit vieilli dans ses habi-
 „ tudes trouvoit plus d'obstacles que les
 „ autres à soutenir le nouveau person-
 „ nage qu'il lui falloit faire, de sorte
 „ qu'en peu de tems il se forma une
 „ Conspiration contre la Religion nais-
 „ sante, composée des Infidèles qui res-
 „ toient encore & à la tête desquels
 „ étoit

„ étoit un des fils du Roi , qui avoit
 „ refusé de se faire baptiser , & de ces
 „ Chrétiens lâches qui étoient les pre-
 „ miers à leur blâmer leur legereté...
 „ Dieu qui avoit pitié de ce Peuple op-
 „ posa à ce torrent une digue qui l'ar-
 „ rêta. Ce fut Don *Alphonse* le fils ai-
 „ né du Roi. Ce Prince seul , fer-
 „ vent & vrai Héros Chrétien , étoit
 „ alors dans son apanage , où il faisoit
 „ l'emploi d'Apôtre , en même-tems
 „ qu'il étoit comme un mur impéné-
 „ trable aux ennemis de l'Etat. Ayant
 „ appris le danger que couroit la Reli-
 „ gion , il agit si efficacement auprès
 „ de son pere qu'il suspendit en lui les
 „ impressions qu'avoit faites sa lâche-
 „ té. . . . Mais *Alphonse* pensa être la
 „ victime de son zèle. . . . On le noir-
 „ cit dans l'esprit du Roi par les ca-
 „ lomnies les plus atroces & les plus
 „ extravagantes. . . . Le Roi aimoit
 „ Don *Alphonse*. Mais son esprit affoi-
 „ bli par l'âge le fit donner dans ces
 „ rêveries. Peut-être aussi qu'ayant
 „ fait semblant d'y donner , pour céder
 „ au tems , il entra en indignation con-
 „ tre ce fils chéri , le priva de ses char-
 „ ges ; de ses honneurs & de ses reve-
 „ nus. . .

„ Don *Alphonse* (1) étoit perdu sans (1) Ibid.
 „ l'habileté de la Reine *Eleonor* sa me- pag. 81.
 „ re. Cette Princesse sage laissa cou-
 „ ler

JOURNAL LITTÉRAIRE

„ ter le tems jusqu'à ce que cette gran-
 „ de émotion des esprits fut un peu cal-
 „ mée. Alors elle mit en jeu les Sei-
 „ gneurs de la Cour les plus respecta-
 „ bles par leur âge & par leur pruden-
 „ ce, qui, ayant persuadé adroitement
 „ au Roi le tort qu'il se faisoit à lui-
 „ même par le triste état, où il avoit
 „ réduit un fils, qui avoit tant de fois
 „ affermi sa couronne par sa valeur, le
 „ mirent dans la défiance & dans le
 „ goût d'approfondir si dans le fond ce
 „ Prince n'avoit pas été calomnié. En
 „ effet le Roi, rentrant en lui-même
 „ & usant d'une profonde dissimulation,
 „ fit des recherches secrètes, & ayant
 „ découvert l'innocence de son fils,
 „ il le rétablit dans ses premiers hon-
 „ neurs “.

*Obscurité de
l'Auteur.*

Est il vrai que la ferveur trop grande
 soit suivie ordinairement de repentir? *Re-
 lachement & repentir* seroient-ils des mots
 synonymes? Qu'est-ce que suspendre
 dans quelqu'un les impressions qu'au-
 roit faites sa lâcheté? Ces passages sont
 remplis de tant de défauts que j'aurois
 presque envie de retracer ce que j'ai
 dit de cet Auteur, qu'on ne pouvoit guè-
 res douter qu'il ne fût *François*. J'en
 doute &, s'il est *François*, ce ne peut
 être qu'un *François de Gascogne*, ou du
Limonfin.

Dans le second livre les événemens
 se

se multiplient & deviennent plus importants. Mais la maniere de les écrire est toujours la même. Il est des personnes entre les mains de qui tout dépérit. Le Pere *Lafiteau* a voulu s'égayer dans ce second Livre, en décrivant (1) ce qui (1) *ibid.* arriva à un Capitaine *Portugais*, qui *pag. 141.* avec ses gens alloit se présenter à un Roi Barbare. „ Il se trouva sur le chemin deux Temples d'Idoles où il „ fallut entrer. Les *Portugais*, qui étoient persuadés que tous les Indiens „ étoient des Chrétiens, convertis anciennement à la Foi par Saint *Thomas*, les prirent pour des Eg'ises. Ils „ furent confirmés dans leur idée par les *Brachmanes* rangez en haie à la „ porte, qui présentèrent leurs eaux „ lustrales, qu'ils crurent être de l'Eau *Endroit* „ Benite, avec laquelle ils firent sur *plaisant.* „ eux le signe de la croix très-dévotement. On leur présenta un peu de cendres faites de fiente de vaches qu'ils mirent sur leurs têtes avec beaucoup d'humilité. Etant entrez dans les temples, ils se prosternèrent devant les Idoles. Il est vrai que les figures de ces Idoles leur donnèrent quelque soupçon. Mais ils furent rassurés par une autre qui ressembloit assez à la mere de Dieu tenant son fils. Quelques *Indiens* ayant même prononcé le nom de *Marian*, ils se „ per-

„ persuadèrent en effet que c'étoit elle
 „ & l'honorèrent avec toute la dévo-
 „ tion qu'on fait être particuliere à la
 „ Nation *Portugaise* pour la mere du Re-
 „ dempteur. Un seul cependant plus
 „ défiant que les autres s'écria, *qu'il*
 „ *adoroit Dieu, & que, si c'étoit des Dia-*
 „ *bles, il y renonçoit de tout son cœur.*
 „ *Vasquez*, qui l'entendit, ne put s'em-
 „ pêcher d'en rire; mais ni lui, ni les
 „ autres, comme leur erreur faisoit
 „ plaisir aux *Indiens*, n'en firent pas au-
 „ trement semblant “. Un Protestant
 malin auroit pu prendre plaisir à con-
 ter ce fait. Le Pere *Lafitan* n'y a point
 entendu finesse. Il n'y a trouvé que du
 plaisant &, comme il s'en est réjoui,
 il a cru qu'il auroit le même effet sur
 tous ceux à qui il en feroit part.

Ce livre, imprimé à *Paris*, qui est
 le centre du bon goût, du moins pour
 la langue *Françoise*, sorti d'une Commu-
 nauté où certainement il y a de l'es-
 prit & du discernement, confond pres-
 que mes idées. A force de m'y trou-
 ver arrêté, je commence presque à croire
 que j'ai tort & que j'ai oublié ma langue
 naturelle. Je ne puis pourtant m'em-
 pêcher de douter & je ne croi pas qu'on
 puisse trouver mauvais que je propo-
 se mes doutes au Révérend Pere *La-*
fiteau, comme ce Gentilhomme *Fran-*
çois de Basse-Bretagne proposa autrefois
 ses

Tes difficultez à l'Academie François-
se.

„ Rien n'étoit plus superbe pour Don
„ *Manuel* que le coup d'œil qui se pré-
„ sentoit à lui & la figure qu'il faisoit
„ alors dans le monde“. Ainsi parle ce
Reverend Pere (1). Il me paroît que (1) *ibid.*
flateur au lieu de superbe, & *point de* *PAGE. 155.*
vue au lieu de coup d'œil, auroient
rendu cette phrase plus intelligible.

„ Ce Prince ajouta ensuite à ses
„ titres celui de Maître de la Naviga-
„ tion, Conquêtes & Commerce d'A-
„ frique, de Perse & des Indes. Il ne
„ se contenta plus d'y envoyer quel-
„ ques Vaisseaux, mais il équipa des
„ Flottes nombreuses en état de don-
„ ner la loi par tout où elles se pré-
„ senteroient“. Peut-être y a-t-il là
une faute d'impression.

„ La premiere flotte qu'il mit en mer
„ étoit composée de treize vaisseaux &
„ de quinze cent hommes d'Armes“. *Expressions*
Une flotte est composée de vaisseaux de *peu exactes.*
ligne, de fregattes, de brulots. Mais
on n'a jamais dit, une flotte composée
de Dragons, de Mousquetaires. *Hom-*
mes d'armes dans ces tems-là & long-
tems depuis signifioit un homme qui
combattoit à cheval, & quinze cens hom-
mes d'armes auroient fait plus de qua-
tre mille chevaux.

„ Le Général (2) de la Flotte étoit (2) *ibid.*
chargé *PAGE. 158.*

„ chargé de faire ce qu'il pourroit pouſſer
 „ s'attacher un certain Prince Maure ;
 „ & , ſuppoſé que ce Prince ſe rendit
 „ rétif à ſes propoſitions , il devoit lui
 „ déclarer une guerre ouverte “. Je
 demanderois volontiers ſi on déclare
 quelques-fois une guerre ſecrète.

(1) Ibid.
 pag. 163.

Le Capitaine de cette Flotte découvrit
 le Breſil. „ Ce Commandant , dit le
 „ Pere *Lafiteau* (1), voyant un Peuple
 „ qui lui paroifſoit bon & ſimple , mais
 „ chez qui il ne remarquoit aucun veſ-
 „ tige de Religion , de Loix & de Gouver-
 „ nement civil , en eut une grande
 „ compaſſion. Il ſouhaita que le Pere
 „ *Henri* , Supérieur des Miſſionnaires ;
 „ homme de mérite , qui fut depuis E-
 „ vêque de *Centa* , lui annonçât les vé-
 „ ritez de l'Evangile. Ce qu'il fit par
 „ un très-beau diſcours *Portugais* , au-
 „ quel les Sauvages , quoique très-atten-
 „ tifs , n'eurent garde de rien compren-
 „ dre. Mais le Miſſionnaire n'en eut
 „ pas moins de mérite devant Dieu , ni
 „ moins de gloire devant ceux de ſa
 „ Nation , qui goutèrent fort ſon ſer-
 „ mon , le trouvèrent très convaincant
 „ & approuvèrent fort ſon zèle “.

Ce trait burleſque n'enjolive gueres
 l'Histoire de la Conquête des *Indes*. Le
 Pere *Lafiteau* dit qu'un certain Roi ne pa-
 rut que par la médiation de ſes Miniſtres.
Médiation à ce que je croi à une ſignifi-
 cation

cation toute différente de celle qu'on lui donne ici.

Le reste de l'ouvrage est du même goût & a les mêmes défauts, soit par rapport aux expressions & à la confusion des faits, soit par rapport aux réflexions.

Après avoir parlé d'un Capitaine Portugais nommé *Pacheco*, qui, malgré l'éclat de ses grandes actions, fut d'abord négligé, ensuite légèrement récompensé, enfin opprimé & réduit à la mendicité, le Pere *Lafiteau* (1) finit par cette réflexion. „ Bel exemple du fond „ qu'il y a à faire sur les services qu'on „ rend aux hommes, & de la reconnaissance qu'on en doit attendre si on „ n'a pas l'esprit de se conduire!

Pour marquer l'activité des Portugais; le Pere *Lafiteau* s'exprime ainsi (2): „ La mêlée devint plus affreuse „ par la jonction d'un autre Capitaine, „ qui sauta dans ce vaisseau, suivi de „ ses gens avec tant d'impétuosité qu'ils „ tombèrent tous sur le nez.

La description d'un combat fort vif finit par ces paroles remarquables (3). „ Le grand nombre de morts se „ trouva être de ceux qui, courant à „ l'envi au pillage, furent surpris & „ se virent obligés de céder à la force, „ à laquelle rien ne peut résister “.

Cette Histoire est pleine de prodiges.
Tome XXII. Part. I. E Les

Reflexion d.
J.

Les *Portugais*, pour relever la valeur de leur Nation, ont tellement outré les faits, qu'ils racontent, qu'ils les ont rendus incroyables. La plupart des ennemis qu'ils lui font combattre, ont des troupes réglées & bien armées, une multitude prodigieuse d'artillerie, de sorte que dans une seule ville, on trouva disent-ils jusqu'à deux mille pièces de canon. Il y avoit aussi une quantité prodigieuse de grenades. Malgré tous ces secours, on voit à chaque instant une poignée de *Portugais* défaire des armées de trente, de soixante, de cent mille hommes & prendre des villes fortifiées, munies d'une nombreuse artillerie & défendues par des garnisons sans comparaison plus fortes que la petite troupe qui les attaquoit.

Les mœurs des *Portugais*, leur avarice excessive, leur cruauté, leur perfidie, ne meritoient assurément pas que Dieu fit des prodiges en leur faveur. C'étoit beaucoup, si je puis parler de la sorte, qu'il ne favorisât pas leurs Ennemis. C'est donc à la surprise, à l'ignorance absolue de l'art militaire, au défaut d'armes suffisantes qu'il faut attribuer les conquêtes & les victoires des *Portugais*. Leur gloire n'est pas tant d'avoir vaincu que d'avoir assuré le fruit de leur victoire, par leur constance, par leur adresse à s'attacher une partie de ces Peuples & à s'en

s'en servir pour les soumettre presque tous.

Pour peu qu'on ait d'humanité & qu'on sache ce que c'est que l'équité naturelle, il est difficile qu'on lise, sans horreur, ces terribles exécutions contre des Peuples avec qui l'*Europe* n'avoit rien à démêler. La Religion; qu'on a ôsé faire servir de prétexte à ces violences dénaturées, doit en augmenter le crime, loin de le diminuer; & rien n'est plus déshonorant pour ses Ministres que d'avoir autorisé ces excès & d'avoir paru les approuver.

A R T I C L E III.

ALCIPHRON, ou le PETIT PHILOSOPHE, en sept Dialogues, contenant une Apologie de la Religion Chrétienne contre ceux qu'on nomme Esprits-Forts. A la Haye chez Benjamin Gibert. 1734. 12. Tome I. pag. 372. Tome II. pag. 351.

LE nom d'Esprits-Forts convient à ^{Diverses} plusieurs sortes d'Hommes. Les ^{classes d'Es-} uns sont ceux qu'on appelle d'ordinaire ^{prits-Forts.} Athées; d'autres sont Déistes; d'autres

ne sont proprement ni Athées , ni Déistes , ce sont les Libertins. Ces trois Classes à leur tour diffèrent entre elles selon le tempérament & les connoissances de ceux qui les composent. Les uns pétris de mélancolie & nez pour les spéculations les plus abstraites sont , ou Enthousiastes , ou Défenseurs de la Fatalité , c'est-à-dire , qu'ils substituent , ou la beauté intrinsèque de la Vertu à la Religion , ou la nécessité des choses à la Providence. Ils couvrent ainsi d'un voile qui paroît respectable leurs desseins contre les choses sacrées. D'autres moins sombres , mais aussi moins savans & peut-être moins vertueux , saisissent avidement dans l'extérieur des Sectes religieuses tout ce qui est tant soit peu susceptible de ridicule , & tâchant de se faire ainsi accroître que toutes sont fausses , ou bien ils se jettent entre les bras du Pyrrhonisme , sorte de Philosophie d'autant plus commode pour ceux qui sans science veulent disputer de tout , qu'ils peuvent être vaincus sans qu'on puisse les forcer de se rendre. Tous sont de profession ennemis des Prêtres , & veulent les faire passer pour des Persécuteurs également cruels , avarés , ambitieux , que le Magistrat favorise par politique.

*Idee générale
de ces
Dialogues.*

C'est à ces diverses espèces d'Esprits-
Forts

Fort que Monsieur *Berkeley* s'adresse dans cet Ouvrage. Il l'a tourné en Dialogues dans le goût de ceux de *Platon*, je veux dire que ceux qui y plaident la bonne cause y emploient beaucoup les deux figures favorites de *Socrate*, l'ironie & l'interrogation, & que par là ils tirent de leurs Adversaires des aveux formels & des détails exacts de leurs idées, dont ils se servent pour réduire l'impiété aux absurditez les plus revoltantes. Les Interlocuteurs sont *Alciphron*, *Lyficles*, *Euphranor*, *Criton*, tous quatre gens d'esprit, aiant de la lecture, & du reste se ressemblant peu. *Alciphron*, qui est naturellement mélancolique, & qui l'est devenu encore d'avantage par la solitude, où le dégoût des plaisirs l'a jetté, fait voir dans ses raisonnemens plus de profondeur & de subtilité que *Lyficles*, & les thèses qu'il soutient sont plus spécieuses & plus obscures. C'est tout à la fois un Enthoufiaste, un Métaphysicien, un Censeur des Ecclésiastiques, & dans le cours de la dispute il se rend aux démonstrations avec une sincérité, qui fait regretter & trouver étrange de ne le point voir enfin devenu Chrétien. *Lyficles* montre plus de vivacité & moins de savoir qu'*Alciphron*. Aussi ne lui donne-t on à défendre que les causes qui ne demandent pas une grande ap-

plication pour être comprises, ou défendues tant bien que mal. Voilà pour les *Petits Philosophes*, nom emprunté de *Cicéron*, qui parlant d'Esprits-Forts de son siècle, les appelle *minuti Philosophi*. Quant à *Euphranor* & à *Criton*, ils sont dans leur genre ce qu'*Alciphron* & *Lysicles* sont dans le leur, c'est à-dire, que tous deux véritablement religieux, diffèrent en ce que le premier paroît plus savant, & le second plus enjoué.

Contenu du
premier.

Dans le premier Dialogue les Esprits-Forts se donnent pour uniques Protectors de la liberté de penser. Ils prétendent prouver que le Clergé les hait & les poursuit par cette raison. A les entendre, Ecclésiastiques & Magistrats sont intéressés & travaillent de concert à tromper le Peuple par le moyen de la Religion, & les premiers fabriquent l'imposture que les seconds appuient de leur autorité & de leur puissance. Ils tracent ensuite la route qui conduit un Esprit-Fort à l'Athéisme. Ils remarquent d'abord que le vrai est fixe, permanent, uniforme. Or les Sectes du Christianisme ne s'accordent que sur peu de points de la Religion qu'elles professent. On peut donc sûrement rejeter les autres & retenir ceux-là seuls dont ces Sectes conviennent entre elles. D'un Latitudinaire ainsi formé il est
aisé

aisé de faire un D^éiste. Il ne faut que suivre la même manière de raisonner & conclure que Juifs , Mahométans , Chrétiens , étant tous en discord , excepté sur la croiance d'un Dieu , la foi d'un Homme sage doit se borner à cette croiance. Mais les autres Peuples diffèrent , & des Chrétiens , & des Mahométans , & des Juifs , touchant la notion de Dieu. Que dis-je ? Ils diffèrent aussi les uns des autres sur cet article & sur les formes du culte. Donc la notion même de Dieu n'a aucun des caractères du vrai , & par conséquent un Homme , qui a le courage & le sens de suivre ses principes , à quelques conclusions qu'ils le conduisent , doit embrasser de bonne foi l'Athéisme. Qu'il est heureux quand il est parvenu là , continuent les Esprits-Forts de Monsieur *Berkeley* ! Ce n'est qu'alors qu'il commence à jouir de la liberté. Il ne reconnoît pour vraies que les notions qui se trouvent originairement , uniformement , invariablement dans tous les Hommes. Il s'abandonne sans scrupule à la conduite de la Nature , qui lui montre les appétits , les passions , les sens , comme les sources des seuls & vrais plaisirs. Le mal est qu'on peut lui démontrer , & qu'effectivement on lui démontre ici , premièrement , que les plaisirs les plus

naturels de l'Homme sont ceux qui ont leur source dans la raison, & secondement qu'il y a des vérités qui ne se produisent point dans l'âme dès qu'elle commence à agir, ni dans toutes les âmes. *Euphranor* finit ce Dialogue en prouvant que le bien général du Genre Humain est la règle & la mesure des vérités qui influent sur les actions morales des Hommes.

*Analyse du
second Dia-
logue.*

Le second Dialogue est destiné à réfuter la fameuse *Fable des Abeilles*, c'est-à-dire, à montrer que le Vice est pernicieux à la Société; que la doctrine contraire est dangereuse; que les richesses publiques, dont on prétend que la corruption des mœurs est la source, ne rendroient point les Etats heureux, quand même elles seroient aussi réelles qu'elles le sont peu; & que la vertu seule avec les plaisirs qu'elle approuve peut faire le bonheur des Etats.

*Du troi-
sième.*

Le troisième Dialogue contient une réfutation suivie de cette espèce de Quiétisme Philosophique, enseigné par un Lord *Anglois*, qui nous représente la beauté de la vertu, sans aucun mélange d'intérêt, comme un motif suffisant pour la faire aimer & pratiquer de quiconque a ce sens fin & délicat, qu'on appelle moral, & qui est, dit-on, par rapport à l'honnête ce qu'est le goût par rapport à des mets exquis. Il faut

faut l'avouer, rien de plus séduisant,
 de plus brillant, de plus éblouissant &
 de plus flatteur pour une ame, qui se
 sent quelque noblesse de sentimens,
 qu'un dogme qui la montre à elle-mê-
 me comme capable de faire le bien par
 le motif le plus généreux & le plus su-
 blime qui puisse être, je veux dire par
 l'amour pur & désintéressé de la beauté
 de la vertu. Quel dommage, si ce n'é-
 toit-là qu'une pompeuse chimère ! Or
 c'est non-seulement ce qu'*Expbrator* &
Criton établissent dans cet Entretien.
 Ils ajoutent encore avec beaucoup de
 bon sens que, quand même la doctrine
 de ces Philosophes seroit vraie, l'amour,
 dont ils veulent paroître transportez
 pour la Vertu, devroit leur faire sou-
 haïter que les autres Hommes l'aimas-
 sent aussi, par quelque motif que ce
 pût être. Oui, continuent-ils, peu de
 gens ont cette sensation exquise & sub-
 tile de la beauté de la vertu, qui vous
 ravit. Elle est un don précieux qui
 n'est que pour un petit nombre d'ames
 excellentes & choisies. Souffrez-donc
 que nous autres, vils & grossiers Mor-
 tels, soions vertueux par des motifs
 proportionnez à notre imperfection ; &
 qu'agissant conformément à notre na-
 ture, nous fassions le bien & évitions
 le mal par la vuë de nos intérêts. En
 un mot, contens d'aimer la vertu à vo-

tre manière, laissez nous la crainte des peines & l'espérance des récompenses, & gardez pour vous une Morale qui n'est tout au plus bonne que pour vous.

*Du quatrième.
me.*

Euphranor & Criton prouvent dans le quatrième Dialogue, premièrement, qu'il y a un Dieu, & secondement que Dieu dans un sens propre & intelligible, & à la rigueur des termes, est intelligent, sage & bon. On y établit ensuite que cette intelligence, cette sagesse, cette bonté ne sont rien moins qu'incompatibles avec le mal moral que nous voions, & on en donne cette raison, que, si notre Terre est peuplée de quelques Criminels, aussi n'a-t-elle pas plus de proportion avec la Cité de Dieu remplie d'Intelligences qu'une Prison n'en a avec un Roiaume. La preuve qu'un culte religieux est utile & raisonnable termine ce Dialogue & conduit naturellement au cinquième.

*Du cinquième.
me.*

On s'y propose de montrer que le Culte prescrit par l'Evangile convient à Dieu & à l'Homme, que la Religion Chrétienne ennoblit le Genre Humain & le rend heureux, pourvu qu'il la suive fidèlement, qu'aucune autre Religion n'a pu ni dû produire tant d'effets salutaires, que le Christianisme n'a été que le prétexte & non pas la cause des maux qu'on lui impute, qu'on lui a obligation de la renaissance des Arts & des

des Sciences, qu'il a extrêmement adouci les mœurs des Hommes & épuré leur Morale, & qu'il est le seul fondement inébranlable de la Religion Naturelle.

Le sixième & le septième Dialogue renferment une défense de la Religion Chrétienne. On y prouve qu'une Révélation immédiate n'est ni absurde, ni impossible, qu'elle est réelle, qu'elle est utile, que son obscurité en quelques endroits ne fait rien contre elle, que la Tradition qui a conservé cette Révélation est d'une autorité respectable, que les Livres qui contiennent cette même Révélation n'ont aucun caractère de fausseté. De là on descend dans des détails assez étendus sur les principales objections que fournissent aux Esprits-Forts contre le Christianisme la matière de la Grace, la croiance de la Trinité & des autres Myères, la nature de la Foi, la liberté de l'Homme, le système de la Fatalité, & les sophismes du Pyrrhonisme.

Et des deux derniers.

On a joint à cet Ouvrage un Traité sur une nouvelle Théorie de la Vision. Il est aussi de Monsieur Berkeley, & on l'a placé ici parce qu'il peut servir à expliquer un endroit du quatrième Dialogue. Le but de ce spirituel Philosophe dans sa Théorie est de montrer comment, par le moyen de la vue, nous appercevons la distance, la grandeur,

*Nouvelle
Théorie de
la Vision.*

deur, la situation des objets, comme aussi de considérer la différence qu'il y a entre les idées de vuë & d'attouchement, & s'il y a quelque idée commune à ces deux sens. Ce Traité contient beaucoup de choses aussi ingénieuses que nouvelles. Mais il faudroit, pour les expliquer, plus d'espace que ne nous en laissent les autres Livres, dont nous avons à parler, & peut-être même aurions nous besoin d'une planche pour nous faire entendre.

ARTICLE IV.

TRAITÉ DES BORNES DE LA PUISSANCE ECCLESIASTIQUE ET DE LA PUISSANCE CIVILE, avec un Sommaire Chronologique des entreprises des Papes pour étendre la Puissance Spirituelle & des suites que ces entreprises ont eu, sur tout en France, comme aussi des faits concernant les disputes du tems. Par un CONSEILLER DE GRAND' CHAMBRE, in 8. A Amsterdam chez François Changuion 1734. & se trouve à la Haye chez Jean van Duren.

*Idee de ce
livre.*

CE Livre tout petit qu'il est seroit capable de faire honneur au foied.

disant Conseiller de la Grand - Chambré, qui s'en déclare Auteur, s'il n'étoit pas pris du livre de Monsieur Talon, autrefois Avocat Général du Parlement de *Paris*. En ceci fort inférieur à sa source, qu'il est plus serré & par conséquent moins clair. (1) Ce n'est que de la première partie que je parle; car on ne peut regarder le *Sommaire Chronologique* que comme un morceau ajouté par quelque Ecrivain passionné.

Quoique cet Ouvrage ne soit qu'une compilation assez informe, cependant les matières qu'on y traite sont si importantes qu'il est digne de notre attention.

Il est divisé en deux parties. La première concerne les Faits qui prouvent que la Puissance Civile est intervenue dans le Gouvernement Ecclésiastique. La seconde établit le Droit, c'est à dire, les Maximes qui autorisent & justifient les faits rapportez dans la première.

Ce Savant permettra de remarquer d'abord que son début n'est point du tout exact. L'Eglise n'est qu'un corps mystique & sacré, & elle n'est point un corps politique. Les Peuples, qui ont embrassé la foi de Jesus-Christ sont tout à

Peu d'exactitude de l'Auteur.

(1) Ce Livre de Monsieur Talon a pour titre *Droits du Roi sur l'Eglise & sur les Ecclésiastiques*.

„ convoqua le Concile universel, con-
 „ tre *Macedonius*, sur la Divinité du
 „ Saint Esprit. Il fit un édit pour éta-
 „ blir la Foi Catholique dans ses Etats.
 „ Il choisit *Nectarius* pour Evêque après
 „ Saint *Gregoire*. Il décida de la foi en
 „ faveur des Catholiques contre les *A-*
 „ *riens* “. On convient de ces faits,
 on ajoute même que cet Empereur ne
 passoit point ses droits. Mais qu'il
 ait décidé de la foi, c'est ce qu'aucun
 Chrétien n'avoira, pas même ceux
 qui reconnoissent leur Roi pour Chef
 de leur Eglise.

(1) Ibid.

Il en est de même de ce que dit cet
 Ecrivain, que *Marcellin* Tribun de la
 Milice (1) fut envoyé à la conférence
 des Evêques d'*Afrique* sur le Schisme
 des *Donatistes*, pour y prononcer au nom
 de l'Empereur *Honorius*.

„ *Martian*, ajoute-t-on, convoqua le
 „ Concile de *Chalcedoine*. Il y fut pré-
 „ sent avec l'Impératrice sa sœur “.

Erreur de
 fait.

Pulcherie sœur de *Théodose* le jeune
 étoit épouse de *Marcian*, non sa sœur.
 Je suis fâché que cette bêtise ait échap-
 pé à ce Savant. Elle peut former quel-
 que préjugé contre son érudition, ou
 du moins contre son exactitude.

Finissons ce qui regarde les Empe-
 reurs *Romains* par ce qu'il dit de *Justi-*
nien. „ Il s'est beaucoup mêlé de la
 „ Foi & de la Discipline Ecclésiastique.

„ Il

„ Il a mis la main à tout , excepté à
 „ l'encensoir. Il a convoqué des Con-
 „ ciles généraux & particuliers , bâti
 „ des Temples , ordonné du nombre de
 „ leurs Ministres. Il a fait des Loix
 „ sur la vie & les mœurs des Ecclésiast-
 „ tiques , leurs privilèges , leur jurif-
 „ diction , l'usage & la forme de l'or-
 „ dination des Prêtres , des Diacres &
 „ autres Ministres , la vêtue , la pro-
 „ fession des Moines , & en enjoignant
 „ aux Metropolitains , aux Evêques &
 „ à tous les Ecclésiastiques l'observa-
 „ tion de ces Loix , il ajouta : *sous peine*
 „ *aux Contrevenans d'être déposés & dé-*
 „ *gradés de l'ordre de Prêtrise* “.

Qu'est-ce donc que mettre la main à l'encensoir , si cet Empereur ne l'y a pas mise , en s'ingérant de régler la forme de l'ordination ? Monsieur le Conseiller nous feroit plaisir de nous l'apprendre.

On croit devoir observer que la plupart de ces *faits* , ou plutôt de ces passages , tirez d'Auteurs (*) qui ne sont (*) Socrate, Sozomene.
 assurément pas infallibles , ou ne prouvent rien , ou prouvent trop & même au delà de ce que prétend notre Jurisconsulte.

Les passages de *Gregoire de Tours* , Historien bien suspect , prouvent encore moins. „ Enfin la Providence divine
 „ nous a trouvé un Arbitre pour déci-

„ der nos différens ; car le choix que
 „ vous faites pour vous de notre Foi,
 „ est un jugement par lequel vous dé-
 „ cidez que tous vos Peuples la doi-
 „ vent recevoir “.

Raisonne-
 ment peu
 solide.

Un compliment flatteur est-il déci-
 sif ? Si ces paroles l'étoient, il suivroit
 en bonne Logique que, si *Clovis* avoit
 rejeté la Foi, il auroit décidé que tous
 ses Peuples ne dévoient pas la rece-
 voir.

„ Saint *Remi* écrivant à des Evêques
 „ & parlant de *Clovis*, l'appelle *Prédi-*
 „ cateur & Défenseur de la Foi. Et dans
 „ un autre endroit il dit. Vous m'é-
 „ crivez que ce qu'on m'a commandé
 „ n'est pas canonique. . . . C'est le
 „ Prélat du Royaume qui me l'a com-
 „ mandé “.

Quelle conclusion tirer
 de ces passages ? Monsieur le Conseil-
 ler ne l'indique pas. Cette manière
 d'écrire si vague & si superficielle
 dans un sujet si important me rend le
 titre de ce Livre suspect, & me feroit
 presque croire que c'est une adresse du
 Libraire pour le faire débiter. Un
 Conseiller de Grand' Chambre est un
 Homme d'honneur, qui n'écrit point,
 ou qui le feroit plus solidement, s'il
 entreprenoit de le faire.

L'Auteur
 n'est point ce
 qu'il se dit.

„ *Pélage*, continue-t-on, étant soup-
 „ çonné d'hérésie, *Childebert* lui de-
 „ manda sa Profession de Foi. Ce Pa-

„ PC

„pe dit : nous devons confesser notre
 „Foi pour obéir aux Rois, à qui nous
 „sommes soumis selon la Doctrine de
 „l'Ecriture “. *Childebert* étoit-il maître de *Rome*, ou bien est-ce que les Papes doivent obéir à tous les Rois ?

„*Cherebert* un des fils de *Clotaire*, aiant
 „appris que *Léon*, Métropolitain de
 „*Bourdeaux*, avoit assemblé un Concile
 „à *Xaintes*, dans lequel il avoit déposé
 „*Emeric*, pourvû par *Clotaire*, & qu'il
 „avoit fait élire *Heraclius* à sa place, ...
 „lequel étant venu rendre compte au
 „Roi de son élection, le Roi le fit
 „mettre dans une charette pleine d'épi-
 „nes & l'envoia en exil avec ces paro-
 „les. *Penses-tu que Clotaire soit si mal-*
 „*heureux qu'il n'ait pas laissé d'enfans ca-*
 „*pables de soutenir & de faire exécuter*
 „*ses volontez après sa mort ?*

Cette charette pleine d'épines doit ren- Fait suspect.
 dre le fait suspect. Un Tyran agiroit
 de la sorte. Le pouvoir arbitraire n'é-
 toit pas alors établi. Ce Concile, af-
 semblé sans la permission du Prince,
 suppose dans lui une autorité bien foi-
 ble, ou une conduite insensée dans les
 Evêques.

Ce Compilateur de faits ne mesure
 point du tout l'étendue des conséquen-
 ces, qu'on peut tirer de ce qu'il rap-
 porte.

„ Quoique *Sigebert*, dit-il (1), ne (1) P. 17.
 F 2 „ vé-

„ vécut pas long-tems , nous voions
 „ cependant des marques de son auto-
 „ rité dans les Lettres de *Gregoire le*
 „ *Grand*. Ce saint Pape déposant par
 „ toute la Chrétienté des Evêques pro-
 „ mus à l'Episcopat par simonie , re-
 „ connut qu'il n'avoit pas droit d'en
 „ user ainsi en *France* , & que c'étoit au
 „ Roi d'y donner ordre.

Peu d'atten-
 tion de
 l'Auteur.

Un Ecrivain au fait auroit remarqué
 que ce prétendu droit du Pape n'étoit
 pas mieux fondé par rapport aux autres
 Pais que par rapport à la *France*. Car
 si ce droit appartenoit aux Papes en qua-
 lité de Chefs de l'Eglise & de Vicaires
 de *Jesus-Christ*, comment la *France* n'y
 seroit-elle pas soumise?

„ *Chilperic* , poursuit l'Auteur, con-
 „ voqua à *Paris* un Concile où fut ju-
 „ gé le procès contre *Pretextat*, Evê-
 „ que , dans lequel *Gregoire de Tours*
 „ dit au Roi: Sire, si quelqu'un de
 „ nous passe les bornes de la justice,
 „ vous avez le pouvoir de le corriger.
 „ Mais si vous les passez vous-même,
 „ qui vous reprendra? Nous vous par-
 „ lons & nous écoutons quand il vous
 „ plait. Mais si vous ne voulez pas
 „ nous entendre, qui vous condamne-
 „ ra, si non celui qui s'est nommé lui-
 „ même la justice?

Conséquences
 entraînées.

De ces paroles il suivroit que le Prin-
 ce est Juge des Evêques en quelque ma-
 ma-

matiere que ce soit, & qu'il n'est point du tout soumis à la Jurisdiction de l'Eglise; conséquences également fausses & absurdes.

„ Sur la fin de la première race, depuis fix cent soixante, les guerres causèrent tant de confusion & d'ignorance qu'on ne savoit presque plus ce que c'étoit de Police Ecclésiastique. *Gregoire II.* envoya un Légat en *Allemagne* & ensuite en *France*. Mais il faut observer, dit le Conseiller supposé, que ce Légat obtint la permission de *Charles Martel*, & que le Pape avoit limité son pouvoir en *France*, au droit d'y prêcher, par ces mots : *pour exercer nos fonctions & notre vicariat par la Prédication qui nous est enjointe* “.

Il falloit encore remarquer, que ce *droit même de prêcher pouvoit & devoit être contesté*, puisqu'il appartient essentiellement à chaque Evêque, indépendamment du Pape qui n'a pas plus de droit de faire prêcher dans leurs Diocèses qu'ils n'en ont de faire prêcher dans le sien.

Il auroit fallu aussi observer que l'Histoire est fort embarrassée par rapport aux Conciles, que les lieux où on prétend qu'ils ont été tenus, sont absolument inconnus, qu'il est très-vraisemblable que plusieurs de ces Conciles

n'ont point été distingués de l'Assemblée des Etats, où les Evêques se trouvoient, & qu'on publioit à part les Réglemens Ecclésiastiques qui s'y faisoient de concert avec eux.

„ Il y avoit, dit *Hincmar* cité par
 „ l'Auteur, dans la Maison de *Charle-*
 „ *magne* deux Officiers, qui avoient
 „ soin sous lui de tout le Spirituel &
 „ de tout le Temporel.

C'est-à-dire, qu'il avoit deux Secrétaires d'Etat, dont l'un étoit chargé des affaires ecclésiastiques & l'autre des affaires séculières. Que veut-on conclure de là? *Charlemagne* étoit-il le Chef de l'Eglise? Est-il un Ultramontain, quelque outré qu'il puisse être, qui ait jamais nié qu'un Prince ne puisse & ne doive même intervenir dans les affaires ecclésiastiques? A quoi donc peut servir cette multitude de faits & de passages qui ne prouvent rien autre chose?

Faits inutiles.

Outre ces défauts d'attention pour le fond des choses, il y a peu d'exactitude dans le stile, qui d'ailleurs ne sent point du tout le Conseiller de Grand'Chambre.

La troisième Race fournit des exemples plus certains que les précédens, mais qui ne prouvent pas davantage; & l'Auteur en les rapportant, n'est ni plus exact, ni plus attentif.

Saint

Saint *Louis*, dit-il (1), fit une Ordon- (1) P. 32.
 nance, par laquelle il enjoignit aux Ju-
 ges de contraindre par saisie les Excom-
 muniés à se faire absoudre : sur quoi il
 cite un passage de *Joinville*, où il est
 dit que ce Prince avoit résolu de ne
 point donner cette Loi qu'avec la res-
 triction que les Juges trouvassent que
 l'Excommunication étoit juste, & que
 les Evêques refusèrent cette Loi ainsi
 modifiée, prétendant que ce n'étoit pas
 aux Laïques à connoître de la justice
 ou de l'injustice des Excommunications.
 Ce saint Roi, ajoute-t-il (2), fit reviv- (2) P. 32.
 re par la Pragmatique Sanction la
 plupart des Libertez de l'Eglise Galli-
 cane presque éteintes sous ses Prédeces-
 seurs.

Cet Auteur parle de la Pragmatique
 attribuée à Saint *Louis*, comme d'un
 monument incontestable. Apparemment
 qu'il n'a pas lû ce qu'en dit le savant
Hardouin (3) dans ses Oeuvres diverses, (3) Hard.
 publiées l'année passée. On ne sera pas Op. Var.
 fâché que nous le rapportions en abrégé. pag. 640.
 Dans cette Pragmatique, dit ce
 Savant, on exagere les exactions de la
 Cour de *Rome*, qui avoient réduit le
 Royaume à la dernière misère. Ces
 exagérations sont absurdes & ridicules.
 Pourquoi le Royaume de *France* plutôt
 que les autres Etats Chrétiens auroit-il
 été épuisé par la Cour *Romaine*? Jamais

ce Prince ne s'est plaint ailleurs de ces exactions. Si son Roiaume étoit appauvri jusqu'à la misère, où avoit-il pris tant de millions qu'il emporta avec lui à la guerre sainte? On ne voit point que les Papes aient réclamé contre cette Pragmatique, au lieu qu'ils se sont soulevés contre celle de *Charles VII.*, dès qu'elle parut, & qu'ils n'ont cessé de l'attaquer que quand elle a cessé d'être en vigueur. Si ce Prince avoit été l'auteur de cette Pragmatique, *Rome* l'auroit-elle mis au nombre des Saints, sans qu'aucun des quatre Papes, sous lesquels s'est fait le procès de sa Canonisation, pas même *Boniface VIII.* s'y soit opposé? Est-il possible que, dans l'Assemblée de *Bourges*, on n'eût point parlé de la Pragmatique de *Saint Louis*, s'il y en eût eu véritablement une? Il n'y auroit eu pourtant rien de plus fort pour autoriser cette Assemblée. Pourquoi, si elle avoit existé, ne l'auroit-on pas citée dans les longs & violens démêlés de *Philippe le Bel* avec *Boniface VIII.*? D'ailleurs, ajoute ce Savant, *Saint Louis* n'a rien eu à démêler avec les Papes de son tems. Par conséquent, il n'a eu, ni raison, ni occasion, de vouloir les mortifier.

Le Pere *Hardouin* cite différens Auteurs qui ont pensé comme lui, entr'autres

tres le fameux *Thomassin* (1), qui fait (1) Thom.
 mention de la Pragmatique de Saint. part. 2. ve-
Louis & qui remarque que les plus sa teris & no-
 vans doutent de son authenticité par le vz dirip.
 silence qu'on a gardé à son égard pen- lib. 2. cap.
 dant près de deux siècles. Ce ne fut. 32.
 qu'en mille quatre cent soixante & un,
 qu'elle fut citée pour la première fois
 dans les Remontrances du Parlement à
Louis XI.

Il ne faut pas oublier une remarque
 de l'Auteur. C'est que le mot de *prag-*
matique vient de *pragmatica*, qui en *Esp-*
pagnol signifie ordonnance. C'est à peu
 près comme si on disoit que *Dialectique*
 vient de *Dialectica*. *Pragmatica* vient de
πραγματικός, qui a pour racine *πρᾶγμα*.
 Le Pere *Hardonin* prétend que ce mot
 dérivé est nouveau & forgé, & d'une
 signification fort incertaine.

Le reste des faits allégués prouvent
 que les Papes & les Rois ont eu souvent
 des différens; mais ils ne peuvent servir
 à établir des bornes fixes entre ces deux
 Puissances. Pour les établir ces bornes,
 il falloit examiner à fonds la nature de
 l'une & de l'autre & marquer sur quoi
 on dispute. Mais c'est ce que les exem-
 ples & les passages citez n'apprennent
 point. Peut-être que Monsieur le Con-
 seiller aura mieux réussi en traitant le
Droit, c'est ce que nous allons exami-
 ner. Cette seconde Partie est divisée

en cinq Dissertations, dont voici les titres. De la conduite de l'Eglise en général & de son partage entre les Puissances temporelles & spirituelles. De l'autorité du Roi touchant l'administration de la Foi. De l'autorité du Roi dans la discipline qui concerne le Culte de l'Eglise. De l'autorité du Roi touchant les Personnes Ecclésiastiques. De l'autorité du Roi touchant l'administration des biens de l'Eglise.

Peu de justice de l'Auteur.

La première Dissertation se réduit à prouver que le Souverain a droit sur l'Eglise, & entant qu'elle est un corps politique, & entant qu'elle est un corps mystique. Dans le second sens il la protège; dans le premier il la gouverne. Nous avons déjà remarqué que l'Eglise n'est point un corps politique, & qu'un Roi Chrétien, en gouvernant ses Sujets, ne gouverne point l'Eglise, mais seulement ceux qui en qualité de Chrétiens sont soumis à l'Eglise. Non seulement il ne la gouverne pas, mais il est lui-même soumis à ses réglemens, à ses usages. En un mot, le Souverain d'un Etat Chrétien n'a perdu aucun de ses droits sur ses Sujets que ceux qui sont incompatibles avec le Christianisme, & en exerçant ses droits, il ne fait que ce que faisoient ses prédécesseurs avant l'établissement du Christianisme, & il est tout à fait absurde de dire,

dire, qu'un Prince gouverne l'Eglise, parce qu'il gouverne ceux qui sont soumis à l'Eglise. Tout ce qu'il peut ordonner qui paroît avoir rapport au gouvernement de l'Eglise, il le pourroit faire, quand même il ne suivroit pas la doctrine de l'Eglise, par exemple régler le tems & le lieu des Assemblées ecclésiastiques, empêcher que des Etrangers ne fussent élevez aux Dignitez de l'Eglise, défendre le transport d'argent hors de ses Etats, prescrire l'âge & les qualitez nécessaires pour être admis aux Fonctions ecclésiastiques.

Par rapport à la protection, ce n'est que par abus qu'on peut l'appeller un *Droit*. C'est une véritable obligation & un devoir que le Souverain a à remplir. Obligation qui ne donne aucune autorité sur l'Eglise, mais seulement sur les Particuliers qui sont de l'Eglise; car cette protection que le Souverain doit à l'Eglise, consiste à la défendre contre ses ennemis & à faire observer ses réglemens, ce qu'il ne peut faire sans exercer sa puissance coactive.

De ces remarques il suit que le titre même de cette Dissertation est defectueux, & qu'il n'est pas vrai que l'Eglise soit partagée entre les Puissances temporelle & spirituelle. Ce n'est point sur l'Eglise que le Magistrat a droit. C'est sur ses Sujets, sur qui il auroit les mêmes

*Le Titre
même n'est
pas exact.*

mes droits de quelque religion qu'ils fussent, & on ose avancer que c'est-là l'unique principe à suivre pour fixer les bornes de l'une & l'autre Puissance.

*Comparaison
entrée.*

La comparaison, par où cet Ecrivain finit cette dissertation, détruit absolument ce qu'il a dit au commencement de son Ouvrage, que deux Puissances Souveraines étoient associées au Gouvernement de l'Eglise. Selon lui, l'Eglise est un Navire, commis à la conduite d'un Pilote pour présider à la navigation, & d'un Capitaine pour veiller à la défense & à la sûreté du vaisseau. C'est au Capitaine à se servir de la terreur de la discipline pour contenir dans leur devoir les Matelots & le Pilote, & par conséquent, selon lui, le Capitaine est l'unique Souverain du vaisseau. Il devoit du moins ajouter que le Pilote, en cas que le Capitaine s'écartât de son devoir, avoit aussi droit de le reprendre & de le corriger.

La seconde Dissertation traite de la Doctrine, du Culte, des Ministres & des Biens de l'Eglise. Le droit du Prince d'intervenir dans ces différens points, ne vient pas de la part qu'il a au Gouvernement de l'Eglise, mais uniquement de l'autorité qu'il a sur ses Sujets, de quelque religion qu'ils puissent être. Ainsi il n'y intervient que comme il interviendroit aux affaires de la Religion
des

des *Turcs*, ou des *Chinois*, s'il étoit leur Souverain.

La qualité de Protecteur ne peut autoriser à faire de nouveaux reglemens. Ainsi l'Auteur nous permettra de douter que *Louis le Debonnaire* ne passât pas ses droits en ordonnant la traduction de l'Ecriture Sainte en langue vulgaire. Ce n'est pas que la chose ne puisse être ordonnée; mais c'est à l'Eglise seule à le faire. Et certainement si, comme l'Auteur le dit lui-même, le Roi n'a pas droit de rien prescrire par rapport à la maniere dont la priere doit être faite, à genoux, ou debout, à plus forte raison n'a-t-il pas droit de rien prescrire par rapport à la lecture de l'Ecriture Sainte.

La troisième Dissertation distingue trois sortes de culte, celui de la priere ou de la parole, celui des actions, celui des choses. On ignore sur quoi fondé, l'Auteur décide qu'il appartient uniquement à l'Eglise de décider s'il est à propos de bâtir un temple & de l'enrichir. Sans doute qu'il pense aussi que c'est à l'Eglise seule qu'appartient d'ériger un nouvel Evêché.

Dans la quatrième Dissertation, qui est du droit du Magistrat sur les personnes ecclésiastiques, l'Auteur prétend que ce droit est double, à cause qu'ils sont Sujets & que le Magistrat est Protecteur

ecteur de l'Eglise. Le premier de ces droits est seul réel, & ce n'est que par sa qualité de Souverain qu'il est obligé de protéger l'Eglise, sans quoi il ne pourroit maintenir l'ordre & la paix. En effet la qualité seule de Sujet qu'ont tous les Ecclésiastiques suffit pour fonder leur dépendance par rapport au Souverain, dépendance qui ne peut être modifiée & restreinte que par son consentement, & c'est une doctrine insoutenable que de dire, que le Sacerdoce par lui-même & de sa nature exempte quelqu'un de la juridiction de son Souverain. Au reste il n'y a point ici de distinction à faire. Rien ne peut soustraire à l'autorité que ce qui ôte la qualité de Sujet : Or l'Episcopat, la Prêtrise, le Cardinalat même n'ôte pas la qualité de Sujet.

Enfin la dernière Dissertation traite des biens ecclésiastiques. Il est vrai que les Eglises particulières, qui ne sont rien autre chose que des Communautés, n'ont pu en acquérir que par la permission & sous l'autorité des Souverains. Mais il est vrai aussi que ces biens étant une fois donnez & acquis, ne peuvent plus être ôtez, à raison de ce que c'est à Dieu, non aux Hommes qu'ils ont été donnez; ce qui n'empêche pas que le Magistrat n'ait sur ces biens, pour la défense & la conservation

tion de l'Etat, les mêmes droits qu'il a sur tous les autres.

On ne voit pas à quoi sert pour prouver la dépendance des biens de l'Eglise, ce passage de Saint *Augustin* cité par l'Auteur. „ Otez le droit des Princes temporels, qui osera dire cette maison, ce fonds est à moi. Prenez donc garde de ne point dire, qu'ai-je à faire ou qu'ai-je de commun avec les Rois? Car c'est par le droit des Rois que vous tenez vos possessions “.

Les biens ecclésiastiques sont partagés entre les Ministres de l'Eglise, & ces différentes portions sont autant de Bénéfices. Ce que l'Auteur dit sur cette matière est bon. Aussi est-il pris des meilleurs Auteurs. Mais quel rapport a cette compilation aux bornes de la Puissance Ecclésiastique & de la Puissance Civile? A parler en général, le défaut de ce Livre est d'être superficiel; de ne point établir distinctement les questions à décider, de supposer que les droits qui n'appartiennent point au Pape, appartiennent au Souverain, comme si les Evêques n'en avoient aucun.

Ce sujet bien traité seroit d'une grande utilité. Il en naitroit une Jurisprudence certaine, capable d'empêcher & de réformer les abus. La puissance du Pape définie, celle des Evêques établie fourniroit les principes & les lumières nécessaires.

Idee d'un bon Traité sur cette matière.

cessaires. Car la Puissance Séculière n'a point varié, & elle doit nécessairement être ce qu'elle étoit avant l'établissement du Christianisme. Il faudroit encore observer que la plupart des faits en cette matière, comme en toutes les autres sont insuffisans pour établir le droit & qu'ils prouvent seulement l'usage & la possession, qui ne tiennent lieu de droit, que parce qu'en effet il n'y en a point de clair, ou de certain, ou qu'il y auroit plus d'inconvéniens à les changer & à les interrompre, qu'il n'y en auroit à les laisser en vigueur.

Le début du Sommaire Chronologique est un lieu commun usé contre les richesses de l'Eglise, car ce qu'on dit du Pape peut être appliqué à proportion aux Evêques & aux Abbez. La science, la piété, l'humilité ne sont point incompatibles avec l'éclat & l'autorité extérieure. Sans cela il faudroit tourner en assertion le doute de Tertullien sur l'incompatibilité de la Roiauté avec le Christianisme. De ce que *Jésus-Christ* s'est soumis à la puissance temporelle, il ne s'ensuit pas que le Pape devenu Souverain doive s'y soumettre. Reconnoître les Papes pour Vicaires de *Jésus Christ*, & demander de quel droit ils aspirent à l'indépendance, c'est une question indécente, à moins qu'on n'ait développé en quel sens

sens ils portent cette respectable qualité, si on l'entend du spirituel, & une question vaine si on l'entend du temporel.

L'Auteur regarde comme un fait constant les donations de *Pepin* & de *Charlemagne*. Les vrais Savans les jugent aussi douteuses que celles de *Constantin*. Les Médailles prouvent invinciblement que ces Princes n'ont régné que dans une très-petite partie des *Gaules*, par conséquent qu'ils n'étoient point du tout en état de faire des conquêtes si importantes, & qu'ils auroient donné plus qu'ils n'avoient eux-mêmes. Il est même incertain s'ils ne regnoient pas dépendamment de l'autorité du Peuple *Romain*. Mais ceci est inutile pour découvrir les bornes des deux Puissances.

Le prétendu Conseiller de Grand-Chambre ajoute qu'on sera bien aise de voir un long tissu de faits, comme il va le donner sur ces matières. Or ce long tissu consiste en cinq ou six faits dont plusieurs ne prouvent point. Le reste de ce sommaire chronologique des Papes, est contre les *Jésuites* & en faveur des *Jansenistes*.

L'impartialité dont nous faisons profession exige que nous fassions quelques remarques. Ce sommaire contient soixante & cinq pages. Dès la quatrième
Tome XXII. Partie I. G. me

me l'Auteur abandonne son dessein principal & met les *Jésuites* sur la scène.

(1) P. 132. „*Lainés & Salmeron*, dit-il (1), Députez des *Jésuites* au Concile de *Trente*. Ils y étoient en qualité de Théologiens du Pape, & ils n'avoient point droit d'envoyer des Députés à ce Concile.

(2) P. 135. Il est vrai que la doctrine de *Molina* (2) eut beaucoup d'ennemis. Mais elle eut aussi beaucoup d'approbaturs.

Mauvaise
foi de l'Au-
teur.

C'est une injustice que d'attribuer aux *Jésuites* la funeste doctrine qui permet de tuer un Tyran, & c'est une prévarication que de dissimuler le témoignage de *Jean Châtel*, qui proteste que les *Jésuites* n'avoient aucune part à son attentat.

(3) P. 138. L'assassinat de *Henri III.* (3), commis par le Frere *Clement Dominicain*, avoit autant de rapport au traité des bornes de la Puissance Ecclésiastique, que celui de *Henri IV.* commis par *Ravaillac*. Le motif qui fit agir ce dernier est demeuré inconnu, au lieu qu'il est conté que le Moine avoit été séduit sous un faux prétexte de zèle. Le supplice de son Prieur, écartelé à *Tours*, en est la preuve.

L'Histoire des *Jésuites* & celle des *Dominicains* de la Congrégation de *Auxiliis* se rendent mutuellement suspectes. Pourquoi donc ne s'attacher qu'à celle des *Dominicains*?

Il est faux que le *Jésuite Bastida* (1) ait refusé de reconnoître que Dieu a la même puissance sur les volontez des Hommes qu'il a sur toutes les autres créatures. Mais il est vrai qu'il a soutenu que Dieu ordinairement ne s'en sert pas pour les conduire. (1) P. 137.

C'est une contradiction manifeste que d'exalter si fort les Bulles projetées contre la doctrine de *Molina*, & de mépriser celles qui ont été publiées contre les *Jansenistes*.

Il est vrai que les *Jésuites* (2) ont été accusés d'avoir eu part à la Conjuraton des Poudres. Mais on défie l'Auteur quel qu'il soit de prouver qu'ils en aient été convaincus. (2) P. 138.

Les *Ariens* auroient pu faire un Journal semblable à celui qu'on fait ici en faveur des *Jansenistes*. Les auroit-il justifiés ? Tout est-il fait, quand on a dit que c'est cabale, que c'est persécution ? Sur ce pied-là la preuve la plus sûre de la vérité d'une doctrine seroit qu'elle ait contre elle l'autorité publique.

Tout ce qu'on dit (3) sur la Paix de *Clement IX.* est démenti par l'Histoire des cinq Propositions, à laquelle on n'a point répondu. (3) P. 145.

Le *Jésuite*, Auteur de la Fourberie de *Donay*, étoit le *Pere le Tellier*, dans la suite Confesseur de *Louis XIV.* Il est étonnant qu'un Conseiller de Grand'Chambre l'ait ignoré.

(1) P. 157. *ne* (1) ne peut leur faire honneur. Des hommes de ce caractère devoient s'exposer à tout plutôt que de faire même semblant de consentir à ce qu'ils jugeoient contraire à la Foi. Quand on est si susceptible de crainte, on peut être soupçonné de se laisser gagner par l'esperance.

(2) P. 150. Il est vrai que les *Jésuites* (2) ont un peu imité les *Jansenistes*, par rapport à la condamnation des Cérémonies de la *Chine*. Il est encore vrai que les *Jésuites* se sont trop mêlez du *Jansenisme*, qu'ils en ont fait leur affaire particulière, & que la haine qu'on a pour eux a beaucoup augmenté le nombre de ses partisans.

Le Conseiller de Grand' Chambre a ignoré qu'à la sollicitation des *Jésuites*, le Roi d'*Espagne* écrivit au Duc d'*Orleans*, pour l'engager à confier la feuille des Bénéfices au Père de *Liniers*, Confesseur de *Louis XV.* Il a encore, oublié qu'ils avoient eu grande part à l'accommodement, dont ensuite les deux partis ont été également mécontents.

(3) P. 176. L'endroit honteux de ce Livre (3), si on peut parler de la sorte, c'est la mention des miracles de l'Abbé *Paris*. Tout *Paris* a rougi d'avoir été la dupe des farces qui se sont faites sur le tombeau de ce prétendu Saint. En faisant
men-

DE L'ANNÉE M. DCC. XXXIV. 101
mention de la déclaration d'Anne le
Franc , l'équité demandoit qu'on par-
lât aussi de la déclaration de son frè-
re ; si je ne me trompe Bachelier de
Sorbonne ; la seconde paroît prouver le
faux de la première.

ARTICLE V.

HISTOIRE DES REVOLUTIONS
D'ESPAGNE depuis la destruction de
l'Empire des Goths jusqu'à l'entière
Et parfaite réunion des Royaumes de
Castille Et d'Arragon en une seule
Monarchie. Par le Pere JOSEPH
D'ORLEANS de la Compagnie de
JESUS. Revue Et publiée par les
P.P. ROUILLÉ Et BRUMOY de la
même Compagnie. A Paris chez
Rollin-Fils Et se trouve à la Haie
chez Jean van Duren. in 4. Tome
I. pag. 579. sans compter 26. pour
la Préface Et les Sommaires Et 35.
pour la Table. Tom. II. pag. 644.
en Table Et Sommaire 40. Tom. III.
pag. 655. non compris 24. pour la Ta-
ble Et 7. pour les Sommaires.

ON a déjà prévenu le Public en fa-
veur de cet Ouvrage (1). Les
G 3 noms

(1) Tom.
XXI p 473.

noms qu'il porte seroient capables de faire la fortune d'un Livre médiocre. Le Pere d'*Orleans* si connu par les révolutions d'*Angleterre* & par les vies des Bien-heureux *Stanislas* & *Gonzague*. Le Pere *Brumoy* fameux par son *Théâtre des Grecs* encore plus que par ses leçons de Mathématique. Voilà des Savans qui ne peuvent assurément produire rien que d'achevé pour le tour & l'élocution. Quelle idée n'en doit-on point avoir pour l'exactitude, puisque le Pere *Rouillet*, si fertile en notes sur l'Histoire Romaine, a trouvé du tems pour revoir celle dont on va donner l'extrait !

*Éloge magni-
fique de
ce Livre.*

Pour être convaincu du mérite de cette Histoire, on n'a qu'à lire l'Avertissement du Libraire. Il en fait le portrait le plus avantageux. Elle n'a selon lui aucun des défauts qu'ont si souvent les Ouvrages posthumes, qui souvent, dit-il, ne sont que des avortons informes d'une vieilleffe avancée, ou de l'extrême jeunesse d'un Auteur de réputation, qui les avoit lui-même condamnés à l'oubli. L'Histoire des Révolutions n'est point selon lui de ces essais d'un Esprit qui, prenant plaisir à se donner l'essai sur des matières délicates, veut tenter jusqu'où peut aller son génie, en épousant des sentimens que la chaleur de la composition lui fait d'abord aimer & que la réflexion fait ensuite

ensuite abandonner pour toujours Elle n'est pas non plus de ces folies savantes enfantées par l'imagination, soutenues par l'entêtement, propres à exciter la curiosité avant que d'être connues, & capables de faire tort à la mémoire des Auteurs morts, quand on vient à les dévoiler. Elle n'a aucun défaut. Le *Pere Ronillé* en a corrigé les négligences qui échappent aux meilleurs Ecrivains. On y trouvera les mêmes graces, la même naïveté dans le fil des narrations, le même pinceau dans les portraits, la même exactitude dans l'ordre des faits, même justesse dans les réflexions, même discernement dans la critique, même élégance & même énergie dans la diction, qu'on a trouvé dans les *Révolutions d'Angleterre*, avec cette différence que les événements y sont plus variés, que sans cesse on y rappelle son lecteur par la nouveauté & par la rapidité des objets & par l'ingénieuse fécondité des dénomemens. Du reste, l'Histoire est aussi sûre qu'elle est belle; la partialité n'y a point de part. Elle dit tout ce qu'il faut dire & ne dit précisément que ce qu'il faut dire, & on a sacrifié tous les petits hors d'œuvres (*que ce mot est joli pour un Libraire.*) capables de rendre les faits moins attachans.

Pour louer les deux Continuateurs,

on dit simplement que, s'il arrive qu'on ne soit pas mécontent des continuations, il ne sera plus permis de se refuser aux instances de plusieurs personnes respectables, qui, après la lecture de cet Ouvrage en manuscrit, ont souhaité des deux Editeurs l'Histoire des regnes postérieurs à la réunion de toutes les couronnes d'*Espagne* jusqu'à nos jours.

Ref. d. J.

Puisque ce Libraire se mêle d'écrire, on croit devoir lui faire observer que l'Historien doit écrire les faits comme ils se sont passés, qu'il n'a point du tout besoin d'une ingénieuse fécondité à trouver des dénouemens, & que cette qualité, louable dans un Poète, ou dans un faiseur de Roman, seroit blâmée dans un Historien & rendroit justement sa fidélité suspecte.

*Un Auteur
ne doit pas
se louer.*

Du reste, comme ce qui est permis à un Libraire par rapport aux louanges qu'il prodigue aux Auteurs du Livre qu'il débite, seroit d'une grande indécence dans les Auteurs mêmes, un mot des Peres Rouillé & Brumoi, par où ils auroient assuré qu'ils n'ont point de part à cet Avertissement, qui sert de Préface à leur Edition, auroit été à sa place.

*Titre peu
exact.*

Cette Histoire sous le titre de Révolutions est une vraie Histoire d'*Espagne* qui commence à l'an sept cent onze. On pourroit sous un pareil titre écrire
l'His-

L'Histoire de France jusques sous le Règne de *Louis XIII.* Tout changement qui arrive dans un Etat n'est point ce qu'on appelle Révolution. Les guerres ordinaires, c'est à dire avec les Rois voisins, les conquêtes qui se font dans ces guerres, les réunions par mariage, par succession, ne peuvent avoir ce nom que fort improprement. La perte de la *Normandie*, de la *Guienne*, la succession de l'*Angleterre* échue aux Rois d'*Ecosse*, sont des événemens, non des Révolutions. L'invasion d'une Nation étrangère, des guerres civiles qui ôtent la couronne à ceux qui la portent & la font passer sur la tête de leurs ennemis & de leurs concurrens, les changemens de Religion, les renversemens des Loix anciennes que la violence a coutume de produire, sont des morceaux détachés d'une Histoire générale, qui méritent seul le titre particulier de Révolution. Ainsi, à parler exactement, il n'y a que l'invasion des *Sarrasins* & quelques guerres civiles, où il s'agissoit d'enlever ou de retenir la couronne, à quoi ce titre convienne; les conquêtes sur les *Maures* remirent les choses dans l'état où elles devoient être.

Mais que ce soit l'Histoire d'*Espagne* ou celle des Révolutions de cette Monarchie, elle est écrite avec beaucoup d'élégance & de pureté. Ceux qui n'ont

qu'une notion confuse de l'*Espagne* n'est
 jointe avec quelque sorte d'étonnement
 qu'il n'est point de pays dans l'*Europe*
 où la guerre ait régné plus long-tems.
 Ce n'est que sièges, que combats, on
 passe si rapidement d'un événement à
 l'autre qu'on a peine à les distinguer,
 bien plus encore à les retenir. La plu-
 part des Princes qui ont régné dans ces
 contrées belliqueuses étoient des Hé-
 ros. Au reste les Armées étoient fort
 nombreuses, & l'*Espagne* alors, sans com-
 paraison plus fertile, ou mieux cultivée
 qu'elle ne l'est aujourd'hui, suffisoit
 pour les entretenir. Le merveilleux s'y
 trouve fort souvent & ôte à bien des
 faits une certaine vrai-semblance, que
 rien ne remplace dans l'esprit d'un
 Lecteur judicieux. Ce que nous disons
 regarde particulièrement les commen-
 cemens de cette Histoire & les rend
 aussi incertains que ceux de tous les
 autres Peuples.

*Vrai-sem-
 blance carac-
 tère essentiel
 de l'Histoire.*

(1) Tom.
 I. pag. 5.

*Source des
 Révolutions
 d'Espagne.*

L'incontinence d'un Roi nommé Ro-
 drigue fut la source fatale des malheurs
 de l'*Espagne* & l'occasion des guerres
 sanglantes qui l'ont désolée depuis sept
 cent onze, jusqu'à la prise de *Grénade*
 par *Ferdinand le Catholique*. Ce Prince
 aima la fille d'un Comte nommé Ju-
 lien. Il fit inutilement tout ce qu'il put
 pour s'en faire aimer, & résolut d'avoir
 par force ce que cette vertueuse fille
 lui

lui avoit toujours refusé. „ Comme
 „ elle étoit élevée dans le palais auprès
 „ de la Reine, dit l'Historien, ce Prin-
 „ ce brutal trouva aisément moien de
 „ lui faire violence. Ce fut une nou-
 „ velle *Lucrece*. En cela plus sage
 „ que la *Romaine*, qu'elle ne vangea
 „ point comme celle-ci le crime d'au-
 „ trui sur soi-même, mais en cela aussi
 „ moins heureuse qu'elle attira sur sa
 „ Patrie, sur sa Nation, sur sa Reli-
 „ gion une vengeance que *Lucrece* ne
 „ fit ressentir qu'aux coupables “.

Caba, c'est le nom de la fille des-
 honorée, écrivit son malheur à son
 Pere. Sa lettre est un chef d'œuvre.
 La voici telle que le Pere d'Orléans
 l'a transcrite. „ Plût à Dieu que la
 „ terre m'eût engloutie & que je ne
 „ fusse pas obligée de vous donner le
 „ cruel avis dont ma gloire & la vô-
 „ tre m'engagent à troubler un repos
 „ qui m'est cher! Vous concevrez as-
 „ sez par mes larmes, qui effacent
 „ presque mes mots, à mesure que je
 „ les écris, le triste état où est mon
 „ cœur. Mais si je me tais, vous me
 „ croirez coupable, & je demeurerai
 „ accablée de tout le poids de mon
 „ malheur, sans espérance de soulage-
 „ ment. Attendrai-je que le tems dé-
 „ couvre un secret qui ne peut éclater
 „ qu'à ma honte & à la vôtre, si nous
 „ ne

„ ne nous mettons en devoir de la
 „ prévenir par une vengeance qui mar-
 „ que que nous y sommes sensibles à.
 „ La peine que je sens à parler est
 „ égale à la nécessité où je me trou-
 „ ve de ne me pas taire. En un mot,
 „ votre fille, votre sang, celui de nos
 „ Rois mêlé avec le vôtre, a souffert
 „ la plus honteuse violence par leur
 „ indigne Successeur. C'est à vous &
 „ à vos amis, si leur courage les rend
 „ dignes de l'être, à expier un atten-
 „ tat, qui ne peut demeurer impuni
 „ sans rendre notre maison infame à
 „ toute la postérité “. Quelques mots
 dérangent, si je puis parler de la sorte,
 auroient mieux exprimé sa douleur,
 que cette lettre si ingénieuse. Par
 exemple : *Le Roi m'a fait violence ; je
 suis au désespoir , je meurs si vous ne me
 vengez.* Mais un Auteur se croiroit
 deshonoré, s'il ne faisoit pas parler &
 écrire ceux qu'il représente, en Acteurs
 de Tragédie. Comme si tous ceux qui
 ont été la cause ou l'occasion des
 grands événemens avoient eu le talent
 de bien parler & de bien écrire.

Le Père entra dans le ressentiment de
 sa fille. Il sollicita ses Amis & les En-
 nemis de son Roi à venger son injure
 & les leurs. Il engagea les *Sarazins* à
 conquérir l'*Espagne*. Il fut engager le
 Prince qu'il vouloit perdre à éloigner
 ses

ses Troupes. Il fut d'abord foiblement secouru. Les *Sarazins* ne lui confièrent que cent chevaux & quatre cens hommes de pied. Voiant que c'étoit tout de bon, ils envoièrent une Armée de douze mille hommes, sous la conduite d'un nommé *Tarif*, Capitaine de réputation. Le Roi *Rodrigue*, qui avoit éloigné ses troupes, leva de nouvelles armées, il fut battu & ne parut plus, de même que le Comte *Julien*, sa femme, sa fille, & les principaux Seigneurs de son parti. Ainsi les *Sarazins* conquièrent l'*Espagne*. Tout ceci a assez l'air d'une tragédie, après laquelle tous les Acteurs dispaeroissent. Les troupes que le Roi avoit éloignées de sa capitale, n'avoit-il pas eu le tems de les rassembler ? Avoient-elles pris parti avec ses Ennemis ? Il falloit au moins le dire. Est-il possible que ce Prince n'eût rien sù de cette conspiration ? Les premieres hostilités ne l'avoient-elles pas averti ? Est-ce les nouveaux événemens qui ont changé les noms ? Ou plutôt n'est-ce point les noms anciens qui ont servi de fondement à la fiction des événemens ou de leurs causes ? Nous ne voions point que les *Romains*, que les *Normans* aient changé les noms de villes qu'ils ont conquises. „ *Gibraltar*, dit-on ; autrefois *Calpé*, „ fut nommée ainsi du mot Arabe *Ge-*
Narration
peu probable
„ bal,

„ *bal*, qui signifie Mont, & de la pre-
 „ mière syllabe du nom de *Tarif*. Pour
 „ ce qui est de *Tarifa*, autrefois *Tartef-*
 „ *se*, il est visible que le Conquérant
 „ *Tarif* lui donna son nom “.

La description du premier combat
 mérite d'être rapportée. „ Comme ce
 „ Prince ne manquoit ni de cœur, ni
 „ de résolution, il fit lever le plutôt
 „ qu'il pût une petite Armée, dont il
 „ donna le commandement à un de ses
 „ parens nommé *Sanche*, qui marcha à
 „ la rencontre des Confédérés. *Sanche*
 „ fit tout ce qu'on pouvoit attendre
 „ d'un homme de cœur, mais peut-
 „ être qu'il passa les bornes de la pru-
 „ dence militaire. L'Armée qu'il con-
 „ duisoit avoit été levée à la hâte &
 „ tumultuairement. Elle n'étoit com-
 „ posée que de mauvais soldats, mal
 „ armez, sans discipline, sans expérien-
 „ ce de la guerre, amollis par l'oïiveté,
 „ accoutumés à l'abondance, aisez à
 „ rebuter par les fatigues & par les in-
 „ commodités d'un métier qui deman-
 „ de des corps endurcis & un courage
 „ déterminé à souffrir la faim & la soif,
 „ les veilles, le travail, l'ardeur du
 „ soleil. Avec de semblables troupes
 „ l'art de temporiser & de se montrer
 „ sans combattre, étoit ce semble de
 „ saison. Mais soit que *Sanche* ne le
 „ fût pas, soit qu'il ne le crût pas pra-
 „ ticable

„ ticable avec des gens, qui savoient
 „ peut-être encore moins se retrancher
 „ que combattre, il prit le parti d'en
 „ venir aux mains. Il alla droit à l'En-
 „ nemi, qui ne se fit pas long-tems
 „ chercher. Après quelques legeres
 „ escarmouches, la bataille insensible-
 „ ment s'engagea. *Sambre* la perdit a-
 „ vec la vie. L'Armée des *Goths* fut
 „ taillée en pièces, & ce qui s'en put
 „ sauver par la fuite se dissipa tellement
 „ qu'il n'en parut plus aucuns vestiges
 „ que dans les morts qui convroient la
 „ plaine où l'Action s'étoit passée.

„ La seconde Armée que *Rodrigue*
 „ commanda lui-même, étoit de plus
 „ de cent mille hommes. Leur nom-
 „ bre leur donnoit cette présomption
 „ qu'ont des Bourgeois en sortant de
 „ leurs villes; mais ils n'étoient pas de
 „ ces hommes aguerris, dont la valeur
 „ croît à mesure que le peril appro-
 „ che. *Rodrigue*, selon la cou-
 „ tume des Rois des *Goths*, parut à la
 „ tête de ses troupes, vêtu d'un habit
 „ tout brillant d'or, monté sur un char
 „ d'yvoire, d'où il harangua ainsi ses
 „ Soldats.

„ Je me réjouis avec vous, leur dit-
 „ il, que ce jour heureux soit venu
 „ qui nous donne une si belle occasion
 „ de vanger notre Religion, notre Na-
 „ tion, notre Patrie des injures que
 „ leur

„ leur ont faites un tas de Rebelles
 „ sans foi, & de Barbares sans huma-
 „ nité. Vous ne pouvez douter de la
 „ raison qui porte les Infidèles à nous
 „ faire la guerre. Ils ont formé le des-
 „ sein de nous imposer le joug hon-
 „ teux, sous lequel nous voions gé-
 „ mir tant de Nations Chrétiennes sou-
 „ mises à leurs loix, de s'emparer de
 „ nos biens, de renverser nos autels,
 „ de nous réduire à l'esclavage. Ce
 „ qu'ils ont déjà fait montre ce qu'ils
 „ ont envie de faire. Les ruines de
 „ nos villes dans les Provinces que les
 „ Traîtres leur ont livrées, ont fait un
 „ bruit qui nous avertit de ce que
 „ nous avons à craindre de leur fureur.
 „ Il faut qu'ils apprennent aujourd'hui
 „ qu'on n'assujettit pas les *Goths* avec
 „ la même facilité qu'on assujettit des
 „ *Asiatiques* & des *Africains* sans valeur.
 „ Les *Maures* désirerent l'an passé une
 „ petite poignée de nos troupes. Ce
 „ léger avantage les a aveuglez. Si
 „ nous savons nous servir du nôtre, ils
 „ se sont avancez en des lieux d'où ils
 „ ne peuvent nous échaper. Ainsi la
 „ Justice divine qui les poursuit pour
 „ punir leurs crimes, les a livrez entré
 „ nos mains. Autrefois nous allions
 „ attaquer ces Barbares jusques dans
 „ leurs pais, nous repoussions les
 „ *François* de nos Frontieres, aujour-
 „ d'hui

„ d'hui nos ennemis nous insultent jus-
 „ ques dans le cœur de nos Etats.
 „ Telle est l'inconstance de la Fortune;
 „ mais c'est en même tems une occa-
 „ sion de montrer notre vertu. J'ai
 „ fait pour nous mettre en état de
 „ vaincre tout ce qui a dépendu de moi.
 „ J'ai mis sur pied une armée qu'à pei-
 „ ne cette vaste plaine peut contenir.
 „ J'ai choisi de bons chefs, j'ai donné
 „ de bons ordres, j'ai imaginé des
 „ moyens de nous rendre les plus forts,
 „ dont l'effet vous apprendra le secret:
 „ le reste dépend de vous. Osez vain-
 „ cre & je vous répond de la victoire.
 „ Pensez que vous combattez pour vo-
 „ tre gloire, pour celle de vos Ancê-
 „ tres, pour le sang des *Goths*, dont
 „ les Barbares sont depuis si long-tems
 „ altérez, pour le nom Chrétien, &
 „ pour la sûreté de toutes les Nations
 „ qui le portent, dont le sort est entre
 „ vos mains, leur salut dépend du suc-
 „ cès de ce jour “.

Il manque à cette harangue une des-
 cription pathétique de Vierges publi-
 quement deshonorées, de Matrones in-
 dignement traitées, d'Enfans écrasés,
 de Vieillards tremblans égorgés aux
 pieds des Autels, des fleuves de sang
 qui inondoient les campagnes & fai-
 soient changer de couleur aux rivières.
 La scène n'est été ni complète, ni af-

Rem. d. J.

fez belle, si *Tarif* n'avoit pas harangué
 de son côté. Il n'eut garde d'y man-
 quer. Il le fit dans un autre genre
 d'éloquence, mais qu'on trouvera peut-
 être plus beau. „ De tous côtez, dit-
 „ il, nous sommes entourez de la mer;
 „ il ne s'agit plus ici de la gloire ni de
 „ faire des conquêtes; mais il y va de
 „ nos vies & de notre salut. Nous
 „ n'avons point de retraite à espérer;
 „ nous ne saurions éviter la mort que
 „ par la victoire; ce jour nous rendra
 „ maîtres de l'*Europe*, ou nous ense-
 „ velira en *Espagne*. La mort mettra fin
 „ à nos maux, si la victoire ne comble
 „ pas nos triomphes. Vainqueurs de
 „ l'*Asie* & de l'*Afrique*, pourriez vous
 „ trouver un obstacle au cours heureux
 „ de tant de succès dans l'*Espagne* seu-
 „ le, déjà demi vaincuë, défenduë par
 „ le ramas confus d'un peuple timide,
 „ assemblé en tumulte, dépourvu d'ex-
 „ périence & d'art, la plupart sans dis-
 „ cipline & sans cœur? La meilleure
 „ partie des *Goths* combat pour nous,
 „ ou a péri par nos armes. Le reste,
 „ nombreux à la vérité, mais d'autant
 „ plus aisé à mettre en désordre, peut-
 „ il échapper à votre valeur? Je voi
 „ dans vos yeux une ardeur qui me
 „ répond de la victoire; suivez-la.
 „ Dieu & son Prophete donneront une
 „ nouvelle force à vos bras. Le moin-
 „ dre

„ dre fruit de vos efforts sera de chan-
 „ ger les arides Déserts de l'*Afrique*
 „ que vous habitez, pour les belles &
 „ fertiles campagnes que vous avez de-
 „ vant les yeux “.

Le dénouement de cette tragédie est le mariage de la Reine veuve de *Rodrigue* avec le fils d'un des Conquérans. Cette Princesse d'abord parla le même langage que les Héroïnes des *Romans*.

„ J'ai été Reine, dit-elle, je suis cap-
 „ tive, est-il un plus triste état? Votre
 „ générosité seule peut en adoucir la
 „ rigueur. Respectez le sang des Rois.
 „ Accordez à mes larmes ce qu'un
 „ aussi grand Capitaine que vous ne
 „ peut me refuser sans flétrir sa gloire.
 „ Conservez-moi ce qui me reste de la
 „ mienne; c'est tout ce que je désire
 „ de vous. A cela près tout m'est bon
 „ & quoique vous puissiez ajouter de
 „ mauvais traitemens à mes chaînes, je
 „ vous regarde toujours comme mon
 „ Bienfaiteur “. Cet héroïsme de sen-
 „ timent se termina par le mariage; mais,
 „ remarque le Pere d'*Orleans*, que ne peut
 „ point sur le Sexe foible l'affiduité & la
 „ flatterie?

L'incontinence d'un Capitaine *Maure* fut aussi l'occasion d'une autre Révolution, qui commença dès sept cent seize, mais qui ne finit que sept cent soixante & quinze ans après, par la prise de *Gre-*

nade, dont la capitulation fut signée le vingt-cinq de Novembre mille quatre cent quatre-vingt onze. *Pelage*, resté presque seul des Princes de la Maison Royale, avoit une sœur. *Munaza*, Chrétien, mais attaché aux *Mahométans*, l'aima avec tant d'excès qu'il l'enleva pendant l'absence de son frere, & fit tant que la fille timide, qui se voioit sans défense à la discrétion d'un Barbare, donna un consentement forcé à un mariage qu'elle abhorroit. *Pelage* outré de cet affront donna le signal du soulèvement contre le nouveau joug. Il assembla ses amis & tout ce qu'il put trouver de gens en âge de porter les armes, & voyant qu'ils trembloient encore au nom des *Sarazins*, il leur parla pour les rassurer. Ce discours est du même goût que ceux que nous avons rapportez, c'est-à-dire, plein de feu & d'élevation, capable en un mot d'attirer des applaudissemens à un Orateur de profession. „ A mesure que *Pelage* parloit, „ dit le Pere d'*Orleans*, il voioit insensiblement la crainte se dissiper dans „ les cœurs de ceux qui en avoient le „ plus témoigné; on avoit vû leur abattement sur leur visage & dans leur „ maintien lorsqu'il avoit commencé „ son discours; il y fut même interrompu par de profonds gémissemens: „ mais la force de ses paroles, l'air vif „ dont

„ dont il les prononça , dissipèrent
 „ bien-tôt ces nuages , & il n'eût pas
 „ cessé de parler que chacun lui prêta
 „ le serment d'une fidélité sans résér-
 „ ve & le reconnut pour Roi “. Il
 n'y avoit plus qu'à ajouter que la sa-
 gesse l'inspiroit & que la douce persua-
 sion couloit de ses levres , pour imiter
 ce que dit Monsieur de *Cambrai* des dis-
 cours de *Telemaque*.

Le succès de la harangue de *Pelage* *Miracles*
 fut suivi de prodiges éclatans. Pour ne *en assés*
 pas laisser rallentir l'ardeur de sa petite
 troupe, il commença le plutôt qu'il
 put à exercer des hostilités sur les ter-
 res des *Sarazins*. Il eut bien-tôt une
 grosse Armée sur les bras. Il choisit
 mille de ses gens, avec lesquels il s'alla
 enfermer dans un antre. „ Le Géné-
 „ ral *Maure* ne perdit point de tems,
 „ dit le Pere d'*Orleans*. Il fit avancer
 „ vers la caverne les premiers de ses
 „ Bataillons, & aussi-tôt qu'ils furent
 „ à portée, il ordonna d'attaquer ceux
 „ des *Goths* qui se présenteroient les pre-
 „ miers. On fit pleuvoir sur eux une
 „ grêle de pierres & de traits, dont ils
 „ auroient été accablez, si par un mi-
 „ racle, dont toute l'Histoire fait foi,
 „ ces fleches n'eussent été relancées
 „ contre ceux qui les décochoient, &
 „ cela par une main invisible dont les
 „ *Maures* seuls ressentirent les coups.

„ Plusieurs en furent tuez , d'autres
 „ blessés. La terreur se mit dans leur
 „ armée , & , à mesure qu'ils s'es-
 „ fraioient, *Pelage* & les siens se sen-
 „ toient animez d'une nouvelle ardeur.
 „ Ils sortirent de leurs cavernes com-
 „ me des lions en furie , & chargèrent
 „ les Infidèles avec tant de valeur &
 „ de succès qu'ils en laissèrent plus de
 „ vingt mille étendus sur le champ de
 „ bataille. Le Général y demeura....
 „ Les fugitifs ne purent échapper, les
 „ uns furent passés au fil de l'épée, les
 „ autres poussés jusqu'au bord de la ri-
 „ vière de *Deva*. S'étant engagé dans
 „ le défilé d'un rocher escarpé sur le
 „ bord du fleuve , la terre s'écroula
 „ tout à coup & les ensevelit dans les
 „ eaux “.

(1) T. 1.

pag. 47.

Rem. d. J.

On doit observer (1) que le Général
Maure, nommé *Alcaman*, resté avec
 vingt mille des siens sur le champ de
 bataille en sept cent seize, se trouve
 vivant en sept cent vingt-deux. Du
 moins le Père d'*Orléans* parle ainsi :
 „ Les troubles qui se renouvelèrent à
 „ *Cordouë* par l'ambition & par la ja-
 „ lousie des chefs, empêchèrent qu'on
 „ n'envoît à *Alcaman* les secours né-
 „ cessaires pour faire tête à *Pelage*, qui
 „ s'y fortifioit cependant , & augmen-
 „ toit tous les jours son domaine “.
 Les *Sarazins* pénétrèrent dans les
Gaules

Gauls avec une armée de quatre cent mille hommes. *Charles Martel* qui n'en avoit que trente mille, les défit & leur tua trois cent soixante & quinze mille hommes. Ce qui mit le comble au bonheur de *Charles Martel*, dit le Pere d'*Orleans*, c'est qu'une action si glorieuse ne couta que quinze cens hommes aux Chrétiens. Ce grand événement avoit été précédé d'intrigues, entre *Munus*, Gouverneur *Sarazin* du *Languedoc*, & *Eudes*, Duc d'*Aquitaine*. Cette intrigue finit par un mariage aussi capable d'attendre que ceux dont on parle si souvent dans les *Romans* & même dans les *Contes des Fées*. „ Comme ces deux hommes, dit „ le Pere d'*Orleans*, ne faisoient la paix „ que pour entreprendre bien tôt d'autres guerres, où ils avoient besoin „ l'un de l'autre, non seulement ils „ traitèrent ensemble, mais ils se virent & dans les visites mutuelles qu'ils se rendirent, le hazard leur fit naître un moyen de s'unir encore plus étroitement. *Eudes* avoit avec lui sa fille, dont *Munus* devint amoureux, & sa passion fut si forte qu'il résolut de la demander en mariage au Duc son pere. *Munus* étoit le plus laid des hommes, sans naissance, *Mahometan*, célèbre par les persécutions qu'il avoit suscitées aux Chrétiens. La Princesse étoit la personne la plus accomplie

„, plie de son tems, d'une grande jeunesse, d'une beauté rare, & encore „, plus recommandable par son zèle „, pour la Religion. Elle avoit horreur „, par tant de raisons d'un mariage si „, monstrueux; mais l'intérêt de l'Etat „, l'emporte sur tous les autres “.

*Tout est
merveil-
leux dans
cette Histo-
re.*

*Le stile en
est peu na-
turel.*

Comment se peut-il faire que presque tout soit extraordinaire & miraculeux dans cette Histoire? Est-ce que les tems passez étoient plus féconds en grands événemens que les nôtres? Non, assurément. Mais c'est que les Historiens se sont faussement persuadés, qu'ils ne plairoient qu'autant que ce qu'ils raconteroient seroit admirable. A ce défaut leurs Successeurs en ont joint un autre. Ils ont banni de leur stile le naturel, avec autant d'affectation que leurs prédécesseurs l'ont banni des événemens, de manière que la plupart des Histoires ont dégénéré en Romans, ou pour le fonds des choses, ou par la façon de les traiter.

*Predire in-
croyable.*

A *Pelage*, premier Restaurateur de la Monarchie d'*Espagne*, succéda *Alphonse*, qui, avec une poignée de Soldats, gagna aussi une Bataille contre les *Mau- res*, où il en tua jusqu'à cinquante quatre mille. Ce fut environ ce tems-là que l'Apôtre *Saint Jacques* se fit le Protecteur des *Espagnols*, & parut à la tête de leurs Armées. „, *Alphonse*, dit „, le

„ le Pere d'*Orleans*, termina son regne
 „ & sa vie l'an huit cent quarante-cinq,
 „ âgé de plus de quatrevingts ans, avec
 „ la consolation de laisser à ses Sujets
 „ un bon Roi, & à toute l'*Espagne*
 „ Chrétienne le secours d'un grand A-
 „ pâtre, qui s'étoit déclaré sous son
 „ regne, par beaucoup de signes sensi-
 „ bles, Protecteur de ses Pais “.
 L'Histoire du successeur d'*Alphonse* en est
 une preuve authentique. Il avoit été
 mal - mené par les *Maures* dans un
 combat & s'étoit retiré seul dans sa
 tente, où il s'étoit assoupi. Il eut un
 songe où il crut voir l'Apôtre Patron
 de l'*Espagne*, qui sembla lui dire ces
 mots. „ Prince, rappelez votre va-
 „ leur, demain vous vaincrez; le Ciel
 „ est pour vous. Mettez votre espé-
 „ rance en Dieu & retournez sans
 „ crainte au combat “. *Ramire* s'é-
 veillant à ces paroles, se trouva plein
 d'une nouvelle ardeur qui aida à le per-
 suader de la vérité de l'apparition. Il
 se leve, & ayant fait venir les Evêques
 & ses principaux Officiers: „ Vous
 „ voyez, leur dit-il, aussi bien que moi
 „ en quel état nous sommes ici. De-
 „ mi vaincus, nous n'avons évité une
 „ entière défaite qu'à la faveur de la
 „ nuit. . . . Humainement parlant,
 „ nous ne sommes point en état, ni de
 „ combattre, ni de faire une retraite

„ honorable, encore moins de subsister
 „ en ce poste. Malgré cette extrémi-
 „ té, je répond de la victoire, si nous
 „ retournons au combat, & j'en ai le
 „ Ciel pour garant. Ce n'est point une
 „ rêverie que je vai vous déclarer.
 „ L'Apôtre Protecteur s'est fait voir
 „ à moi cette nuit. Il m'a promis que
 „ nous vaincrons. Ne nous rendons pas
 „ par notre défiance indignes de sa
 „ Protection? . . . *Ramire* étoit d'un
 caractère à n'être pas pris parmi les
 flens pour un fourbe ou pour un vision-
 naire. On le crut, & , chacun plein
 d'un nouveau courage ayant repris les
 armes , on retourna aux ennemis , en
 criant *Saint Jacques*. L'Armée *Sarazi-*
ne, effraïée de voir tant de résolution
 en des gens qu'ils croioient vaincus,
 soutint à peine leurs regards, depuis
 sur tout que les *Espagnols* crurent voir
 leur Saint Protecteur, portant devant
 eux un étendard blanc avec une croix
 rouge au milieu. Les Infidèles prirent
 la fuite, mais ils furent si vigoureuse-
 ment poursuivis qu'on en tua soixante
 mille.

(1) Ibid.
 pag. 96.

Continuation
 de *Miracles*.

Autre miracle encore (1). L'Evêque
 de *Compostelle* avoit été accusé d'un cri-
 me, & appelé à la Cour pour être ju-
 gé. Il obéit tard, & quand il fut venu,
 il se présenta au Palais, la mître en tête
 & revêtu de ses habits pontificaux. Sa
 len-

lenteur à comparoitre avoit prévenu le Prince contre sa conduite, & la maniere dont il comparut l'irrita contre sa personne. Sans autre examen, il fit lâcher un Taureau contre le Prélat. On le croioit perdu, lorsqu'on vit à ses pieds l'animal, doux & traitable comme un Agneau, dans une posture, où on eût dit qu'il révéroit en lui la vertu & l'innocence calomniée.

Peu à peu les Rois d'*Asturie*, de *Leon*, de *Navarre* avoient par leurs conquêtes affoibli l'Empire des *Maures*. Enfin en l'an mille quatre-vingt quatre *Alphonse*, Roi de *Castille*, entreprit le siège de *Toledo*, grande & importante ville. Elle fut attaquée & défendue avec toute la vigueur possible. Les Assiégeans & les Assiégés souffroient presque également. Ceux-ci pensoient à se rendre, ceux-là pensoient à se retirer. Une apparition de Saint *Isidore* fixa le sort des uns & des autres. L'Evêque de *Leon* vint dire au Roi que ce Saint lui avoit apparu & l'avoit assuré que, si dans quinze jours le siège n'étoit pas levé, la ville seroit rendue. Le recit (1) de cette apparition produisit parmi les Soldats un effet merveilleux; les troupes reprirent une nouvelle ardeur & redoublèrent à l'envi leurs attaques, & la ville se rendit au tems marqué par la vision.

On y rétablit le Siège épiscopal. On entre-

(1) Ibid.
pag. 207.

Histoire
plaisante.

entreprit en même-tems d'abolir l'ancienne Liturgie établie par Saint *Isidore*, pour mettre à sa place l'Office *Romain*. Cette affaire souffrit de grandes difficultés. Comme on ne put s'accorder, „ on fut obligé, dit le Père d'*Orleans*, „ d'en venir à des moyens de décision, „ qui nous paroistroient incroyables, s'ils „ n'étoient attestés par des Auteurs „ graves. . . . Les Guerriers opinèrent „ que la querelle devoit être finie à la „ pointe de l'épée. Deux Champions „ se présentèrent, l'un pour conserver „ l'Office *Muzarabe*, ou de Saint *Isidore*, „ l'autre pour lui substituer l'Office „ *Romain*. L'expédient fut jugé raisonnable. *Jean Ruys de Matança* combattit pour le *Muzarabe*, & le bonheur „ qu'il eut de vaincre eût décidé contre „ le *Romain*, si la Reine n'eût représenté qu'il étoit honteux que la décision d'une affaire de cette nature dépendît du succès d'un combat. Le „ Roi entra dans des sentimens si justes. On eut donc recours à l'épreuve du feu & il fut arrêté que, de deux „ livres qui contenoient les deux Liturgies, celui qui résisteroit aux flammes auroit la préférence dans les „ Offices divins. Cette épreuve du feu „ étoit si fréquente alors & toutes les „ Histoires en racontent tant de choses „ que l'on ne doit pas trop s'étonner „ de

„ de celui que l'on rapporte dans la
 „ conjoncture présente. *Rodrigue de*
 „ *Toledo* assure que le livre de l'Office
 „ Romain fut réduit en cendres & que
 „ celui du *Mazarabe* demeura entier au
 „ milieu des flammes. *Mariana* qui s'en
 „ tient à la narration de cet Auteur,
 „ s'est mépris dans le sens qu'il lui
 „ donne. En effet *Rodrigue de Toledo*
 „ ne dit point, comme *Mariana* le pré-
 „ tend, que le livre Romain sauta hors
 „ du brasier, quoiqu'un peu entamé par
 „ l'impression du feu. *Rodrigue* rap-
 „ porte ce prodige à l'avantage de l'Of-
 „ fice *Mazarabe*, qui non seulement
 „ demeura entier, mais qui s'éleva au-
 „ dessus des flammes “. Gare l'*Indice* Matiere pour l'Inquisition.
 ou la Sainte Inquisition. *Papebrock* en
 avoit bien moins dit contre la vénéra-
 ble antiquité des *Carmes*. Comment est-
 ce que les Peres d'*Orleans*, *Rouillé*, *Brumoy* ne se sont pas apperçus que l'er-
 reur, qu'ils reprochent à leur confrere
Mariana, est une erreur affectée, pour
 ne pas s'attirer les tribunaux redouta-
 bles dont on vient de parler ?

Les Miracles se faisoient, non seule- Miracles communs aux bonnes & aux mauvaises causes.
 ment dans les guerres, que le zèle de Re-
 ligion faisoit entreprendre, mais aussi
 dans celles dont l'ambition & la politi-
 que étoient le seul motif. „ Dom *Pe-*
 „ *dre* Roi d'*Arragon* assiégeoit *Huesca*.
 „ Les *Castillans*, conjointement avec le
 „ Roi

„ Roi *Maure* de *Saragosse*, vinrent avec
 „ cent mille hommes pour lui faire le-
 „ ver le siège. A peine en avoit il
 „ trente mille. Mais se confiant au
 „ secours d'en haut, il fit apporter de
 „ *Roda* le corps de Saint *Victorien* dans
 „ son camp. Il marcha contre ses en-
 „ mis, les tailla en pièces & en laissa
 „ sur la place plus de quarante mille.
 „ On raconte deux choses extraordinai-
 „ res de cette journée. L'une qu'on y
 „ vit un Cavalier d'une figure au-des-
 „ sus de l'homme combattant pour le
 „ Roi d'*Arragon* & portant la victoire
 „ par tout où il paroissoit. On croit
 „ que c'étoit Saint *George* & la dévo-
 „ tion des *Navarrois* envers ce Saint
 „ qu'ils reconnoissoient pour leur Pa-
 „ tron s'accrédita notablement. L'autre
 „ qu'un nommé *Mencada*, *Espagnol*,
 „ qui avoit suivi en *Asie* le fameux *Go-*
 „ *desroi de Bouillon*, fut enlevé de de-
 „ vant *Antioche* dans le tems que les
 „ Croisez l'assiégeoient, & se trouva
 „ sans savoir comment à la bataille
 „ d'*Alcaraz* “.

Fable pi-
 ceable.

Alphonse premier Roi de *Portugal* fut
 encore plus favorisé du Ciel que les
Espagnols. *Jésus-Christ* même lui appa-
 rut, l'anima au combat & lui prédit la
 grandeur future de sa race & de sa Na-
 tion. Il le déclara Roi & lui dit qu'il
 avoit choisi le Royaume de *Portugal*
 pour

pour étendre le sien dans le nouveau Monde, lui donnant pour armes la figure de ses cinq plaies.

La description de ce combat, à quoi *Jesus-Christ* avoit animé ce Prince, qu'il venoit de déclarer Roi, prouve ce que le Libraire a dit dans son avertissement de la rapidité avec laquelle les plus grands objets sont représentez. „ Il „ s'avance, dit le Pere d'*Orleans* (1), & (1) Ibid. „ ayant passé la riviere de *Palma*, qui pag. 279. „ traverse la plaine, il marche aux ennemis, les attaque, couvre la plaine de leurs morts, poursuit avec vigueur les fuyards & retourne au champ de bataille couvert de poussiere & de sang “.

L'équité demande que nous observions que le Pere d'*Orleans* veut tout à la fois paroître douter de la vérité des prodiges qu'il raconte & paroître les croire (2). „ Je rapporte, dit-il, ces (2) Ibid. „ visions sans les garantir, & quand pag. 280. „ je les garantirois, je vis dans un siècle où la pieuse crédulité, qui regnoit alors & qui portoit la Religion de nos Peres quelquefois au delà de son objet, ne trouve pas dans les esprits la même docilité “.

Le stile des Continuateurs est à peu près le même que celui du Pere d'*Orleans*, c'est-à-dire, vif, serré, ingénieux, rapide. Comme lui, ils mettent assez sou-

souvent sur la scène Saint George & Saint Jacques. Comme lui ils rapportent des événemens incroyables. Le Père *Arbuys* parlant de Jacques premier Roi d'*Arragon* dit : „ il fit cette excursion avec si peu de monde que l'événement seul a pu faire donner la louange, que mérite la vraie valeur, à des actions qu'une issue malheureuse auroit flétries de tout le blâme qu'attire la témérité. Il partit de *Daroca*, n'ayant avec lui qu'un Camp volant de Cavalerie composé d'environ cent Maîtres, faisant conduire devant lui un convoi de vivres pour *Enese*, où il arriva, après avoir passé à la vue de l'armée ennemie, qui s'étant rassemblée au bruit de sa marche l'attendoit & n'osa l'attaquer. Tant la renommée rend redoutable le nom d'un Homme que la Fortune a souvent rendu victorieux “.

(1) Ibid.
Pag. 489.

Les Editeurs souffriront, s'il leur plaît, qu'on observe, que dès qu'on parle d'un Camp volant (1), on entend de la Cavalerie, & que cent Maîtres sont une Garde, tout au plus une Escorte, non un *Camp-Volant*.

Le Portrait de *Ferdinand*, Roi de *Castille*, mis au nombre des Saints par *Clement X.* est un morceau achevé. Quelque malin dira peut-être qu'il est dans le stile de *Litanies*. Le voici, on en juge-

jugera. „ Un Roi grand , heureux ,
 „ conquérant , vainqueur de tous ses
 „ ennemis , continent , modéré , mo-
 „ deste , n'agissant que pour la gloire
 „ du Seigneur , pour le bien de l'Egli-
 „ se , pour le repos de ses Sujets , ne
 „ recevant les hommages des hommes
 „ que pour les rapporter à Dieu , ne
 „ connoissant de Politique que celle
 „ qui s'accorde avec la sagesse chré-
 „ tienne , assidu aux autels , pratiquant
 „ exactement tous les exercices de la
 „ Religion , zélé pour la foi , ennemi
 „ juré de toutes les erreurs qui l'atta-
 „ quent , juge sévère des Grands op-
 „ presseurs du Peuple , l'azile des Petits
 „ opprimez , charitable envers les Pau-
 „ vres , magnifique dans la décoration
 „ des temples du Seigneur. Tel fut le
 „ caractère de *Ferdinand III.* dit le Saint,
 „ Roi de *Castille* , dont le nom écrit au
 „ livre de vie sera éternellement con-
 „ sacré sur la terre par le culte reli-
 „ gieux que lui rend toute l'*Espagne* “.

Le Pere *Brumoy* (1) Auteur du troi-
 sième Tome , à l'exception des deux
 cent vingt-cinq premières pages , quoi-
 que naturellement Poëte & Mathéma-
 ticien de profession , écrit d'une manié-
 re qui n'est , ni excessivement fleurie &
 recherchée comme celle des Poëtes , ni
 maigre & sèche comme celle des Ma-
 thématiciens.

*Eloge du P.
 Brumoy.*

ARTICLE VI.

HISTOIRE CRITIQUE DE L'ÉTABLISSEMENT DE LA MONARCHIE FRANÇOISE DANS LES GAULES,
par Monsieur l'Abbé du Bos, l'un des Quarante & Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise. A Amsterdam chez François Changuion 1734. & se trouve à la Haie chez Jean van Duren, in 4. Tom. I. pag. 536. sans compter 29. pour la table des matieres & 65. pour un discours préliminaire. Tom. II. pag. 612. Tom. III. pag. 552.

*Idée de ce
 Livre.*

CEux qui veulent s'amuser dans la lecture n'auront pas grand goût pour cet ouvrage du Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise. Mais ceux qui veulent s'instruire le liront avec avidité. Ils y apprendront je ne sai combien de choses importantes, par exemple que la Monarchie *Françoise* s'est formée, non aux dépens de l'Empire Romain, mais à ceux des Peuples qui l'avoient détruit, ou extrêmement affoibli. Que les Empereurs d'*Orient* gouvernoient l'*Occident*, après qu'il
 eut

eut cessé d'être Empire. Que les premiers Rois François furent très-foibles. Que tous les *Saliens* furent batisez avec *Clovis* & qu'ils n'étoient que trois mille, sans compter toutefois les femmes ni les enfans. Que la grande puissance de ce Prince vint de la dignité de Consul que lui conféra un Empereur Grec. On y apprendra encore l'origine des *Goths*, des *Visigoths*, des *Ostrogoths*, des *Alains*. On y verra aussi l'ordre que les Empereurs avoient établi dans leurs Armées, dans leurs Finances, dans l'administration de la Justice, dans le pouvoir & la juridiction de leurs Officiers, & ce qui est encore bien plus satisfaisant, on y apprendra à connoître les Auteurs, leur mérite, & on remarquera que la plupart des *François*, qui ont écrit après *Gregoire de Tours*, se sont trompez, pour ne l'avoir pas bien entendu. Enfin on apprendra que l'Histoire des commencemens de la Monarchie *Françoise* est très-obscur, très-incertaine, que cependant à force de recherches, de travaux & de veilles, on peut venir à bout de dissiper les nuages & les ténèbres qui l'enveloppent.

„ Une pareille tâche est bien rebrutante pour un Auteur, dit Monsieur
 „ l'Abbé *du Bos*, sur-tout quand il ne
 „ la regarde que comme le commence-

„ ment de son travail , parce qu'il a
 „ entrepris de donner une Histoire de
 „ *France* complete. Il prend donc le
 „ parti de se contenter de mettre en
 „ son stile l'Histoire de *Clodion*, de *Mé-*
 „ *rovée*, de *Childeric* & de *Clovis*, tel-
 „ le qu'elle se trouve dans les livres
 „ de ses Devanciers, afin de passer le
 „ plutôt qu'il lui sera possible à la par-
 „ tie de nos Annales moins difficile à
 „ composer. C'est ainsi qu'un Voya-
 „ geur , obligé à traverser les *Alpes*
 „ pour se rendre à *Milan* , se hâte de
 „ sortir d'une contrée si désagréable,
 „ pour entrer plutôt dans les plaines
 „ riantes de la *Lombardie*. Ce n'a été
 „ peut-être qu'en vûe de s'épargner le
 „ travail dont il est ici question , que
 „ le Pere *Daniel* a voulu que les Rois,
 „ prédécesseurs de *Clovis* , n'eussent
 „ point conservé aucune des acqui-
 „ sitions qu'ils avoient faites dans les
 „ *Gaules*, & que ç'ait été ce Prince le-
 „ quel y ait jetté les premiers fonde-
 „ mens de la Monarchie *Françoise*. Il
 „ est toujours certain que cet agréable
 „ Historien s'est épargné bien des dis-
 „ cussions en prenant le parti qu'il a
 „ pris “.

Quelque respect qu'on ait pour un
 Secrétaire de l'Académie *Françoise*, on
 ne peut s'empêcher de dire que le ter-
 me d'agréable *Historien* ne convient point
 du

du tout au Pere *Daniel*. Il est grave, il est sensé, il est judicieux, mais agréable, il ne l'est point, & cette épithete ne lui convient guères mieux que celle de *joli* au grand *Corneille*.

Ce Monsieur, sans doute en qualité Motif des plaintes de l'Auteur. de membre distingué d'une Académie fondée par le Cardinal de *Richelieu*, qui a rendu absolument despotique le pouvoir des Rois de *France*, se plaint fort qu'on se fasse une fausse idée de la constitution du Royaume des *Francs* sous les Rois *Merovingiens*, & que ces erreurs passent aujourd'hui des grandes Histoires dans les abrégés destinez à être mis entre les mains des enfans, à qui on veut donner une première teinture de l'Histoire de leur Patrie. C'est un tour assez adroit pour justifier la mémoire de l'impérieux Cardinal & pour effacer de l'esprit des *François* jusqu'au souvenir de la Liberté. On doit donc s'attendre que la nouvelle Histoire de *France*, que Monsieur *du Bos* promet, sera d'un goût nouveau & bien différente de celle de *Mezerai*, qui a marqué assez exactement les divers degrés, par où la puissance des Rois de *France* est devenuë telle que les *François* l'éprouvent aujourd'hui. La manière dont ce Savant s'exprime prouve que ce qu'on vient de dire n'est pas une simple conjecture.

(1) Disc.
prél. p. 49.
§ 1. § 2.

„ On est disposé à croire tout ce qu'il
 „ a plu à quelques Auteurs d'imaginer
 „ sur les Loix fondamentales suivant les-
 „ quelles cet Etat étoit alors gouverné.
 „ On est donc porté à leur ajouter foi,
 „ lorsqu'ils débitent qu'après la con-
 „ quête des *Gaules* les *Francs* reparti-
 „ rent entr'eux le païs subjugué & que
 „ chacun d'eux y exerçoit arbitraire-
 „ ment sur les *Romains* du district qui
 „ lui étoit échû la juridiction & les
 „ droits qui appartiennent aujourd'hui
 „ aux Seigneurs Hauts Justiciers. Que
 „ d'un autre côté, les *Francs* ne
 „ payoient rien au Prince. Qu'ils n'é-
 „ toient justiciables que de la Nation &
 „ ne dépendoient guères plus de la vo-
 „ lonté du Prince que les Etats qui
 „ composent le corps *Germanique* dé-
 „ pendent de la volonté de l'Empereur
 „ depuis la paix de *Westphalie*. Qu'en-
 „ fin le Gouvernement du Royaume
 „ des *Francs* a été dans son origine plû-
 „ tôt un Gouvernement aristocratique
 „ qu'un Gouvernement monarchique.
 „ Tous les décrets qui nous restent
 „ des Rois *Merovingiens* & mille faits
 „ qui se lisent dans notre Histoire,
 „ montrent que ces prétendues Loix
 „ fondamentales n'existèrent jamais que
 „ dans l'imagination de ceux qui ont
 „ eu la confiance de les alléguer avec
 „ autant de hardiesse que si elles se trou-
 „ voient

„ voient parmi les capitulaires “. Ce Monsieur pense aussi avantageusement des *Capitulaires* qu'on faisoit autrefois des *Decretales*.

„ La constitution du Royaume des
 „ *Francs* ayant été sous les Princes de
 „ la seconde race à peu près la même
 „ qu'elle avoit été sous les Princes de
 „ la première . . . cette erreur conduit
 „ à croire que *Hugues Capet* & ses suc-
 „ cesseurs ont dû laisser les Seigneurs de
 „ leur tems descendus des *Francs*, compa-
 „ gnons d'armes de *Clovis*, en paisible
 „ possession de tous les droits qu'ils a-
 „ voient durant l'onzième siècle dans
 „ leurs fiefs, puisque l'institution de ces
 „ fiefs étoit aussi ancienne que la Loi de
 „ succession, & que leur érection n'a-
 „ voit pas été l'ouvrage du Roi, mais
 „ celui de la Nation encore libre. . . .

„ On regarde donc après cela com-
 „ me des Tyrans *Louis le Gros*, *Philippe*
 „ *Auguste* & les plus grands Rois de
 „ la troisième race, bien qu'ils n'aient
 „ fait autre chose que de revendiquer
 „ les droits imprescriptibles de la Cou-
 „ ronne & les droits du Peuple sur les
 „ Usurpateurs. En effet ces Princes,
 „ loin de donner atteinte à l'ancienne
 „ constitution du Royaume, en recon-
 „ vrant une partie de leurs droits, n'ont
 „ fait que rétablir, autant qu'ils le pou-
 „ voient, l'ancien ordre “.

*Impossibilité
de débrouil-
ler les com-
mencemens
de l'Histoire
de France.*

Ce livre à parler en général est plein d'une érudition laborieuse, qui prouve mieux que tout ce qu'on pourroit dire l'impossibilité de répandre un jour certain sur les obscuritez qu'ont produit la négligence, l'ignorance peut être & la contrariété des Auteurs qui doivent servir de guides. Quelque habile qu'on puisse être à arranger des conjectures, quelque sagacité qu'on ait à en former, on ne réussira jamais à faire un système qui se soutienne également. Monsieur l'Abbé du Bos croit qu'on ne peut lui reprocher d'avoir bâti sur le sable, dès-là qu'il n'avance aucun fait comme certain, sans être fondé sur l'autorité d'un Auteur contemporain, ou presque contemporain. Mais si les Auteurs sur qui il s'appuie sont justement suspects, s'ils sont contredits & même formellement démentis par des monumens incontestables, l'édifice appuyé sur leur témoignage peut-il être solide? Si ce Savant avoit vu les *Opera Varia* du Père Hardouin & qu'il eût fait attention à ce que ce hardi Critique dit des Rois de la première & de la seconde race & des Auteurs dont on a tiré leur Histoire, peut-être eût-il suspendu son travail & il n'auroit pas regardé comme infailibles Grégoire de Tours & les autres qu'il se fait gloire de citer & de suivre.

Depuis
la pag. 549.
jusqu'à la
fin.

Comme ce livre est encore nouveau

&

& qu'apparemment il aura peine à pénétrer en *France*, nous croions faire plaisir de donner ici en abrégé les principes de ce Jésuite sur la matière en question.

En premier lieu, dit-il, ce sont de pures fables que ce qu'on dit communément de l'origine des *Francs*. *Libre & Franc* sont des termes synonymes. La *France* représentée sur une médaille du siècle des *Constantins* signifie la partie du *Palatinat*, appelée aujourd'hui le *Duché des Deux-Ponts*. Dans la *Narbonnoise* & la première *Lionnoise* il n'y avoit point d'Esclaves. Ceux qui gouvernoient ces deux Provinces avec le titre de Roi pouvoient s'appeller Rois des *Francs*. On donnoit encore ce nom aux Peuples qui n'étoient ni alliez, ni tributaires des *Romains*. Ainsi le nom de *Franc* n'est point un nom de Nation, mais il exprime une espèce de prérogative & de privilège, & pour parler exactement, il faudroit dire le Royaume des *Francs*, non le Royaume des *François*. Un édit de *Louis X.* est la preuve de ce sentiment singulier. En voici le précis.

*Abrogé des
désuétudines
du Pape
Hardouin.*

„ *Loy* par la grâce de Dieu Roi de
„ *France & de Navarre*, à nos amez &
„ seaux *Meistres Jance de Chaumont*, &
„ *Meistre Nicole de Braye*, salut & di-
„ lection. Comme selon le droit de
I 5 „ nature

„ nature chacun doit naître *franc*, &
 „ par aucuns usages ou coutumes qui de
 „ grande ancienneté ont été introdui-
 „ tes & gardées jusques-ci en notre
 „ Royaume & par aventure par le mes-
 „ fait de leurs prédécesseurs, moult de
 „ personnes de notre commun Peuple
 „ soient enchûs en lien de servitude,
 „ qui moult nous desplet : nous consi-
 „ derant que notre Royaume est nom-
 „ mé *le Royaume des Francs*, & veuillant
 „ que la chose soit accordante au nom
 „ & que la condition des gens amende
 „ de nous en la venue de notre nouvel
 „ Gouvernement : par délibération de
 „ notre Grant-Conseil avons ordonné &
 „ ordenons que generaument par tout
 „ notre Royaume, de tant comme il
 „ puet appartenir à nous & à nos suc-
 „ cesseurs, telles servitudes soient ra-
 „ menées **FRANCHISES**. Donné
 „ à Paris le tiers de Juillet l'an de gra-
 „ ce treize-cent quinze“. Assurément,
 dit le Père *Hardouin*, cet édit a été in-
 connu à ceux qui font descendre les
François de Francus, ou qui prétendent
 qu'ils sont sortis de la *Pannonie*, ou de
 quelque autre Province. Il suit encore
 que tous les actes, où, avant *Pépin*, se
 trouve ce titre *Roi des Francs*; *Rex Fran-*
corum, sont des actes faux & supposez,
 puisque *Pépin* est le premier à qui les
 médailles donnent ce titre.

Secon-

Secondement les noms des Rois qui ne se trouvent point sur les médailles sont des noms inventez à plaisir. On a même altéré ceux qu'on y a pris pour donner un air d'antiquité aux écrits qui en parlent. Ainsi on a écrit *Merovechus*, *Chlodovechus* pour *Meroveus*, *Clo-doveus*. La suite de ces Rois, leur généalogie, le partage de leurs Etats, sont imaginez, comme plusieurs de leurs noms. Ces partages, continue ce Critique, sont quelque chose d'inouï par rapport au reste du monde. Les Juifs, les Perses, les Macédoniens, les Syriens, les Egyptiens, les Espagnols, les Anglois n'ont rien fait de semblable. Les Auteurs de ces fictions croioient apparemment qu'il étoit ordonné par la Loi naturelle que ceux que leur naissance rendoit égaux fussent partagez également.

En troisième lieu, il conște par l'inspection des médailles que rien n'est plus fabuleux que les annales de France, quoiqu'elles aient pour Auteurs *Gregoire de Tours*, *Sigebert*, *Aimoin* & autres. Ce qui paroît être sur les médailles des noms de villes, de châteaux, des Maîtres de la Monnoie, ce sont des inscriptions, dont chaque mot est exprimé par sa lettre initiale, & c'est l'assemblage de ces lettres initiales mal entendu, ou plutôt absolument ignoré.

ré, qui a servi de fondement à *Gregoire de Tours* & à ses semblables. En effet la plupart de ces noms qu'on prétend signifier des villes, des peuples, sont horriblement défigurez, & aujourd'hui on cherche en vain la trace de plusieurs. Ces lettres initiales signifient que les Marchands, ou les Bourgeois, ou les Ouvriers, ont donné au Prince dont la médaille porte l'empreinte, le don gratuit en or, les tributs ordinaires, ou qu'ils les ont imposés & qu'ils en ont ordonné la levée. Par exemple, autour d'une médaille de *Clovis*, on voit ces espèces de mots *PARISIN CIV.* c'est à dire. *Perfolverunt Augustodunenses Restitutori Imperii Sexagesimam: Indixere Negotiatores Chlodoveo invicto vicesimam*, c'est-à-dire en François; les Habitans de la ville d'Autun ont payé au restaurateur de l'Empire le soixantième de-
nier: les Négocians ont assigné le vingtième à l'invincible Clovis. Au revers de cette médaille est une croix qui paroît partager en deux ce mot *Eligi*. C'est sur cette médaille & quelques autres qu'on a fabriqué le nom, la vie, la profession de Saint *Eloi*, & qu'on l'a fait Evêque de *Tournay*, après avoir supposé qu'il étoit tout à la fois le plus habile Orfèvre, & un des plus grands Seigneurs du Royaume. Cette espèce de mot comme le précédent signifie. *Edni quinquagesimam*

gesimam illicè gratissimè indixerunt. Les Peuples de l'Autunois ont ordonné sur le champ de très-bon cœur la levée du cinquantième denier.

En quatrième lieu, selon les médailles, les Rois qu'on suppose avoir réuni sous leur domination tant de Peuples divers, n'ont eu d'autorité que dans la *Narboinoise* & dans la première *Lionnoise*. Tout ce qu'on raconte des expéditions de *Charlemagne* en *Saxe*, en *Bavière*, en *Italie*, en *Espagne*, est aussi fabuleux que la conquête de *Jérusalem* & son retour de la *Palestine* en ses Etats par *Constantinople*.

Cinquièmement, il y a dans la plupart des Chartres, des Diplomes & des autres monumens, comme tombeaux, épitaphes, peintures, statues, des marques si visibles de supposition & de nouveauté qu'il faut s'aveugler pour ne les pas voir, dit ce *Jésuite*. Il en apporte une foule d'exemples, dont certainement plusieurs sont capables de faire quelque impression sur des esprits raisonnables, qui avouënt sans trop de peine s'être trompez eux-mêmes, ou s'être laissé tromper en s'abandonnant à des guides qu'ils croioient fidèles.

Il faudroit copier presque entièrement l'Ouvrage de Monsieur l'Abbé *du Bos*, si on vouloit rapporter les remarques savantes & curieuses qu'il y fait. On
se

se contentera d'en rapporter quelques-unes des plus singulières. Par exemple, parlant des *Goths*, il dit (1) : „ Tous
 „ les peuples de cette nation n'étoient
 „ pas également braves & gens d'honneur. Les Auteurs du cinquième
 „ siècle ne parlent point avantageusement du courage & des mœurs du
 „ Peuple appelé les *Vandales*. Suivant
 „ le rapport de ces Ecrivains , il n'y
 „ avoit point de Peuple barbare dont
 „ on fit moins de cas. Celle de ses
 „ tribus qui subsiste encore aujourd'hui dans les Etats du Roi de *Prusse*
 „ en forme d'un Peuple particulier, est
 „ aussi distinguée du reste des habitans
 „ des pais où elle demeure, que les
 „ *Juifs* le sont des *Chrétiens* en *Italie*,
 „ & y a la même réputation que les
 „ *Vandales* avoient dans l'Empire d'*Occident* au tems dont nous parlons ici.
 „ Voici le portrait des *Vandales* modernes, tel que le fit *Frédéric Guillaume*,
 „ Electeur de *Brandebourg*, & grand-pere du Roi de *Prusse*, aujourd'hui
 „ regnant (2), en s'entretenant avec
 „ Monsieur *Tollius*, personne connue dans la République des Lettres, &
 „ qui traversoit les Etats de ce Prince
 „ ce (3)
 „ C'est un Peuple léger, séditioneux &
 „ perfide, qui n'habite que dans des
 „ bourgades, dont véritablement il y
 „ b en

(1) Tom.
2. pag. 210.

(2) en
1687.

(3) *Jur.*
Tollii, ser
Hungar.
pag. 42.

„ en a de cinq ou fix cent feux. Ces *Van-*
 „ *dales* reconnoissent en secret un Roi
 „ de leur nation. Mais ce Roi ne se
 „ donne à connoître qu'à ses Sujets,
 „ qui lui paient chaque année une re-
 „ devance d'un écu par tête; on fait
 „ même qu'il garde dans sa maison un
 „ sceptre & une couronne. Le hazard,
 „ ajoutoit l'Electeur, me fit voir une
 „ fois le Roi des *Vandales*. C'étoit un
 „ jeune homme, qui avoit l'air robuste
 „ & la mine haute. Un des plus con-
 „ fidérables de la nation s'étant apper-
 „ çu que je regardois fixement ce jeu-
 „ ne homme, il le fit retirer à coups
 „ de bâton, comptant bien qu'il me
 „ donneroit le change par là, & que je
 „ ne pourrois jamais penser qu'un
 „ homme, qu'il traitoit de la sorte,
 „ fût son Roi. J'ai fait traduire en
 „ leur langue la Bible & le Catéchisme
 „ de *Heidelberg*, mais je n'ai point encore
 „ érigé d'écoles publiques dans la con-
 „ trée qu'ils occupent. J'ai craint le
 „ caractère de ce Peuple, qui d'ailleurs
 „ habite un país où il est facile de se
 „ cantonner. Ces *Vandales* qui ne man-
 „ quent pas de vûës ont même déjà
 „ trouvé moien d'avoir quelques pié-
 „ ces d'artillerie qu'ils cachent avec
 „ soin. Un jour que je traversois leur
 „ país, ils s'attroupèrent jusqu'au nom-
 „ bre de cinq à six mille, dans le des-
 „ sein de m'enlever, & quoique j'eusse
 „ une

„ une escorte de huit cent Grenadiers,
 „ ce ne fut pas sans peine que je sortis
 „ d'embarras.

„ Ces Nations féroces qui ravagè-
 „ rent l'*Europe*, venoient de la *Scythie*,
 „ ou, ce qui revient au même, de la
 „ *Tartarie*. La preuve c'est que tout
 „ ce que les Ecrivains du moien âge
 „ rapportent de la Nation *Scythique* nous
 „ la représente entièrement semblable
 „ aux *Tartares*, qui habitent aujourd'hui
 „ son ancienne Patrie. Ces Ecrivains
 „ donnent à la Nation *Scythique* les
 „ mœurs & les usages qui distinguent
 „ les *Tartares* des autres Peuples, parce
 „ qu'ils leur sont particuliers. Enfin
 „ la différence particulière que nos E-
 „ crivains mettent entre les *Huns*, les
 „ *Alains* & les *Téifales* est encore celle
 „ qui se trouve entre les *Tartares* de la
 „ *Crimée*, les *Tartares Calmucs* & les
 „ autres hordes ou tribus de cette na-
 „ tion.

„ Quand *Jornandès* fait le portrait
 „ d'*Attila*, c'est un *Tartare* qu'il peint.
 „ Ce Prince, dit-il, étoit petit de tail-
 „ le, il avoit la poitrine large, la tête
 „ grosse, les yeux très-petits, le nez
 „ écrasé, & le teint plombé. Il n'a-
 „ voit que quelques cheveux sur sa tête
 „ & peu de barbe. En un mot tou-
 „ te sa personne faisoit deviner d'abord
 „ de quelle nation il étoit.

„ *Sidonius Apollinaris* aiant occasion
 „ dans

„ dans le Panégyrique d'*Anthemius* de
 „ parler de ces *Scythes*, il fait un por-
 „ trait semblable à celui qu'on vient de
 „ voir. Leur crâne, dit-il, se termine
 „ en pointe, on apperçoit à peine leurs
 „ yeux, tant ils sont enfonchez dans la
 „ tête. Au reste, ces hommes sont
 „ bien proportionnez, ils n'ont pres-
 „ que point de ventre, & ils ont au
 „ contraire la poitrine quarrée & les
 „ épaules larges.

„ Un des usages particuliers aux *Tar-*
 „ *tares*, c'est celui de saigner, quand
 „ ils ont faim, leurs chevaux, & d'en
 „ avaler le sang tel qu'il est sorti de la
 „ veine pour se sustenter. Les *Huns*
 „ faisoient la même chose.

„ Tout le monde a entendu parler
 „ de la vîtesse singuliere des chevaux
 „ *Tartares*, qui tout rosses qu'ils paroîs-
 „ sent, font néanmoins des courses
 „ qui seroient impossibles aux meilleurs
 „ chevaux des autres païs. *Vopiscus* ra-
 „ conte qu'on présenta un jour à *Pro-*
 „ *bis* un cheval, pris à la guerre des
 „ *Alains*, ou sur quelque autre Nation
 „ du païs, où ce Prince faisoit alors la
 „ campagne, & que les captifs assu-
 „ roient que cet animal assez chetif en
 „ apparence faisoit cent milles ou tren-
 „ te-cinq lieues par jour, & qu'il pou-
 „ voit faire chaque jour la même trai-
 „ te durant six journées consécutives.

„ *Probus* n'en voulut point, en disant
 „ que ce cheval étoit mieux le fait
 „ d'un homme qui vouloit s'enfuir que
 „ d'un homme qui vouloit combattre.
 „ Si les *Tartares* sont bons hommes
 „ de cheval, les *Huns* paroissent des
 „ Centaures. Ils tiroient de l'arc étant
 „ à cheval avec autant de justesse que
 „ s'ils avoient eu les deux pieds sur la
 „ terre, & c'est ce qui les rendoit la
 „ terreur des *Goths*, qui presque tous
 „ étoient fantassins & dont les princi-
 „ pales armes étoient l'épée & un ja-
 „ velot, qu'ils ne savoient point lancer
 „ étant à cheval. Un endroit des plus
 „ curieux de la guerre de *Justinien* con-
 „ tre les *Ostrogoths*, c'est celui où *Pro-*
 „ cope raconte un combat qui se donna
 „ dans le champ de *Mars*, qui étoit en-
 „ core alors hors des murs de *Rome*,
 „ entre ces Barbares & les troupes de
 „ l'Empereur. Voici celle des circon-
 „ stances de cette action de guerre qui
 „ fait à notre sujet. *Procope*, après
 „ avoir dit que *Constantin*, qui com-
 „ mandoit les *Romains*, débanda des
 „ Archers *Huns* sur un corps d'*Ostro-*
 „ goths, ajoute en appelant *Massagètes*
 „ ceux qu'il venoit de nommer *Huns*,
 „ les ennemis tournèrent le dos, mais
 „ les *Massagètes* ne laissèrent point d'en
 „ percer un grand nombre à coups de
 „ fleches, qu'ils tirent avec une justesse
 „ sur-

surprenante , même en courant à
toute bride.

„ Ainsi que les *Tartares* le pratiquent
„ encore aujourd'hui , les *Huns* fai-
„ soient quelquefois semblant de fuir ,
„ afin que les escadrons ennemis se dé-
„ bandassent pour les suivre & qu'ils
„ pussent alors , en revenant à la char-
„ ge , les trouver en désordre & les
„ attaquer avec avantage. Lorsqu'*A-*
„ *gathias* raconte que *Narsès* , qui com-
„ mandoit pour *Justinien* en *Italie* , mit
„ en œuvre ce stratagème , il dit que
„ le Général *Romain* se servit d'une des
„ ruses de guerre que les *Huns* prati-
„ quent. Enfin les Auteurs du moien
„ âge reprochent aux Nations *Scythiques*
„ les vices les plus infames dont on ac-
„ cuse aujourd'hui les *Tartares* “.

A la vérité , ces observations n'ont
guères de rapport à l'Histoire de *France*.
Mais à quoi serviroit l'érudition , si on
se renfermoit scrupuleusement dans son
sujet , & qu'on en écartât tout ce qui
ne lui appartient point. Comment sau-
roit-on autrement qu'un Auteur a beau-
coup de lecture ? Comment feroit-on
de gros Livres ? Monsieur l'Abbé de
Bos se plaint que beaucoup d'années &
beaucoup de peine ne lui aient produit
que quelques volumes d'une grosseur
médiocre. Que feroit-ce donc , s'il n'y
avoit mis que ce qui étoit nécessaire à
son sujet ?

K 2

Quoi-

*Narration
peu probable.*

Quoiqu'on lui sache gré de son érudition & des peines qu'il a prises pour donner au Public des remarques curieuses, on ne peut s'empêcher d'observer que l'anecdote des *Vandales de Prusse* a un certain air qui lui mériterait place dans des voyages de l'autre monde. Un Roi à qui on paie un tribut, qui a dans sa maison un sceptre & une couronne, un Roi qu'on traite à coups de bâton pour le rendre méconnoissable, un Roi qui ramasse de l'artillerie & la cache, qui fait assembler cinq ou six mille hommes pour enlever le Souverain de l'Etat où il est caché, ce Roi connu par ce Souverain & souffert tranquillement, est assurément quelque chose de bien extraordinaire, & si cette narration ne venoit pas d'une bouche si respectable, rien ne serait plus naturel & plus raisonnable ce semble que de la traiter de fabuleuse. L'équité demande cependant que nous apportions un exemple sûr qui confirme ce que ce Savant dit des *Vandales* demeurant en *Prusse*, & y faisant un corps distingué, à l'exception du Roi traité à coups de bâton, de l'artillerie & de l'attentat contre le Souverain.

Fait singulier.

Saint Omer, ville d'*Artois*, a un faubourg nommé le *Haut Pont*. Ceux qui l'habitent en tirent leur nom & s'appellent les *Haut-Ponnois*. Le terrain qu'ils habitent est arrosé par différens ruis-

ruisseaux qui le partagent. Aussi sont-ils presque tous Jardiniers, & c'est eux qui fournissent la ville de légumes. Ces bonnes gens ont leurs loix & leurs coutumes particulières, personne n'entend leur langue. Ils s'allient entre eux, & l'Evêque de *Saint Omer* a un pouvoir particulier du Pape pour leur accorder toutes les dispenses nécessaires. Ils ont leurs Juges particuliers, & il est inouï que leurs différens aient été portez à d'autres Tribunaux. Quiconque ne meurt pas dans leur territoire perd tous les droits qu'il pouvoit y avoir, & les enfans qu'il a eus ailleurs ne peuvent prétendre à ce qui lui appartenoit. Mais aussi il a été réglé que les biens qu'il auroit acquis ailleurs ne revien-droient point aux *Hautponnois*. Ils ont aussi conservé leur ancienne maniere de s'habiller. On ignore dans le païs, & ils ignorent eux-mêmes leur origine & le tems de leur habitation. Si quelque Savant daigne s'appliquer à ce qui les regarde, il les fera venir pour le moins du Mont *Caucase*, & les prendra pour une preuve subsistante de la transmigration des Nations.

Comme ce sujet a exercé beaucoup de Savans & que ce genre d'érudition est encore aujourd'hui fort à la mode, nous osons hasarder quelques réflexions générales, que la lecture de ces

Réflexion sur
 l'origine des
 peuples &
 leurs trans-
 migrations.

Ouvrages nous a donné occasion de faire. Pourquoi faut-il que la plupart des Peuples qui habitent aujourd'hui l'*Europe* soient venus des autres pays ? Le Genre Humain s'est multiplié peu à peu, & ce n'est qu'en le multipliant qu'il a rempli la terre. La *Mésopotamie* a été sa source, si on peut parler de la sorte, & c'est de là comme de leur centre qu'ils se sont écartez vers la circonférence. La nécessité, la méf-intelligence les ont forcez de s'éloigner, & le hazard les a conduits dans des lieux où ils n'auroient apparemment pas choisi d'aller. Il est aussi raisonnable que naturel de penser que les meilleures terres situées sous un climat plus doux, ont été d'abord occupées, que la terre ferme a été habitée avant les *Isles*. Cela] supposé, l'*Espagne*, la *France*, la *Flandre*, l'*Allemagne* ont été habitées & peuplées avant les pays du Nord. S'ils l'ont été plutôt, ils l'ont été davantage, les arts parmi eux étoient plus cultivez, & ils étoient plus en état de se défendre que les Peuples moins anciens & moins nombreux ne l'étoient de les attaquer.

Ces transmigrations entières de Peuples d'un pays à un autre étoient alors, comme elles le sont aujourd'hui, impraticables & impossibles. C'est peut-être la transmigration des enfans d'*Israël*

raël qui a donné occasion de les feindre. Mais les difficultez qui l'accompagnèrent, & qui ne furent surmontées que par une suite de prodiges éclatans auroit dû en empêcher. Et certes les difficultez qui s'opposent à ces entreprises sont si grandes qu'on peut dire que les surmonter sans miracles, ce seroit le plus grand des miracles. Un Peuple entier marche-t-il comme une armée? Quel amas de vivres ne faut-il pas, sans compter tant d'autres équipages nécessaires? Ces Peuples qui sortoient de concert de leurs anciennes demeures, venoient-ils tout d'un coup fondre sur leurs voisins comme des nuées de sauterelles? Ces Nations dont ils venoient envahir les terres, n'étoient-elles pas averties de leur marche, ne se préparoient elles pas à leur résister, à leur disputer les passages des rivières, des montagnes, n'avoient-elles point de places fortes & de châteaux où retirer les vivres? Falloit-il autre chose pour détruire ces multitudes confuses que la disette, à quoi il étoit si facile de les réduire? Ces raisons forment une démonstration, à quoi il est difficile de répondre. Il est vrai qu'il n'y a point de démonstration contre les faits avérés; mais ces faits le sont-ils? L'embarras, l'opposition des Historiens qui les rapportent, leur stile fabuleux ne doit-il

pas les rendre au moins incertains? Et comme il n'est point de raison qui puisse se faire nier un fait averé, de même il n'est point d'autorité humaine qui puisse faire croire un fait que la raison démontre être impossible. D'ailleurs le goût de ces transmigrations a passé avec ceux qui en ont parlé. Les mêmes Peuples n'ont-ils plus eu les mêmes raisons, leur pays est-il devenu plus fertile, plus agréable, leur fécondité est-elle diminuée? Est-il possible que ce qui s'est fait tant de fois selon ces Auteurs, n'ait pas été tenté une seule fois depuis eux? On conçoit des Peuples conquérant de proche en proche & s'assujettissant d'autres Nations. Les *Médes*, les *Perses*, les *Grecs*, les *Romains* en sont des exemples sans réplique. Mais ces transmigrations de Peuples entiers, on ose assurer qu'il est impossible d'en concevoir. Un certain nombre d'hommes bien conduits peuvent faire de grandes choses; un Peuple entier ne peut que périr dans ces sortes d'entreprises.

L'Auteur que nous parcourons a senti ces difficultés; mais une preuve qu'il ne les a point assez senties, c'est qu'il prétend (1) s'en débarrasser & qu'elles ne lui font rien perdre de la grande confiance qu'il a dans les Guides qu'il a choisis. Voici comme il parle

(1) Ibid.
pag. 223.

le à l'occasion des *Vandales* & des *Alains*.

„ Nous sommes si peu instruits du détail des grands événemens du cinquième siècle, que nous ignorons par quelle fatalité il est arrivé que les Barbares soient parvenus jusqu'au pied des *Pyrenées* peu de mois après avoir passé le *Rhin*. Ces montagnes furent la seule digue capable d'arrêter l'impétuosité du torrent. Les écrits de ce tems-là parlent bien de quelques villes prises; mais ils ne nous apprennent pas s'il n'y eut point d'action de guerre en rase campagne, si personne ne se mit plus en état de faire tête à ces Barbares, dès qu'ils eurent une fois passé le *Rhin*, ou si les armées qu'on rassembla pour les leur opposer furent battues.

„ Suivant les apparences, & il nous est permis ici de conjecturer, les Barbares ne seront point parvenus, pour user de cette expression, sans coup férir, jusqu'aux *Pyrenées*. On se fera rallié après avoir été battu. Tandis que les Barbares campoient devant une place, les troupes des Peuples attaquez campoient sous une autre. Les gens du pais auront dressé des embuches à ces Etrangers, & les Etrangers sont ordinairement battus dans les rencontres par les Habitans du pais où la guerre se fait, même

„ me lorsque ces Habitans ont accou-
 „ tumé d'avoir du dessous dans les ba-
 „ tailles rangées.

„ Cependant nous ne savons rien des
 „ batailles & des combats qui se sont
 „ donnez dans les *Gaules*. Qu'on juge
 „ par-là des lacunes qui se trouvent
 „ dans l'histoire du cinquième siècle &
 „ qu'on voie s'il doit être permis d'al-
 „ léguer contre la vérité des faits, dont
 „ il reste quelque trace dans les Poë-
 „ tes, ou dans les Orateurs contempo-
 „ rains, une objection fondée sur le
 „ silence de ceux des livres d'Histoire
 „ qui ont été écrits dans ce tems-là &
 „ qui sont venus jusqu'à nous “.

Si ces omissions peuvent s'appeller
 des *lacunes*, c'en sont du moins de terri-
 bles & qui convainquent les Auteurs
 d'une négligence inexcusable. Ce n'est
 pas tant les circonstances qui manquent
 que le fond des choses qui n'a aucune
 probabilité. Le silence des Historiens
 ne prouve point absolument contre les
 Poëtes & les Orateurs; mais le témoi-
 gnage de ceux-ci ne peut suppléer au
 silence de ceux-là, quand les événemens
 qu'ils développent sont tout à fait hors
 de la vraisemblance.

On croiroit faire tort au Public, si
 on ne lui faisoit part d'une remarque
 importante du Pere *Hardouin*. La plu-
 part des noms des Empereurs qu'on
 croit

croit avoir regné en *Orient* ou en *Occident* se trouvent sur les médailles. Mais comme on a ignoré que ces Empereurs étoient amovibles, pour ainsi dire, que le Sénat *Romain* avoit droit de les changer, ceux qui ont composé ces histoires, ne sachant qu'en faire, les ont fait égorger, & pour le faire avec quelque probabilité, il a fallu mettre toute la terre en mouvement. De plus, comme ils ont confondu les noms de famille avec des titres d'honneur, ils leur ont supposé telle naissance qu'il leur a plu. Ainsi *Dioclétien* est un *Sarmate*. *Marcien* & plusieurs autres sont des gens de fortune & de la naissance la plus basse & la plus obscure. De plus, comme ils ont ignoré la signification des légendes, ils ont fait des villes qui n'ont jamais existé, & ont placé les Empereurs dans des lieux qu'ils n'ont jamais vus.

Du reste, l'ouvrage de Monsieur l'Abbé de *Bos* est curieux & savant, & si le stile en est un peu sec, la matière qu'il a choisie & le tour qu'il a jugé à propos de lui donner ne comportoit point la facilité & l'élégance qui sont aujourd'hui si à la mode.

Les remarques que nous venons de faire contre le nouveau système historique ne sont que générales. Nous en ferons de particulières dans le Journal suivant.

A R-

ARTICLE VII.

CONSIDERATIONS SUR LES CAUSES
DE LA GRANDEUR DES RO-
MAINS ET DE LEUR DÉCADEN-
CE. *A* Amsterdam chez Jaques
Desbordes 1734. in 8. pag. 277.
*Et se trouve à la Haie chez J. van
Duren.*

*Eloge de cet
Ouvrage.*

Saint Euremond, l'Abbé de Saint Réal,
Amelot de la Houffaye, parmi les Fran-
çois, ont traité diverses parties de l'His-
toire Romaine, considérée par rapport
à la Politique & au Gouvernement.
Mais nous n'avions rien d'aussi com-
plet ni d'aussi suivi que le Traité que
nous annonçons. On l'attribue au spi-
rituel Ecrivain des *Lettres Persannes*.
Certainement il est digne de celui à qui
on l'attribue.

Analyse.

On y fait voir en premier lieu que la
constitution des *Romains* sous les Rois
ne pouvoit pas être de longue durée, que
leur nouvel établissement rendoit la
guerre nécessaire aux deux ordres de la
République, que la perpétuité de la
guerre dut leur procurer une profonde
connoissance de l'art militaire, qu'ils
ne purent que se perfectionner en em-
pruntant

pruntant comme ils firent les usages des
 autres Peuples, que par leur principe
 de ne faire jamais la paix que vain-
 queurs, la constance & la valeur de-
 vinrent pour eux des vertus nécessai-
 res & ensuite des qualitez naturelles,
 & que les mœurs & le gouvernement
 des autres Peuples de l'*Italie*, c'est-à-
 dire, des *Grecs*, des *Toscans* & des *Gau-*
lois, devoient à la fin les faire tomber
 sous le joug de *Rome*. Ce Chapitre,
 qui est le premier du livre, frappera
 plusieurs personnes, moins par les en-
 droits que je viens d'indiquer que par
 l'idée qu'on y donne de *Tarquin le Su-*
perbe, idée pourtant qui paroît bien
 conforme à l'Histoire. Le nom de ce Portrait de
Tarquin.
 Prince n'a échappé à aucun des Ora-
 teurs qui ont eu à parler contre les Ty-
 rans. Neanmoins, sa conduite avant
 „ son malheur que l'on voit qu'il pré-
 „ voioit, sa douceur pour les Peuples
 „ vaincus, sa libéralité envers les Sol-
 „ dats, cet art qu'il eut d'intéresser
 „ tant de gens à sa conservation, ses
 „ ouvrages publics, son courage à la
 „ guerre, sa constance dans son mal-
 „ heur, une guerre de vingt ans
 „ qu'il fit ou fit faire au Peuple Ro-
 „ main, sans Roiaume & sans biens,
 „ ses continuelles ressources, font bien
 „ voir que ce n'étoit pas un homme
 „ méprisable “.

Je

Je passe le second Chapitre, où il s'agit de l'art de la guerre chez les *Romains*, parce qu'on ne peut l'abrégé, & je viens au troisième qui roule sur la cause de leur aggrandissement. Il est prodigieux. Que dis-je? Du premier coup d'œil il paroît inconcevable. Il est impossible aujourd'hui à un petit Etat de s'aggrandir, & un Prince qui a un million de Sujets peut à peine entretenir dix mille hommes de troupes. Que fit donc *Rome* pour subjuguier ses Voisins, & d'où lui vinrent des armées si nombreuses? D'elle-même, répond-on. Les terres y étoient également partagées entre les Citoiens. Tous par conséquent avoient un intérêt égal & un fort grand intérêt à défendre leur Patrie. D'ailleurs de huit d'entre eux un au moins étoit Soldat, au lieu qu'à présent la proportion des Soldats au reste du Peuple est comme d'un à cent; voilà les pépinières des armées *Romaines* & ce qui les rendoit invincibles.

Les guerres des *Gaulois*, celle de *Pyrrhus*, les guerres *Puniques*, font la matière du quatrième Chapitre. Entre autres remarques curieuses, je ne puis m'empêcher de transcrire les suivantes.

Si Annibal „ Il y a des choses que tout le monde
auroit dû „ dit, parce qu'elles ont été dites une
assiéger „ fois. On croit qu'*Annibal* fit une
Rome. „ faute insigne de n'avoir point été as-
„ siéger

„ siéger *Rome* après la bataille de *Cannes*. Il est vrai que d'abord la fraieur
 „ y fut extrême. Mais il n'en est pas
 „ de la consternation d'un Peuple bel-
 „ liqueux , qui se tourne toujours en
 „ courage, comme de celle d'une vile
 „ Populace, qui ne sent que sa foibles-
 „ se. Une preuve qu'*Annibal* n'auroit
 „ pas réussi, c'est que les *Romains* se
 „ trouvèrent encore en état d'envoyer
 „ par tout du secours “. Cette pensée
 est aussi juste que nouvelle, & une
 preuve qu'elle est vraie, c'est ce que le
 Consul *Æmilius* dit après la bataille à
Lentulus, Tribun d'une Légion, qui
 l'exhortoit à se sauver. „ Partez, dit-
 „ il, avertissez le Sénat de fortifier
 „ *Rome*, & d'en redoubler la garnison,
 „ avant qu'*Annibal* arrive “. Ce sage
 & courageux Guerrier jugeoit donc que
 tout n'étoit pas perdu pour avoir été
 défait à *Cannes*, & que *Rome* vaincue
 avoit encore assez de constance & de
 valeur pour repousser les Vainqueurs de
 ses murs.

„ On dit encore qu'*Annibal* fit une
 „ grande faute de mener son armée à
 „ *Caponé* où elle s'amollit. On ne re-
 „ monte pas à la vraie cause. Les Sol-
 „ dats de cette armée devenus riches
 „ après tant de victoires, n'auroient-
 „ ils pas trouvé par tout *Caponé*? . . .
 „ Ce furent les conquêtes mêmes
 „ d'*An-*

*S'il fit une
 faute de me-
 ne ses trou-
 pes à Ca-
 poné.*

„ d'*Annibal* qui commencèrent à chan-
 „ ger la fortune de cette guerre. . . .
 „ Pendant qu'il resta avec son armée
 „ il battit les *Romains*. Mais lorsqu'il
 „ fallut qu'il mît des garnisons dans les
 „ villes, qu'il défendît ses Alliez, qu'il
 „ assiégeât des places, ou qu'il les em-
 „ pêchât d'être assiégées, ses forces se
 „ trouvèrent trop petites. Les conquê-
 „ tes sont aisées à faire, parce qu'on
 „ les fait avec toutes ses forces; elles
 „ sont difficiles à conserver, parce
 „ qu'on ne les défend qu'avec une par-
 „ tie de ses troupes “.

C'est ainsi que les *Romains* triomphè-
 rent à leur tour des *Carthaginois* & dé-
 truïsirent enfin leur Empire. Ils tour-
 nèrent enfin leurs armes contre d'au-
 tres Peuples. Les Républiques *Grec-*
ques, la *Macédoine*, l'*Illyrie*, la *Syrie*,
 l'*Egypte*, la *Bitynie*, le *Pont*, furent
 successivement domptées. Monsieur de
 M. . . . décrit à cette occasion la con-
 stitution de chacun de ces Etats, & la
 conduite que *Rome* tint pour les sou-
 mettre. Rien de plus sage que cette
 politique. Mais tandis qu'elle étend-
 oit ses conquêtes, une guerre civile
 la déchiroit au dedans de ses murailles.
 On sent que je veux parler des animo-
 sités éternelles qui armoient sans cesse
 les *Patriciens* & les *Plébéiens* les uns
 contre les autres. On verra ici par
 quels

quels moiens la République fut empêcher pendant plusieurs siècles qu'elles ne lui devinssent funestes.

Malheureusement ils ne purent empêcher qu'elle ne pérît par d'autres endroits. *Rome* n'avoit d'abord eu dans son sein que des hommes qui étoient tout à la fois Citoyens & Soldats : Dans *Rome* devenue Souveraine de tant de Peuples, les uns furent simplement Citoyens & les autres purement Soldats. *Rome* travaillant à s'aggrandir ne contenoit dans son sein qu'un seul Peuple intéressé à la défendre & assez brave pour ne lui laisser rien à craindre : *Rome* aggrandie fut habitée par divers Peuples, & la ville déchirée ne forma plus un tout animé du même courage & du même esprit. La corruption des mœurs, suite de ce mélange pernicieux, fut plus pernicieuse encore. Elle éteignit l'amour de la patrie, elle fit disparaître la probité austère, elle affoiblit les sentimens de la Religion, elle décréta la pauvreté & la frugalité si respectées par les premiers *Romains*, l'ambition la plus effrénée prit la place des vertus antiques, il n'en resta qu'une valeur héroïque & une constante application aux affaires de la guerre, & ce qui n'est peut-être arrivé jamais à aucune nation du monde, les *Romains* conservèrent ces qualitez au milieu des richesses & des plaisirs.

*Cause de la
décadence de
Rome.*

Sylla, Marius, Pompée, César, Marc-Antoine & Lepide vinrent ensuite. Chacun d'eux eut part à sa manière à la destruction de sa patrie. *Auguste & Tibère* lui portèrent les derniers coups. C'est dommage que nous ne puissions indiquer les Observations de Monsieur de M. . . sur cette matière. Mille gens étoient savoir l'Histoire *Romaine*, ou la savent effectivement, à qui, malgré leur justesse, elles ne sont jamais venues dans l'esprit. Mais elles sont si liées les unes aux autres, & en même tems conçues avec tant de précision qu'on ne peut, ni les détacher, ni les abréger, sans leur faire tort.

Etat & dé-
cadence de
l'Empire
Romain.

Telle est la matière des quatorze premiers Chapitres. Il s'agit dans les neuf derniers, premierement de l'Empire *Romain* depuis que sa forme fut fixée, c'est-à-dire, depuis *Caligula*, jusqu'à sa division en Empire d'*Orient* & en Empire d'*Occident*, & secondement de la destinée de ces deux Empires. Il est étonnant que celui de *Rome* ait subsisté tant de tems. Les vices énormes de la plupart des Empereurs, leurs fautes grossières, l'étrange avilissement des *Romains* de tout ordre, le pouvoir excessif des armées, les abus crians qu'elles en faisoient, tout menaçoit *Rome* d'une ruine totale. Tout ce que pouvoient faire par leur sagesse, par leur modération, par leurs victoires, les

Ves-

Vespasiens, les *Traians*, les *Antonins*, les *Sévères*, les *Probus*, c'étoit de reculer le moment fatal, & cependant peut-être l'auroient-ils éloigné pour long tems, d'autant plus que *Dioclétien* venu après eux avoit trouvé le moien, en partageant l'Empire & les armées entre quatre personnes, d'affurer la vie des Empereurs & de diminuer la puissance des Soldats. Tout à coup une foule innombrable de Barbares quitte les retraites lointaines qui les cachotent aux *Romains*, ils fondent sur l'Empire comme des torrens rapides, ils l'ébranlent, ils le fatiguent, même par leurs défaites. *Constantin* d'une autre part affoiblit *Rome* & l'*Italie*, en transportant le siège de l'Empire à *Byzance*. Il retire en même tems les Légions de dessus les frontières & fait par-là deux maux tout à la fois à l'Empire: Il en ouvre les chemins aux Barbares & amollit dans les plaisirs du Cirque & du Théâtre les Soldats qui auroient pu le défendre. Pour comble de malheur, la lâcheté des Princes qui lui succèdent, la faiblesse des autres, la fausse politique de quelques-uns les portent à acheter la paix des Barbares, à leur accorder des terres dans l'Empire, à les en déclarer Alliez, à prendre parmi eux des Généraux, des Préfets du Prétoire, des Consuls. Voilà en général comme l'Em-

pire d'*Occident* tomba. Les particularitez de cette chute méritent extrêmement qu'on les lise dans le Livre même.

*Causes de la
ruine de ce-
lui d'O-
rient.*

Quant à l'Empire d'*Orient*, Monsieur de M. . . prétend que sa décadence commença dès *Justinien*, & que la mauvaise conduite de ce Prince, ses profusions, ses vexations, ses rapines, sa fureur de bâtir, de changer, de reformer, son inconstance dans ses desseins, un Regne dur & foible, devenu plus incommode par une longue vieillesse, furent des malheurs réels, mêlez à des succès inutiles & une gloire vaine. Il ajoute qu'il commit des cruautés & des injustices sans nombre. Selon lui cependant, ce ne fut là qu'une petite partie du tort qu'il fit à l'Empire, & il lui nuisit infiniment d'avantage par le projet qu'il conçut de réduire tous les hommes à une même opinion sur les matieres de religion, dans des circonstances qui rendoient son zèle entièrement indiscret.

Ce fut encore pis sous les Regnes qui suivirent. Les *Perfes* d'un côté, les *Abares* de l'autre, ensuite les *Arabes*, après eux d'autres Peuples, puis les *Latins*, en dernier lieu les *Turcs*, tels furent ceux qui attaquèrent les armes à la main l'Empire *Grec*. Ses propres Sujets furent pour lui des ennemis encore plus dangereux. La fidélité
due

duë au Souverain sembloit leur être inconnue, & on alloit à l'Empire par les Soldats, par le Clergé, par le Sénat, par les Habitans de la campagne, par le Peuple de *Constantinople*, par les Provinces. Une bigotterie universelle obscurcissoit les esprits & engourdissoit les courages. Des disputes sur quelques matières de Religion devinrent de sérieuses affaires d'Etat. Les Conseils furent remplis de Moines, & souvent le Prince lui-même agit plus en Moine qu'en Prince. Souvent des controverses théologiques occupoient entièrement les Ministres, tandis qu'il s'agissoit de sauver l'Etat. En même tems l'ancienne valeur & la discipline militaire des *Romains* s'étoient peu à peu anéanties, & dès le tems de *Justinien*, *Bélisaire* disoit à ses troupes que les Barbares n'avoient sur elles que l'avantage de la discipline. Quelle prodigieuse différence entre les *Romains* & ces *Grecs* qui en prenoient ridiculement le nom ! Toutefois ils se soutinrent pendant plusieurs siècles entre les ruines de leur Empire, & Monsieur de M. . . . en donne des raisons fondées sur l'Histoire. On ne sera pas fâché je croi de les avoir cherchées dans le Livre même. Aussi bien est il écrit d'une manière à se faire lire avec beaucoup de plaisir.

ARTICLE VIII.

ESSAIS DE THEODICÉE *sur la bonté de Dieu, la liberté de l'Homme & l'origine du Mal*, par Monsieur LEIBNITZ. Nouvelle édition, augmentée de l'Histoire de la Vie & des Ouvrages de l'Auteur. 12. Tom. I. pag. 394. sans compter la Préface qui est de 44. Tom. II. pag. 375; y compris des réflexions sur l'ouvrage de Monsieur HOBBS de la liberté, de la nécessité & du hazard, & un Discours Latin qui a pour titre, CAUSA DEI ASSERTA PER JUSTITIAM EJUS. A Amsterdam chez François Changuion, 1734. & se trouve à la Haie chez Jean van Duren.

LE nom seul de l'Auteur fait l'éloge de ce Livre. Monsieur de Leibnitz a été un des plus distinguez parmi les Savans de son tems, & jamais personne n'a eu & n'a mérité une plus grande réputation. Aucun genre d'érudition ne lui est échappé, & , contre ce qui arri-
ve

ve. d'ordinaire , il s'est distingué dans chacun , comme s'il en avoit fait sa principale étude. Il savoit presque toutes les Langues. Les Mathématiques, la Philosophie, la Théologie, l'Histoire, la Jurisprudence n'ont rien eu d'obscur & d'embarrassé, qu'il n'ait pénétré & développé, & on peut dire qu'il n'est aucune de ces Sciences, où il n'ait fait d'heureuses découvertes. Outre le grand nombre de lettres que ses liaisons avec les beaux Esprits de son siècle l'obligèrent d'écrire, on voit par sa Vie, qui est fort bien faite, qu'il publia beaucoup d'Ouvrages. La liste (1) en est si longue qu'on a peine à croire qu'ils soient sortis de la même plume. Celui dont nous allons donner l'Extrait est un des derniers qu'il ait fait, & peut-être le plus considérable de tous par l'importance de la matière.

Comme tout ce qui vient des grands Hommes est digne d'attention, nous donnerons avant tout une idée de la Préface de Monsieur *Leibnitz*. Nous parlerons ensuite de son Discours sur la conformité de la Foi avec la Raison. Enfin nous ferons un abrégé de ses Essais sur la bonté de Dieu, & sur la liberté de l'Homme, réservant le second Tome pour le volume suivant de ce Journal.

La

(1) On la trouvera à la fin du premier Tome, elle contient 147. Articles.

*Définition
de la vraie
piété.*

La Préface est parfaitement bien écrite, & , par la doctrine non commune dont elle est remplie, elle ne peut que prévenir fort avantageusement sur les Ouvrages à quoi elle sert d'introduction. Monsieur *Leibnitz* commence par faire remarquer que le commun des Hommes a mis de tout tems la dévotion dans les formalitez ; mais que la piété solide, c'est-à-dire, la lumière & la vertu, n'a jamais été le partage du grand nombre ; parce que, dit-il, nous sommes frappés par l'extérieur & que l'interne demande une discussion, dont peu de gens se rendent capables. Les formalitez reviennent aux cérémonies & aux formulaires de croiance. Les cérémonies religieuses, la discipline ecclésiastique, les loix humaines seroient louables, si elles étoient toujours comme une haie à la Loi divine pour nous éloigner des approches du vice, nous accoutumer au bien & pour nous rendre justes. Il en est de même des formulaires de croiance. Ils seroient passables, s'il n'y avoit rien qui ne fût conforme à la vérité salutaire. Mais il n'arrive que trop souvent que la dévotion est étouffée par des façons & que la lumière divine est obscurcie par les opinions des hommes.

*Les Hébreux sont
les premiers
qui aient eu
une Religion.*

„ De tous les anciens Peuples, continue le savant *Leibnitz*, on ne con-
„ noît

5, noît que les *Hébreux* qui ayent eu
 „ des dogmes publics de leur Religion.
 „ Ils parlent de Dieu d'une manière
 „ très-digne de la souveraine substan-
 „ ce, & on est surpris de voir des Ha-
 „ bitans d'un petit canton de la terre
 „ plus éclairés que le reste du Genre-
 „ Humain. Cependant *Moïse*
 „ n'avoit point fait entrer dans ses
 „ Loix la doctrine de l'immortalité
 „ des Âmes. *Jésus-Christ* leva le voile,
 „ & sans avoir la force en main, en-
 „ seigna avec toute la force d'un Lé-
 „ gislateur que les Âmes immortelles
 „ passent dans une autre vie, où elles
 „ doivent recevoir le salaire de leurs
 „ actions. Je n'entre point ici
 „ dans les autres points de la Doctrine
 „ Chrétienne, & je fais seulement voir
 „ comment *Jésus-Christ* acheva de faire
 „ passer la Religion naturelle en Loi
 „ & de lui donner l'autorité d'un Dog-
 „ me public, & fit lui seul ce que tant
 „ de Philosophes avoient en vain tâché
 „ de faire. Et les Chrétiens aiant
 „ enfin eu le dessus dans l'Empire Ro-
 „ main, maître de la meilleure partie de
 „ la terre connue, la Religion des Sages
 „ devint celle des Peuples. *Mahomet* de-
 „ puis, ne s'écarta point de ces grands
 „ dogmes de la Théologie naturelle.
 „ Ses Sectateurs mêmes les répandirent

„ parmi les Nations les plus reculées
 „ de l'*Asie* & de l'*Afrique*, où le Chris-
 „ tianisme n'avoit point été porté ; &
 „ ils abolirent en bien des pays les su-
 „ perstitions Païennes, contraires à la
 „ véritable doctrine de l'unité de Dieu
 „ & de l'immortalité des Ames.

„ On voit que *Jésus-Christ*, achevant
 „ ce que *Moïse* avoit commencé, a
 „ voulu que la Divinité fût l'objet,
 „ non seulement de notre crainte & de
 „ notre vénération, mais encore de
 „ notre amour & de notre tendresse....
 „ Il s'ensuit manifestement que la vé-
 „ ritable piété consiste dans l'amour de
 „ Dieu, mais dans un amour éclairé....
 „ car on ne sauroit aimer Dieu sans en
 „ connoître les perfections. . . . Et il
 „ faut que les perfections de l'entende-
 „ ment donnent l'accomplissement à cel-
 „ les de la volonté. . . . Mais je ne
 „ sais comment il est arrivé que la dé-
 „ votion a été ramenée aux cérémonies
 „ & que la doctrine a été chargée de for-
 „ mules. Bien souvent ces cérémonies
 „ n'ont pas été fort propres à entrete-
 „ nir l'exercice de la vertu, & les for-
 „ mules quelques fois n'ont pas été
 „ bien lumineuses. . . . Plusieurs sie-
 „ cles se sont écoulés sans que le Pu-
 „ blic se soit apperçu de ce défaut, &
 „ il y a encore de grands restes du re-
 „ gne des ténèbres. . . . On connoît
 „ mal

„ mal la bonté & la justice du Souve-
 „ rain de l'Univers. . . . Ces er-
 „ reurs dangereuses sont appuyées par-
 „ ticulièrement sur des notions embar-
 „ rassées, qu'on s'est formées touchant
 „ la liberté, la nécessité & le destin.
 „ C'est ce que j'ai entrepris d'éclaircir
 „ dans les *Essais* que je donne sur la
 „ bonté de Dieu, l'origine du mal & la
 „ liberté de l'homme.

„ L'idée mal-entendue de la nécessité,
 „ employée dans la pratique, a fait naî-
 „ tre ce que j'appelle *Fatum Mahumetanum*, le destin à la *Turque*, car on
 „ attribué aux *Turcs* de ne pas éviter
 „ les dangers, sous prétexte que l'ave-
 „ nir est nécessaire. Car ce qu'on ap-
 „ pelle *Fatum Stoicum* n'étoit pas si noir
 „ qu'on le fait. Il ne détournoit pas
 „ les hommes du soin de leurs affaires;
 „ mais il tendoit à leur donner de la
 „ tranquillité à l'égard des événements
 „ par la considération de la nécessité
 „ qui rend nos soucis & nos chagrins
 „ inutiles. . . . *Jesus-Christ* a été plus
 „ loin & ce qu'il nous a appris à cet
 „ égard se réduit à ceci, faites votre
 „ devoir & soiez content de ce qui en
 „ arriyera, non seulement parce que
 „ vous ne sauriez résister à la providen-
 „ ce divine, ou à la nature des choses,
 „ mais encore parce que vous avez af-
 „ faire à un bon Maître, & c'est ce
 „ qu'on

„ qu'on peut appeller *Fatum Christianum*.

„ On abuse sur tout de cette prétendue nécessité, lorsqu'on s'en sert pour excuser le vice. . . . Mais il est faux que l'événement arrive quoi qu'on fasse. Il arrivera, parce qu'on fait ce qui y mène, & si l'événement est écrit, la cause qui la fera arriver est écrite aussi. Ainsi la liaison des effets & des causes, bien loin d'établir la doctrine d'une nécessité préjudiciable à la pratique, sert à la détruire “.

„ Monsieur *Leibnitz* marque en général les difficultez de la matière qu'il entreprend de traiter. „ On espere, „ ajoute-t-il, de les lever. On fera voir que la nécessité absolue, qu'on appelle aussi Logique & Métaphysique & quelques fois Géométrique, & qui seroit seule à craindre, ne se trouve point dans les actions libres; & qu'ainsi la liberté est exempte, non seulement de la contrainte, mais encore de la vraie nécessité. On fera voir que Dieu même, quoiqu'il choisisse toujours le meilleur, n'agit point par une nécessité absolue; & que les loix, que la nature de Dieu lui a prescrites, tiennent le milieu entre les vérités géométriques absolument nécessaires, & les decrets arbitraires.

„ On

„ On fera voir aussi qu'il y a une in-
 „ différence dans la liberté , parce qu'il
 „ n'y a point de nécessité absolue pour
 „ l'une ou pour l'autre part ; mais qu'il
 „ n'y a pourtant jamais une indifféren-
 „ ce de parfait équilibre. On montre
 „ trera aussi qu'il y a dans les actions
 „ libres une parfaite spontanéité au delà
 „ de tout ce qu'on en a conçu jusqu'i-
 „ ci. Enfin on fera sentir que la né-
 „ cessité hypothétique & la nécessité
 „ morale qui restent dans les actions
 „ libres , n'ont point d'inconvénient , &
 „ que la raison paresseuse , c'est-à-dire
 „ que le raisonnement appuyé sur la
 „ prétendue nécessité de l'avenir n'est
 „ qu'un sophisme.

„ Quant à l'origine du mal , par rap-
 „ port à Dieu , on fait une apologie
 „ de ses perfections , qui ne relevent
 „ pas moins sa sainteté , sa justice &
 „ sa bonté , que sa grandeur , sa puis-
 „ sance & son indépendance.

„ Quant à la matière de la Grace &
 „ de la Prédestination , on justifie es-
 „ pressions les plus ordinaires , par
 „ exemple , que nous ne sommes con-
 „ vertis que par la grace prévenante de
 „ Dieu , & que nous ne saurions faire
 „ le bien que par son assistance. Que
 „ Dieu veut le salut de tous les Hom-
 „ mes. . . . Que Dieu a destiné les
 „ Elus au salut , parce qu'il a prévu
 „ qu'ils

„ qu'ils s'attacheroient à la doctrine de
 „ *Jésus-Christ* par la foi vive, quoiqu'il
 „ soit vrai que cette élection n'est pas
 „ la dernière raison, & que cette pro-
 „ vision même est encore une suite de
 „ son Decret antécédent, d'autant que
 „ la foi est un don de Dieu, & qu'il
 „ les a prédestinez à avoir la foi par
 „ des raisons d'un Decret supérieur,
 „ qui dispense les grâces & les circon-
 „ stances suivant la profondeur de sa
 „ suprême sagesse “.

*La conver-
 sion est l'ou-
 vrage de
 Dieu seul.*

Dans le reste de la Préface, l'Auteur parle beaucoup de lui-même, de ses découvertes, de ses disputes avec Monsieur Bayle. Il se plaint à la fin qu'on le soit mépris en représentant ses sentimens. Ce qui fait, ajoute-t-il, que je trouve à propos de remarquer que, lorsque j'ai dit quelque part que l'Homme n'aide du secours de la Grâce dans la Conversion, j'entens seulement qu'il en profite par la cessation de la résistance surmontée, mais sans aucune coopération de sa part, tout comme il n'y a point de coopération dans la glace lorsqu'elle est rompue. Car la conversion est le pur ouvrage de la grâce de Dieu, où l'homme ne concourt qu'en n'y résistant point.

*Docilité de
 Monsieur
 Leibnitz.*

Du reste, Monsieur *Leibnitz* nous assure qu'il a tâché de tout rapporter à l'édification, & que, s'il a donné quel-
 que

que chose à la curiosité, c'est qu'il a cru qu'il falloit égaier une matière dont le sérieux pouvoit rebuter; & que si quelque erreur s'est glissée dans ses sentimens, il sera des premiers à les corriger, après avoir été mieux informé; aiant, dit-il, donné ailleurs de telles preuves de son amour pour la vérité, qu'il espere qu'on ne prendra pas cette déclaration pour un compliment. Il ajoute qu'il a écrit en *François*, afin que son Ouvrage fût entendu par ceux à qui il voudroit être utile. Sans doute qu'il entend ceux dont la dévotion a été ramenée aux cérémonies & dont la doctrine a été chargée de formules. Les *François* doivent savoir gré à cet Auteur de ce qu'il les a préférés aux *Espagnols* & aux autres Nations qui sont dans le même cas.

On veut bien ne point douter des bonnes intentions & du zèle même de Monsieur *Leibnitz*. Mais on croit être obligé de remarquer que ses principes ne s'y accordent guères. Selon lui, la différence de *Jesus-Christ* & de *Moïse* consiste en ce que *Jesus-Christ* a enseigné distinctement l'immortalité des ames, & qu'il a développé les conséquences que *Moïse* n'avoit point tirées de la grandeur & de la bonté de Dieu. En ce qu'il a achevé de faire passer la Religion naturelle en Loi, & de lui donner l'autorité d'un dogme

dogme public. Selon lui , le distinctif de Jesus Christ , c'est d'avoir fait lui seul ce que tant de Philosophes avoient en vain tâché de faire & d'avoir fait que la Religion des Savans soit devenue celle des Peuples. Selon lui, Mahomet ne s'est point écarté des grands dogmes de la Théologie , c'est-à-dire , de la Religion naturelle , & il a établi la véritable doctrine de l'unité de Dieu & de l'immortalité des âmes. Par conséquent, comme Jesus Christ , il l'a fait passer en Loi, & lui a donné l'autorité d'un dogme public, d'où il suit que Mahomet, en qualité de Législateur, n'est inférieur à Jesus Christ que parce que c'est de lui qu'il a appris ces dogmes en quoi consiste la Religion naturelle. Selon Monsieur Leibnitz, Dieu est la suprême raison des choses. Selon lui, la providence divine ou la nature des choses sont des termes synonymes. Selon lui, l'homme pecheur ne contribue pas plus à sa conversion que la glace à sa séparation ou à sa liquéfaction.

Ref. d. J.

On n'insistera point sur les conséquences qu'on peut tirer de ces principes. On se contentera de les indiquer. Si l'homme ne contribue pas plus à sa conversion que la glace , comment prouvera-t-on qu'il ait plus de part à sa persévérance dans le bien ? Si la Religion de Jesus-Christ n'est rien autre chose que la Religion naturelle , tous les
Chre-

Chrétiens, excepté le petit nombre de ceux qui pensent comme Monsieur *Leibnitz*, sont encore sous le regne des ténèbres, & la lumière n'est point leur partage. Si *Mahomet* ne s'est point écarté des grands dogmes, c'est-à-dire des dogmes essentiels de la Religion naturelle, le Mahometisme n'est pas mauvais, & il est digne qu'on le tolere. Si plusieurs Philosophes ont tâché de faire ce que *Jésus-Christ* a fait avec succès, ils étoient aussi éclairés que lui; ils ne différoient que du plus au moins. Si Dieu est la suprême raison, la vérité, la raison universelle, car tous ces termes sont synonymes, la Divinité de *Jésus-Christ* n'est point *secundum esse*, elle n'est que *secundum dici*. *Socrate* & d'autres Philosophes pourroient avoir part à cette dénomination, qui ne seroit fondée que sur la connoissance & l'amour de la vérité. Ce qu'il y a de certain, c'est que Monsieur *Leibnitz* s'exprime & paroît penser comme les fameux Auteurs que le savant *Harduin* a publiquement accusés d'athéisme.

Ce soupçon qu'on donne ici n'est pas nouveau. L'Auteur de sa vie le confirme, en rapportant ce qu'on disoit communément en *Allemagne*, *LEIBNITZ GLAVBT NITZ*, c'est à-dire, *Leibnitz ne croit rien*. Quelques Savans ont même prétendu que sa

*La Religion
de Monsieur
Leibnitz
suspecte.*

Théodicée n'étoit qu'un jeu d'esprit: Au reste, nous nous en tenons au soupçon, & nous ne parlons de la sorte que parce que nous sommes persuadés que ce seroit détruire le Christianisme que de n'en faire qu'une espèce de Philosophie, que la raison seule puisse enseigner.

Si la Religion Chrétienne n'est que la Religion des Sages qui ont été avant *Jésus-Christ*, si c'est la Religion naturelle passée en Loi avec l'autorité d'un dogme public, il est manifeste qu'il doit y avoir de la conformité entre la Foi & la Raison, & il paroît qu'un long discours sur ce sujet est bien inutile, à moins qu'il n'ait pour but de prouver cette identité.

Le but du Discours que nous examinons est de prouver que la Raison ne peut faire d'objections invincibles contre les vérités révélées d'une manière extraordinaire, c'est-à-dire, contre la foi. Elles peuvent le paroître, mais elles ne le sont pas. Et peut-être ne le paroissent-elles qu'à ceux pour qui la doctrine a été changée en formules:

*Définition
défectueuse.*

La Raison, dit Monsieur *Leibnitz*, est l'enchaînement des vérités où l'esprit humain peut atteindre naturellement, sans être aidé des lumières de la Foi. Il est visible que cette définition substitue l'objet à la puissance, à peu près comme

fi

si on disoit que la volonté est la convenance ou la disconvenance d'un objet ou d'une action. Mais après tout chacun est maître de définir les termes.

„ Ces vérités sont de deux sortes ;
 „ les unes sont ce qu'on appelle *les*
 „ *vérités éternelles*, qui sont absolument
 „ nécessaires, en sorte que l'opposé im-
 „ plique contradiction. . . . Il y en
 „ a d'autres qu'on peut appeller posi-
 „ tives, parce qu'elles sont les Loix
 „ qu'il a plu à Dieu de donner à la
 „ Nature, ou parce qu'elles en dépen-
 „ dent. Les premières sont immuables,
 „ les autres ne le sont pas. La Foi ne
 „ peut être opposée aux premières,
 „ mais elle peut l'être aux secondes “.

Cette division est ingénieuse & solide, *Rém. d. J.*
 mais elle est de peu d'usage ; car elle
 ne sauve, si je puis ainsi parler, la Foi
 de son opposition à la Raïson que par
 rapport aux miracles, c'est-à-dire, aux
 faits arrivés contre les Loix qu'il a plu
 à Dieu de donner à la Nature. Les
 vérités spéculatives, la Trinité, l'In-
 carnation, le péché originel & ses sui-
 tes, l'accord de la liberté avec la grace
 restent dans le même embarras, & sui-
 vant les principes établis, l'Homme a
 droit d'en juger par les vérités éternel-
 les, ou pour parler le langage de Mon-
 sieur Leibnitz, par l'enchaînement des

*Conséquences
fâcheuses.*

véritez: où l'esprit humain peut atteindre sans être aidé des lumières de la Foi. De sorte que, selon ces mêmes principes, celui là est excusable qui, persuadé que tel ou tel article de Foi est contraire à quelqu'une de ces vérités éternelles, ne captive point son entendement sous le joug de la Foi, ou se donne la liberté de les expliquer de manière à n'être plus mystérieux que par le langage dont on les exprime. Un exemple éclaircira cette comparaison. Le dogme de la Trinité rassemble les qualitez incompatibles d'unité & de multiplicité réelle, c'est-à-dire, une doctrine absolument indépendante de notre manière de concevoir. Trois, qui chacun en particulier sont Dieu, ne font qu'un Dieu, qui n'a rien de plus que ce qu'a chacun des trois. C'est là le dogme. Or, non seulement on ne peut l'accorder avec cette vérité éternelle: *il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas*; mais on conçoit qu'on ne peut le faire. Saint *Augustin* a prétendu lever cette incompatibilité, en disant que l'Etre en général est le *Pere*, que l'union de l'Etre avec la forme est le *Fils*, & que la constance de cette union est le *Saint Esprit*. Mais est-ce là la Trinité? Monsieur *Leibnitz* l'explique ainsi. „ Lorsqu'on dit que le „ *Pere* est Dieu, que le *Fils* est Dieu,

„ que

„ que le Saint Esprit est Dieu, & que
 „ cependant il n'y a qu'un Dieu, il
 „ faut juger que ce mot *Dieu* n'a pas
 „ la même signification au commence-
 „ ment & à la fin de cette expression.
 „ En effet il signifie tantôt la substance
 „ divine, tantôt une personne de la di-
 „ vinité, & l'on peut dire généralement
 „ qu'il faut prendre garde de ne jamais
 „ abandonner les vérités nécessaires &
 „ éternelles, pour soutenir les mystères,
 „ de peur que les ennemis de la Reli-
 „ gion ne prennent droit là dessus de
 „ décrier la Religion & les mystères “.

Cette explication ne satisfait point. Car ce qui a la divinité est Dieu. Ainsi la difficulté revient, & ces expressions, *le Pere est une personne de la divinité, & cependant il n'y a qu'une substance divine,* équivalent à la formule commune qu'on trouve équivoque, où il faut dire que chacune de ces trois personnes de la Divinité n'est point une substance.

La plus grande partie de ce Discours est employée à réfuter ou à expliquer Monsieur Bayle, qui a prétendu que quelques mystères de la Foi ont contre eux des objections insolubles. Mon-

*Reflexion
importante.*

sieur Leibnitz soutient que deux vérités ne peuvent être opposées, que deux lumières qui viennent également de Dieu ne peuvent se détruire, & que les vérités de la Foi cesseroient d'être telles,

si la Raison pouvoit les attaquer démonstrativement, ou ce qui revient au même, par des difficultés insolubles. Deux chemins qui paroissent opposez se réunissent quelques fois. Qu'on joigne ces sentimens, ils formeront les prémisses, d'où suivra la conclusion, qu'ils paroissent rejeter. Tout ce qui a contre soi des difficultés insurmontables, dit Monsieur *Leibnitz*, ne peut être vrai. Or, dit Monsieur *Bayle*, il est des vérités de la Foi qui ont contre elle des difficultés insurmontables. Donc. . . .

Les essais de la bonté de Dieu & la liberté de l'Homme sont d'une subtilité, je puis même dire d'une obscurité presque impénétrable, & s'il faut pour n'être plus sous le regne des ténèbres, c'est l'expression de Monsieur *Leibnitz* (1), philosophe de la sorte, la plupart des hommes y resteront. La subtilité consiste dans le tour abstrait & dans la longueur des raisonnemens. L'obscurité vient du sens particulier qu'on attribue aux termes communs.

*Difficultés
contre la
liberté.*

On commence par proposer les difficultés qui combattent & la bonté de Dieu & la liberté de l'Homme. La liberté est combattue par la détermination,

(1) Pag. xi. de la Préf. où il dit qu'il y a encore de grands restes du regne des ténèbres.

tion, ou par la certitude quelle qu'elle soit. La présience de Dieu rend l'avenir certain, & sa providence fait bien plus; car Dieu n'est pas comme un Homme qui peut regarder les événemens avec indifférence & qui peut suspendre son jugement, puisque rien n'existe qu'en suite des decrets de sa volonté & que par l'action de sa puissance. Et quand même on feroit abstraction du concours de Dieu, tout est parfaitement dans l'ordre des choses, puisque rien ne sauroit arriver, sans qu'il y ait une cause disposée comme il faut à produire l'effet, ce qui n'a pas moins lieu dans les actions volontaires que dans toutes les autres. Après quoi il paroît que l'Homme est déterminé à faire le bien & le mal qu'il fait, & par conséquent qu'il n'en mérite, ni récompense, ni châtiement, ce qui détruit la moralité des actions & choque la justice divine & humaine.

Toute la réalité & ce qu'on appelle la substance de l'acte dans le peché même est une production de Dieu, puisque toutes les créatures & toutes leurs actions tiennent de lui ce qu'elles ont de réel. D'où on peut inférer, non seulement qu'il est la cause physique du peché, mais aussi qu'il en est la cause morale, puisqu'il agit très-librement & qu'il ne fait rien sans une parfaite

*Contre la
bonté de
Dieu.*

connoissance de la chose & des suites qu'elle peut avoir. En vain diroit-on que Dieu s'est fait une loi de concourir avec les volontez de l'Homme. On trouvera étrange que Dieu se soit fait une telle loi, dont il n'ignoroit pas les suites, & il paroît que la mauvaise volonté même ne sauroit exister sans un concours, & même sans quelque prédetermination de sa part qui contribue à faire naître cette volonté dans l'Homme. De plus, suivant le sentiment commun des Philosophes & des Théologiens, la conservation étant une création continuelle, on dira que l'Homme est continuellement créé corrompu & péchant. Outre qu'il y a des *Cartesiens* modernes (1) qui prétendent que Dieu est le seul agent, dont les Créatures ne sont que les organes purement passifs.

Quand Dieu ne concourroit aux actions que d'un concours général, ou même point du tout par rapport aux mauvaises, c'est assez pour l'imputation & pour le rendre cause morale que rien n'arrive sans sa permission. Il connoît tout ce qui arrivera, s'il met l'Homme dans telles & telles circonstances, après l'avoir créé, & il ne laisse pas de l'y mettre.

(1) *Mallebranche, Régis, le Grand, du Gany* dans son Livre de l'Action de Dieu sur la Créature.

mettre. N'est-il pas responsable de toutes les suites par rapport à la vie présente ?

C'est bien pis, quand on considère la vie à venir, puisqu'il n'y aura qu'un petit nombre d'hommes qui seront sauvés, tandis que tous les autres périront éternellement. . . . Car quoiqu'on dise dans le système le plus mitigé que Dieu a voulu sauver tous les hommes, & qu'on convienne encore dans les autres qui sont communément reçus, qu'il a fait prendre la nature humaine à son fils pour expier leurs péchez, il demeure toujours vrai que la Foi vive & finale, par laquelle seule ils peuvent être sauvés, est un don de Dieu, qu'il faut qu'une grace prévenante excite jusqu'à notre volonté & que Dieu nous donne le vouloir & le faire.

Il s'en faut beaucoup que les réponses soient aussi claires & aussi précises. Est-ce de la matière même ou de l'Auteur que vient cette différence ? N'aurait-on répondu que pour faire voir qu'il est impossible de répondre ? Semblables à ceux qui, voulant faire prendre un parti, exagèrent tellement les difficultés & les embarras des autres, qu'on est presque nécessairement déterminé à faire ce qu'ils souhaitent. Peut-être aussi que les objections ne paroissent si fortes que parce qu'on n'a pas une idée

Les réponses moins claires que les objections.

*Langage
équivoque.*

distincte de la doctrine qu'elles attaquent. Par exemple, si la liberté consiste dans la contingence, c'est-à-dire, si l'action n'est pas nécessaire d'une nécessité métaphysique & absolue, si on est libre dès qu'on n'est point contraint & qu'on veut véritablement ce qu'on fait, si enfin les Damnez dans l'enfer & les Bienheureux dans le ciel continuent de mériter, ceux-ci des récompenses & ceux-là des supplices, les objections qu'on fait contre la liberté tombent d'elles-mêmes & ne peuvent avoir de force que contre la liberté d'indifférence, ou, ce qui revient au même, exempte de nécessité.

Il en est de même par rapport à la bonté de Dieu, & à ce terme de *meilleur* qu'on prétend que Dieu fait toujours, non par une nécessité métaphysique, mais par une nécessité de raison & de sagesse. Si par *bonté* on entend un sentiment, une inclination qui porte à faire du bien plutôt que du mal, à pardonner plutôt qu'à punir, à employer sa sagesse, sa puissance à rendre ceux qu'on gouverne heureux, à éloigner d'eux les occasions qui pourroient les rendre malheureux, les objections ont toute leur force, sur tout la liberté d'indifférence étant exclue. Mais si par *bonté* on n'entend point ce sentiment, cette inclination, mais la réalité, la
véri-

vérité, ou quelque autre chose semblable, les difficultez qu'on y oppose s'évanouissent & deviennent un langage tout à fait ridicule.

Il faut aussi qu'il y ait quelque équivoque sous ces mots de *meilleur*, de *bien*, de *mal*; sans cela, l'argument qui prouve que Dieu n'a pas fait le meilleur est aussi évident par la seule pénétration des termes que celui-ci, *je pense: donc je suis*. Le monde où il n'y auroit ni mal physique, ni mal moral, seroit meilleur que celui où l'un & l'autre se trouvent. Or Dieu pouvoit créer un monde, où il n'y eût, ni mal physique, ni mal moral. Donc le monde où il y en a n'est pas le meilleur. Si *bon* est opposé au mal, *meilleur* signifie certainement ce qui est accompagné de moins de mal, & *très bon* ce qui exclut tout mal. Cet argument est sans réplique, à moins qu'on n'entende que tout ce qui existe est très-bon, c'est-à-dire, très réel & meilleur que tout ce qui peut seulement exister. Et certes, je ne puis m'empêcher de le dire, Monsieur *Leibnitz* insulte à la pénétration de ses Lecteurs, quand laissant aux termes de *très bon* & de *meilleur* leur signification ordinaire, il répond à cet argument d'une manière aussi vague & aussi superficielle qu'il le fait. Est-ce répondre que de dire qu'il se peut faire
que

que le mal soit accompagné d'un plus grand bien? Comme si ce mal étoit la cause nécessaire de ce plus grand bien! Sans doute qu'un Général d'Armée aimera mieux une grande victoire avec une légère blessure, qu'un choc sans blessure & sans victoire; mais il est évident qu'il aimeroit encore mieux une grande victoire sans aucune blessure. On peut tirer le bien du mal. Mais si ce mal n'est que la cause occasionnelle du bien, ne feroit-il pas mieux qu'il n'y eût point de mal? L'Incarnation ne pouvoit elle être sans le péché d'*Adam*? Un monde où Dieu auroit agi d'une manière extraordinaire pour permettre le péché n'auroit-il pas été plus parfait que celui où il ne peut l'empêcher sans agir d'une manière extraordinaire? C'est à dire qu'un arrangement de causes & d'effets, qui auroient exclu le péché aussi nécessairement que celui, qui est établi, le suppose & l'admet, seroit préférable.

Les réponses aux autres objections ne sont ni plus solides ni plus précises. Il est impossible que Monsieur *Leibnitz* n'ait pas vu ce défaut, pénétrant comme il étoit, & on a peine à croire qu'il n'ait pas eu dessein de détruire en faisant semblant de défendre. La seule objection, à laquelle il répond précisément & solidement, selon ses principes, est celle qui attaque la punition
du

du Péché. La voici. „ Tout ce qui
 „ est prédéterminé , c'est à dire indé-
 „ pendant de l'élection , est nécessaire,
 „ tout ce qui est nécessaire ne peut être
 „ justement puni. Or le péché est né-
 „ cessaire & aussi nécessaire dans l'éta-
 „ blissement présent que les autres ef-
 „ fets qui suivent de l'arrangement des
 „ causes. Donc le péché ne peut être
 „ justement puni “. Le savant *Leib-*
nitz répond que la seule nécessité , qui
 feroit que le châtiment seroit injuste, est
 une nécessité insurmontable, qui ren-
 droit toute opposition inutile , quand
 même on voudroit de tout son cœur é-
 viter l'action nécessaire. Or il est ma-
 nifeste que cela n'est point applicable
 aux actions volontaires ; puisqu'on ne
 les feroit point si on ne le vouloit....
 La nécessité, qui détruit la moralité &
 qui rend le châtiment injuste & la ré-
 compense inutile, est dans les choses qui
 seront quoi qu'on fasse & quoi qu'on
 veuille faire, en un mot dans ce qui est
 essentiel, & c'est ce qu'on appelle une
 nécessité absolue. Les défenses ou les
 commandemens sont inutiles à l'égard
 de ce qui est ainsi nécessaire, au lieu
 que dans les actions volontaires, ils ne
 le sont pas , parce qu'ils sont compris
 dans l'ordre des causes qui font exister
 l'action. Pour justifier la punition du
 péché , qui se produit comme tout le
 reste

*Reponse au
 très
 faiblement*

reste par l'arrangement des causes & par la nature des agens. Monsieur *Leibnitz* dit fort sérieusement qu'il est permis de tuer un furieux, quand on ne peut s'en défendre autrement. Qu'on a droit de détruire des animaux venimeux, quoiqu'ils ne soient pas tels par leur faute. Qu'on inflige des peines à une bête quoique dépourvue de raison, quand on juge que cela peut servir à la corriger. C'est ainsi qu'on punit les chiens & les chevaux avec beaucoup de succès. . . . On infligeroit encore aux bêtes des peines capitales, si cette peine pouvoit servir d'exemple & donner de la terreur aux autres. Sur quoi il cite un Auteur qui rapporte qu'on crucifioit les lions en *Afrique* & qu'il avoit remarqué en passant par le pays de Juliers qu'on y pendoit les loups. Cette comparaison de la punition de l'Homme avec celle des Bêtes ne nous est guères honorable & nous rendroit presque semblables à elles. En effet, si elles ne sont pas des machines, comme Monsieur *Leibnitz* le pense, il est difficile qu'il leur refuse la spontanéité, en quoi seule il fait consister notre liberté.

Comparaison
odieuse &
scandaleuse.

ARTICLE IX.

Suite de l'Extrait (1) des Mémoires pour servir à l'Histoire de la Grande-Bretagne.

Nous nous étions proposé de donner un long extrait de ces Mémoires. Mais comme nous apprenons qu'ils doivent paroître incessamment dans leur langue originale à *Rotterdam* chez *T. Johnson* & en *François* à la *Haye* chez *J. Neaulme*, nous nous bornerons à en prendre ce qui convient le mieux à un Journal Littéraire comme le nôtre. C'est la Vie de l'Historien.

Le Docteur *Gilbert Burnet* naquit à *Edimbourg* le dixhuit Septembre mille six cent quarante-trois. *Gaillaume Burnet*, son pere, cadet d'une famille ancienne & accréditée dans la Comté d'*Aberdeen*, fit une figure moins brillante, qu'il ne convenoit à sa naissance & à ses talens. On le reconnoissoit pour grand Jurisconsulte, pour Avocat des-intéressé, pour Homme intégrè, pour un Chrétien d'une morale rigide & d'une vie exemplaire. Mais sa modestie & sa modé-

Vie du Docteur Burnet.

(1) Voyez le commencement au Tom. XXI. Part. II. de ce Journal à la page 484.

modération s'opposèrent à son avancement. La première le détourna de se produire, & la seconde fit qu'Episcopal sincère, il déplut aux Episcopaux, dont il désapprouvoit les violences, sans plaire aux Presbytériens, parce qu'il ne pouvoit approuver leur conduite outrée & dure. Il avoit épousé une Presbytérienne ardente. Elle étoit sœur du Chevalier *Archibald Johnston* célèbre sous le nom de Lord *Warristoun*.

Ses études.

De retour dans sa Patrie, d'où il avoit été trois fois obligé de partir, pour n'avoir pas voulu signer le *Convenant*, il se retira dans ses terres, où il donna ses soins avec beaucoup de succès à l'éducation de son jeune fils. *Gilbert Burnet* à l'âge de dix ans savoit le Latin en maître & entendoit assez bien le Grec. Il acheva de s'y perfectionner dans le College d'*Aberdeen* & y fit ensuite son cours de Philosophie. Maître des Arts dès sa quatorzième année, il s'appliqua au Droit Civil & Féodal. De là il passa à l'étude de la Théologie & des Controverses, ce qui n'empêchoit pas qu'il ne trouvât encore du tems pour donner à l'Histoire. On peut juger des progrès rapides qu'il fit, puisqu'à l'âge de dix-huit ans il osa s'exposer à l'examen difficile, que doivent subir en Ecosse ceux qui se présentent pour le Ministère, & qu'il en sortit comblé de louanges.

Ce

Ce fut vers ce tems-là qu'il recher- *Amis qu'il se fait.*
cha. & qu'il obtint l'amitié des Ecclé-
siastiques les plus savans & les plus ver-
tueux de l'*Ecosse*, de l'Evêque *Leigh-*
town, de *Charteris*, de *Nairn*. L'exem-
ple & les conseils du dernier lui valurent
l'heureuse facilité qu'il eut dans la
suite de prêcher sur le champ & sans
préparation. On ne sauroit croire com-
bien ce talent est utile, quand il se
trouve dans un Prédicateur qui possède
les matières avec une expression correc-
te & une éloquence naturelle. Outre
que par là il épargne pour ses études un
tems considérable, ses sermons n'étant
point l'ouvrage de la méditation & du
travail, ils persuadent & touchent d'au-
tant plus, qu'ils paroissent par là mê-
me ne venir que d'une vive conviction
& d'un cœur touché.

On lui avoit offert divers Bénéfices *Sur voyagé.*
depuis son admission au Ministère, & il
les avoit refusez. Il aima mieux s'in-
struire par quelques voyages. Il vit
d'abord l'*Angleterre* & y prit les leçons
& les conseils de tout ce qui s'y trou-
voit alors de Théologiens distinguez par
leur modération & par leurs lumieres.
Après avoir parcouru la *Hollande*, il
fixa son séjour à *Amsterdam*, où il se
donna pour Maître dans l'Hébreu un
savant Rabbín, & ce fut là aussi que,
dans la fréquentation des Chefs des sec-

tes qu'on y tolere, il prit cette charité universelle, qui devoit être commune à tous les hommes, ou du moins ne manquer qu'aux ignorans. Il passa ensuite en *Flandre* & de là en *France*. A son retour, la Société Royale de *London* le mit au nombre de ses Membres, & peu de tems après, il accepta dans sa patrie le Bénéfice de *Salton*.

Rem. d. J. Le Docteur *Jean Cockburn*, dans un livre intitulé, *A specimen of some free and impartial Remarks on publick affairs and particular persons, especially relating to Scotland*, nous représente *Gilbert Burnet* en ce tems-là comme un jeune homme indiscret & plein de lui même. La chose pourroit être, quoique cet Écrivain avouë lui même qu'il fit cette observation dans son enfance. Mais qu'en peut on conclure contre celui qu'elle regarde? A une jeunesse aussi brillante que celle du Docteur *Burnet* un peu de vanité étoit pardonnable, & on ne prouve point qu'il l'ait conservée dans un âge plus mûr.

Sa conduite
dans son
bénéfice.
(1) En
1665.

Quoiqu'il en soit, lorsqu'il fut devenu Pasteur (1), & pendant cinq années qu'il demeura dans cette Paroisse, il remplit ses devoirs avec une vigilance peu commune. Il prêchoit deux fois le dimanche & une fois dans les jours de la semaine. Trois fois par semaine il catéchisoit les Enfants. Trois fois par

an il examinoit chacun de ses Paroissiens tant jeunes que vieux. Il parcourroit sa Cure de maison en maison, instruisant les uns, exhortant ou consolant les autres, soulageant par ses conseils ou par ses bienfaits ceux qui en avoient besoin, & il avoit principalement des attentions tendres & vraiment pastorales pour les malades.

C'est dans ce tems-là que lui arriva l'aventure, que nous avons racontée dans le Journal précédent. C'est aussi à cette époque que se rapporte la lettre circulaire aux Prélats d'*Ecosse*, dont il parle dans ses Mémoires. Son Historien touche cet endroit avec une délicatesse louable dans un fils. La vérité est, selon le Docteur *Cockburn*, qu'il s'abandonna trop à l'ardeur inconsidérée & téméraire de la jeunesse, qu'il ne convenoit ni à son âge ni à son rang de censurer ses supérieurs, qu'il leur intenta diverses accusations, dont les unes étoient frivoles & les autres fausses, & qu'il acheva de se faire tort, en répandant parmi les Presbytériens des copies de sa lettre, même avant que les Evêques eussent pu la recevoir, quoiqu'il leur protestât dans cette lettre même qu'il l'avoit écrite de sa propre main, sans en communiquer avec personne, afin qu'eux seuls pussent la voir. Aussi essuia-t-il de dures réprimandes &

*Autre remarque
Historique.*

il eut le déplaisir de passer, chez les uns, pour un ambitieux qui vouloit à tout prix se faire connoître, & chez les autres, pour un esprit turbulent & dangereux. On l'auroit même déposé, si *Scougall* Evêque d'*Aberdeen* n'avoit inspiré des sentimens plus doux à ses Confreres. On se contenta de lui faire une grave censure & d'exiger qu'il confessât sa faute & en demandât pardon.

Il devient
Professeur en
Théologie.

(1) En
1699.

Cette mortification lui fit prendre le parti de mener une vie retirée. Il partagea uniquement son tems entre l'étude & les soins d'un Pasteur, & ces travaux n'empêchèrent point qu'il ne se condamnât à une diette aussi austere & à des jeûnes aussi rigoureux que ceux des Solitaires de l'ancienne Eglise. Cette pénitence, qui gâtoit son tempérament, l'avoit mis deux fois à la veille de mourir, lorsque l'Université de *Glasgow* lui offrit de son propre mouvement la chaire de Professeur en Théologie (1). Je ne dois point passer sous silence l'ordre qu'il se fit pour former de bons Ecclesiastiques. Le lundi, chacun de ses Disciples à son tour expliquoit quelque point de Théologie & proposoit plusieurs theses, qu'il devoit soutenir contre le reste de l'Ecole, après quoi le Professeur decidoit la question par un discours Latin. Le mardi, il donnoit une leçon
de

de Théologie. Le mercredi étoit destiné à une espèce d'homélie critique sur l'Evangile de Saint *Matthieu*. Les jeudis, ou bien il expliquoit un Pseaume Hébreu, en le comparant avec les septante, la vulgate & la version *Angloise*, ou bien, prenant pour texte les canons Apostoliques, il enseignoit quelles avoient été la constitution & la discipline de la primitive Eglise. Le vendredi, sur un texte qu'il assignoit, chaque Etudiant devoit faire une courte prédication, & le Professeur en marquoit ensuite les défauts & montrait comment il auroit fallu traiter la matière. Ce ne sont encore là que les occupations du matin. Les après midi de chaque jour étoient employés, après la prière, à la lecture de quelques versets de l'Ecriture, sur lesquels le Professeur prononçoit un discours, & cet exercice étoit suivi des questions que le Maître faisoit aux Etudiants pour connoître leurs progrès, ou de celles qu'ils lui faisoient eux mêmes touchant leurs études. Chaque jour, il se préparoit à ses fonctions par une étude assidue depuis quatre heures du matin jusqu'à dix.

Néanmoins il trouva encore du loisir pour composer divers ouvrages, dont quelques-uns n'entroient rien moins que dans le plan de ses études ordinaires. Il lui en restoit même pour les nom-

breuses visites qu'il recevoit des Ecclésiastiques, qui avoient besoin de son crédit, & pour faire sa cour aux Ducs d'*Hamilton* & de *Lauderdale*, dont on le regardoit comme un espèce de Favori. Il ne faut que bien user du tems pour n'en pas manquer.

Sur mariage.

Ce fut dans ces entrefaites-là qu'il épousa *Marguerite Kennedy*, fille du Comte de *Cassilis*. Quoique Presbytérienne, elle avoit trop de piété & de lumières pour donner dans les excès des zélez de sa Communion. Une modération si rare fit passer le Docteur *Burnet* sur l'âge un peu avancé de cette Dame, & cependant, comme cette disparité d'âge pouvoit faire soupçonner son mariage d'être moins dû à l'inclination qu'à des vûes intéressées ou ambitieuses, il répondit la veille de ses noces par un écrit solennel à toutes prétentions sur les biens de sa fiancée, qui étoient fort considérables.

*Addition
d. J.*

Il ne laissa pas d'être fort blâmé dans le monde à ce sujet-là. *Mylady Kennedy* demouroit chez la Duchesse d'*Hamilton*, dont elle étoit l'amie intime, & le Duc s'étoit flatté que, cette Dame n'étant plus d'âge à se marier, elle lui laisseroit ses biens, ou à quelcun de ses enfans. Elle craignoit peut-être les éclats que son mariage lui attireroit de la part de cette famille. Peut être aussi
fut

fut-ce le Docteur *Burnet* qui les redouta. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils se marièrent secrètement, avec une permission écrite de la propre main du Docteur *Young*, Evêque d'*Edimbourg*, que cette affaire demeura long-tems cachée, qu'elle fit perdre au Docteur *Burnet* les bonnes grâces de la maison d'*Hamilton*, & qu'on l'accusa d'avoir violé à cet égard les droits de l'hospitalité & de l'amitié.

On ne trouva pas moins à dire sur sa conduite envers le Duc de *Lauderdale*. *Autre addition.* Ce Seigneur s'étoit déclaré son Patron & l'avoit présenté à *Charles II.* comme un Ecclésiastique qu'il considéroit. On dit qu'il se servit de ces termes, *Sire, voilà un Homme qui n'a jamais rien oublié, & que le Roi lui répondit, prenons donc bien garde à ce que nous dirons devant lui ou à lui même*. Le Docteur *Burnet* étant retourné à *Londres*, quelques années après (1), toujours protégé du Duc, (1) En 1673. il eut par son moien un grand accès auprès du Roi & du Duc d'*York*, & il fut fait Chapelain de la Cour. Ces obligations ne l'empêchèrent pas de paroître parmi les Accusateurs de *Lauderdale*, lorsqu'il fut accusé par les Communes d'*Angleterre*. Il est vrai qu'il ne le fit que sur l'ordre exprès qu'elles lui donnèrent. Mais il avoit donné lieu à cet ordre par les discours, qu'il avoit te-

nus dans le monde sur l'administration du Duc, dont il se disoit instruit à fonds, & d'ailleurs on prétendoit en *Ecosse*, que comme *Ecossois*, il auroit pu se dispenser de répondre devant un Parlement *Anglois*. Joignez à ces raisons ce qu'il y a, je ne dis point de criminel, mais d'odieux & de révoltant à manquer à ce qu'exige l'amitié, lors même qu'on ne le fait que pour le bien de sa patrie.

(1) En
1674.
Il fixe son
séjour en
Angleterre.

(2) A la
fin de 1684

Cette démarche lui fit perdre plusieurs amis & le réduisit à quitter la chaire de *Glasgow*, qu'il avoit occupée quatre ans & demi, pour se retirer à *Londres* (1) & se dérober à la vengeance du Duc de *Lauderdale*. On a lu dans la première partie de ses Mémoires quelle part il eut dans ce nouveau séjour aux intrigues des Grands, aussi bien qu'à la faveur & à la haine de la Cour. On sait aussi que le Roi lui offrit dans ce tems-là un Evêché, que le Docteur le refusa, content d'être Aumônier de la Chapelle des Rolles & Lecteur d'une Paroisse, qu'il écrivit alors sa belle Histoire de la Réformation d'*Angleterre*, que le Roi lui fit perdre à la fin (2) les bénéfices, qu'il avoit à *Londres*, & que ce Prince étant mort peu de tems après, le Docteur *Burnet* avec la permission de *Jacques II.* quitta l'*Angleterre* pour voyager. Les mêmes Mémoires & ses Voia-
ges

ges ont appris au Public ce qu'il fit à *Paris*, à *Geneve*, en *Italie*, en *Hollande*, jusqu'à la Révolution, à laquelle il ne contribua pas peu.

Guillaume III., à son avènement, lui ^{Fait Boique} conféra l'Evêché de *Salisbury*, que le ^{de Salisbu-} Docteur postuloit pour son ancien & ^{17.} illustre Ami *Lloyd*, alors Evêque de *Saint Asaph*. Il est remarquable qu'il avoit en diverses occasions refusé des bénéfices, & toujours par des vuës louables. Il s'étoit défendu en *Ecosse* d'accepter un Evêché, parce qu'il se croioit trop jeune & qu'il craignoit qu'on ne l'empêchât de faire dans son Diocèse le bien qu'il avoit en vuë. Lorsqu'il étoit venu s'établir à *Londres*, on lui avoit offert une Paroisse, qui auroit bien convenu au mauvais état de ses affaires; il n'en voulut point, parce qu'il sut qu'elle avoit d'abord été destinée à un autre Homme de mérite. Il en avoit rejeté d'autres, parce qu'on stipuloit avec lui qu'il n'y résideroit pas. Il en avoit agi de même, lorsque *Charles II.* lui avoit présenté l'Evêché de *Chester*, sous cette condition, qu'il se donneroit à lui & demeureroit attaché à ses intérêts. Il craignit que cette promesse ne l'engageât à faire quelque chose contre son devoir.

Avec des dispositions si ecclésiastiques, un Homme, qui avoit d'ailleurs ^{Vie exem-} ^{plaire qu'il} ^{même dans} ^{de son Evêché.}

de si beaux talens , ne pouvoit qu'être un digne Prélat. Aussi peut on le proposer en exemple. Ce ne fut plus ce Ministre , que dès ses premières démarches dans le monde , beaucoup de gens sages avoient considéré comme un esprit ardent , extrême , inquiet , hardi jusqu'à la témérité , intrigant & entreprenant fort au delà de ce qu'il convenoit à son état. Excepté le tems que sa dignité l'obligeoit de passer à *Londres* pour assister au Parlement , & celui qu'un ordre exprès de *Guillaume* l'obligea ensuite de donner à l'éducation du Duc de *Glocester* , il se renfermoit dans *Salisbury* , uniquement occupé des soins que demandoit son Diocèse. Il l'avoit partagé en trois tournées & en visitoit une par an , sans préjudice de la visite générale de trois en trois années. Alors il examinoit attentivement la conduite & la doctrine des Ministres , il conféroit avec eux sur les principaux points de la Théologie , il prêchoit souvent , il catéchisoit les Enfans , il les encourageoit par des présens de bons livres à étudier la Religion , & il confirmoit ceux qui lui paroissoient assez instruits. C'étoit la même chose quand il se trouvoit dans sa ville épiscopale.

Il examinoit lui même avec la dernière exactitude ceux qui se présentoient aux Ordres , ou à qui on donnoit quelque

que bénéfice de son Diocèse. Un de ceux-ci, cadet d'une maison noble, fut présenté par le Grand-Chancelier à une Cure, qui étoit à la nomination de la Couronne. L'Evêque refusa de l'installer, à cause de son ignorance. Le Ministère menaça le Prélat d'un procès, il tint bon, la Cour fut obligée de se rendre, & alors il dit au jeune Bénéficiaire que, *comme il n'avoit en aucun dessein de le chagriner personnellement, s'il pouvoit gagner sur ses Amis qu'ils laissassent vaquer le bénéfice, lui Burnet se chargeroit de le préparer par l'étude à le posséder dignement.* Le jeune Homme obtint cette grace & l'Evêque le mit en quelques mois en état de subir un examen honorable. Par une suite du même zèle, il entretenoit à *Salisbury* un Séminaire. Il étoit composé de dix jeunes Théologiens, à chacun desquels il faisoit une pension de trente pièces. Il ne se passoit pas de jour qu'il ne leur donnât lui même une leçon de plus d'une heure, soit sur la Théologie, ou sur les devoirs des Pasteurs, & quand il étoit absent, le savant Docteur *Whitby* remplissoit sa place.

Il étoit naturel avec ces sentimens-là qu'il eût en horreur la pluralité des bénéfices & la non-résidence des Ministres. Il ne l'étoit pas moins qu'il déplorât l'indigence à laquelle tant de Bé-

Bénéficiers sont réduits en *Angleterre*.
 Un Ecclésiastique chargé de deux Cures peut-il résider dans toutes deux, & cependant il doit en répondre. Quant à la pauvreté des bénéfices, le chagrin qu'il en avoit n'est pas moins fondé. Où trouver des Ecclésiastiques de mérite, qui veuillent bien se confiner dans des Paroisses, où pressés par l'indigence, ils n'auroient, ni le courage, ni le loisir de veiller à l'instruction de leur Troupeau? C'est ce qui faisoit qu'il déclamoit sans cesse contre la non-résidence & qu'il emploïoit jusqu'à ses revenus pour faire des pensions aux Cures pauvres de son Evêché. Il avoit même imaginé un projet pour procurer une certaine aisance à tous ceux du Roïaume. C'étoit d'engager la Couronne à se dépouiller en leur faveur des prémices & des dîmes qu'on lui avoit cédées sous le regne d'*Henry VIII*. Malheureusement il n'eut pas lieu.

Sa tolérance. Deux autres choses sont remarquables dans sa Vie. L'une est sa charité tendre & active pour ceux qui étoient d'une autre Communion que lui. En voici des preuves. Monsieur *Martin*, Ministre de *Compton Chamberlein*, ayant refusé de prêter serment au Roi *Guillaume*, avoit perdu une Prébende de *Salisbury* qu'il avoit. Il n'y perdit rien. Le charitable Prélat lui en païa de son propre

propre bien la valeur tant qu'il vécut. Un autre exemple, c'est celui du Docteur *Guillaume Beach*, Ministre Non-Jureur de *Salisbury*, qui avoit été condamné aux diverses peines prescrites par la Loi, pour avoir prononcé un sermon séditieux. Le Docteur *Barnes* sollicita & obtint la grace de ce malheureux, & il lui épargna jusqu'à la honte d'une retractation publique. Tant de tolérance lui fait d'autant plus d'honneur qu'il l'a toujours conservée malgré les chagrins fréquens qu'elle lui attira.

La seconde chose que j'ai voulu remarquer est sa libéralité envers les Pauvres. Outre les aumônes secrettes qu'il faisoit, il y en avoit qu'il ne pouvoit dérober à la connoissance de ses gens d'affaires. On fait qu'elles montoient par an à cinq cent livres sterling, & que, pendant quelque tems, elles ont été à plus de deux mille, soit en pensions qu'il païoit à de pauvres Prêtres, à de jeunes Etudians, à des familles industrieuses & indigentes, soit en collectes publiques, soit en argent qu'il donnoit pour l'entretien des Ecoles de charité & pour faire apprendre des métiers à de jeunes gens, ou enfin en présens pour la réparation des Eglises & des Presbyteres.

Cet Homme illustre mourut dans de grands sentimens de piété, le vingt sept Mars

Ses charitez.

Sa mort.

Mars mille sept cent quinze, âgé de soixante douze ans, après avoir eu la joie de voir sur le Thrône en la personne de *George I.* la Maison d'*Hanover*, qu'il avoit proposé le premier d'y appeller. Il avoit eu trois Femmes, *Marguerite Kennedy*, *Marie Scott* & . . . *Berkeley*, toutes trois d'un mérite peu commun. De trois fils qu'il a laissez & qui se distinguoient avantageusement, je croi qu'il ne reste plus que celui qui a écrit sa Vie. En récompense, nous avons ses Ouvrages. Ils sont au nombre de vingt-cinq, dont on peut voir la Liste après sa Vie. Mais apparemment celui qu'on recherchera le plus après son Histoire de la Réformation d'*Angleterre*, ce seront ses Mémoires. Peu d'autres auroient pû découvrir tant de particularitez curieuses & auroient eu, ou assez de hardiesse pour les écrire, ou assez d'autorité pour les faire croire.

*Eloge de ses
Mémoires.*



ARTICLE X.
CATALOGUE
DE LIVRES NOUVEAUX,
ACCOMPAGNE' DE
QUELQUES REMARQUES.

THÉOLOGIE.

I.

Exposition de la Doctrine Orthodoxe sur le mystere de la Trinité. Avec un court examen du nouveau système de Monsieur MATI. A Amsterdam chez Pierre Humbert 1734. in 8. En tout pag. 198. Et se trouve à la Haie chez Jean van Duren.

On s'est proposé deux choses dans cet Ouvrage, l'une d'exposer fidèlement la doctrine des Orthodoxes touchant la Sainte Trinité, en discutant les objections que Monsieur *Mati* leur oppose & qui servent comme de base au nouveau système, & l'autre d'examiner ce système

stême en lui même, pour voir de quel-
 les difficultez à son tour il est suscepti-
 ble. On écarte pour cet effet beaucoup
 de remarques, qu'on auroit pû faire sur
 le paradoxe d'une création éternelle a-
 dopté par Monsieur *Mati*, sur la natu-
 re de l'ame humaine de Jesus-Christ,
 sur l'alternative de deux ou de trois In-
 telligences unies dans sa Personne, sur
 l'éternité de la génération du Fils, sur
 la subordination entre les Personnes
 divines. On va droit au but, & après
 avoir montré comment des vérités in-
 compréhensibles peuvent être l'objet de
 la Foi, on fait voir que celle des Chrê-
 tiens par rapport à la Trinité, Foi qui
 consiste à croire la distinction réelle de
 trois qui ne font qu'un Dieu, est con-
 forme à la Raison & à l'Ecriture. En
 effet, toutes deux nient unanimement,
 par rapport à la Divinité, la distinction
 des substances, puisque toutes deux
 nous disent qu'il n'y a qu'un Dieu, c'est
 à dire, une substance unique. D'autre
 part, l'Ecriture admettant une distinc-
 tion de plusieurs qui sont Dieu, il faut,
 sur son témoignage, reconnoître en
 Dieu des distinctions qui ne soient pas
 de substance à substance. Or la Raison
 ne rejette point ces distinctions-là com-
 me opposées à ses lumieres. Il est mé-
 me impossible qu'elles lui paroissent tel-
 les, puisque n'en ayant aucune idée &

ne

ne connoissant que fort imparfaitement l'essence divine, il est impossible qu'elle nous fasse voir que cette essence répugne à ces distinctions. Voilà donc la créance orthodoxe d'accord avec la Raison & l'Écriture.

Cependant Monsieur *Masi* prétend que l'une & l'autre lui sont contraires, à moins qu'on n'admette une distinction de substances. Son premier argument est pris de ce que les termes, que l'Écriture emploie, en parlant de la Trinité, sont fixez par l'usage à signifier cette sorte de distinction & ne sont intelligibles que dans ce sens. On lui répond que les Ecrivains Sacrez aiant à annoncer des choses nouvelles, inconnues aux Hommes, supérieures à la Raison, ils ont pu & dû se servir d'expressions usitées & connues, qui eussent quelque analogie avec les choses qu'ils vouloient exprimer, & qu'ils n'ont fait à cet égard que ce que sont obligez de faire tous ceux qui veulent communiquer aux Hommes des idées nouvelles. On ne les entendroit point, s'ils n'emploient des manières de parler acceptées par l'usage, & chacun fait bien qu'il faut prendre ces termes dans un sens un peu différent de celui qu'ils ont d'ordinaire. On marque ensuite en quoi différent la créance des Orthodoxes & celle des *Sabelliens*. C'est que les premiers reconnoissent entre les Personnes

divines une distinction réelle, & que les seconds n'en admettent qu'une à *parte mentis*. On prouve dans le chapitre suivant contre Monsieur *Mati* que les Personnes divines sont de vrais modes, & que ces modes ne dérogent, ni à la simplicité, ni à l'immutabilité & à l'infinité de Dieu. On passe de là à l'examen & à la réfutation du nouveau système. Ceux qui liront bien ce Livre avoueront que Monsieur *Mati* a trouvé dans le Savant qui en est l'Auteur un adversaire digne de lui. C'est une force de raisonnement, une netteté, une clarté telles qu'il falloit pour lui répondre, & on y trouve en même tems un fort beau stile avec beaucoup de modération.

II.

HISTOIRE.

PRINCIPES DE L'HISTOIRE, contenant, *Les Elemens de la Chronologie. Un petit Traité de la Sphere & du Globe Terrestre, pour servir d'introduction à la Géographie, accompagné de la division Géographique & Historique de l'Empire Romain en ses Provinces. L'Abrégé de la vie des meilleurs Historiens avec un jugement sur leurs Ouvrages. Quelques réflexions sur l'usage de l'Histoire. Une idée générale du Gouvernement des principaux*

DE L'ANNÉE M. DCC. XXXIV. 211

cépains Etats de l'Europe anciens & modernes. Par M. DE JUVENEL. A Paris chez Bartholemy Alix 1733. in 12. En tout pag. 247. Et se trouve à la Haye chez J. van Duren.

On a vu par le titre que cet Ouvrage est divisé en quatre parties. Dans la première Monsieur de *Juvenel* fait d'abord connoître l'année solaire des *Egyptiens*, des *Hébreux* & des *Romains*; la correction du Calendrier par *César*; celle que fit *Gregoire XIII*; la manière de compter les heures & les jours du mois chez les Anciens; l'année lunaire des *Grecs* & des *Juifs*; la Période *Julienne* & les années du Monde. Il parcourt ensuite les différentes Eres selon l'ordre des tems. Il finit par quelques observations sur l'Histoire d'*Egypte* & d'*Assyrie* & sur la Chronologie *Grecque*. La seconde partie est subdivisée en deux sections, dont la première, tirée en partie de *Clavier* & d'*Oxazam*, peut faciliter beaucoup l'usage des Mappemondes, & la seconde marque d'après les Anciens en quel tems chaque Province a été unie à l'Empire *Romain*, quelles villes considérables composoient chaque Province & quelles révolutions remarquables ont changé leur gouvernement. Il est inutile de rien dire des deux parties suivantes. Le

titre du Livre apprend en quoi elles consistent, & ceux qui voudront savoir comment on les a traitées ne se repentiront probablement pas de les avoir parcourues.

III.

HENRICI CANNEGIETERI DISSERTATIO de Brittenburgo, Matribus Brittis, Britannica Herba, Brittia Procopio memorata, Britannorumque antiquissimis per Galliam & Germaniam sedibus, c'est à dire, DISSERTATION sur Brittenburg, les Meres Brittes, la Plante nommée Britannique, la Brittie de Procope & les anciens établissemens des Bretons dans la Germanie & dans les Gaules, avec des Remarques sur la Dissertation de Munting touchant la Britannique. Par Monsieur HENRY CANNEGIETER. A la Haye chez P. de Hondt 1734. in 4. pag. 179. sans compter l'Epitre dédicatoire, la Préface & les Tables. Et se trouve chez Jean van Duren.

Monsieur van Loon, à qui le Public est redevable de la belle & exacte Histoire métallique de *Hollande*, dont il a été parlé dans ce Journal, & qui s'est appliqué depuis à débrouiller les origines & les antiquitez de sa Patrie, est le

le même qui nous procure cette savante Dissertation. Ce n'étoit d'abord qu'une lettre, par laquelle Monsieur *Cannegieter* lui répondoit touchant quelques questions sur *Brittenburg*, aussi-bien que sur les *Brittes*, ou *Bretons*, anciens habitans de l'extrémité de l'isle des *Bataves*, ou du *Rhinland*. Monsieur *van Loon* l'a exhorté à la publier & a rendu par là un nouveau service à la République des Lettres.

On fait communément que *Brittenburg*, ou *'t Huis te Britten*, est un ancien édifice, qui étoit sur un des bords du *Rhin*, près de son embouchure, vis-à-vis *Catwyk*, & qu'il a été depuis long-tems submergé par la mer, qui le découvre de tems en tems. Il s'agit de savoir ensuite d'où lui vient le nom qu'il porte, quand, par qui, à quel usage il a été bâti, ce qui s'y est passé, en quel tems il est péri. Monsieur *Cannegieter* fait voir, en premier lieu, que cet endroit a été ainsi nommé des deux mots *Britten* Bretons, & *Burg* Citadelle, parce que c'étoit une Citadelle, située dans un lieu habité par des *Bretons*. En second lieu, que ce fut l'Empereur *Claude* qui la fit bâtir, & qu'ayant été démolie par *Brinion*, qui commandoit les *Caninefates* allies de *Civilis*, *Septimius Severe* la rétablit. De plus qu'elle servoit de quartier d'hiver aux Légions, que les

Empereurs envoioient chez les *Bataves*. Qu'on a eu tort d'en faire un de leurs Arsenaux en ce païs-ci, & que c'est *Romburg* qui étoit destiné à cet usage. Et enfin que la mer l'avoit environnée de ses eaux, long-tems avant *Charlemagne*, & qu'elle l'en couvrit entièrement, du tems de *Hunger*, onzième Evêque d'*Utrecht*, c'est à dire vers l'an huit cent cinquante.

On peut bien deviner qu'à l'occasion de ces éclaircissémens un Antiquaire tel que Monsieur *Cannegieter*, aiant à répondre à un Historien curieux & éclairé comme Monsieur *van Loon*, ne se sera pas scrupuleusement renfermé dans les bornes étroites de son sujet. Aussi son Ouvrage est-il plein de choses nouvelles, j'oserois presque dire démontrées, touchant les origines les plus anciennes des *Bataves*, des *Bretons*, des *Caninefates*, des *Frisons*, des *Gaulois* & des *Germanis*. Il fixe le tems de l'arrivée des *Bretons* dans l'isle des *Bataves*, il y montre leur situation, il indique les vestiges qu'ils y ont laissez, il décrit leurs mœurs, leur Religion, leur Gouvernement, il les suit dans leurs migrations en diverses parties de la *Germanie* & des *Gaules*. Il rapporte & explique plusieurs médailles, inscriptions, pierres gravées & autres monumens des anciens *Romains*, qui ont rapport aux *Bataves*. Il nous fait

fait connoître diverses Divinités Topiques des Gaulois & des Germains, dont les Savans ne savent presque que le nom, comme *Belenus & Hercules Macrusanus*; les Déeses *Fana, Hludana, Nebalennia*; les Déeses *Malvise, Quadri-via, Sylvea*; celles qu'on appelloit mères, ou matrones, qui prenoient leurs noms des lieux où on les adoroit, comme *Matres Aufania, Britta, Frisava, Quadriburgenses, Trevira, Augusta, Vassionenses*; & les *Matrona Vodiania & Vacallineba*. La Géographie ancienne de la *Germanie* inférieure gagne aussi aux observations de Monsieur *Cannegieter*, & il relève ou éclaircit sur ce sujet nombre d'Ecrivains anciens & modernes. Il n'y a pas jusqu'à la Botanique qui ne profite de ce travail. Un homme vraiment savant est comme un grand fleuve, qui se répand hors de son lit & qui va au loin fertiliser des terres arides.

IV.

ESSAIS SUR LA NOBLESSE DE FRANCE, contenant une Dissertation sur son origine & abaissement, par feu M. le C. DE BOULAINVILLIERS; avec des notes Historiques, Critiques & Politiques; un projet de Dissertation sur les premiers François & leurs Colonies; & un Supplément aux notes par forme

de Dictionnaire pour la Noblesse. A Amsterdam 1732. in 8. en tout pag. 494. Ce livre se trouve aussi à la Haye chez J. van Duren.

Cet Ouvrage-ci n'est simplement que la Préface de deux volumes que le Comte de Boulainvilliers a laissés à ses Enfans sur l'Histoire de leur Maison. Ce savant Gentilhomme n'avoit garde de n'y pas ramener ce système qu'il chérissoit d'autant plus qu'il en étoit l'inventeur, ce système qu'il a établi avec tant d'efforts dans ses divers écrits sur le Gouvernement de *France*, système, qui consiste à représenter la Noblesse *Françoise* comme ne devant ses prééminences & ses droits qu'à son origine & ne les tenant point des Rois. Pour juger s'il est bien fondé, il n'y a qu'à lire attentivement le nouveau livre de Monsieur l'Abbé du Bos sur l'établissement de la Monarchie *Françoise* dans les *Gaules*. Rien de plus opposé que les principes de ces deux Savans. Du reste, la question, qu'ils traitent, nous paroît moins utile que curieuse. Que les premiers *François* aient tous été libres, égaux, indépendans, exempts des charges onéreuses de l'Etat; qu'ils aient eu sur les *Gaulois* la même autorité qu'un Maître a sur ses Esclaves; qu'ils aient possédé leurs biens meubles &

& immeubles en vertu uniquement du droit de conquête; qu'ils tinssent de leur naissance seule le droit de juger leurs pareils & de n'être jugés que par eux; qu'ils pussent légitimement défendre ou revendiquer par les armes leurs personnes, leurs biens, leurs amis; enfin qu'ils eussent ces privilèges & qu'ils n'en fussent redevables qu'à leur naissance; ou qu'il n'y ait rien de vrai dans ces prétentions, toujours est-il certain que la Noblesse *Françoise* d'aujourd'hui auroit assez mauvaise grace à répéter ces prétendus droits. En premier lieu fort peu d'entre elle ont des preuves qu'ils décendent de ces *Francs* qui conquièrent les *Gaules*. En second lieu il est constant que la plupart des familles nobles d'aujourd'hui ne sont telles que par la faveur des Rois. En troisième lieu il est certain qu'elles n'ont point reçu avec le titre de Noblesse les distinctions qu'on attribue aux anciens Nobles *François*. Elles n'ont donc aucun droit de réclamer ces prérogatives des Nobles, auxquels on les a aggrégées ou fait succéder. A quoi bon par conséquent les en instruire avec tant de soin? Du reste, comme nous l'avons déjà dit, cet Ouvrage est curieux, & l'Editeur y a joint des dissertations & des notes, qui sans être fort savantes, ni fort recherchées,

ne laissent pas d'avoir leur utilité & leur agrément.

V.

CONJURATION DE NICOLAS GABRI-
NI DIT DE RIENZI, *Tyrann de Rome*
en MCCCXLVII. *Ouvrage posthume*
du R. P. DU CERCEAU, de la Compa-
gnie de Jesus. Avec quelques nouvelles
Poésies du même Auteur. A Amster-
dam aux dépens de la Compagnie. 1734.
12. En tout pag. 525. Et se trouve
à la Haie chez J. van Duren.

Le Pere Jean Antoine du Cercean, Jé-
suite, né à Paris en mille six cent sep-
tante, & mort subitement en mille sept
cent trente, se distingua de bonne heu-
re par des Poemes, dont les Connois-
seurs admirèrent la latinité & la versifi-
cation. Tels furent les *Papillons*, les
Poëles, *Balthazar* & l'*Enfant Prodigue*.
Il quitta bien-tôt les Muses Latines,
pour suivre son génie qui le portoit à
une Poésie familière sans bassesse, nai-
ve avec esprit, négligée en apparence &
travillée en effet, délicate & piquante,
qui retient quelques termes anciens de
Marot, & qui copie plus exactement sa
manière de penser que son langage. Il
ne se borna pas à cette sorte de travail.
Les *Lettres d'un Abbé à Eudoxe sur l'A-*
pologie

pologie des Provinciales, la *Critique de l'Histoire des Flagellans*, les *Factums* pour les Confreres de Brest, l'*Histoire de la dernière Révolution de Perse*, divers Extraits qu'on lit dans les *Mémoires de Trevoux*, des Harangues, des Comédies, nombre de Pièces commencées sur toutes sortes de sujets, sont autant de preuves qu'il avoit un de ces esprits heureux & faciles, qui savent, sans demeurer au-dessous d'eux-mêmes, passer de la Poésie à la Prose, du stile enjoué & délicat au stile sublime & fort, des Ouvrages dont l'agrément fait le prix à ceux qui demandent beaucoup de méditation & d'exactitude, & des matières les plus gaies & les plus riantes aux matières les plus sérieuses & les plus abstraites. C'est dommage seulement qu'il n'eût pas assez de constance pour achever les Ouvrages qui étoient de longue haleine.

Il y paroît à cette Histoire-ci, puisque, l'ayant presque finie vingt-cinq ans avant sa mort, il n'y avoit pas mis la dernière main, & qu'il a fallu qu'on y ajoutât beaucoup de choses qui manquoient au commencement & à la fin, & qu'on en remaniât beaucoup d'autres. Cependant le Public n'y perd rien, graces au soin que le Pere Brumoy a pris de cette production négligée & abandonnée. Aussi en valoit-elle bien
la

la peine. „ Les conjurations paroissent
 „ toutes formées sur le même modèle,
 „ dit ce sensé & élégant Ecrivain. La
 „ hardiesse, l'ambition, le méconten-
 „ tement les font entreprendre; la fu-
 „ reur & l'intérêt les lient; le secret
 „ & l'activité les conduisent; & les
 „ conjonctures jointes aux mesures
 „ bien ou mal prises les font ordinai-
 „ rement échouer ou réussir.
 „ D'ailleurs il faut de longues menées
 „ pour sapper les fondemens de l'au-
 „ torité légitime, & enfin cette autori-
 „ té ne s'écroule ou ne se raffermir que
 „ par l'opération secrète d'une infi-
 „ nité de causes presque impercepti-
 „ bles, qui amènent les choses au point
 „ d'un renversement total, ou d'un
 „ parfait rétablissement. Il
 „ n'en est pas ainsi de la conjuration
 „ de *Rienzi*. Le secret y eut peu de
 „ part; l'adresse en eut encore moins;
 „ l'effet en fut prompt & subit; une
 „ chimère devint tout à coup une réa-
 „ lité; le succès fut heureux pour le
 „ Coupable, heureux même durant un
 „ tems pour le Souverain; &, ce qui
 „ est étonnant, ce crime devint dans
 „ la suite en quelque façon nécessaire
 „ à ceux dont il attaquoit l'autorité;
 „ de sorte qu'ils se crurent obligés de
 „ le tolérer, de le maintenir, de réta-
 „ blir même la Tyrannie & de se ser-

„ vir

„ vir du Tyran pour en punir d'autres
 „ qui l'étoient à son exemple “.

On peut juger par cet exposé, & de la matière de cette Histoire, & de la manière dont on l'a traitée, & nous présumons que ce jugement sera fort avantageux à l'Historien & à l'Editeur. Il ne nous semble pas qu'il en doive être de même des Poésies qui sont à la suite de cette Histoire.

La première de ces Pièces est une Comédie intitulée *les incommoditez de la Grandeur*. Elle a pour sujet l'histoire si connue de ce Païsan ivre que *Philippe le Bon*, Duc de *Bourgogne*, fit transporter dans son Palais, & à qui on fit accroire à son réveil qu'il étoit le Souverain de la Province, après quoi enivré de nouveau, on le remit dans le borbier d'où on l'avoit enlevé. Il n'y a ni bien ni mal à dire de cette Pièce. Des suivantes celle qui porte pour titre, *Reponse pour Monsieur Etienne* n'est point du *Pere du Cerceau*, & il n'y a rien qui n'y paroisse. Celles qui viennent après, quoique de lui, ne sont pas beaucoup meilleures, excepté pourtant l'Épître à un Chien nommé *Myrtil*, & peut-être aussi sa Lettre sur les chagrins que certains Ecrivains lui causèrent.

VI.

LA VIE DE PHILIPPE II. *Roi d'Espagne. Traduite de l'Italien de GREGORIO LETI. A Amsterdam chez Pierre Mortier. 1734. 12. Tome I. pag. 543. Tome II. pag. 534. Tome III. pag. 562. Tome IV. pag. 586. Tome V. pag. 581. Tome VI. pag. 446. Sans compter la table générale qui en tient 102. Ce Livre se trouve aussi à la Haie chez J. van Duren.*

Ceux qui sont accoutumés à la manière de *Leti* savent combien ce que nous allons dire est vrai. Il remontoit jusqu'à la première origine des choses ou des personnes dont il vouloit parler. Il compiloit tout ce qu'il en avoit pu découvrir. Étoit-il arrivé à son sujet, il se répandoit à droit & à gauche, un léger rapport à son sujet lui suffisoit pour y amener force choses éloignées, il les copioit sans beaucoup de choix, il ne se faisoit pas même scrupule d'y mêler du sien. C'est ainsi que ses Histoires grossissoient à son avantage, & il faut avouer aussi que c'étoit à la satisfaction de ceux qui font le grand nombre parmi les personnes qui lisent. Telle est son Histoire de *Philippe II*. On n'y trouvera pas toujours beaucoup de

de critique. Mais en récompense c'est une espèce d'Histoire universelle dès avant la naissance de *Charles quint* jusqu'à la mort de *Philippe II.* & c'est une Histoire fort amusante. Nous ne parlons point de l'exactitude ni du stile du Traducteur. Tout ce que nous voulons dire, c'est qu'il seroit à souhaiter pour le Livre que ce fût l'Auteur de l'Épître Dédicatoire qui l'eût traduit.

VII.

HET LEVEN VAN DEN RIDDER ROBERT WALPOLE, uit het Engelsch vertaalt, c'est-à-dire, la Vie du Chevalier Robert Walpole. Traduit de l'Anglois. A Delft chez Reinier Boitet. 1734. 8. En tout pag. 190. Et se trouve à la Haie chez J. van Duren.

Ecrire l'Histoire d'un Général ; d'un Ministre, d'un Prince, lorsqu'ils sont encore pleins de vie, la faire imprimer dès lors, la publier dans les lieux mêmes où ils ont le suprême pouvoir en main, c'est s'y prendre d'assez bonne heure, & donner lieu de soupçonner qu'on ne veut pas perdre le fruit de ses veilles. Du moins court-on le désagréable risque de passer chez bien des

des gens pour avoir sacrifié une partie de la vérité à une complaisance utile, ou pour avoir dissimulé par crainte des particularitez délicates. Un tel Historien doit se croire bienheureux, s'il en est quitte pour s'entendre dire qu'un peu plus de tems lui auroit peut-être révélé bien des secrets importants, & qu'enfin

- - - - - *Ultima semper*
Exspectanda dies Homini est, dicique
beatus

Ante obitum nemo supremæque funera
debet.

Ces raisons n'ont pû arrêter le zèle impatient de l'Ecrivain dont nous parlons. Peut-être se croit-il assez autorisé par les exemples de ces Vies précoces, que lui avoient donnez en France l'Historien de Charles XII., en Hollande celui du Cardinal *Alberoni*, & en Angleterre celui du Duc de *Marlborough* & du Prince *Eugene*.

Son Ouvrage est précédé d'une Préface, dont peut être la modestie du Chevalier *Walpole* aura autant souffert que la haine de ses Ennemis. Il entre ensuite en matière, & nous donne une Histoire abrégée des Grands Trésoriers d'Angleterre. Ce morceau est suivi de l'Histoire généalogique de la Maison *Walpole* depuis la Conquête jusqu'à présent. Les quarante dernières pages contiennent une ou deux circonstances

DE L'ANNÉE M.DCC.XXXIV. 225
constances de l'Histoire de ce grand
Ministre.

VIII.

*De drie 't zamen spraeken tusschen Waer-
mondt en Gaergoedt over de op- en on-
dergang van Flora, C'est à dire, En-
tretiens sur l'aggrandissement & sur la
ruine du commerce des fleurs. Avec des
Poèmes sur les Dévots insensés de Flore,
une Lettre de consolation sur la mort de
cette Déesse, & un Catalogue avec les
prix des Hyacinthes qui sont aujourd'hui
les plus estimées. Seconde Edition aug-
mentée & corrigée. A Harlem chez
Jean Marthoorn 1734. in 8. pag. 208.
Et se trouve à la Haye chez Jean van
Duren.*

*La Bruyere s'est plu à peindre un Fleu-
riste. „ Le Fleuriste a un jardin dans
„ un fauxbourg. Il y court au lever
„ du soleil & il en revient à son cou-
„ cher. Vous le voiez planté & qui a
„ pris racine au milieu de ses Tulipes
„ & devant la Solitaire. Il ouvre de
„ grands yeux, il frotte ses mains, il
„ se baïsse; il la voit de plus près, il ne
„ l'a jamais vue si belle, il a le cœur
„ épanoui de joie. Il la quitte pour
„ l'Orientale, de là il va à la Veuve, il
„ passe au Drap d'or, de celle-ci à l'A-
„ gathe, d'où il revient enfin à la Soli-
„ taire, où il se fixe, où il se lasse, où
„ il s'affied, où il oublie de dîner.*
Tome XXII. Part. I. P Aussi

„ Aussi est elle nuancée, bordée, hui-
 „ lée , à pièces emportées, elle a un
 „ beau vase ou un beau calice. Il la
 „ contemple, il l'admire, Dieu & la
 „ Nature sont en tout cela ce qu'il n'ad-
 „ mire point, il ne va pas plus loin que
 „ l'oignon de sa Tulipe, qu'il ne li-
 „ vreroit pas pour mille écus & qu'il
 „ donnera pour rien , quand les Tuli-
 „ pes seront négligées & que les Oeil-
 „ lets auront prévalu “.

Ces traits divers conviennent aux
 Hollandois, quand'ils sont simplement
 amateurs des fleurs. Mais il y a parmi
 eux, une autre sorte de Fleuristes, qui,
 peu sensibles à la beauté de ces produc-
 tions de la Nature, ne les cultivent
 avec soin que pour les vendre avanta-
 geusement & mettre à profit la folie des
 Fleuristes curieux. Les uns & les au-
 tres sont communs en Hollande & prin-
 cipalement à Harlem depuis environ un
 siècle. C'est une chose incroyable que
 l'excès où les premiers portèrent dès
 lors (1) leur passion, & les seconds leur
 avarice adreffe pour tirer parti de cette
 passion. Une fleur, à qui on avoit don-
 né le beau nom de *Semper Augustus*, fut
 vendue quatre mille six cent florins en
 argent, & l'Acheteur donna de surplus
 un beau carrosse neuf & deux chevaux
 de prix avec leurs harnois. Un autre
 paia la valeur de treize mille florins pour
 une fleur du même genre. Un autre
 céda

(1) En
 1636.

avec elles l'heureuse conformité d'être moral, touchant, agréablement écrit. La Philosophie la plus austere approuve des Romans de cette espèce.

X I.

LE PAÏSAN PARVENU, ou les *Mémoires* de M***. Par M. DE MARIVAUX. A la Haye chez C. Rogissart & Sœurs 1734. in 8. pag. 312. pour les trois parties.

Si le nom de Monsieur de *Marivaux* ne paroïssoit pas au-devant de ces *Mémoires*, on les prendroit pour un Ouvrage posthume de du *Freny*. C'est la même manière de conter, vive, legere, gaie; des expressions employées d'une manière nouvelle, mais agréable; le même art d'amener la Morale & de la faire goûter; des réflexions justes & fines sur les mœurs du siècle; des portraits bien frappez. Les amis de Monsieur de *Voltaire* disoient que son *Histoire de Charles XII.* étoit une belle Tragédie, & ils croioient la louer, comme si un Historien étoit maître de sa matière, jusqu'à pouvoir la disposer à son gré, changer l'ordre des tems, altérer la nature des faits, & qu'enfin il eût la même liberté qu'on a dans un Poëme ou dans un Roman. Nous aurions plus de raison de dire que le *Païsan parvenu* est une fort bonne Comédie. Il en a du moins la principale ver-

tu, qui est de réjouir & d'instruire par
 la censure du Vice. On en jugera par
 ce portrait d'une Dame. „ C'étoit une
 „ femme qui alloit aux spectacles, sou-
 „ poit en ville, se couchoit à quatre
 „ heures du matin, se levait à une heu-
 „ re après midi; qui avoit des Amans,
 „ qui les recevoit à sa toilette, qui y
 „ lisoit les billets doux qu'on lui en-
 „ voioit, & puis les laissoit trainer par
 „ tout; les lisoit qui vouloit.
 „ Madame chez elle ne passoit point pour
 „ coquette, elle ne l'étoit point non plus;
 „ car elle l'étoit sans réflexion, sans le
 „ savoir, & une femme ne se dit point
 „ qu'elle est coquette, quand elle ne fait
 „ point qu'elle l'est, & qu'elle vit dans sa
 „ coquetterie comme on vivroit dans
 „ l'état le plus décent & le plus ordi-
 „ naire. . . . Du reste, elle étoit bon-
 „ ne, généreuse, ne se formalisant de
 „ rien, familière avec ses domestiques,
 „ abrégeant les respects des uns & les
 „ révérences des autres; la franchise
 „ avec elle tenoit lieu de politesse. En-
 „ fin c'étoit un caractère sans façon.
 „ Avec elle, on ne faisoit point de fau-
 „ tes capitales, il n'y avoit point de
 „ reprimandes à essuier, elle aimoit
 „ mieux qu'une chose allât mal, que de
 „ se donner la peine de dire qu'on la
 „ fit bien. Aimant de tout son cœur
 „ la vertu, sans inimitié pour le vice;
 „ elle ne blâmoit rien, pas même la
 „ ma-

céda douze arpens de terre pour un oignon de Tulipe. Un autre retira en quatre mois soixante mille florins du louage d'un jardin, qui étoit fameux par la qualité des fleurs qu'il y avoit plantées. Les choses allèrent si loin que dans l'espace de trois années le trafic des fleurs en une seule ville de *Hollande* montoit à dix millions, & que l'Etat fut obligé de réprimer par un Placart ce pernicieux & infidèle commerce. Cette ordonnance renversa la fortune & les espérances des Vendeurs, dont la plupart étoient des Quvriers du dernier ordre, qui, attirés par l'idée flatteuse d'un gain considérable, avoient quitté leurs boutiques pour des jardins & fondoient déjà sur leurs profits une dépense fort au dessus de leur condition & des vues encore plus grandes que leur dépense. C'étoient les *Mississipiens* de ce tems-là.

Voilà les Gens sur lesquels roulent ces entretiens, qui sont fort agréables en *Flamand*. On vient de les renouveler par une seconde Edition. Ce qui nous fait croire qu'on a bien fait, c'est le prix des Hyacinthes qu'on a vendues publiquement l'année passée & cette année-ci. On en a mis ici une liste, selon laquelle les moindres de ces fleurs ont été vendues des dix, douze, quinze florins, tandis qu'il y en a eu telles qui ont coûté jusqu'à deux mille florins. Une

fureur aussi dommageable mérite bien qu'on la combatte.

IX.

ROMANS.

Les Cent Nouvelles nouvelles de Madame DE GOMEZ. A la Haye chez Pierre de Hondt 1734. in 12. Tom. III. pag. 384. Tom. IV. pag. 328. Et se trouve chez J. van Duren.

Tant d'Ouvrages que Madame de Gomez a écrits n'ont pu épuiser la fécondité de son imagination. Bien loin de là, les deux volumes, que nous annonçons, nous semblent fort au-dessus des deux précédens, & les deux, qui vont incessamment paroître dans ce païs-ci, sont du même goût. Ceux qui lisent pour s'amuser ne sauroient mieux faire que de les lire. Du moins ils s'amuseront utilement.

X.

HISTOIRE D'OSMAN Premier du nom, XIX. Empereur des Turcs & de l'Impératrice Aphendina Ashada. Par Madame DE GOMEZ. A Amsterdam aux dépens de la Compagnie 1734. in 12. Tom. I. pag. 346. Tom. II. pag. 292. Et se trouve à la Haye chez Jean van Duren.

Ce Roman de Madame de Gomez diffère de ses *Cent Nouvelles nouvelles*, en ce qu'il est historique. Du reste il a
avec

avance pour le défendre. Il n'avoit pas besoin d'excuse, & l'excuse qu'on lui prête n'est pas trop bonne. Si on a voulu faire un poème en prose, ce stile est à peu près comme il le falloit; & si on n'a pas eu cette intention, il n'y avoit qu'à ne pas faire parler un Philosophe Indien. Je viens donc à la conclusion de Monsieur de Castéra. Je confesse que je ne voi point dans son livre les aventures du quinzième siècle & presque aussi peu y voi-je des noms Grecs & Latins qui puissent me conduire au secret de ce Roman. Que signifient par exemple *Rosamidor*, *Sacri-fus*, *Libandre*, *Salvora*, *Tomilas*, *Armozinde*, *Gildor* & une infinité d'autres semblables?

Au reste je serois bien fâché que cette critique dégoutât Monsieur Castéra. Je sai qu'il étoit fort jeune quand il travailloit à cet ouvrage, & cet ouvrage même prouve qu'il peut faire quelque chose de beaucoup meilleur.

XIII.

HISTOIRE D'ESTEVANILLE GONZALEZ, surnommé le Garçon de bonne humeur, tiré de l'Espagnol par Monsieur LE SAGE. A Amsterdam aux dépens de la Compagnie 1734. in 12. Tome 1. pag. 381. Et se trouve à la Haye chez Jean van Duren.

On doit savoir gré aux Libraires d'Amsterdam d'avoir réimprimé cet Ouvrage. Ce n'est point qu'il soit égal au *Diable Boiteux*, ni à *Gil-Blas*. Il seroit difficile à Monsieur le Sage lui même de faire encore un Roman de

de cette force. Je croi même voir une fau-
 te dans le surnom de *Garçon de bonne humeur*
 qu'il attribue à son Héros. Du moins je ne
 trouve rien dans son Histoire qui lui méri-
 te ce titre par excellence. Mais un Roman
 peut être fort bon, sans être aussi bon que
 les deux que j'ai nommez, & celui-ci en est
 une preuve.

(1) En
 1646.

Monfieur le Sage dit qu'il l'a tiré, en par-
 tie, des aventures de *Gonzalez* écrites par lui
 même & imprimées à *Anvers* vers le milieu
 du siècle passé (1), & en partie des *Relacio-*
nes de la vida del Escudero Marcos de Obregon.

„ Qu'il ne doit pas être agréable par la nou-
 „ veauté seulement. Que ce n'est point un
 „ tissu de fictions à pure perte pour les mœurs.
 „ Qu'on y trouve des caractères & des le-
 „ çons de Morale cachées sous des images
 „ riantes. Enfin qu'il est parsemé de traits
 „ gais & de censures vives, dont toutes les
 „ Nations peuvent profiter “.

Je souscris à ce jugement, quoique Mon-
 fieur le Sage l'ait prononcé dans sa propre cau-
 se. Peut-être les volumes qui doivent suivre
 m'obligeront-ils d'en porter un plus favora-
 ble encore.

*Le manque de place nous oblige de réserver pour
 le volume suivant ce que nous avions dit de quel-
 ques Livres nouveaux & d'y renvoyer en même
 tems les Nouvelles Littéraires.*

5, malice de ceux qu'elle entendoit blâ-
 9, mer les autres. Vous ne pouviez
 3, manquer de trouver éloge ou grace
 3, auprès d'elle. Je ne lui ai jamais vû
 3, haïr que le crime, qu'elle haïssoit
 3, peutêtre plus fortement que person-
 3, ne. Au demeurant, amie de tout le
 3, monde, & sur tout, de toutes les
 3, foibleſſes qu'elle pouvoit vous con-
 3, noître“. De ces femmes-là ceux qui
 connoiffent la *France* ſavent qu'elle en
 eſt remplie, & que le ſexe y ſait joindre
 l'apparence & même les principes du
 déſordre avec l'horreur de la réalité.
 C'eſt dans elles molleſſe, indolence,
 défaut de réflexion, reſpect pour la mo-
 de, effet de l'éducation. Mais le vice
 s'offre-t-il à elles ſous des traits qui em-
 pêchent de le méconnoître, l'amour de
 la religion & de la vertu les rappelle à
 elles mêmes & les retient. On n'avoit
 pas encore travaillé que je ſache à ce
 portrait-là.

XII.

LE THEATRE DES PASSIONS ET DE
 LA FORTUNE, ou les *Avantures ſur-
 prenantes de Roſamidor & de Théo-
 glaphyre. Hiſtoire Australe. A Paris
 chez Saugrain 1734. in 12 pag. 352.*

Monsieur de Caſtera reconnoit dès la
 Préface de ſes *Avantures* qu'il n'a pas
 eû être obligé de ſe ſoumettre, en les

décrivant , à des loix fixes & immuables , & il allègue pour sa justification le titre même qu'il leur a donné , *Théâtre des Passions & de la Fortune*. Il dit qu'il s'est proposé pour unique règle de peindre les mouvemens qui agitent le cœur de l'Homme , & les accidens où ses foiblesses l'entraînent. Il s'excuse ensuite de ce que son style est un peu trop poétique sur ce que c'est un Philosophe Indien qu'il fait parler , & que les expressions figurées sont naturelles aux Orientaux. Il finit en déclarant que sous des noms Grecs & Latins il a rapporté des faits qui appartiennent à l'Histoire anecdote du quinzième Siècle.

Ce qu'il avoue des licences qu'il s'est données est véritable , s'il a voulu composer un Poème Epique. La raison qu'il en apporte est elle juste ? A ce compte - là , tout Poète Epique , tout Homme qui fait des Romans ; tout autre qui compose des Comédies , seroient dispensés des règles , ils décrivent comme Monsieur de Castéra les effets des passions & de la fortune. Il ajoute qu'il n'a eu d'autre vue que de dépeindre les passions humaines & les vicissitudes fâcheuses où souvent elles nous réduisent , & sans doute il a voulu prouver par là que son titre convient à son Ouvrage. Il conviendrait du moins tout aussi-bien à quelque autre Roman que ce soit. Je ne parle point du stile , ni de ce qu'on avance

T A B L E

D E S

A R T I C L E S

D E C E T T E

P R E M I E R E P A R T I E

D U T O M E X X I I .

- ART. I.** *S*uite de l'Extrait du *Droit de la Nature & des Gens du Baron de PUFFENDORFF*, par Mr. BARBEYRAC. Pag. I
- II.** *Histoire des Découvertes & des Conquêtes des PORTUGAIS dans le nouveau Monde*, par le P. LAFITEAU. 48
- III.** *ALCIPHRON, ou le PETIT-PHILOSOPHE.* 67
- IV.** *Traité des Bornes de la Puissance Ecclésiastique & de la Puissance civile.* 76
- V.** *Histoire des Révolutions d'Espagne*, du P. d'ORLÉANS. 101
- VI.** *Histoire de l'Etablissement de la Monarchie Françoisse dans les Gaules*, par Monsieur DU ROS. 130
- VII.** *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains & de leur décadence.* 156
- VIII.** *Essais de Théodicée*, par Mr. LEIBNITZ. 166
- IX.** *Second Extrait des Mémoires de BURNET.* 191
- X.** *Catalogue de Livres Nouveaux accompagné de quelques Remarques.* 207
- I. Expo-

TABLE DES ARTICLES.

I. Exposition de la Doctrine orthodoxe sur le Myſtere de la Trinité.	207
II. <i>Principes de l'Histoire par Mr. de JUVENEL.</i>	210
III. H. CANNEGISTERI Differtatio de Brit-tenburgo, &c.	212
IV. <i>Essais sur la Noblesse de France, par Mr. de BOULAINVILLIERS.</i>	215
V. <i>Conjuration de Nicolas Gabrini, par le P. DU CERCEAU.</i>	218
VI. <i>La vie de Philippe II. par GR. LETI.</i>	222
VII. <i>La vie du Chevalier ROBERT WALPOLE.</i>	223
VIII. <i>Entretiens sur l'aggrandissement & sur la ruine du commerce des Fleurs.</i>	225
IX. <i>Les cent Nouvelles nouvelles de Me. de GOMEZ.</i>	228
X. <i>Histoire d'Osman I. Empereur des Turcs.</i>	<i>ibid.</i>
XI. <i>Le Païſan parvenu, par Mr. MARIVAUX.</i>	229
XII. <i>Le Théâtre des Passions & de la Fortune.</i>	231
XIII. <i>Histoire d'Estevanille Gonzalez, par Mr. LE SAGE.</i>	233

On trouve chez J. van Duren un Recueil des Pièces politiques qui ont paru en feuilles volantes depuis 1727 ; & particulièrement celles qui ont été publiées à l'occasion de la Guerre présente : Volume in Quarto.

JOURNAL
LITTÉRAIRE
DE L'ANNÉE

M. DCC. XXXV.

TOME VINGT-DEUXIÈME,

, SECONDE PARTIE.

A LA HAYE,

Chez JEAN VAN DUREN,

M. DCC. XXXV.

T A B L E

D E S

A R T I C L E S

D E C E T T E

S E C O N D E P A R T I E

D U T O M E X X I I .

- ART. I. **E** *Lemens de Physique* par P. van MUSSCHENBROEK. Pag. 241.
- II. *Histoire critique de la Monarchie Française*, second Extrait. 260.
- III. *Essais de Theodicée*, par Mr. LEIBNITZ, second Extrait. 276.
- IV. *Histoire d'Angleterre* de Mr. DE RAPIN THOYRAS. continuée jusqu'au Règne de GEORGE I. Tomes XI. & XII. 295.
- V. *Lettre aux Auteurs de ce Journal*. 319.
- VI. *Devoirs de l'Homme & du Citoyen* du BARON DE PUFFENDORF, traduits par Mr. DE BARBEYRAC. 320.
- VII. *Mémoires de Mademoiselle DE MONTPENSIER*. 339.
- VIII. *Lettres sur les Anglois*, par Mr. DE VOLTAIRE. 346.
- Lettres Philosophiques* par M. DE VOLTAIRE. *ibid.*
- IX. *Histoire du Théâtre François*, Tome I. 367.
- X. *Ouvrages Politiques* de Mr. L'ABBÉ DE SAINT PIERRE. Tomes 6. 7. 8. 9. 371.
- XI.

TABLE DES ARTICLES.

XI. <i>Histoire Ancienne, par M. ROLLIN,</i> Tomes 6. & 7.	395.
XII. <i>Oeuvres diverses de Mr. ROUSSEAU,</i> <i>Nouvelle Edition.</i>	412.
XIII. <i>Vies des Hommes illustres de PLUTARQUE,</i> <i>par Mr. DACIER, Nouvelle Edition.</i>	418.
XIV. <i>Catalogue des Livres Nouveaux, ac-</i> <i>compagné de quelques Remarques</i>	434.
I. <i>Memoires de Mr. BURNET, Tomes 4 & 6.</i>	<i>ibid.</i>
II. <i>Etat abrégé de la Cour de Saxe, par Mr.</i> <i>LE BARON DE PÖLLNITZ.</i>	437.
III. <i>Le Cuisinier Roial & Bourgeois.</i>	438.
IV. <i>Mémoires secrets de la Cour de CHARLES</i> <i>VII.</i>	439.
V. <i>Phénix Conjugal</i>	440.
VI. <i>Cabinet des Fées Tome IX. ou les Voyages de</i> <i>Zulima.</i>	441.
VII. <i>Les Petits soupers de l'Eté, par Mr. DU-</i> <i>RAND.</i>	442.
VIII. <i>Histoire d'un Voiage Littéraire.</i>	443.
IX. <i>DIDON, Tragédie.</i>	448.
X. <i>Nouveau Théâtre François, Tome VI.</i>	450.
XI. <i>Description de Sicile.</i>	454.
XII. <i>Le Païsan parvenu, Troisième & Quatrième</i> <i>Partie.</i>	460.
XIII. <i>Avantures de la Duchesse d'Hanover.</i>	463.
XIV. <i>La Saxe Galante.</i>	464.
XV. <i>Mémoires du Baron de PÖLLNITZ.</i>	465.
XVI. <i>Amusemens des Eaux de Spa.</i>	466.
XVII. <i>Temple de la Tragédie, par le P. MARSY.</i>	467.
XVIII. <i>Bibliothèque Janséniste</i>	469.
XIX. <i>L'Ecumoire, par Mr. DE CREBILLON le</i> <i>Fils</i>	<i>ibid.</i>
XX. <i>Nouvelles Littéraires.</i>	470.

JOURNAL LITERAIRE

DE L'ANNÉE

M. DCC. XXXV.

ARTICLE PREMIER.

Elementa Physica conscripta in usus Academicos a PETRO VAN MUSCHENBROEK, c'est-à-dire, ELEMENS DE PHYSIQUE à l'usage des Etudians par PIERRE DE MUSSCHENBROEK. A Leyde chez Samuel Luchtmans 1734. grand octavo pag. 495. sans compter la Dédicace, la Préface, l'Errata, & la Table des Chapitres qui en contiennent dix. Ce Livre se trouve aussi à la Haie chez Jean van Duren.

Cet Ouvrage va enfin convaincre le Public que pour être bon Philosophe, *Reflexions générales sur ce Livre.*
Tome XXII. Part. II. Q phe,

phe, il n'est point du tout nécessaire d'être *Cartésien*. On y entre dans les détails les plus instructifs & les plus amusans, quoiqu'on n'y suppose aucun des Principes de *Descartes* & que même on y en combatte directement plusieurs. La prévention où nous sommes en *France* empêchera peut-être qu'un tel livre n'y soit d'abord goûté autant qu'il mérite de l'être. Mais il faut espérer que peu à peu on y reviendra de ses préjugés. Le sérieux & la bonne foi de Monsieur de *Muschenbroek*, qui exclut un vain babil, qui ne veut point qu'on se croie plus savant qu'on n'est en effet, qui défend d'abord de rien conclure d'une hypothèse, quand la cause des effets qu'on lui attribue n'est pas prouvée, mais seulement supposée, ce sérieux dis-je & cette bonne foi déplairont à bien des gens. On sera sur tout revolté, lorsqu'on verra rétablies dans ce Livre les opinions proscrites des *Peripatéticiens* sur l'extension & sur le lieu ou l'espace. Pourra-t-on même s'empêcher de rire, en voyant l'Auteur de ces *Elemens* s'appliquer à prouver en forme que ce qu'on appelloit autrefois *Espaces imaginaires* est aussi réel que les *Corps* mêmes qui y sont placez, que Dieu est le Créateur de l'un comme des autres, & que ces paroles de la Genèse, *Creavit Deus Cælum & Terram*, doivent être ainsi expliquées : *Dieu a créé l'Espace ou le Lieu,*

Et la Terre qui en occupe une partie ? Car, selon Monsieur de Musschenbroek, l'Espace n'est pas rempli ; s'il l'étoit le mouvement seroit impossible. C'est ainsi que les opinions se succèdent les unes aux autres & se renouvellent par une espece de circulation, dont il seroit pour le moins aussi difficile d'expliquer la cause, que de l'apparition subite & de la longue absence des Cometes.

Quoique les Principes généraux soient assez inutiles pour ce qu'on appelle la Physique proprement dite, qui n'est rien autre chose qu'une Science expérimentale, & que dans un sens il soit même impossible de les connoître & de les pénétrer parfaitement, je ne puis m'empêcher de faire quelques observations sur l'idée de l'Extension & du Lieu, que Monsieur de Musschenbroek veut établir sur les ruines de celles que Descartes nous en a données.

Les Philosophes, dit-il, ont recherché avec beaucoup de soin en quoi consiste l'essence du Corps. Ils appellent essence ce qui fait que le Corps est ou n'est pas. Pour la trouver cette essence, en formant des idées abstraites, ils ont essayé lesquelles ils pourroient rejeter sans cesser pourtant d'avoir l'idée du Corps, & croiant avoir trouvé qu'ils pouvoient le concevoir sans aucune autre propriété que l'étendue, ils ont prononcé qu'elle seule

Pag. 7.
Idée de
l'Auteur
sur l'extension & le
lien.

faisoit l'essence du Corps , puisqu'il se trouve là où elle est & qu'il ne se trouve point là où elle n'est pas.

Je ne puis, continue-t-il , être de leur sentiment pour plusieurs raisons , premièrement , parce que de cette attention , qui se fait à un seul attribut par l'abstraction qu'on fait de tous les autres , il ne suit point du tout que les autres ne puissent être sans lui & qu'il ne puisse être sans les autres. Par cette méthode je pourrai trouver un autre attribut , où je m'arrêterai , comme ces Messieurs se sont arrêtés à l'extension. Qu'on me mette sur la main une sphere pesante. Par abstraction je pourrai concevoir que sa pesanteur est toute dans son centre & je ne m'arrêterai qu'à l'idée de ce centre. Pourrai-je conclure de là que l'essence du Corps consiste dans sa gravité ?

En second lieu , nous ne pouvons pas encore démontrer que tout ce qui est dans le Corps nous est connu. Nous ne savons point ce qui le constitue. Quoique je trouve huit attributs dans le Corps , il ne s'ensuit pas que le Corps n'en ait point d'autres , sans lesquels son existence ne soit pas plus possible que sans les huit que je connois. Supposez qu'une chose doive avoir cent attributs inséparables l'un de l'autre , prenez en dix , aurez vous pour celà la chose qui doit en avoir cent ? Non sans doute , & , quoique vous conceviez

ceviez ces dix attributs réunis, la chose qui doit en avoir cent existera-t-elle pour celà? Ces dix attributs feront une chose, mais non celle qui doit en avoir cent. Or il en est de même du Corps. Il n'est point qu'il n'ait tous les attributs qu'il doit avoir. Nous ne les connoissons pas tous, du moins nous ne sommes pas sûrs de les connoître. Nous ne connoissons donc point la nature du Corps.

En troisieme lieu, si l'extension est l'essence du Corps, il faut qu'elle contienne toutes ses propriétés & qu'on puisse les en déduire, comme on déduit toutes les propriétés du Cercle & du Triangle de leur nature. Mais comment la solidité, la résistance au mouvement, la mobilité, la gravité sont-elles contenues dans l'idée de l'extension? Qu'on la médite, qu'on la développe tant qu'on voudra, on ne trouvera aucune connexion entre elle & les autres propriétés du Corps. Enfin je démontrerai qu'il y a un Espace étendu qui n'est point corporel & qui est tout à fait distingué du Corps. Or il est impossible que deux choses tout à fait différentes aient la même nature.

Par ces raisonnemens de Monsieur *Musschenbroek*, toutes les idées claires de *Descartes* & des *Cartesiens* sont anéanties. Il n'est plus vrai que ce qu'on conçoit clairement & distinctement appartenir à l'essence d'une chose, lui apparten-

*Reflexions
d. J. sur
cette idée.*

ne en effet. Car cette prétendue clarté se dissiperoit peut-être, si on connoissoit distinctement tous les attributs, puisqu'il pourroit s'en trouver qui fussent incompatibles avec ceux qu'on croit y voir. Que dis-je? Ce ne sont pas seulement les idées claires de *Descartes* qui sont anéanties. Mais il n'y a plus d'idées générales, ni de définitions, & la science consistera uniquement dans des connoissances expérimentales. Ainsi, quand jedis que l'Homme est un Animal raisonnable, que Dieu est un Esprit infini en tout genre de perfections, c'est un vain langage que je parle, parce que, si je ne connois point tous les attributs dont l'assemblage les forme, l'ignorance d'un seul me rend inutile la connoissance de tous les autres. Puis-je même assurer que la Matière n'est pas capable de pensée & de sentiment? C'est aux Cartésiens & aux autres Philosophes à se démolir de ces embarras, ou à en revenir aux élémens qu'on leur enseigne. Pour moi, je me contenterai de proposer quelques difficultez contre la démonstration que Monsieur *Mussabroek* prétend avoir donnée de l'existence d'un Espace, qui n'est, ni corps, ni même corporel. La voici.

C'est qu'il dit
sur l'espace.
P. 30.

On peut se former l'idée d'un Espace vuide. Il n'y a qu'à concevoir deux points qui ne se touchent pas. L'Espace qui sera entre ces deux points formera
une

une ligne; que deux autres points forment une autre ligne: ces deux lignes formeront une superficie: Une de ces deux lignes, au dessous ou au dessus de laquelle on en formera une autre, donnera la profondeur. Ainsi on aura l'idée d'un Espace capable de contenir un Corps solide, c'est-à-dire avec ses trois dimensions. Si les points qui forment la longueur, la largeur, la profondeur de l'espace qu'on a conçu, sont supposés s'éloigner à l'infini, n'aura-t-on pas l'idée d'un Espace immense? Et si on vient à bout d'effacer de cette idée les superficies qui le bornent, n'aura-t-on pas l'idée d'un Espace infini? Or l'Espace conçu de cette façon est vuide

de l'autre.

Non seulement on peut se former l'idée de l'Espace sans Corps, mais il peut

être. Imaginons nous que Dieu ait renfermé toute la Matière dans deux globes qui se touchent en un seul point : L'espace qui sera entre ces deux globes, par rapport à leurs autres parties qui ne se touchent point, sera assurément vuide, puisqu'on a supposé que tous les Corps & toute la Matière y sont renfermez. Or Dieu ne peut-il pas le faire & cette supposition est elle chimérique ?

*Preuves de
l'existence
du Vuide.*

Le Vuide est intelligible, il est possible, ce n'est pas assez, il existe & même, supposé qu'il y ait des corps, il existe nécessairement. Monsieur *Musschenbroek* le prouve par quantité de raisons. Qu'il y ait deux corps parfaitement solides, qui se touchent par leur superficie, & qu'on les sépare tout d'un coup & en un instant, dans cette séparation il y aura nécessairement du vuide, puisqu'il est impossible d'imaginer que le fluide qui environne ces deux solides, ne parcoure les bords de leurs superficies, avant que d'arriver au centre. Par conséquent il y aura un tems où il se sera trouve quelque espace vuide.

Autre preuve. Toutes les particules des corps sont figurées, & si nous examinons un monceau de sable, nous trouverons que la plupart des grains ont des figures différentes. Supposons qu'une matière fluide remplisse exactement leurs pores & les intervalles que forment nécessairement leurs figures irrégulières. Est-

il

il possible qu'en agitant ce monceau de sable, de maniere qu'aucun grain ne reste dans la situation qu'il avoit auparavant, est-il possible dis-je, au milieu de tous ces mouvemens, que le fluide soit toujours prêt à remplir exactement les pores & les intervalles? Et ce fluide lui même, étant agité, ne forme-t-il pas des espaces vuides, qu'il ne peut remplir?

Troisième preuve. Sans Vuide, c'est-à-dire, sans un Espace corporel, qui ne soit point Corps, le mouvement est impossible. La grandeur du Monde est immense. L'Astronomie démontre qu'il est des étoiles, dont la distance de la Terre est si grande qu'il faudroit, pour la parcourir, autant de coups de canon qu'on en pourroit tirer pendant le nombre prodigieux d'années exprimé par ces douze chiffres, 104166666636. Si ce grand espace est tout rempli de corps, il faudra pour remuer le doigt que ces corps soient tous en mouvement. La résistance qu'ils opposent au mouvement sera immense & ne pourra être surmontée que par une force infinie. Notre force ne l'est pas. Nous ne pourrons donc faire aucun mouvement. L'expérience montre le contraire. Il faut donc qu'il y ait du vuide & même qu'il y en ait une grande quantité.

Quatrième preuve. Un corps qui se remuë dans le vis-argent éprouve une très-grande résistance. Celle qu'il éprouve

ve dans l'eau est quatorze fois plus petite. Celle de l'air est dans la proportion de 14000 à 1. Si ces différens fluides n'avoient point d'intervalles vuides, le même corps y trouveroit la même résistance, puisqu'il auroit dans eux tous une égale quantité de matiere à mettre en mouvement.

Cinquième preuve. Supposez deux sphères qui se touchent & qui nagent dans un fluide. Supposez qu'une des deux parcoure un espace égal à son diamètre. Le fluide ne peut pas parcourir un plus grand espace. Ces deux sphères se touchant & marchant d'un pas égal, ce qui arrive à l'une arrive nécessairement à l'autre, de manière que les deux fluides, ne parcourant qu'un espace égal à leurs diametres, ne se joignent point & laissent nécessairement entre eux un espace vuide, qui est le complément des deux diametres par rapport à la circonférence, c'est-à-dire un peu plus d'un tiers, le diamètre étant à la circonférence comme 7. à 21.

Jugement
d. 3. sur
ces preuves.

C'est ainsi que Monsieur *Musschenbroeck* réalise les espaces imaginaires. Il en a une idée claire, il ne voit point pourquoi Dieu ne les auroit pas créés, il voit même qu'il a été impossible qu'il ne les ait pas créés dans l'hypothese qu'il voulut créer des Corps. Ses preuves sont subtiles, elles paroissent solides, & si elles ne

ne sont pas tout à fait convaincantes, elles sont infiniment embarrassantes & capables de produire le doute & l'incertitude sur ce qu'on croioit le mieux savoir.

Ne pourroit-on pas pourtant dire que l'Espace n'est pas plus distingué du Corps existant que la durée, & que, comme il seroit absurde de dire que la durée d'un Corps a été créée, il ne l'est pas moins de dire que l'Espace l'a été? En effet l'existence d'un Corps & l'existence d'un Espace sont aussi absolument la même chose que l'existence & la durée. Et cette conséquence, *un Corps est : donc il y a de l'Espace*, est aussi nécessaire & aussi identique que celle-ci, *Il est un Corps : donc il y a de la Durée*. De même donc que toutes les imaginations & abstractions qu'on pourroit former sur la Durée ne la réaliseroient point & ne la distingueroient en rien de l'existence, de même toutes les imaginations & abstractions qu'on peut former sur l'Espace ne le réalisent point & elles ne le distinguent pas de l'existence d'un Corps, puisque l'Espace est aussi réellement l'existence d'un Corps que la Durée, & qu'il y a autant de contradiction à dire que l'Espace est sans le Corps ou le Corps sans l'Espace, qu'il y en auroit à dire que l'existence est sans durée ou la durée sans existence. Et certes les opérations que fait Monsieur *Muschensbroek* pour s'imaginer un Espace sans Corps, on pourroit les faire pour s'imaginer

ner une durée sans aucun objet existant. Il n'est donc pas vrai que l'imagination soit une vraie conception, ou, si on vouloit chicaner sur cette expression, il n'est pas vrai que tout ce qu'on conçoit soit possible.

*Suite des
reflexions d.
J.*

Ce que je dis n'ôte pas le spécieux des raisonnemens que je combats, mais il en ôte le solide, & , quand il seroit vrai qu'on ne pourroit répondre clairement à quelque difficulté particulière, il ne suivroit pas qu'elle fût réelle. Par exemple, que Dieu anéantisse tout ce qui est dans une chambre, n'y aura-t-il pas de l'espace, & les murailles ne seront-elles pas dans la même distance qu'elles étoient auparavant? Il n'y aura rien dans cette chambre. Or le rien n'est capable d'aucune propriété, d'aucune attribution. Il n'y aura pas plus d'espace dans cette chambre qu'il y aura de durée, puisque l'un & l'autre sont également identifiés avec l'existence des corps anéantis. Avant la création du Monde, il n'y avoit donc ni lieu ni tems. C'est ce que la Genèse exprime d'une manière sublime par ces paroles : *Au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre.* C'étoit véritablement au commencement, puisqu'avant celà il n'y avoit rien. *In principio creavit Deus Cælum & Terram.* Il n'a pas eu besoin d'une action particulière pour les produire, puisqu'ils ne sont rien autre chose que les Êtres qu'il a créés, qu'ils ne sont point

point distinguez de leur existence, & que ce qu'est le Tems par rapport à l'existence de tout Etre, l'Espace l'est par rapport à l'existence du Corps.

Il est sans comparaison moins difficile de répondre aux autres argumens, qui ne sont que subsidiaires, si je puis m'exprimer de la sorte. Si l'action qui sépare les deux plans est momentanée, pourquoi celle du fluide ne le fera-t-elle pas? Est-il plus difficile ou plutôt n'est-on pas aussi libre d'admettre un Corps parfaitement solide que d'admettre une Matière parfaitement fluide? Faut-il admettre du vuide pour la lumière, ou une force invincible dans le corps lumineux? Pour le mouvement il n'est pas nécessaire que tous les corps se remuent. Il suffit que quelques-uns cedent & se divisent. Un globe en mouvement se meut selon toute sa circonférence. Ainsi la mesure du mouvement du liquide qui l'environne n'est point son diamètre, mais sa circonférence, & le plus ou le moins de célérité de ce fluide se comprend aussi aisément, ou aussi difficilement, que le plus ou le moins de célérité de l'extrémité des rayons d'une roue, qui dans le même tems parcourent un espace bien plus grand que celle qui est engagée dans le moyen & qui par une suite nécessaire a un mouvement bien plus rapide.

Du reste je ne comprend pas ce que c'est
que

que le *vis inertia*, que ce savant homme suppose & dont il fait un si grand usage. J'aimerois autant les qualitez occultes des *Peripateticiens*, ou les certaines particules des *Cartesiens*. Aussi ces mots *vis inertia* je les ai traduits par résistance au mouvement. Or je ne connois que la gravité des Corps qui les fasse résister au mouvement, sans laquelle, indifférents d'être dans telle ou telle situation, ils se laisseroient mettre là où on voudroit. L'inaction, le non-mouvement par lui même ne résiste pas à l'action & au mouvement.

Tout ceci fera comprendre qu'il est pour nous dans la Nature des mystères incompréhensibles, que, souvent pour éviter une obscurité, on se jette dans d'autres, & que la signification de ce mot *Démonstration*, si souvent répété par les Philosophes, est rarement remplie; si ce n'est lorsqu'ils entreprennent de prouver que nous ne savons rien, du moins fort peu de chose, & que les sentimens de ceux qui les ont précédés ne sont point appuyez sur des argumens invincibles. Il en est en matière de Connoissances comme en matière de Mœurs. Celui-là est le plus habile qui s'éloigne le plus du faux, comme celui qui a le moins de vices est le plus parfait.

Eloge de,
l'Auteur.

Quoique je prenne la liberté de proposer quelques objections & que je fasse ces réflexions, je ne puis qu'admirer Monsieur

sieur *Masschenbroek*. C'est un esprit solide, pénétrant, judicieux, qui d'un coup d'œil découvre le foible de chaque système. Je suis même persuadé qu'il voit le foible du sien & qu'il l'attaqueroit lui-même mieux que personne ne pourroit le faire. Son Ouvrage mérite infiniment d'être lu & médité. Je n'en ai point trouvé en ce genre qui fût plus à mon gré. Ce qu'il prétend n'avoir écrit que pour les Commencans a dequoi exercer les plus grands génies. Ils y trouveront également à apprendre bien des choses qu'ils ignorent, & à en desapprendre beaucoup d'autres qu'ils croioient savoir.

Après avoir répondu à je ne sai combien de questions curieuses sur différens effets du feu & de la chaleur, Monsieur

Son sentiment sur la Nature du feu.

Masschenbroek examine ce que c'est que le

Fig. 289.

feu & si c'est un corps d'une espèce particulière. Il est pour l'affirmative, parce que le feu se répand également dans les autres corps & dans les lieux qui les environnent, parce que jusqu'à présent on n'a pu trouver d'autre cause de cette propriété, & qu'au-

ve que le feu ait
 xps, même ceux
 servent de nour-
 le feu lui-même
 , il ne produit

U n'y a pourtant

*Examen
 par le J.*

que le feu qui puisse produire du feu.
 Que de préjugés détruits! On avoit cru
 jusqu'à

jusqu'à présent que le feu consistoit dans un mouvement violent & turbineux de parties dures & aiguës , par conséquent pénétrantes & capables de diviser les autres corps , que le feu même croissoit à proportion que ce mouvement se communiquoit à un plus grand nombre de parties , en un mot qu'il croissoit à proportion qu'il avoit plus d'alimens. On s'est trompé. Le feu est un corps particulier , qui se nourrit sans changer en sa substance les alimens qu'il prend , qui produit quelque chose qui lui ressemble , mais qui n'a point la même nature , de manière que dans un incendie il n'y a de vrai feu que l'étincelle qui l'a commencé , & peut-être ce qui étoit caché & enveloppé dans les différentes matières que l'incendie consume. D'où il suit que réellement le feu est un des élémens & qu'apparemment il a quelque part sa sphère. C'étoit le sentiment de quelques anciens Philosophes , que les Modernes avoient abandonné & qu'on remet aujourd'hui en honneur.

*Ce que
l'Auteur
dit du froid ,
examiné.
Pag. 270.*

Le froid , selon le même Savant , n'est précisément que l'absence du feu , comme les ténèbres ne sont précisément que l'absence de la lumière. L'absence de la lumière ne cause point de douleur. Le froid en cause & produit bien d'autres effets positifs. Il faut donc qu'il y ait autre chose dans le froid que l'absence du feu , puis-
que

que l'absence d'une cause ne produit rien que la cessation des effets que cette cause produisoit.

La lumière est aussi un vrai corps d'une subtilité infinie, ses rayons sont presque aussi délicats qu'une ligne mathématique. Le trou, que fait une aiguille à un papier, au moien duquel on peut voir la quatrième partie du Ciel & l'Horizon qui y répond, en est une preuve sûre.

*Ce qu'il dit
de la lumière.
Pag. 272.*

La longueur des rayons, est presque infinie. Elle s'étend depuis le Soleil, c'est peu, depuis les Etoiles fixes jusqu'à nos yeux. Si ces rayons pour venir à nous, ne passaient pas par de grands espaces vuides, il seroit impossible qu'ils conservassent assez de force pour faire sur nous quelque impression. Il pourroit bien être que depuis l'air jusqu'à l'atmosphère des Planètes & des Etoiles il n'y eût rien. La lumière n'est autre chose que l'abondance du feu portée dans nos yeux par des lignes droites. Car le feu a certainement du mouvement & il en communique au corps à quoi il s'attache. Enfin tout ce qui est brûlant & luisant se consume, ce qui ne peut arriver que par l'émanation de la lumière & de la matière brûlée.

Par le moyen d'un miroir ardent concave, nous ôtons aux rayons du Soleil leur parallélisme, ce qui seroit impossible, s'ils n'étoient en mouvement. Tous

les autres changemens que nous faisons souffrir à la lumière par le moyen de divers instrumens prouvent la même chose.

Fig. 275.

De là vient la ruine du système de l'ingénieur *Descartes*, qui a cru que la matière lumineuse étoit répandue dans l'univers, que cette matière par une de ses extrémités étoit pressée par le corps lucide, & que l'œil sentoit cette pression, qui faisoit dans lui la sensation de la vue. Selon ce sentiment, il n'y auroit jamais de tenebres, parce que cette pression se feroit toujours, lors même que le Soleil seroit sous l'horizon, puisqu'un liquide enfermé dans un vase ne peut être pressé qu'il ne le soit en tout sens.

Reflexion
d. 3.

Quoique je ne sois point *Cartésien* & que je ne me sois attaché à aucun système, ayant compris de bonne heure qu'il étoit impossible d'en trouver un véritable, il me semble que les parties lumineuses peuvent être pressées par le Soleil vers la terre, quand il est sur notre horizon, & qu'elles ne le peuvent pas quand il est dessus, & je ne puis m'empêcher de dire que l'argument pris d'un liquide enfermé dans une bouteille me paroît bien foible. La matière lumineuse, selon Monsieur *Muschenbroek*, est parfaitement fluide & il se peut faire qu'elle soit muée dans un sens, quoiqu'elle ne le soit pas dans un autre, elle n'a rien dans elle même qui exige que le mouvement communiqué à une

une de ses lignes, si je puis ainsi parler, se communique aux autres. L'endroit du système de Monsieur *Masschenbroek* qui ruine absolument celui de *Descartes*, c'est les espaces absolument vuides qu'il admet entre nous & le Soleil & les autres corps lumineux.

Rien n'est plus ingénieux que l'opération que fait l'Auteur, pour prouver la subtilité, & si je pouvois le dire, la *ré-* pag. 276.
minité des raisons du Soleil. Elle est infiniment au-dessus de celle d'une partie d'un grain que ces chiffres expriment $\frac{1}{34794121}$ d'où il suit peut-être, ajoute-t-il, que le rayon entier ne pèse pas un grain. C'est-là ce qu'on appelle éplucher de près la Nature.

Ce Livre contient quantité d'autres calculs non moins curieux & plus utiles. *Jugemens sur ce Livre.*
La table des poids des différens corps, ou plutôt de leur gravité spécifique, peut p. 203.
être d'une utilité infinie, aussi bien que celle des déclinaisons de l'aiman & des tems où certaines espèces de vent ont accoutumé de régner sur différentes mers. Il en est de même de la description de l'œil & de la manière dont la lumière y passe & y peint les objets. En un mot tout ce qui regarde le détail de la Nature, fondé sur des expériences faites & répétées avec soin, est excellent, & digne de l'attention & de l'étude de tous ceux qui s'appliquent à ces sortes de Scien-

ces. Il est écrit avec justesse, avec précision, &, ce qui est infiniment estimable, avec toute la clarté possible. Je voudrois pouvoir dire le même des principes généraux. Mais, quoique je ne le dise pas & que je ne les croie point au dessus de toute contradiction, j'avoüe que peut-être ils sont vrais, qu'ils sont bien liez, qu'ils se suivent, qu'ils se soutiennent & qu'ils valent du moins ceux que les autres ont établis. Et ce seroit une injustice criante de blâmer un Auteur précisément parce qu'il ne passe point les bornes, que Dieu & la Nature semblent avoir prescrites à l'Esprit humain.

ARTICLE II.

Suite de l'Extrait de L'HISTOIRE CRITIQUE DE LA MONAR- CHIE FRANÇOISE.

Nous n'aurons aucune peine à tenir la parole que nous avons donnée dans le Journal précédent. Il n'est presque aucune page de ces trois volumes, qui ne fournisse à nos réflexions plus de matière que nous ne souhaiterions. Notre méthode sera de citer d'abord le passage de l'Auteur & d'y faire ensuite nos remarques (1). „ A la fin du quatrieme Siecle les
„ Gau-

(1) T. I. pag. 2.

„ Gaulois qui depuis près de cinq cent
 „ ans vivoient sous la domination de Ro-
 „ me étoient devenus Romains , il n'y
 „ avoit plus alors aucune différence sen-
 „ sible entre les habitans des Gaules &
 „ les Habitans de l'Italie “.

Il n'y avoit que la *Gaule Narbonnoise* & que la *seconde Lionnoise* qui fussent Provin-
 ces *Romaines*. Les autres Peuples suivoient
 leurs loix , ils ne paioient aucun tribut aux
Romains, ils ne frapportoient point de mé-
 dailles en l'honneur des Empeteurs , ils
 n'étoient pas même leurs Alliez. *Pline*
 fait le détail de ceux qui étoient restez li-
 bres après que *César* eut parcouru les *Gau-*
les, & de ceux qui étoient leurs tributai-
 res & leurs alliez. *In Belgica quidem Ner-*
vii liberi, Sueffiones liberi, Ulmanetes li-
beri, Treviri liberi, in Lugdunenfi Hedui fœ-
derati, Remi fœderati, Meldi liberi, Secu-
fiani liberi, in quorum agro Colonia Lugdu-
num. In Aquitania Santones liberi, Bituri-
ges liberi cognomine Ubisci & qui Lubi ap-
pellantur, denique Arverni liberi. (2) Si ce
 témoignage de *Pline* a lieu , toutes les
 conjectures , toutes les réflexions de
 Monsieur l'Abbé du Bar, tombent d'elles
 mêmes.

Liberté des
Gaulois dé-
pendue con-
tre Mr.
l'Abbé du
Bar.

„ Environ cent cinquante ans après, Ca-
 „ racalla donna le droit de Bourgeoisie à
 „ tous les citoiens des différens Etats
 dont

Qu'ils ne
suivoient
pas le droit
Romain.
ib. p. 5.

(2) Lib. 4. Sect. 31. 32. & 33.

„ dont l'Empire étoit composé „
 Le droit Romain devint par là dans toutes les *Gaules* le droit commun. Selon *Plin* (1), c'est *Vespasien* qui rendit commune cette prérogative autrefois si rare. Du droit de Bourgeoise accordé, il ne suit nullement l'assujettissement aux mêmes loix & aux mêmes coutumes.

pag. 10.

„ On parloit dans toutes les *Gaules* la
 „ langue latine. Quand le latin cessa d'être
 „ une langue vivante dans les *Gaules*,
 „ les habitans s'en seront tenus à leur
 „ langue vulgaire, à celle de leurs
 „ Pères „

Que le Latin n'étoit point chez eux la langue vulgaire.

Quelle différence y-a-t-il entre une langue vulgaire & une langue vivante ? Si le *Latin* avoit été dans les *Gaules* une langue vivante, toutes les *Gaules* parleroient la même espèce de langue qui s'est formée, pour ainsi dire, du début de la langue latine. L'exemple des *Bas-Bretons* montre combien il est difficile qu'un Peuple oublie sa langue naturelle. Ce qui a rendu le *Latin* commun, ce n'est pas l'Empire *Romain*. C'est le Christianisme dont les Ministres furent *Romains*, qui firent de la langue *Latine* la langue de la Religion. La *Grèce* & l'*Asie* ont été plus longtems & plus constamment soumises à l'Empire *Romain*. On ne voit pourtant pas que la langue *Latine* y soit devenue vivante & dominante.

(1) Lib. 3. Sect. 4.

„ Il est certain que les Empereurs Ro-
 „ mains étoient alors des Souverains des-
 „ potiques & qu'ils étoient revêtus de
 „ tout le pouvoir législatif. . . On pu-
 „ blioit à chaque mutation de Souverain
 „ la Loy Roiale, en vertu de laquelle le
 „ Senat & le Peuple Romain prêtoient
 „ le serment de fidélité à un Prince, qui
 „ regnoit ensuite légitimement & cessoit
 „ d'être un Tyran, de quelque manière
 „ qu'il eût été proclamé Empereur. C'é-
 „ toit dans l'Empire d'Occident la partie
 „ du Peuple & du Senat Romain qui é-
 „ toit demeurée à Rome, & dans l'Em-
 „ pire d'Orient la partie de ce Peuple &
 „ du Senat qui avoit été transférée à
 „ Constantinople. Il n'y avoit donc plus

pag. 19.
 40.

Quel étoit
 le pouvoir
 des Empereurs Ro-
 mains.

l'étendue du commandement & de la juridiction. Il est étonnant que, depuis la prétendue division de l'Empire, on ne voie plus de médailles *Grecques* frappées en l'honneur des Princes, qu'on dit y avoir régné en particulier, & plus étonnant encore que l'inscription de toutes ces médailles soit *Latine*, & que ces lettres C. O. N. O. B. soient sur ces médailles l'unique fondement de l'Empire de *Constantinople*.

Que les Gaulois se gouvernent en Peuple libre.

Pour ce qui regarde les Assemblées des Peuples, il est visible que ceux, qui n'étoient qu'alliez du Peuple *Romain*, se gouvernoient & se taxoient eux mêmes, quand il falloit remplir les conditions de l'Alliance. A plus forte raison les Peuples qui étoient resté libres avoient-ils les mêmes droits. Ainsi ce, que dit Monsieur l'Abbé *du Bos* ne peut être vrai que de quelques parties des *Gaulles* en particulier, & le plus qu'on puisse prétendre à cet égard, c'est qu'elles étoient à l'égard des *Romains*, ce que les Cercles d'*Allemagne* sont aujourd'hui par rapport à l'Empire.

pag. 52.

„ Nous voyons que dans les trois Siècles écoulez depuis *Auguste* jusqu'à
 „ *Constantin* plus de cent Gouverneurs
 „ de Provinces se sont fait proclamer
 „ Empereurs. Parmi les cinquante Prin-
 „ ces, qui ont rempli le Thrône depuis
 „ *Auguste* jusqu'à *Constantin*, on comp-

„ 10

„ te plus de vingt de ces Ufurpateurs heu-
 „ reux, qui avoient été reconnus par le
 „ Peuple Romain. On ne trouve point,
 „ dans la liste de ces Empereurs, qui aient
 „ succédé à leurs prédécesseurs, comme
 „ leurs Fils, soit adoptifs, soit natu-
 „ rels “,

Ce n'est point sur les médailles que ce-
 là se voit, & on peut assurer que le con-
 traire s'y voit avec quelque sorte d'évi-
 dence, de manière pourtant qu'il paroît,
 que ces médailles mal entendues ont don-
 né occasion aux fables dont l'Histoire
 des Empereurs *Romains* est remplie.

*Erreurs
causées par
les médailles
des Empe-
reurs Ro-
mains,*

„ Il n'y avoit que douze cent Soldats
 „ Romains dans l'intérieur du Pais. Jo-
 „ sephe fait dire aux Juifs par le jeune
 „ Agrippa, lorsqu'il les harangua pour les
 „ dissuader de se revolter contre les Ro-
 „ mains, “ *les Gaules obéissent à douze cent
 Soldats seulement de cette Nation, aujour-
 d'hui la Maitresse du Monde, qui est un nom-
 bre qui n'égale pas presque celui de leurs
 Villes. (1)*

Apparemment que *Josephe* a voulu di-
 re douze cens Officiers Romains, & assu-
 rément l'étendue des *Gaules* depuis le
Rhin jusqu'au grand Océan & aux *Al-
 pes* & aux *Pyrenées* n'en demandoit guer-
 res moins. Car comment croire que
 douze cent Soldats fussent à contenir
 tant de Nations?

*Passage de
Josephe
examiné.*

„ Les

(1) Guerre des Juifs liv. 2. ch. 8.

Pag. 101.

„ Les Sols d'or du bas Empire & ceux
 „ de nos premiers Rois, qui sont de la
 „ même valeur, passeroient aujourd'hui,
 „ s'ils étoient encore de mise, pour environ
 „ quinze livres tournois. Ainsi chaque
 „ Gepide touchoit par semaine tant qu'il
 „ étoit en route environ quarante cinq
 „ livres. *In auro tres solidos per hebdoma-*
 „ *das eligimus destinare* “. (1)

Examen
 d'un passage
 de Cassiodo-
 re.

Plus l'argent est devenu commun, plus
 son prix a diminué par rapport à l'achat
 des choses nécessaires à la vie, de sorte
 que ce qui étoit autrefois une somme
 considérable ne l'est plus aujourd'hui. Il
 falloit donc que l'argent fût bien com-
 mune en ces tems-là, pour qu'un Prince
 aimât mieux donner à chaque Soldat
 quarante cinq livres par semaine, que
 de leur faire fournir l'étape en nature
 sur leur route.

Pag. 493.

„ Dès que l'
 „ Aëtius dit à
 „ conseille de re
 „ chemin de vot
 „ que quelqu'un
 „ tonne dans un
 „ & ne s'y fasse
 „ dant de vous.
 „ à cet avis, par
 „ le premier à s
 „ son Pere. Aëti
 „ semblable ruf

l'au-

(1) Cassiod. lib. 5. Epistola 2.

(2) Il s'agit de la défaite d'Attila.

„ l'auroit tenu le Roi des Francs qui
 „ étoient dans son Camp. Ainsi Aëtius,
 „ devenu entièrement le Maître de sa
 „ conduite, ne songea qu'à faire le plus
 „ grand butin, qu'il lui fut possible de
 „ ramasser sur le champ de bataille, &
 „ à l'emporter avec lui. Pour Attila,
 „ il reprit le chemin de ses Etats, où il
 „ n'arriva qu'avec très-peu de monde “.

Qui pourra croire que le butin reste sur le champ de bataille, & que deux Al- Autres re-
cits crisi-
ques.
 liez se retirent sans le partager? Quoi!

Aussi-tôt après la bataille, deux Corps d'Armée se separent. D'ailleurs quel étoit donc ce butin resté sur le champ de bataille? Le camp d'*Attila* n'avoit point été forcé, il ne le fut point. C'étoit là pourtant où étoit le butin. Sur le champ de bataille il ne pouvoit y avoir que des morts, des mourans, des armes. Enfin quelle marche fait on faire à *Attila*! Des rives du *Pont Euxin* à *Orleans* il y a au-moins quatre ou cinq cent lieues. Il avoit à passer le *Danube*, le *Rhin*, la *Mense*, la *Moselle*, la *Seine*. Une Armée de quatre ou cinq cent mille hommes au moins peut-elle en quatre ou cinq mois faire une pareille marche? Où prendre des vivres? Ce n'est pas tout, *Attila* est battu & extrêmement affoibli. Il retourne cependant dans ses Etats, sans que les Peuples, qu'il a pillés à son passage, s'y opposent, & dès l'année suivante,

il

il est en état d'envahir l'*Italie*, qui ne doit son salut qu'à l'efficace miraculeuse du discours d'un Pape (1). On le dit hardiment, les Romains mêmes, quelque incroyables qu'ils soient, sont plus vraisemblables.

Tom. 2.
pag. 3.

„ Constantin le grand fit entre ses enfans un partage permanent & durable.
„ Ce fut après lui qu'on vit la Monarchie Romaine divisée en autant d'Etats qu'il y avoit d'Empereurs “.

Remarques
d. J. sur
les Empires
d'Orient &
d'Occident.

On l'a déjà dit, tout ceci est imaginé d'après les médailles mal entendues. C. O. N. O. B. qu'on y voit sont le fondement de l'Empire de *Constantinople*. Quelle étoit la Capitale des autres Empires qu'on érige ici ? Si l'Empire étoit partagé, pourquoi chaque Empereur ne s'intituloit-il pas l'un Empereur d'*Orient*, l'autre Empereur d'*Occident* ? Si l'Empire étoit héréditaire, comment les Empereurs souffroient-ils que des Etrangers y fussent élevez ? Dès qu'ils l'avoient souffert, ne perdoient-ils pas leur droit ? Cette supériorité de l'Empire d'*Orient* sur celui d'*Occident* n'a aucun fondement solide. Quand même les faits qu'on cite seroient vrais, ils ne prouveroient pas plus cette autorité imaginée, que certains faits prouvent l'autorité des Papes à établir ou à déposer les Rois.

pag. 5.

„ Tous les citoyens du partage d'O.
„ rien

(1) Saint Leon dix le Grand.

„ rient furent toujours réputez Regnico-
 „ les & capables de toute sorte d'emplois
 „ dans le partage d'Occident, & ceux du
 „ partage d'Occident, furent toujours
 „ traités aussi favorablement dans le par-
 „ tage d'Orient. . . On vivoit dans l'un
 „ & dans l'autre Empire sous les mêmes
 „ loix civiles. L'Empereur d'Orient &
 „ celui d'Occident étoient regardez, non
 „ pas comme deux Souverains étrangers
 „ l'un à l'égard de l'autre, mais comme
 „ deux Collegues “.

On veut bien croire que cette union a duré quelque tems. Mais il est impossible qu'elle ait duré longtems, à moins que ces Empereurs ne fussent eux mêmes soumis à une puissance souveraine. Autrement la République de *Platon* n'est pas plus chimérique que cette prétendue union de deux Empires séparés. Cette identité de loix, ce concert à les rédiger, à les publier est également impossible. Dès qu'on suppose un Etat partagé, on suppose deux Souverains qui ont des intérêts différens. S'ils sont unis, c'est parce qu'ils sont de la même Maison. Mais ils ne le sont jamais au point qu'on le marque ici, & cette union cesse, dès que l'une des deux branches vient à manquer, ou à être dépouillée. La Maison d'*Autriche*, la Maison de *Bourbon* sont la preuve de ce que nous disons.

*Suite de ces
Remarques.*

„ Si

*Que César
étoit un
nom de
Famille.
pag. 7.*

„ Si quelques Empereurs ont déclaré
„ leurs Mères, leurs Sœurs & leurs Nie-
„ ces Augustes, ils n'ont point prétendu
„ pour celà donner à ces Princesses au-
„ cun droit de succéder à l'Empire “.
Auguste, dit le Pere *Hardouin* (1) étoit un
nom de Famille, comme *César*, comme
Scipion, *Bourbon*, *Condé*, *Stuart*, & il est
aussi plaisant de dire qu'un *Auguste*, qu'un
César, ait déclaré sa Fille ou sa petite-Fille
Auguste, qu'il le seroit au Roi de déclai-
rer sa Fille *Bourbon*.

*pag. 57.
38.*

„ Childeric irrita tellement les Francs,
„ ses sujets, en séduisant leurs Filles,
„ qu'il fut obligé de s'évader, pour évi-
„ ter d'être assassiné... D'un consente-
„ ment unanime ils choisirent pour les
„ gouverner ce même Egidius dont j'ay
„ dit ci-dessus qu'il avoit été fait Maître
„ de la Milice par l'Empereur... Les Sa-
„ liens qui choisirent Egidius pour Roi
„ ne lui obéissoient-ils pas déjà aupara-
„ vant comme au Généralissime qui
„ commandoit dans le Pays où ils é-
„ toient cantonnez “.

*Qu'Egidius
n'a pas été
Roi des
Francs.*

Le Pere *Daniel* prétend que ce choix
des *Francs* seroit aussi absurde que l'au-
roit été en mille six cent quatre-vingt sept
la conduite des *Turcs*, si, après qu'ils eu-
rent déposé *Mahomet IV*, ils eussent
placé sur le Trône des *Ottomans* le Prin-
ce *Charles de Lorraine*, qui commandoit
alors

alors l'Armée de l'Empereur en Hongrie. Monsieur l'Abbé du Bos dit que cette preuve est *negative* & que le Pere Daniel ne cite aucun Ecrivain qui se soit inscrit en faux contre la narration de Gregoire de Tours. Aucun Ecrivain ne s'est inscrit en faux contre les Contes des Fées, contre le Roman de Cleopatre, contre celui de Palmerin d'Olive. Il est visible que cette narration est romanesque. Le Roiaume des Francs ne s'étendoit guères au delà de Tournai. Choisir ce Romain pour Roi, n'étoit-ce pas réunir ce Royaume à l'Empire? Si cette espece de Royaume augmentoit le pouvoir du Maître de la Milice, le successeur d'Egidius n'aura-t-il pas voulu l'avoir? Un Roi qui ne commande pas les Troupes est-il digne de ce nom? N'est-ce pas plutôt un Seigneur de Fief? Apparemment qu'il en fera des Rois de ce tems-là, comme des Choreveques Evêques de Villages. Aussi Monsieur l'Abbé du Bos cite-t-il un beau passage d'Ennodius, qui dit, en parlant d'une Armée d'Ostrogots, qu'il y avoit dans cette Armée une si grande quantité de Rois que leur nombre étoit égal au nombre des Soldats.

Nous avons encore aujourd'hui l'anneau de Childeric où se voit, & c'est ce qui est important, la Tête de Childeric avec cette inscription *Childerici Regis*. Les pieces d'or & d'argent qui se sont trouvées,

Remarques
sur un Anneau de Childeric.
pag. 59.

vées, dit le Pere *Hardouin*, (1) cinq piez au dessus du squelete qu'on prétend être le Corps de *Childeric*, sont des marques d'un thrésor caché depuis. La plupart des choses trouvées ont des marques de Christianisme, ce qui ne convenoit point à un Roi Payen. L'anneau est trop gros & trop pesant, pour avoir pû être porté au doigt. C'est sans doute un de ces anneaux que la Dame la plus qualifiée donnoit au vainqueur dans les Tournois. Sur-quoi ce Critique cite un passage des Chroniques de *Savoie*. *Entre les Assaillans eurent le prix le Comte Pierre de Hocberg & Thibaut Seigneur de Neufchatel en Bourgogne: auxquels furent donnés GROS ANNEAUX D'OR, par les Dames qui délivroient le prix & salaire d'honneur.*

Si c'étoit l'anneau d'un Roi, pourquoi y est-il représenté sans diademe & sans bandeau royal? Quand *Childeric* mourut, il avoit au moins cinquante ans. Or cette tête paroît être d'un jeune homme de vingt ans. Pourquoi auroit-on enterré cet anneau, ce qui étoit contre la coutume? Pour ce qui regarde l'inscription, elle aura été ajoûtée, afin d'en augmenter le prix.

pag. 86.

„ La Reine Basine abandonna le Roi son
 „ mari & s'en vint trouver le Roi des
 „ Francs, qui ne put s'empêcher de lui
 „ demander pourquoi elle avoit quitté une
 „ Couronne aussi considérable. On pré-
 „ tend qu'elle répondit : je connois ce
 „ que

(1) *Opera Varia* pag. 553.

„ que vous valez & je fais que vous êtes
 „ brave. C'est pourquoi je suis venue afin
 „ d'habiter avec vous, & sachez que, si
 „ j'avois connu quelqu'un au delà des
 „ Mers qui eût eu plus de talent que
 „ vous, j'aurois fait pour m'unir à lui ce
 „ que je fais pour m'unir à vous. *Chil-*
 „ *peric* plein de joie l'épousa, elle mit au
 „ monde Chlodovis qui fut un grand
 „ guerrier (1) “.

Voilà, dit Monsieur l'Abbé du Bos, le récit *Histoire in-*
de Gregoire de Tours, qui ne contient rien que *croiable de*
de plausible. Quoi ! Il est plausible qu'une *la Reine*
Reine quitte les Etats & son Mari, qu'elle *Basine.*
 vienne dans les Etats d'un autre Prince
 sans l'en avoir averti, qu'elle lui déclare,
 avec indécence, disons mieux avec im-
 pudence, que c'est l'amour qui lui fait faire
 cette démarche ? Il est plausible que ce
 Prince épouse la Femme de son Bienfac-
 teur, de son Protecteur ? Les fuites de
 Reines, de Princesses, si fréquentes dans
 les Romains, sont donc aussi plausibles.
 Ce qu'il y a de certain, c'est que leur a-
 mour est plus modeste & moins criminel.
 Il faut être étrangement prévenu en fa-
 veur d'un Historien, pour trouver du plau-
 sible dans de pareilles narrations.

Monsieur l'Abbé du Bos, sur l'autori- *Si Clovis fut*
 té de *Gregoire de Tours*, qu'il lui plait *Consul.*
 d'appeller le *Pere de l'Histoire de France*, *T. 3. p. 2e.*
 entreprend de faire revivre des opinions

Tome XXII. Part. II. S. su-

(1). Greg. Tur. lib. 2. c. 12.

servantes & prosrites. Telle est en particulier celle du Consulat de *Clouis*, qui lui fut conféré par *Anastase*. Mais quel pouvoir avoit cet Empereur dans les *Gaulles*, pour qu'on y respectât si fort un titre qu'il auroit donné? L'Empire d'*Occident* étoit alors détruit. Comment donc y respectoit-on les ordres de l'Empereur d'*Orient*? Les *Ostrogoths* étoient les Maîtres de l'*Italie*, les *Visigoths* du *Langnedoc*, de la *Provence*, de l'*Aquitaine*, les *Bourguignons* de la *Savoie*, du *Dauphiné*, du *Lionnois*, de la *Franche-Comté*, de ce que nous appellons aujourd'hui la *Bourgogne*, les *Francks*, les *Répinaires*, les *Alains*, les *Sarves* possédoient le reste des *Gaulles*. Qui étoient donc les *Romains*, sur qui la dignité de Consul fit tant d'impression qu'ils se soumirent à celui qui portoit ce titre? De plus, *Anastase*, selon les médailles, étoit mort. Son nom commence à y paroître dès quatre cent quinze, & on ne l'y voit plus après quatre cent cinquante deux. Or *Clouis* en ce tems-là n'étoit pas encore né, puisque, selon le prétendu *Pere* de l'*Histoire*, il n'avoit que quinze ans, quand il succéda à son *Pere* mort en quatre cent quatre-vingt-un.

Son mariage
avec
Clotilde

Il en est de même des circonstances du mariage de *Clouis* avec *Clotilde*. On n'a qu'à les lire pour voir qu'elles ont été imaginées par des gens qui manquoient de génie. Monsieur l'Abbé du *Bois* lui-même.

même convient qu'elles sont incroyables. Il les croit pourtant, parce qu'elles sont rapportées par un Auteur qu'il entreprend de justifier en tout.

„ Clovis, dit Gregoire de Tours, en- pag. 31.
 „ treprit ensuite de se faire raison de Ca-
 „ rarie . . . Cararic & son Fils furent bien-
 „ tôt livrez à Clovis, qui leur fit couper
 „ les cheveux & qui les obligea de prendre
 „ les ordres sacrez. Le Pese fut ordon-
 „ né Prêtre & le Fils Diacre. Un jour
 „ que Cararic déplorait les larmes aux
 „ yeux sa destinée, son Fils lui dit, con-
 „ soléz vous. Quand on nous a été les
 „ marques de notre dignité, on n'a fait
 „ autre chose que de couper le feuillage
 „ d'un arbre plein de seve. Bien-tôt il en
 „ aura repoussé un nouveau. Que nous
 „ serions heureux, si celui qui nous a
 „ fait tondre pouvoit périr dans aussi peu
 „ de tems qu'il en faut à nos cheveux
 „ pour revenir! Clovis informé de tout
 „ ce discours ne douta point que les
 „ Princes dégradés ne fussent résolus à
 „ laisser croître leurs cheveux & à l'assas-
 „ siner. Il leur fit donc le même traite-
 „ ment qu'ils vouloient lui faire. Après
 „ leur mort, il s'empara de leur Thrésor
 „ & de leur Royaume ¹⁶.

Ne semble-t-il pas qu'on enleve un Prince au milieu de ses États, comme on prendroit un simple Gentilhomme dans son Village? Est-ce que le caractère de la

*Absurdité
de l'Histoire
de Cararic.*

Prêtrise se donnoit par ordre du Roi? Etoient-ils encore Maitres de leurs Thrésors & de leurs Etats, après qu'on les avoit fait tondre? On ne peut s'abstenir de le dire, quand on ne sent point le faux de ces sortes de contes mal digérez, il n'est point d'absurditez qu'on ne puisse admettre.

ARTICLE III.

Suite de l'extrait des ESSAIS DE THEODICÉE sur la bonté de Dieu, la liberté de l'Homme & l'origine du Mal, par Monsieur LEIBNITZ.

*Contenu de
cette partie.*

Cette seconde partie est toute employée à répondre à Monsieur Bayle, excepté quelques endroits, qui peuvent être regardez comme ménages pour délasser l'esprit de la grande contention, que demande nécessairement la comparaison des objections & des réponses, afin d'en découvrir le foible ou le solide. Il y a certainement du choix dans cet Adversaire. C'étoit le plus illustre que Monsieur Leibnitz pût se donner, & deux noms aussi fameux dans la République des Lettres que ceux de ces deux Savans ne pouvoient manquer de concilier beaucoup d'attention à leurs démêlez.

Mon-

Monsieur Bayle n'avoit point de système particulier. C'étoit un de ces génies libres qui ne s'imposent point de loix, beaucoup plus propres à réfuter & à détruire qu'à établir, & ce ne fut que par hazard qu'il combatit Monsieur Leibnitz, Homme d'un génie aussi beau que le sien, mais qui vouloit être suivi & qui souhaitoit qu'on le crût autant qu'il se croioit lui même. Du reste, dans cette dispute vraie, ou simulée, Monsieur Bayle faisoit le personnage le plus brillant. Il attaquoit, & il devoit paroître aux Spectateurs que son Adversaire ne lui échappoit, que parce qu'il s'enveloppoit de ténèbres & qu'il se tenoit constamment enfermé dans le labyrinthe, qu'il s'étoit bâti & dont peut-être lui-même il ne connoissoit pas tous les détours.

*Caractère de
M^r. Bayle
& Leibnitz.*

*Leur rôle
dans cette
dispute.*

Le point de la dispute étoit que de tous les mondes possibles le meilleur est celui que Dieu s'est librement déterminé de produire, & que la raison n'attaque invinciblement aucun des arrangemens établis dans ce monde, soit qu'on les connoisse par la lumière naturelle, ou d'une manière extraordinaire. Avant que d'entrer dans le détail des attaques & des défenses, ne pourroit-on pas observer que cette hypothèse de différens mondes possibles est une chimère, sur tout dans le système de Monsieur Leibnitz ? Pour qu'une chose soit possible, il ne suffit pas

*Difficulté d.
J. contre le
Système de
Monsieur
Leibnitz.*

de la considérer en elle même. Il faut l'envisager par rapport à son Auteur, parce qu'elle cesse d'être possible, si celui qui en doit être l'Auteur ne peut la produire, soit manque de puissance, ou que quelqu'autre de ses attributs s'oppose à cette production. Or, selon Monsieur *Leibnitz*, Dieu auroit agi contre sa sagesse, c'est-à-dire, contre sa nature & contre lui-même, s'il n'avoit pas produit le meilleur de ces mondes intelligibles. Donc les moins bons n'étoient pas possibles. Cet argument est invincible, dès que la seule production de ce monde est l'unique preuve qu'il est le meilleur de ceux qui, considérez seulement en eux mêmes, auroient pu être produits par une puissance non dirigée & mise en œuvre par une sagesse infinie, c'est-à-dire par une puissance chimerique. Ce même argument sous une autre tour prouveroit la nécessité de ce monde & par conséquent l'impossibilité des autres. Car, ou il étoit meilleur qu'il fût produit, ou il étoit meilleur qu'il ne le fût pas, ou il étoit indifférent qu'il le fût, ou qu'il ne le fût pas. Dieu n'agit point sans raison, car il implique contradiction que la Raison Souveraine agisse sans raison, & il n'est pas moins contradictoire que la Souveraine Sagesse & la Souveraine Bonté s'attachent au moins bon. Donc l'existence de ce monde est nécessaire & l'existence de tous les

les autres étoit impossible. La liberté de Dieu qui n'est rien autre chose que la volonté & sa nature ne peut servir à répondre à cette objection. Au contraire, c'est cette liberté même, c'est la nature de Dieu qui en fait toute la force. Nécessité au reste métaphysique & absolue, nécessité d'essence & de nature, de sorte qu'il est aussi nécessaire, dans les principes de Monsieur *Leibnitz*, que le monde existe tel qu'il est, qu'il est nécessaire qu'un corps qui est rond ne soit pas quarré.

Il ne seroit pas difficile de pousser ce raisonnement plus loin & de faire voir que ce qui est vrai du monde en général est vrai de chaque partie du monde, de chacun des événemens qui y arrivent, de chacune des circonstances qui concourent à les produire, par conséquent que tout est d'une nécessité absolue & que la trahison de *Judas*, qui devoit être un de ces événemens, puisqu'elle a été, avoit été aussi nécessaire que la rondeur le seroit dans un cercle. Car de même que Dieu auroit agi contre sa sagesse s'il n'avoit pas choisi le meilleurs des mondes, de même il auroit agi contre sa sagesse, si la trahison de *Judas* n'avoit pas été meilleure que la non-trahison. Si elle est meilleure, son existence a été aussi nécessaire que celle du monde même. Il est étonnant que Monsieur *Bayle* n'ait point fait cette difficulté, & en-

core plus que Monsieur *Leibnitz* ne l'ait point apperçue, ou qu'elle ne l'ait point arrêté.

Objections
de Monsieur
Bayle.
pag. 2.

Quoiqu'il en soit de ce raisonnement, qu'on pourroit appeller une démonstration, voici les difficultez de Monsieur *Bayle*. (1) La gloire & le bonheur de Dieu, dit cet Auteur ingénieux, ne peuvent, ni croître, ni diminuer. C'est librement qu'il a produit les Créatures, l'Homme est du nombre des Etres qu'il voulut produire, il lui accorda entre autres faveurs le libre arbitre, de sorte qu'il eut le pouvoir de lui obéir, ou de lui désobéir. *Adam* & *Eve* désobéirent, & dès lors ils furent condamnez eux & toute leur postérité à la mort, à la damnation, & assujettis à l'inclination de pécher. Il lui a plu de délivrer un petit nombre d'Hommes de cette condamnation, de sorte pourtant qu'il les laisse exposer pendant cette vie à la corruption du péché & à la misère. Il a tout prévu, il a tout réglé, tellement que rien ne se fait sans sa permission, ou contre sa volonté. Il offre des graces à des gens, qu'il sait ne les devoir pas accepter, & il ne leur donne point les graces, qu'il sait qu'ils accepteroient.

pag. 3.

Or la bonté de l'Etre infiniment parfait ne seroit pas infinie, si on pouvoit
con-

(1) Bayle Oeuvres diverses, in Folio Tom. 3.
pag. 302.

concevoir une bonté plus grande que la sienne, & il en est de même de son amour de la Vertu & de sa haine du Vice. Les bienfaits qu'il communique aux Créatures ne doivent tendre qu'à leur bonheur, & il ne doit pas permettre qu'ils servent à les rendre malheureuses. Autrement ce ne seroient pas de véritables biens & sa bonté seroit plus petite que celle que nous pouvons concevoir dans un autre Bienfauteur, qui ne permettroit pas que les présens qu'il fait devinssent funestes. Un Etre malfaisant est très-capable de combler de dons ses Ennemis, lorsqu'il fait qu'ils en feront un usage qui les perdra. Il ne peut donc pas convenir à l'Etre infiniment bon de donner aux Créatures un franc arbitre, dont il sauroit très-certainement qu'elles feroient un usage qui les rendroit malheureuses. Car c'est un moyen aussi sûr d'ôter la vie à un Homme de lui donner un cordon de soie, dont on fait certainement qu'il se servira librement pour s'étrangler, que de le poignarder, ou par quelque tiers, ou par soi-même. On ne veut pas moins sa mort quand on se sert de la première manière, que quand on emploie l'une des deux autres. De plus, continue Monsieur *Bayle*, un véritable Bienfauteur donne promptement & n'attend pas à donner que ceux qu'il aime aient souffert de longues misères, par la privation de ce qu'il pouvoit leur com-

multiplier d'abord & sans se faire aucune
 incommodité, à moins peut-être que la
 limitation de ses forces ne lui permette
 pas de faire du bien, sans faire sentir de
 la douleur, ou quelque autre incommo-
 dité. La plus grande & la plus solide
 gloire, que celui qui est le Maître des
 autres puisse acquérir, est de maintenir
 parmi eux l'ordre & la paix, la vertu &
 le contentement d'esprit. La gloire qu'il
 tireroit de leur malheur ne sauroit être
 qu'une fausse gloire. Le plus grand a-
 mour que ce Maître-là puisse témoigner
 pour la vertu est de faire, s'il le peut,
 qu'elle soit toujours pratiquée, sans au-
 cun mélange de vices. Permettre au vice
 de lever la tête, sans à le punir, après
 l'avoir long tems toléré, ce n'est pas a-
 voir pour la vertu la plus grande affection
 que l'on puisse concevoir. De même la
 plus grande haine qu'on puisse témoigner
 pour le vice, c'est de l'empêcher &, s'il
 le faut, de l'écraser dès sa naissance. Un
 Maître attaché aux intérêts de la Vertu &
 au bien de ses Sujets donne tous ses soins
 pour qu'ils ne défobéissent jamais à ses
 loix &, s'il faut qu'il les châtie, il fait en-
 sorte que la peine les guérisse de l'inclina-
 tion au mal, tant s'en faut qu'il veuille
 que la peine de la faute les incline de plus
 vers le mal. Ce seroit un grand défaut
 dans ceux qui gouvernent de ne point se
 soucier qu'il y eût, ou qu'il n'y eût point

de désordre dans leurs Etats. Le défaut seroit bien plus grand, si, par des voies cachées & indirectes, mais infaillibles, ils y excitoient des réditions. La permission d'un mal n'est excusable que lorsque l'on n'y sauroit remédier, sans introduire un plus grand mal. On est autant la cause d'un événement, lorsqu'on le procure par des voies morales, que lorsqu'on le procure par des voies physiques. C'est toute la même chose d'employer une cause nécessaire, ou d'employer une cause libre, quand on choisit les momens, où on la connoît déterminée. Si je suppose que la poudre à canon a le pouvoir de s'allumer, ou de ne s'allumer pas, quand le feu la touche, & que je sache certainement qu'elle sera d'humeur à s'allumer à huit heures du matin, je serai autant la cause de ses effets, en y appliquant le feu à cette heure-là, que je le serois dans la supposition véritable qu'elle est une cause nécessaire. Car à mon égard elle ne seroit plus une cause libre. Je la prendrois dans le moment où je la saurois nécessaire par son propre choix; puisqu'il est impossible qu'un Être soit libre à l'égard de ce à quoi il est déjà déterminé & quant au tems où il y est déterminé. Quand tout un grand Peuple s'est rendu coupable de rebellion, ce n'est point assez de clémence que de pardonner à la cent millième partie & de faire mourir tout le reste, sans excep-

Excepter les Enfans à la mammelle. Les Medecins qui, parmi beaucoup de remedes capables de guerir un Malade, & dont il y en a plusieurs qu'ils feroient fort assurez qu'il prendroit avec plaisir, choisiroient précisément celui qu'ils sauroient qu'il refuseroit de prendre, auroient beau l'exhorter & le prier de ne le refuser pas, on auroit néanmoins un juste sujet de croire qu'ils n'auroient aucune envie de le guérir.

*Jugement
sur ces dis-
sentimens.*

On assure sans hésiter que la plupart de ces objections sont insolubles pour ceux qui prétendent que les actions de l'Homme, comme les mouvemens des Corps, sont produites par des causes préétablies indépendantes de lui, & que sa liberté n'est rien autre chose que sa volonté. Car dans ces sentimens, non seulement Dieu connoît l'arrangement, mais lui-même en est l'Auteur, &, par une suite nécessaire, tout le mal qui s'y trouve & qui en résulte doit lui être attribué. Monsieur *Leibnitz* étoit dans ces sentimens. Il entreprend pourtant de répondre. Aussi comment le fait-il ?

*Réponse de
Monsieur
Leibnitz.*

Rien n'est plus singulier que ce qu'il dit à l'occasion du fruit défendu. „ Il y „ a sujet de juger que l'action défendue „ entraîna par elle même ces mauvaises „ suites, en vertu d'une conséquence na- „ turelle, & que ce fut pour cela même, „ & non pas par un décret purement ar- „ bi-

„ bitraire que Dieu l'avoit défendue :
 „ c'étoit à peu près comme on défend
 „ les couteaux aux Enfans “. Ainsi *Remarque*
 comme un couteau ne laisseroit pas de *d. J. sur ce*
 blesser un Enfant, quoiqu'on ne lui eût *qu'il dit du*
 pas défendu de s'en servir, de même le *Fruit dé-*
 fruit de l'Arbre de la science du bien & du *fendu.*
 mal auroit obscurci l'entendement, cor-
 rompu la volonté, affoibli la méchani-
 que du Corps humain, quand même
 Dieu n'auroit pas défendu d'en manger.
 Cette Théologie est certes nouvelle, elle
 n'est ni des Papistes, ni des Protestans, &
 ne paroît gueres s'accorder avec Saint
Paul qui assure dans l'Epître aux Romains
 que la mort est entrée dans le monde par
 le péché. Au reste il ne sert de rien à
 Monsieur *Leibnitz* de dire que Dieu n'a pas
 mis exprès par une action extraordinaire
 la corruption dans l'ame & dans le corps
 de l'Homme, mais que celà est arrivé na-
 turellement. Dans son système Dieu est
 tellement Auteur de la nature que tout ce
 qui y arrive ne doit pas moins lui être at-
 tribué, que s'il le produisoit exprès par une
 action extraordinaire. Les paroles par
 où il finit cet endroit sont très-remarquables.
Nous ne connoissons pas assez, ni la
nature du fruit défendu, ni celle de l'action,
ni ses effets, pour juger du détail de cette
affaire. Cependant il faut rendre cette jus-
tice à Dieu de croire qu'elle renferme quel-
que autre chose que ce que les Peintres nous
repré-

Tom. 26
 pag. 4.

représentant, Monsieur Leibnitz auroit pu dire, que ce que Moïse nous en apprend.

*Autre
Réponse.*

„ Plusieurs Anciens, continue Mon-
„ sieur Leibnitz, ont douté si le nom-
„ bre des Damnez seroit aussi grand qu'on
„ se l'imagine, & il paroît qu'ils ont crû
„ qu'il y avoit quelque milieu entre la
„ damnation éternelle & la parfaite béa-
„ titude “. Il dit ailleurs qu'il y a une
multitude presque infinie d'esprits & de
créatures raisonnables répandus dans l'u-
nivers, qu'il se peut faire que le plus grand
nombre soit heureux, qu'ainsi on a tort
de décider qu'il y aura plus de malheu-
reux que d'heureux, que le bonheur ou
le malheur & ce qui y conduit dépendent
des arrangemens que la Sagesse a dû pren-
dre, en conséquence de la nature qui la
détermine au meilleur, non par rapport à
chaque Particulier, mais relativement au
tout. Plaisante consolation pour les Mal-
heureux !

*Réflexions d.
J. là-dessus.*

Il ajoute que Dieu est assez justifié par
la grace suffisante donnée à tous les Hom-
mes & qui leur suffit véritablement, pour-
vu qu'ils ayent une bonne volonté. Mais
dépend-il d'eux d'avoir cette bonne volon-
té ? Non, Dieu seul la donne. Si un
Prince donnoit à tous ses Soldats une
épée capable de préserver de la mort ceux
qui s'en serviroient, & que, maître de leur
donner à tous la force & l'adresse de
s'en servir, il ne les donnât qu'à quel-
ques

ques-uns; qu'auroit-on droit d'en penser? Mais à quoi pensons nous de parler de la sorte? Ces comparaisons déplaisent à Monsieur Leibnitz & l'ennuient. C'est un *Autobrépamorphosiste* tout par. Le Prince dont nous parlons seroit condamnable, parce qu'il pourroit faire autrement, au lieu que Dieu déterminé par sa nature au meilleur ne peut faire que ce qu'il fait, parce que tout ce qu'il fait est le meilleur, & que le meilleur est ce qu'il fait, dès là qu'il le fait. De sorte que la these de Monsieur Leibnitz se prouve par sa these même, & tout ce qu'on lui objecte, quelque plausible, quelque raisonnable qu'il soit, doit être faux, parce que s'il ne l'étoit pas, sa these ne seroit pas vraie, non plus que son système des événemens, non seulement prévus, mais préétablis.

Ce Savant, qui trouve mauvais qu'on le presse par des comparaisons, qu'il traite de chansons, en fait lui-même, à quoi il ne seroit pas difficile de donner un vrai nom. Celle des Enfans, à qui on défend de manier un couteau, avec nos premiers Parens, à qui Dieu avoit défendu de manger d'un certain fruit, est assez réjouissante. En voici du même gout. Monsieur Bayle objectoit que, permettre le mal qu'on pourroit empêcher, c'est ne se soucier point qu'il se commette, ou qu'il ne se commette pas.... „ Point du „ tout,

*Suite des
réponses de
Monsieur
Leibnitz.
ibid.
Pag. 24.*

*Pag. 26.
ibid.*

„ tout, répond Monsieur *Leibnitz*, com-
 „ bien de fois les hommes permettent-ils
 „ des maux qu'ils pourroient empêcher,
 „ s'ils tournoient tous leurs efforts de ce
 „ côté-là? Mais d'autres soins plus im-
 „ portans les en empêchent. On prendra
 „ rarement la résolution de redresser les
 „ desordres de la Monnoye, pendant
 „ qu'on a une grande guerre sur les bras.
 „ Et ce que fit là-dessus un Parlement
 „ d'*Angleterre* un peu avant la Paix de
 „ *Ryswik* sera plus loüé qu'imité. Or
 „ peut-on conclure que l'Etat ne se soucie
 „ point de ce desordre, ou même qu'il
 „ le souhaite? Dieu a une raison bien
 „ plus forte & bien plus digne de lui de
 „ tolérer les maux. Non seulement il
 „ en tire de plus grands biens, mais en-
 „ core il les trouve liez avec les plus
 „ grands de tous les biens possibles, de
 „ sorte que ce seroit un défaut de ne les
 „ point permettre. D'ailleurs ce n'est
 „ qu'une très-petite partie du Royaume
 „ de Dieu, dont on nous objecte les
 „ desordres... La permission des maux
 „ vient d'une espece de nécessité mora-
 „ le. Dieu y est obligé par sa sagesse &
 „ par sa bonté. Cette nécessité est heu-
 „ reuse. Le gouvernement de Dieu est
 „ le meilleur état qui soit possible. La
 „ suprême raison l'oblige de permettre le
 „ mal. Si Dieu choisissoit ce qui n'est pas
 „ le meilleur absolument en tout, ce se-
 „ roit

„ roit un plus grand mal que tous les
 „ maux particuliers. . . Ce mal si grand,
 „ c'est que Dieu auroit mal choisi, s'il a-
 „ voit choisi autrement qu'il n'a fait. . . .
 „ En Dieu tout défaut tiendrait lieu de
 „ péché, il seroit même un mal plus grand
 „ que le péché, car il détruiroit la divini-
 „ té. Or ce seroit un grand défaut à lui
 „ de ne point choisir le meilleur : je l'ai
 „ déjà dit plusieurs fois ; il empêcheroit
 „ donc le péché par quelque chose de
 „ plus mauvais que tous les péchez “.

Le reste de cet Ouvrage n'est qu'une
 répétition variée de ce que nous venons
 de rapporter. C'est toujours la même
 chanson, mais chantée sur différens airs.
 Dieu a fait le meilleur. Le meilleur est ce que
 Dieu fait. Quoiqu'il fût possible qu'un mon-
 de eût tout le bien qu'a celui-ci sans le mal
 qui y est joint, il faut pourtant croire que
 ce monde, où le mal est si fort mêlé a-
 vec le bien, est meilleur que celui dont le
 mal seroit exclus. Ce qui détruiroit la
 divinité, s'il étoit, n'est exclus que par
 une nécessité morale. La même espece
 de liberté qui fait que les Damnez & les
 Bienheureux méritent la continuation de
 leur bonheur & de leurs supplices est aussi
 la source de notre mérite & de notre dé-
 mérite. Les Damnez sortiroient de leur
 état de misère, s'ils avoient une bonne
 volonté, comme les Pécheurs sortiroient de
 l'état du péché, s'ils recevoient la gra-

*Continuation
 de ces ré-
 penses.*

ce de la conversion. Toutes les difficultés qu'on se forme à cet égard ne viennent que de l'*Anthropomorphisme*, elles ne viennent que du peu de connoissance que nous avons de la Cité de Dieu, dont nous ne connoissons que la moindre partie. C'est à ces prétendues clartés qu'aboutissent les efforts de la Raison, & c'est ce qu'on appelle dissiper le Regne des Ténèbres.

Sentiment
de l'Auteur
sur un état
primitif de
la terre.
T. 2. p.
132.

On finira par deux morceaux curieux ; l'un regarde la terre, l'autre les miracles. Le premier est une espèce de commentaire sur le premier Chapitre de la Genèse. On doute fort qu'il puisse être du goût du commun des Chrétiens, dont la doctrine n'est que formules, & la dévotion que cérémonies, peu propres à les éclairer & à les sanctifier. On prie fort de ne s'y pas tromper ; C'est Monsieur de *Leibnitz* qui s'exprime ainsi dans sa Préface. „ Nous ne connoissons pres-
„ que que la superficie de notre Globe,
„ dit ce savant Auteur, nous ne péné-
„ trons guères dans son intérieur au de-
„ là de quelques centaines de toises. Ce
„ que nous trouvons dans cette écorce
„ du Globe, paroît l'effet de quelque
„ grand bouleversement. Il semble que ce
„ Globe a été un jour en feu & que les
„ rochers qui font la base de cette écor-
„ ce de la Terre sont des scories restées
„ d'une grande fusion. On trouve dans
leurs

„ leurs entrailles des productions de
 „ métaux & de minéraux, qui ressemblient
 „ à celles qui viennent de nos fourneaux.
 „ Et la Mer toute entière peut être une
 „ espece d'*oleum per deliquium*, comme
 „ l'huile de tartre se fait dans un lieu
 „ humide. Car lorsque la surface de la
 „ Terre s'étoit refroidie après le grand in-
 „ cendie, l'humidité que le feu avoit
 „ poussée dans l'air est retombée sur la
 „ Terre, en a lavé la surface, a dissout
 „ & imbibé le sel fixe resté dans les cen-
 „ dres, & a rempli enfin cette grande
 „ cavité de la surface de notre Globe,
 „ pour faire l'Océan plein d'une eau
 „ salée.

„ Mais après le feu, il faut juger que
 „ la terre & l'eau n'ont pas moins fait de
 „ ravages. Peut-être que la croute
 „ formée par le refroidissement, qui a-
 „ voit sous elle de grandes cavitez, est
 „ tombée, de sorte que nous n'habitons
 „ que sur des ruines, comme entre autres
 „ Monsieur *Thomas Burnet*, Chapelain
 „ du feu Roi de la *Grande-Bretagne*, a
 „ fort bien remarqué, & plusieurs déluges
 „ & inondations ont laissé des sedimens,
 „ dont on trouve des traces & des
 „ restes, qui font voir que la Mer a
 „ été dans les lieux qui en font
 „ les plus éloignez aujourd'hui. Mais
 „ ces bouleversemens ont enfin cessé, &
 „ le Globe a pris la forme que nous
 T 2 „ voyons.

„ voyons. *Moïse* infinie ces grands
 „ changemens en peu de mots. La sépa-
 „ ration de la lumière & des ténèbres in-
 „ dique la fusion causée par le feu, & la
 „ séparation de l'humide & du sec mar-
 „ que les effets des inondations. Mais
 „ qui ne voit que ces desordres ont servi
 „ à mener les choses au point, où elles se
 „ trouvent présentement, que nous leur
 „ devons nos richesses & nos commo-
 „ ditez, & que c'est par leur moyen que ce
 „ Globe est devenu propre à être cultivé
 „ par nos soins? Ces desordres sont al-
 „ lez dans l'ordre. Ces desordres vrais
 „ ou apparens, que nous voions de loin,
 „ sont les taches du soleil & les come-
 „ tes. Mais nous ne savons pas les usa-
 „ ges qu'elles apportent, ni ce qu'il y a
 „ de réglé. Il y a eu un tems que les
 „ Planetes passaient pour des étoiles er-
 „ rantes. Maintenant leur mouvement
 „ se trouve régulier. Peut-être qu'il en
 „ est de même des Comètes: la Posté-
 „ rité le saura “.

Réflexion
d. J. sur ce
sensiment.

La Terre existoit donc, & la prétendue création, dont on croit communément que *Moïse* a voulu parler, n'étoit qu'un nouvel arrangement, produit sans doute par l'arrangement des causes. On demanderoit volontiers si la Terre étoit habitée avant cet incendie universel, si ceux qui l'habitoient n'y avoient, ni richesses, ni commoditez, & sur quoi fondé on dit si hardi-

hardiment que ces desordres ont produit l'ordre, & que c'est par leur moyen que ce Globe est devenu propre à être cultivé par nos soins ? Seroit-ce outrer la critique, que de dire que ces réflexions ressemblerent fort aux chimères, que le délire produit ? Ce qui est de certain, c'est qu'elles ne sont pas même dignes qu'on les traite d'Hérésies.

Quant aux *Miracles*, ils ne sont pas tous peut-être d'une même sorte. Il y en a beaucoup apparemment que Dieu procure par le ministère de quelques Substances invisibles telles que les Anges, comme Mallebranche le tient aussi. Et ces Anges ou ces Substances agissent selon les loix ordinaires de leur nature, étant jointes à des corps plus subtils & plus vigoureux que ceux que nous pouvons manier. Et de tels miracles ne le sont que comparativement & par rapport à nous ; comme nos ouvrages passeroient pour miraculeux auprès des Animaux, s'ils étoient capables de faire leurs remarques là-dessus. Le changement de l'eau en vin pourroit être un miracle de cette espèce. Mais la création, l'incarnation & quelques autres actions de Dieu passent toute la force des Créatures & sont véritablement des miracles, ou même des mystères. Cependant, si le changement de l'eau en vin à *Cana* étoit un miracle du premier rang, Dieu auroit chan-

*Pensée de
Monsieur
Leibnitz,
sur les Mi-
racles.
T. 2. P.
134.*

gé par-là tout le cours de l'univers , à cause de la connexion des corps , ou bien il auroit été obligé d'empêcher encore miraculeusement cette connexion & de faire agir les corps non intéressés dans le miracle, comme s'il n'en étoit arrivé aucun, & après le mirade passé, il auroit fallu remettre toutes choses dans les corps intéressés même dans l'état où elles seroient venues sans le miracle : après quoi tout seroit retourné dans son premier canal. Ainsi ce miracle demandoit plus qu'il ne paroît.

R. d. 7.

Qu'il est beau d'être savant & sur tout savant à système ! On voit je ne sais combien de choses que les autres ne voient pas & qui peut-être sont invisibles. Qui auroit cru que quelques pots d'eau ou de vin de plus ou de moins eussent intéressé tout l'Univers & suspendu la connexion des corps & leur action ? Quel changement ne devroient donc pas y produire l'abbatis d'une forêt par exemple, ou les terribles effets de la poudre à canon ! Que de connexions , que d'actions de corps apparemment suspendues , quand *Lycurgue* fit arracher toutes les vignes de la *Thrace* ! Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il semble qu'un miracle n'a tant de suites , que lorsque Dieu le fait lui-même, & que toute la Nature seroit tranquille, si un Ange le faisoit.

AR-

ARTICLE IV.

HISTOIRE D'ANGLETERRE
de Monsieur DE RAPIN THOY-
RAS, continuée jusqu'à l'avenement
de George I. à la Couronne. To-
me XI. pages 570. contenant le Re-
gne de Guillaume III. & de Marie
& les deux premières années du Re-
gne d'Anne. Tome XII. pag. 628,
contenant les dix dernières années du
Regne d'Anne. A la Haye chez Jean
van Duren & P. de Hondt 1735.

LE Continuateur de l'Histoire d'An-
 gleterre marque , dès les premières
 lignes de sa Préface , qu'il a connu les
 difficultez attachées à son entreprise , &
 c'est un préjugé favorable qu'il se sera ap-
 pliqué à les surmonter. La plus grande
 de toutes , c'est la nouveauté des deux
 Regnes , dont il décrit les événemens.
 Plusieurs de ceux qui y ont eu part vi-
 vent encore , & la mémoire en est si ré-
 cente que leur Histoire ne paroît pas de-
 voir intéresser la curiosité du Public. Il
 sembleroit qu'une Histoire , pour avoir la
 grace de la nouveauté , devoit traiter un
 sujet inconnu , ou du moins à demi ou-
 blié

Remarques
d. 7. sur la
difficulté
d'écrire
l'Histoire
d'un Regne
récent.

blié & dont il ne restât plus que des idées confuses. D'ailleurs elle seroit plus libre. Il s'en faut bien que la réputation de quelcun de ses premiers Ancêtres soit aussi précieuse que celle de son Pere & de ses plus proches Parens.

*Avantages
d'une telle
Histoire.*

Quelque précieuse que soit cette difficulté, il est pourtant vrai qu'elle n'est point du tout solide. La qualité la plus essentielle de l'Histoire, c'est la vérité, qualité qu'elle ne peut avoir, & qu'on pourra du moins lui contester, si pour l'écrire on attend qu'elle ait été presque oubliée. Au contraire, si elle paroît dans un tems, où elle ne puisse en imposer sans être contredite par des témoins irréprochables, & si je puis ainsi m'exprimer, par le cri public, alors elle acquiert un degré d'autorité & de certitude, que rien dans la suite ne peut affoiblir. Ajoutez que par une longue suite d'années la notoriété des faits se perd. C'est pourtant cette notoriété qui sert à distinguer les mémoires sûrs d'avec ceux qui ne le sont pas. Pour ce qui regarde la curiosité du Public, il est certain qu'elle est d'autant plus vive que le sujet l'intéresse davantage. Or plus il est récent, plus on y a eu de part, plus il intéresse. Dans ces circonstances on se fait un plaisir délicat de pouvoir juger l'Historien. J'étois, dit-on, à tel siège, à telle bataille, j'ai eu part à telle intrigue, à tel-

telle négociation. Voions ce qu'il en aura dit & comment il s'en fera tiré ? J'ai connu les principaux Acteurs. Les aura-t-il bien dépeints ? Aura-t-il saisi leur caractère ? Du reste, comme l'Histoire de ces deux Regnes intéresse l'Europe entière, la curiosité sera générale. A l'égard de la liberté, l'Auteur assure que le voisinage des tems n'a point gêné la sienne, que ce qu'il a dit de bien ou de mal, il l'a dit sur des preuves sûres, & qu'il n'a donné de réputation aux personnes que celle qu'elles s'étoient donnée elles mêmes par leur conduite.

Ce volume contient la vie entière de *Guillaume III.* & une partie de celle de la Reine *Anne.* Quelque estime que mérite Monsieur de *Rapin* par la solidité de son jugement & par la sagesse de son stile, on peut assurer que le Continuateur ne lui fait point de déshonneur & que le Public ne perdra rien au change. Pureté de langage, netteté de stile, sincérité, exactitude, discernement, vivacité & beauté des images, enchainement des différens sujets, c'est en tout celà que consiste le mérite de l'Ecrivain de ces deux Regnes.

La Révolution est le premier morceau du Regne de *Guillaume III.* Sans entrer dans la discussion des différentes doctrines qui semblent l'appuyer & la combattre, l'Auteur, par la seule exposition des fautes sans nombre que fit *Jacques II,* la jus-

*Contenu du
premier vo-
lume de
celle-ci.*

*Conduite de
Guillaume
avant la
Révolution.*

tifie & montre qu'elle fut plutôt l'ouvrage de ce Prince que de celui qui prit sa place. *Guillaume* y est représenté tel qu'il étoit, c'est-à-dire, comme le Prince de son Siècle le plus sage & le plus clairvoiant, & sans dissimuler l'envie qu'il avoit d'obtenir une Couronne, on le montre ici ne la voulant qu'à des conditions honorables & aimant mieux s'en voir privé que de la mendier, ou de la devoir à d'autres titres qu'aux grands talens qu'il avoit pour la porter.

pag. 32. &
33.

„ Ce Prince, renfermé dans le Palais
 „ de Saint James, sortoit peu, se laissoit
 „ aborder difficilement, écoutoit tout, ne
 „ parloit presque point. Nulle de ces
 „ manieres affables & populaires qui
 „ gagnent les cœurs. Il disoit grave-
 „ ment qu'il étoit venu délivrer la Na-
 „ tion, qui l'en avoit prié. Que libre à
 „ présent, c'étoit à elle à régler ses pro-
 „ pres intérêts. Qu'il lui en abandon-
 „ noit le soin & qu'il n'attendoit que la
 „ fin de ces délibérations, pour reprendre
 „ avec joie le chemin de la Hollande.
 „ Enfin il s'expliqua nettement & dit qu'il
 „ n'avoit jusqu'alors gardé le silence, que
 „ pour conserver aux Etats la liberté en-
 „ tière d'opiner. Mais que la diversité
 „ des sentimens qui les divisoient l'obli-
 „ geoit de s'ouvrir. Que, quant à la Ré-
 „ gence dont on parloit, il ne s'y oppose-
 „ roit point, si on jugeoit que cet expé-
 „ dient

„ dient fût le meilleur. Qu'il les aver-
 „ tissoit seulement qu'il avoit des raisons
 „ pour ne vouloir point être Régent d'An-
 „ gleterre. Que d'autres propofoient de
 „ mettre la Princesse son Epouse sur le
 „ Thrône, dans la vuë qu'il regneroit
 „ sous elle. Mais qu'un Homme de
 „ son caractère tenoit au-dessous de lui
 „ de regner, à moins que ce ne fût de
 „ son chef & sa vie durant. Que, si la
 „ Nation ne le vouloit pas, il s'en con-
 „ soleroit aisément, & qu'il retourneroit
 „ dans sa patrie, bien résolu de ne pren-
 „ dre désormais aucune part à leurs affai-
 „ res “.

Ce Discours rapporté à propos peint
 aussi bien qu'il est possible la générosité,
 ou, si on veut, la fierté héroïque de
Guillaume III. & sa profonde sagesse.

Le portrait de la conduite de *Jacques* *Malvaise*
Second à la Cour de *France* annonce le *conduite de*
 peu de succès de la guerre qu'il fit en *Ir-* *Jacques II.*
lande. „ Ce Prince trouva en *France* de *en France.*
 „ grandes dispositions à le servir ; mais Pag. 40. &
 „ bientôt il n'y trouva plus qu'un foible 41.
 „ & inutile reste de ces dispositions. Sa
 „ propre conduite fut une des choses qui
 „ lui attirèrent ce malheur. La Cour fut
 „ la première qu'il dégouta. Il y étoit à
 „ peine arrivé qu'on remarqua qu'il avoit
 „ un extérieur peu imposant. On fut
 „ choqué de ne point voir dans ses discours
 „ cette facilité d'expression & cette gran-
 „ „ deur

„ deur de sentimens qu'on attendoit de
 „ lui. Le goût & l'ardeur qu'il mar-
 „ quoit pour le plaisir de la Chasse le fit
 „ considérer comme un Prince qui, par
 „ un lâche désespoir, cédoit à la Fortu-
 „ ne & lui résignoit une couronne, qu'il
 „ se sentoît trop foible pour reconquerir
 „ & pour porter. De là vient que bien-
 „ tôt on n'eut plus pour lui que cette pi-
 „ tié, qui n'est pas éloignée du mépris
 „ & qui y conduit. L'Archevêque de
 „ *Rheims, Maurice le Tellier*, en le voyant
 „ venir de la Messe, ne put s'empêcher de
 „ dire d'un ton ironique, *Voilà un fort*
 „ *bon Homme, il a quitté trois Royaumes*
 „ *pour une Messe*. On regarda aussi comme
 „ une chose de mauvais goût qu'il fût sans
 „ cesse obsédé de *Jésuites* & qu'il affectât
 „ de dire qu'il étoit de leur Société. On
 „ alla jusqu'à lui faire secrètement un
 „ crime de ses malheurs, parce qu'ils al-
 „ loient engager la *France* dans une guer-
 „ re onéreuse & dont on prévoioit l'inu-
 „ tilité “.

*Divisions
 des Anglois
 après la Ré-
 volution.*

Le commencement du Regne de *Guil-
 laume* fut fort agité. Les *Anglois* n'avoient
 pas tellement pris leur parti, qu'ils ne fus-
 sent fort inquiets & de divers sentimens.
 Les *Whigs* & les *Torys* nourrissoient leurs
 anciennes inimitiez, & la faveur du nou-
 veau Maître étoit l'objet commun de leurs
 desirs. On s'étoit à la vérité réuni pour
 exclure *Jacques II.* du Thrône & pour y
 placer

placer celui qui avoit aidé la Nation à s'en délivrer. Mais on ne s'accordoit pas sur tout le reste. Les *Whigs* vouloient saisir cette occasion de borner l'autorité des Rois, pour les mettre hors d'état de former jamais des entreprises pareilles à celles qui avoient mis dans la nécessité d'en venir aux dernières extrémités. Ce n'étoient que débats dans le Parlement. Chaque jour enfantoit de nouvelles propositions & de nouveaux systèmes. Ces agitations sont décrites fort naturellement & donnent une connoissance parfaite des sentimens, des intérêts, de l'habileté de ces fameux Partis. L'adresse du nouveau Roi à les balancer sans les choquer acheve de former l'idée de ses talens pour le gouvernement le plus difficile qu'il y ait peut-être au monde.

La description de ces troubles donne occasion à l'Historien de dépeindre différentes personnes qui y avoient part, ou qui s'entremettoient pour les appaiser. Après avoir représenté jusqu'où alloit l'opposition de quelques ennemis de *Guillaume*, „ il y en avoit d'autres, ajoute-
 „ t-il, qui, sans aller jusqu'à ces criminelles extrémités, donnoient plus d'em-
 „ barras qu'eux au Parti du Roi, parce
 „ qu'ils se conduisoient avec des ménagemens délicats, qui lui cachotent
 „ leurs mauvaises intentions, ou qui em-
 „ pêchoient qu'on ne pût les en convain-
 „ cre.

*Conduite des
Torys en ce
sens-là.*

„ cre. Une partie de ceux-là étoient les
 „ mêmes qui avoient eu le plus de part
 „ aux affaires sous le dernier Regne. Il
 „ n'avoit point tenu à eux de détourner
 „ le Roi *Guillaume* de tout procédé, qui
 „ tendît à l'exclusion entière de son pré-
 „ décesseur. Ils l'avoient dissuadé de
 „ disperser l'armée de ce dernier, sous
 „ prétexte de dangers imaginaires, dont
 „ ils l'entretenoient, & ils l'avoient enga-
 „ gé à rassembler les troupes qui s'é-
 „ toient séparées d'elles-mêmes, quoique
 „ leur affection pour le Roi *Jacques* dût
 „ les rendre suspectes. Ils lui avoient
 „ conseillé, pour l'endetter, de leur pro-
 „ mettre le paiement des arrérages, qui
 „ leur étoient dûs. Ils l'avoient empê-
 „ ché d'accepter les offres sincères que
 „ plusieurs personnes lui firent de lever
 „ à leurs propres frais des Régimens de
 „ Cavalerie & d'Infanterie. C'étoient
 „ eux qui travailloient en même tems à
 „ laisser le Thrône vuide pour leur ancien
 „ Maître, en faisant que la Convention
 „ réduisit *Guillaume* au titre subalterne
 „ de Régent. Mais lorsqu'ils eurent sen-
 „ ti que la Nation alloit malgré eux lui
 „ mettre la Couronne sur la tête, ils
 „ s'étoient empressez plus que personne
 „ à le faire proclamer. Ils ne parloient
 „ plus que de leur zèle pour les Préro-
 „ gatives de la Couronne. Seulement,
 „ chargez des fautes des deux Regnes
 „ pré-

„ précédens, ils feignoient de n'oser dé-
 „ fendre ces Prérogatives, comme ils
 „ auroient fait, s'ils n'avoient redouté la
 „ sévérité de la Chambre des Commu-
 „ nes, disposée à les punir. Ils se pro-
 „ posoient par là deux choses, de rendre
 „ cette Chambre odieuse au nouveau Roi,
 „ en la lui dépeignant comme l'ennemie
 „ des Prérogatives Roiales, & de le por-
 „ ter à les soutenir contre elle, si elle
 „ les attaquoit “.

Cette peinture est celle des *Torys*, *Ce'le des*
 du moins des plus rigides. L'Auteur y *Whigs.*
 joint celle des *Whigs*. „ A leur tour, *Pag. 67.*
 „ dit-il, ils chagrinoient le Roi au der-
 „ nier point. Mettant un trop haut prix
 „ à ce qu'ils avoient fait pour lui, ils
 „ trouvoient qu'il ne faisoit pas assez
 „ pour eux. Les Princes, ajoute-t-il,
 „ que la faveur d'une Nation place sur
 „ le Thrône doivent s'attendre à ce mal-
 „ heur. On ne mesure les demandes
 „ dont on les importune que sur la
 „ grandeur du présent qu'on leur a
 „ fait, & on ne voit rien à quoi on ne
 „ se croie en droit de prétendre. On
 „ ne veut point songer que les Princes
 „ n'ont qu'un certain nombre de gra-
 „ ces à distribuer, & on rejette avec
 „ mépris & avec colere des bienfaits
 „ qui ne sont que médiocres “.

Ce furent les inquiétudes de ces der- *Portrait de*
 niers qui soulevèrent la Chambre des *la Duchesse*
 Com- *de Mazarin.*

Pag. 71. &
72.

Communes & qui lui firent impliquer la Duchesse de *Mazarin* dans les affaires d'*Angleterre*. L'Historien à cette occasion fait le Portrait de cette Dame si bien que je ne puis m'empêcher de le transcrire „ La Duchesse de *Mazarin*, „ dit-il, étoit venue en *Angleterre*, dès le „ Règne de *Charles* second, pour se dérober aux poursuites d'un Époux, dont „ la dévotion & la jalousie la gênoient „ également. La naissance & la beauté sembloient être de trop chez cette „ Dame. Elle avoit un esprit fin & délicat, un jugement sain & net, beaucoup de connoissances acquises, qui „ ornoient moins son esprit qu'il ne les „ ornoit lui même, un cœur tendre & „ humain, des manières aisées & engageantes, une conduite raisonnée & suivie sans affectation, des mœurs régulières & pures par principe d'honneur. „ Elle avoit abandonné en *France* un haut „ rang & de grandes richesses ; mais il „ n'en avoit rien coûté à la tranquillité de son ame. Egarée par son amour pour „ la liberté, autant que par son tempérament, elle s'étoit jetée dans les bras „ de cette Philosophie douce & molle, „ que *Saint-Evremond* enseignoit alors en „ *Angleterre* & qui a séduit beaucoup de „ personnes, par l'air d'innocence qu'elle donne à la volupté, ou par les égards „ qu'elle semble conserver pour la vertu. „ C'étoit

„ C'étoit ainsi ; à ce qu'on prétend ,
 „ qu'elle avoit perdu ce foible reste de
 „ Religion, qu'elle avoit apportée à Lon-
 „ dres , & dont il est étonnant qu'avec
 „ une raison aussi droite , elle n'eût pas
 „ meilleure opinion.

„ Du reste , on avoue que jamais per-
 „ sonne n'a mieux su que cette Duchesse
 „ trouver des ressources dans elle même
 „ pour se passer de la Fortune & pour
 „ être heureuse sans elle. Elle avoit l'art
 „ de se faire des plaisirs de tout ce qui
 „ l'occupoit. Les Sciences mêmes n'é-
 „ toient reçues chez elle que sous le
 „ nom d'amusement. Un luxe savant
 „ & ingénieux donnoit du prix aux moin-
 „ dres choses qui venoient d'elle. Tout
 „ ce qu'il y avoit de spirituel & de poli
 „ en *Angleterre* se rassembloit dans son
 „ Hôtel. On y jouoit petit jeu. Des
 „ Amis choisis y trouvoient une table dé-
 „ licate. Des conversations tantôt pro-
 „ fondes & tantôt enjouées mettoient u-
 „ ne agréable variété dans ces divertisse-
 „ mens. On n'avoit garde d'y parler de
 „ complots contre l'Etat. Des intrigues
 „ aussi pénibles & aussi dangereuses l'é-
 „ toient trop pour ceux qui se rendoient
 „ dans ce réduit “.

La Campagne d'*Irlande*, qui est la seu-
 le , où *Guillaume* ait eu les succès , que
 sa valeur & son habileté lui devoient assu-
 rer dans toutes les autres , est écrite avec

*jugement
 sur divers
 endroits de
 cette Histoi-
 re.*

beaucoup de soin, & force de convenir que, si ce Prince n'avoit pas sur la Couronne d'*Angleterre* des droits aussi anciens que *Jacques Second*, il en étoit bien plus digne par ses qualitez personnelles.

Les négociations, dont cette Histoire est remplie, y sont développées, de manière à ne laisser rien ignorer de ce qui concerne les intérêts de l'*Europe* & les vûes raffinées des Négociateurs. Ce n'est pourtant pas une Histoire Universelle, comme celle de *le Vassor* par exemple. On n'y parle des autres Nations qu'autant qu'il est absolument nécessaire pour faire connoître l'*Angleterre*, ses rapports, sa puissance & le grand rôle qu'elle peut jouer, pour user de ce terme, quand elle est bien conduite & qu'on fait mettre en œuvre la générosité de ses Habitans.

Pour ce qui est de cette Nation, aussi spirituelle que belliqueuse, on la fait connoître à fonds, & c'est toujours à son avantage. L'amour de la Patrie & de la Liberté fait son caractère. Ses divisions mêmes & ses contestations si fréquentes supposent presque toujours ces deux vertus. Ceux qui ne sont pas *Anglois* s'instruiront avec plaisir de tous ces détails d'un gouvernement, qui a pour son premier objet le bonheur des Peuples, & ils ne pourront s'empêcher de donner leur estime à un Peuple, qui est presque le seul de l'*Euro-*

pe qui ait conservé en son entier le contract primitif que ses Ancêtres avoient fait avec leurs Souverains. Quant aux *Anglois*, ils s'y verront avec d'autant plus de plaisir dépeints sous ces traits si honorables, qu'ils sentiront qu'on n'a point cherché à les flatter & qu'on n'a fait que leur rendre justice. Une censure placée à propos est pour ainsi dire un certificat authentique de la vérité des louanges.

La description des mouvemens que produisit le Traité de Partage & des intrigues que *Guillaume* mit en œuvre pour amener les esprits au point qu'il souhaitoit me paroît un morceau accompli. En voici quelques endroits, „ Les *Torys*, d'abord puis longtems éloignez des Charges, „ s'opposoient constamment à tout ce „ qu'on imaginoit pour trouver de l'argent, sans charger le Peuple, & on „ ne leur voioit approuver de projets que „ ceux qui devoient chagriner le Roi, ou „ incommoder la Nation & l'indisposer „ contre le gouvernement. Les *Whigs* „ au contraire étoient pour toute sorte „ de Bills pécuniaires. Par là ils avoient „ perdu autant de crédit parmi les Peuples „ qu'ils en avoient gagné à la Cour. On ne „ les regardoit plus en général que comme des Traîtres, qui vendoient leur Patrie au Prince, & les *Torys* seuls étoient „ estimez bons Citoyens. Ceux-ci profitèrent habilement de ces circonstances.

*Mouvemens
que produisit
en Angleterre
le Traité
de Partage.
Pag. 39.
&c.*

„ Ils firent entendre à *Guillaume* que les
 „ *Whigs* ainsi décréditez ne pouvoient
 „ plus lui être utiles , qu'il ne leur restoit
 „ d'autre ressource que de se rejeter dans
 „ le parti du Peuple , & que si divers pro-
 „ jets du Ministère avoient échoué , c'é-
 „ toit , ou parce que les *Whigs* n'étoient
 „ plus populaires , ou parce qu'ils tra-
 „ vailloient à le devenir , en s'opposant
 „ aux vuës de la Cour. *Guillaume* se
 „ rendit à ces raisons & aux promesses
 „ des *Torys* “.

Qui ne croiroit sur ceci que les *Torys* ne
 dussent se livrer absolument aux volontez
 du Roi ? Par tout ailleurs qu'en *Angleterre*
 la conséquence seroit juste. Les diffé-
 rens partis y cherchent bien à se supplanter.
 Mais l'amour de la patrie & de la liberté
 ne les abandonne jamais , & , s'ils s'en écar-
 tent , c'est qu'on les trompe & qu'on les
 séduit. *Guillaume* l'éprouva. Les *Torys* ,
 qu'il venoit de rétablir & qui dominoient
 dans le nouveau Parlement , qu'il avoit
 convoqué , lui résistèrent en ce qu'ils
 crurent intéresser le bien public , & ce ne
 fut qu'avec des peines infinies qu'il vint
 à bout de les déterminer à recommencer
 la guerre.

Suite de cet-
 te matière.

„ Le Roi , dit l'Historien , voyant
 „ qu'on n'avoit pas pris feu comme il
 „ l'auroit souhaité & que même on se
 „ tenoit en garde contre ses insinuations ,
 „ s'appliqua à mettre les esprits en mou-
 „ vement ,

„ vement, en remerciant les Communes
 „ de leur Adresse, & après leur avoir dit
 „ qu'il ne proposeroit jamais rien, quine
 „ fût pour l'avantage & pour la sûreté
 „ de ses Royaumes, il ajouta, *je trouve*
 „ *à propos, puisque j'en ai l'occasion, de vous*
 „ *faire savoir que j'ai reçu un mémoire des*
 „ *Etats Généraux. Je vous en remets la*
 „ *traduction entre les mains & je serois bien*
 „ *aise d'avoir votre conseil sur le premier*
 „ *chef qui s'y trouve, comme je vous de-*
 „ *mande votre assistance sur le dernier.*

„ A cette espèce d'artifice on en joi-
 „ gnit un autre, souvent employé depuis la
 „ dernière Révolution & presque toujours
 „ efficace. On présenta aux Communes
 „ une lettre qui contenoit un projet gé-
 „ néral pour le rétablissement du Roi
 „ Jacques. Ces nouvelles ne hâtèrent point
 „ la résolution du Parlement. Ce ne fut
 „ qu'après bien des lenteurs qu'il accor-
 „ da au Roi la modique somme de cinq-
 „ cent mille livres sterling. Quant à
 „ l'augmentation des troupes de terre, à
 „ peine en fut il question... Il régla que
 „ quiconque succéderoit à la Couronne
 „ ne pourroit sortir hors des trois Roiau-
 „ mes sans le consentement du Parle-
 „ ment & qu'il seroit obligé de se joindre
 „ à la communion de l'Eglise Anglica-
 „ ne. Que le Conseil régleroit avec le
 „ Roi tout ce qui regarde le Gouverne-
 „ ment du Royaume, & que les résolu-

„ tions qu'on y prendroit seroient tous-
 „ jours signées du Conseil Privé. Qu'on
 „ ne recevroit, ni dans le Conseil, ni dans
 „ le Parlement, ni dans les Emplois pu-
 „ blics, soit civils, ou militaires, aucune
 „ personne qui ne fût née dans un des
 „ trois Royaumes, ou du moins de Pa-
 „ rens Anglois, & qu'enfin les Etrangers
 „ ne pourroient jouir en aucune manière
 „ d'aucunes concessions, biens, hérita-
 „ ges, ou terres de la Couronne.

„ Quelques jours après, les Seigneurs
 „ examinerent le Traité de partage. Ils
 „ représentèrent qu'il avoit eu de funestes
 „ suites pour la Paix de l'Europe & qu'il
 „ auroit porté à un point excessif le pou-
 „ voir de la France par l'accession de
 „ tant d'États & de Places considérables.
 „ Ils se plaignirent que ce Traité eût été
 „ fait sans la participation du Conseil,
 „ loin d'y avoir été approuvé “.

Il seroit inutile de rapporter d'autres en-
 droits, tout est juste, tout est ament, & le
 Roi & la Nation y sont dépeints au natu-
 rel.

Portrait de
 Jacques II.
 Pag. 424.

Je ne puis mieux finir cet extrait du Re-
 gne de *Guillaume* que par le caractère de
Jacques Second. Voici comme l'Auteur
 le dépeint. „ Elevé par la Reine sa Me-
 „ re & par le Chevalier *Barkley* son Gou-
 „ verneur dans les principes de la Reli-
 „ gion Catholique & du Pouvoir Arbitrai-
 „ re, il voulut tout à la fois faire recon-
 „ noître

„ noître l'un & l'autre dans ses Royau-
 „ mes & il se flatta que ces deux projets
 „ s'aideroient mutuellement. Mais son
 „ humeur les fit échouer. Né haut &
 „ violent, il regarda comme indignes
 „ d'un Roi les ménagemens adroits &
 „ les manières insinuanes, dont il auroit
 „ eu besoin pour gagner les Peuples. Il
 „ confondit la fierté avec la grandeur, &
 „ l'opiniâtreté avec la constance. Il
 „ n'eut jamais la patience d'attendre les
 „ occasions, ni le courage de céder de
 „ bonne grace aux difficultez. C'est ce
 „ qui fit que, lorsqu'il fallut enfin plier,
 „ on ne put se fier à ses offres, & qu'on
 „ regarda uniquement comme des preu-
 „ ves de sa foiblesse les mêmes choses,
 „ dont on auroit fait honneur à sa bonne
 „ volonté, s'il les avoit accordées à tems.
 „ Ces fautes semblent justifier l'idée
 „ peu avantageuse qu'on a prétendu don-
 „ ner de ses lumières, en disant qu'il au-
 „ roit voulu tout voir, s'il avoit pu, &
 „ que *Charles Second* auroit pu tout voir,
 „ s'il avoit voulu. Quoiqu'il en soit,
 „ il est sûr qu'il avoit étudié avec soin les
 „ affaires du Royaume & qu'il auroit sin-
 „ cèrement aspiré à rendre ses Sujets heu-
 „ reux, s'il ne s'étoit pas cru obligé par
 „ sa Religion à détruire la leur, ou au-
 „ torisé par la Prérrogative Royale à tout
 „ entreprendre pour y réussir. Il aimoit
 „ beaucoup sa Nation. Je sai même de

„ bonne part que dans son exil de *Saint*
 „ *Germain*, il s'affligeoit des avantages
 „ que les *François* remportoient sur elle,
 „ en combattant pour son service. Le
 „ Vicomte de *Turenne*, sous qui il avoit
 „ appris la guerre, se faisoit honneur d'a-
 „ voir été son Maître, & déclaroit hau-
 „ tement que son Disciple seroit un jour le
 „ meilleur Général de l'*Europe*. Il auroit
 „ pû aussi en devenir le meilleur Amiral, par
 „ la profonde connoissance qu'il avoit de
 „ la Marine & par sa valeur. L'Histoire
 „ re lui doit un autre éloge sur une ver-
 „ tu, qui, par malheur pour les Peuples,
 „ est rarement celle des Rois, c'est l'art
 „ de ménager ses revenus, sans en paroî-
 „ tre moins magnifique.

„ En général les qualitez de son cœur
 „ n'étoient pas moins estimables. Fils res-
 „ pectueux, bon Frere, trop bon Epoux
 „ malgré ses infidélitez, assez bon Pere,
 „ si ses Enfans avoient voulu suivre ou
 „ tolérer sa Religion, Sujet fidèle, Ami
 „ ardent, aussi reconnoissant des services
 „ que sensible aux injures, ouvert & droit
 „ dans le commerce de la vie, il y avoit
 „ en lui à tout prendre de quoi faire un
 „ Particulier aimable. Mais la plupart
 „ de ces qualitez-là se tournèrent en dé-
 „ fauts, lorsqu'il fut sur le Thrône. Il
 „ se livra sans reserve aux conseils im-
 „ prudens de la Reine. Il écouta avec
 „ une confiance abandonnée le zèle a-
 „ veugle

„ veugle & les suggestions perfides de
 „ ceux qu'il aimoit, ou dont il se croioit
 „ aimé. Il tira une vengeance trop ri-
 „ goureuse de ceux qui avoient servi le
 „ Duc de *Montmouth* contre lui. Il dé-
 „ daigna de cacher ses vuës pour l'avan-
 „ cement de la Religion & de sa Préro-
 „ gative. Ainsi fut renversé du Thrône,
 „ couvert de honte & de chagrins, un
 „ Prince qui y étoit monté brillant de
 „ gloire & qui l'auroit longtems rempli
 „ avec autant d'honneur que de tranquil-
 „ lité, s'il avoit eu l'esprit aussi droit que
 „ le cœur & autant de jugement & de
 „ pénétration que de probité “.

L'Histoire des deux ou trois premières années du Regne de la Reine *Anne* contenues dans ce volume est écrite aussi purement que celle de *Guillaume* & elle paroît encore plus détaillée, sur tout par rapport aux affaires de la guerre. La plupart des batailles & des sièges importants y sont décrits, non seulement d'une manière à faire plaisir à ceux qui ont l'ame guerrière, mais encore à les instruire. Sans doute la victoire qui suivit presque toujours les *Anglois* sous ce Regne a déterminé l'Auteur à en donner des détails si exacts, au lieu que, sous le Regne précédent, il n'avoit qu'à louer la sagesse de *Guillaume* & à le plaindre presque toujours de son peu de succès.

*Idee générale
 de l'Histoire du
 Regne d'Anne*

Suites de la
Bataille
d'Hochstet.

La description de la Bataille d'*Hochstet* suffiroit pour attirer à l'Historien une estime distinguée, & les réflexions qui l'accompagnent en rehaussent extrêmement le prix.

„ La plaine étant nettoïée & ne s'y
 „ trouvant pas un seul Escadron ennemi,
 „ *Marlbrough* fit environner les vingt-
 „ huit Bataillons & les deux Regimens
 „ de Dragons, qu'on avoit mal à propos
 „ entassés dans ce village. On les somma de se rendre Prisonniers de guerre
 „ & ils eurent la lâcheté d'y consentir,
 „ quoiqu'ils n'eussent qu'un demi-quart
 „ d'heure de retraite pour se mettre en
 „ sûreté. Il est vrai qu'ils n'avoient point
 „ de Chef. Mais le plus ancien Officier
 „ devoit se mettre à leur tête ; ils devoient faire quelque effort ; il eût toujours été tems de mettre bas les armes.
 „ Car enfin quinze ou seize mille hommes bien conduits & déterminez peuvent s'ouvrir un passage au travers d'une Armée non retranchée, quelque nombreuse qu'elle puisse être, à plus forte raison, si elle est dans l'espece de désordre que produit la victoire même.
 „ On a blâmé les Vainqueurs de n'avoir pas poursuivi le Duc de *Baviere* & le Comte de *Marfin* pendant leur retraite. Ceux qui ont parlé de la sorte ne savoient pas ce que c'est que la
 „ guerre.

„ guerre. Une aile entière qui se retire
 „ en bon ordre est elle donc si aisée à at-
 „ taquer ? Combien de fois ces poursui-
 „ tes opiniâtres ont elles été funestes aux
 „ victorieux ? Pouvoit-on croire que ces
 „ troupes victorieuses n'avoient point
 „ souffert, qu'elles n'étoient point fati-
 „ guées & qu'elles fussent en état de com-
 „ battre de nouveau & de remporter une
 „ seconde victoire ? D'ailleurs dix ou
 „ douze mille prisonniers à garder n'é-
 „ roient-ils pas quelque chose d'embarraf-
 „ sant & de dangereux, au cas que pen-
 „ dant l'attaque le hazard leur eût pré-
 „ senté quelque occasion de se mettre en
 „ liberté ?

„ Peut-être ne sera-t-on pas fâché de
 „ connoître les causes de cette victoire.
 „ La célérité du Duc de *Marlborough* à join-
 „ dre l'Armée Impériale, aussi-bien que
 „ celle du Prince *Eugene* ; la confiance
 „ que l'un & l'autre avoient su inspirer
 „ à leurs troupes, qui croioient en les
 „ suivant marcher à une victoire assurée ;
 „ leur promptitude à profiter de l'occa-
 „ sion de combattre, que l'imprudence
 „ de l'Ennemi leur offrit, en voilà les
 „ premières causes & les plus générales.
 „ Les causes prochaines & immédiates
 „ furent, la présence d'esprit, l'habile-
 „ té, l'adresse de *Marlborough*, qui mit à
 „ profit toutes les fautes & les mouve-
 „ mens

„ mens peu réguliers des ennemis & les
 „ empêcha de se servir de leur avantage.
 „ Ce fut sa prudence à retenir l'ardeur de
 „ ses troupes , à pousser peu à peu l'en-
 „ nemi , à le laisser s'épuiser en vains ef-
 „ forts , à l'amuser du côté où il étoit le
 „ plus fort , à l'attaquer fortement , mais
 „ méthodiquement si je puis ainsi m'ex-
 „ primer , du côté où il étoit le plus foi-
 „ ble. Par cette conduite mesurée il
 „ s'assura des événemens , il rendit sa
 „ victoire aussi complète qu'elle pouvoit
 „ l'être , & le hazard n'eut aucune part à
 „ sa gloire “.

Le détail des fautes des *François* me paroît très-curieux. On en jugera.

Fautes des
François en
 cette jour-
 née.

„ Pour ce qui regarde les *François* , dit
 „ l'Historien , *Louis XIV.* & ses Géné-
 „ raux firent presque autant de fautes que
 „ de démarches. L'Armée de *Villeroi*
 „ fut presque absolument inutile. Elle
 „ étoit de trente-huit Bataillons & de soi-
 „ xante Escadrons ; c'étoit l'élite des
 „ troupes *Françoises*. Après le départ du
 „ Prince *Eugene* , quinze Bataillons &
 „ vingt Escadrons qui étoient sous les or-
 „ dres du Comte de *Coigny* suffisoient
 „ pour contenir les troupes qu'il avoit
 „ laissées dans les lignes de *Biel* & de
 „ *Stolhoffen*. Le bon sens dictoit qu'il
 „ falloit suivre ce Prince , ou du moins
 „ faire quelque diversion , qui le forçât

„ à

„ à revenir sur ses pas & assurât aux Ar-
 „ mées de *Bavière* & de *France* une telle
 „ supériorité qu'on n'eut ôsé les com-
 „ battre. Il falloit par exemple qu'il
 „ s'emparât de *Willingen* & de *Rotweil*,
 „ pour assurer une communication, &
 „ qu'il entrât ensuite dans le *Wirtemberg*.
 „ On dit que ce Général avoit formé ces
 „ projets & qu'ils ne furent point du gout
 „ de *Louis XIV*, qui croioit ses Armées
 „ beaucoup plus fortes qu'elles n'étoient.
 „ On faisoit sonner bien haut le nombre
 „ des Bataillons & des Escadrons, mais
 „ on ne lui disoit pas qu'ils étoient bien
 „ foibles. La Bataille d'*Hochstet* en fut
 „ une preuve assurée. Les vingt-sept
 „ Bataillons & les deux Régimens de
 „ Dragons qui se rendirent si honteu-
 „ sement devoient faire au moins quin-
 „ ze mille hommes, car ils avoient peu
 „ souffert & avoient été amusez plû-
 „ tôt qu'attaquez. Cependant les Pri-
 „ sonniers en tout selon les listes publiées
 „ ne passaient pas dix mille hommes. La
 „ vénalité des charges militaires contri-
 „ bua encore beaucoup à la honte de cet-
 „ te défaite. La plupart des Régimens,
 „ sur tout des Régimens nouveaux, a-
 „ voient à leur tête de jeunes gens sans
 „ expérience, ou sans cœur. Aussi, le
 „ Duc écrivant à la Reine, pour lui ap-
 „ prendre le succès de ses armes, lui di-
 „ soit spirituellement qu'il avoit pris une
 „ „ bonne

„ bonne partie des Pensionnaires des Jé-
 „ suites. Les Généraux mêmes, excep-
 „ té le Comte de *Marfin*, qui n'étoit
 „ pourtant pas grand homme de guer-
 „ re, étoient mal choisis & peu esti-
 „ mez des Troupes. Le Maréchal de
 „ *Tallard* étoit de ce nombre. Quoi-
 „ qu'il eût par devers lui la Bataille de
 „ *Spire*, chacun, excepté *Louis XIV*,
 „ savoit qu'il avoit fait tout ce qu'il fal-
 „ loit pour la perdre “.

La beauté de l'Edition répond à cel-
 le de l'Ouvrage. Il paroît qu'on n'a
 rien épargné pour la rendre correcte.
 On y a joint des Cartes de tous les E-
 tats & Possessions de la Couronne de la
Grande-Bretagne, tant en *Europe* qu'en
Afrique & en *Amérique*.

On auroit eu pourtant une espèce de
 défaut à reprendre. C'est la multitude
 de pièces rapportées & sur tout de haran-
 gues & d'adresses. Mais l'Auteur a pré-
 venu la critique, en disant avec *Saint*
Evremont, qu'écrire l'Histoire d'*Angleterre*,
 c'est pour la plus grande partie écrire
 l'Histoire des *Parlemens*.



ARTICLE V.

Lettre aux Auteurs de ce Journal.

MESSIEURS,

Je vous supplie de vouloir encore insérer dans votre Journal l'extrait que je prends la liberté de vous adresser. Il vous épargnera la peine de parler de la nouvelle Edition que Monsieur *Barbeyrac* vient de donner de sa traduction des DEVOIRS DE L'HOMME ET DU CITOYEN de *Puffendorf*. Je me flatte que celui que je vous ai envoyé, il y a quelques mois, sur le grand Traité du DROIT DE LA NATURE ET DES GENS du même Auteur & du même Traducteur, vous aura prévenus en faveur de mon exactitude. Du reste, c'est la dernière grace que je vous demanderai en ce genre. Je ne veux point abuser de votre bonté, dont j'ai, je vous assure, la plus parfaite reconnoissance. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MESSIEURS,

De Paris le 3.
Decembre 1734.

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,

L'A. D. B.

A.R.

ARTICLE VI.

LES DEVOIRS DE L'HOMME ET DU CITOYEN, *tels qu'ils lui sont prescrits par la Loi naturelle, traduits du Latin du Baron de PUFFENDORF, par JEAN BARBEYRAC, Docteur & Professeur en Droit à GRONINGUE. Cinquieme Edition, accompagnée comme la précédente de deux DISCOURS sur la permission & sur les bénéfices des Loix ; & du JUGEMENT DE MONSIEUR DE LEIBNITZ sur cet Ouvrage, avec des réflexions du même Traducteur : mais revuë de nouveau & augmentée d'un grand nombre de Notes. A Amsterdam chez la Veuve de P. de Coup & G. Kuyper 1735. in 8. Tome I. pagg. 252. sans compter deux Avertissemens, une Préface, une Table des Chapitres de 52. pages. Tome II. pag. 124. sans des Dissertations, des Discours & un Index qui en contiennent 246. Se trouve à la Haie chez Jean van Duren.*

LA grosseur de ce volume ne doit pas faire peur. L'Ouvrage que Monsieur de

de *Barbeyrac* y donne au Public, n'en est guères que la moitié, & certes il n'en feroit pas le quart, sans la multitude de notes & de dissertations, dont il a cru devoir l'enrichir. Sans exagérer le moins du monde, elles surpassent le texte. Si elles sont nécessaires, c'est un préjugé violent contre la clarté de cet Abbrégé, que *Puffendorf* fit lui même à l'usage de la jeunesse, ainsi qu'il en parle dans sa Préface. *Tout le monde*, dit-il, p. xxxv. *peut voir du premier coup d'œil que je ne me suis proposé autre chose que de donner à la jeunesse un abrégé court, & si je ne me trompe, clair & méthodique des principales matières du Droit naturel.*

Les *Devoirs de l'Homme & du Citoyen* ne sont donc rien autre chose que l'abrégé du *Droit de la Nature & des Gens*, & comme j'ai fait un extrait de ce gros & important Ouvrage, je ne parlerai que fort peu de l'Abbrégé, dont on nous donne une nouvelle édition. Je m'attacherai à ce que l'Editeur a jugé à propos d'y joindre, pour faire de ce petit Ouvrage un gros volume. L'Abbrégé est excellent. Dégagé de cette multitude de citations & de cette vaste érudition, il ne présente que des sentimens raisonnables, il délivre de la peine qu'on auroit à les démêler dans l'Ouvrage primitif, & je puis assurer que je l'ai lu avec beaucoup plus de plaisir que le *Droit de la Nature &*

Eloge de cet
Ouvrage.

Tome XXII. Part. II. X des

des Gens. Sur tout il m'a paru fort clair, & , pour l'entendre , je n'ai eu aucun besoin des savantes notes de Monsieur Barbeyrac.

Notes dont
on s'a ins-
tamment
gros.
P. 2.

Par exemple, quand *Puffendorf* dit que dans l'idée d'une action humaine il ne renferme pas toute sorte de mouvemens des facultez de l'Homme, mais seulement ceux qui ont pour principes les lumières de l'entendement & la détermination de la volonté, avois-je besoin que Monsieur Barbeyrac me dit d'un ton grave, „ L'Au-
„ teur exclut ici, non seulement les opé-
„ rations des facultez purement corpo-
„ relles & absolument nécessaires, com-
„ me la *digestion* des viandes, la *circula-*
„ *tion du sang*, le mouvement des *es-*
„ *prits animaux*, mais encore les opéra-
„ tions des facultez, qui, quoiqu'elles
„ se rapportent à l'ame uniquement, ou
„ bien au corps & à l'ame tout ensem-
„ ble, agissent néanmoins nécessaire-
„ ment, comme l'*entendement*, par, le
„ *faculté sensitive*, l'*imagination*, la *mé-*
„ *moire*. Il exclut aussi les mouvemens
„ de nos facultez, lesquels, quoiqu'ils
„ dépendent ordinairement de nous,
„ s'excitent quelques fois sans notre par-
„ ticipation, comme cela se voit dans
„ les *Somnambules*, ou dans les Person-
„ nes qui tombent en *délire*, ou en frô-
„ nésie “. Pouvoit-il me venir à l'es-
prit que *Puffendorf* mit au rang de mes
de-

devoirs , la digestion , la circulation du sang , & qu'il me défendit le délire ou la frénésie ? Qui doute que Monsieur *Barbeyrac* ne fût que ce n'étoit pas là la pensée de *Puffendorf* ? Pourquoi n'a-t-il pas rendu la même justice à tous ses lecteurs ? Quel besoin avois-je encore qu'on m'avertît que *Puffendorf* entendoit , non seulement les mouvemens extérieurs qui produisent des actions sensibles , mais encore les mouvemens purement internes , & qu'à cette remarque importante on ajoutât que , selon l'usage , la considération des derniers appartient plutôt à la Morale prise dans un sens particulier & distinguée du Droit naturel ?

Ce que *Puffendorf* dit sur la conscience me paroissoit clair , & il a presque cessé de me le paroître , après avoir lu les huit grandes pages de notes , que Monsieur *Barbeyrac* a faites pour l'éclaircir. Il distingue je ne sai combien de sortes de consciences. Il en est de douteuses , de probables , de démonstratives , de décisives , de droites , de mauvaises , de bonnes , d'erronées , de scrupuleuses , de conséquentes , d'antécédentes. Il leur prescrit à toutes des regles. Ces divisions , ces subdivisions , ces regles différentes forment une espece de chaos , qui obscurcit & qui enveloppe le sentiment de *Puffendorf* , sentiment qui se réduit à dire qu'on peut a-

Autre exemple de ces Notes.

gir, quand on a de bonnes raisons de croire que ce qu'on fait est permis, & qu'on ne le peut, quand on en doute.

*Troisième
exemple.*

P. 8.

Il en est de même de l'erreur vincible ou invincible. Il faut, ou avoir une extrême envie de faire des notes, ou supposer dans les lecteurs l'ignorance la plus crasse, pour en avoir fait sur ce texte. „ Il „ y a une erreur vincible ou surmontable, „ qui est celle où l'on pouvoit s'empê- „ cher de tomber, si l'on eût pris tous „ les soins & apporté toute l'attention „ que l'on devoit avoir. Il y a aussi une „ erreur invincible, c'est-à-dire, de la „ quelle on ne sauroit se garantir avec „ tous les soins moralement possibles, „ selon la constitution des choses humain- „ es & de la vie commune. Cette der- „ nière sorte d'erreur, du moins parmi „ ceux qui s'attachent un peu à cultiver „ leur raison & à se conduire suivant les „ règles de l'Honnête, n'a pas lieu ordi- „ nairement en matière des préceptes gé- „ néraux, mais seulement par rapport „ aux affaires & aux cas particuliers. “
*Troisième
exemple.* J'en prendrois volontiers l'univers à té-
 moin, qu'y a-t-il d'obscur dans ces défini-
 tions ? Monsieur *Barbeyrac* y a pour-
 tant fait une note de six grandes pages.
 „ L'Auteur, dit-il, semble borner l'er-
 „ reur invincible aux choses de fait. Mais
 „ elle a lieu aussi par rapport au droit en
 „ matière de certaines choses & à l'é-
 „ gard

„ gard de certaines personnes , du moins
 „ en certains tems. Les maximes les
 „ plus générales du Droit naturel & cel-
 „ les qui en découlent immédiatement
 „ par des conséquences immédiates , ou
 „ peu éloignées , sont à la vérité telles
 „ qu'une personne qui a le bon sens ne
 „ sauroit être là-dessus dans une erreur
 „ invincible , du moins parmi les Nations
 „ tant soit peu civilisées. Car s'il y a
 „ des Peuples sauvages assez abrutis par
 „ le défaut d'éducation pour être hors
 „ d'état de se former ou de comprendre
 „ des principes si évidens , ils tiennent
 „ plus de la Bête que de l'Homme , &
 „ c'est à DIEU à voir en quel rang il
 „ doit les mettre“.

Je n'ai garde d'en transcrire davantage.
 Mais je ne puis m'empêcher de remar-
 quer cette expression , *c'est à Dieu à voir*
en quel rang il doit les mettre. Dirai-je trop,
 si je dis qu'elle est un peu cavalière ? El-
 le me fait souvenir d'un Gouverneur qui
 ordonnoit des feux de joie pour une vic-
 toire , qu'il disoit avoir été obtenue par
 les secours de Dieu , & *avant que d'allu-*
mer le feu de joie, continuoit-il, *ledit Dieu*
sera remercié par le chant du Te Deum.

Je ne finirois point , si je voulois rap-
 porter la foule de notes inutiles qui en-
 fient le petit Traité de *Puffendorf*. Tou-
 tes ne le sont pas , il en est de nécessaires ;
 il en est même de curieuses , mais je ne

crains point de dire qu'elles sont en fort petit nombre, & que celles-là même généralement parlant sont trop étendues. Je vais donc, comme je l'ai promis, examiner les pièces qui grossissent ce volume. Il y a trois avertissemens. Le premier seul mérite quelque attention.

Réponse à
quelques
reproches de
Monsieur
Barbeyrac.

Monsieur *Barbeyrac* s'y plaint vivement de l'extrait de son *Grand Puffendorf*, il traite l'Auteur de cet Extrait d'Avanturier, il l'accuse d'avoir en vue de
,, décrier l'Auteur & le Traducteur &
,, même la Science du Droit naturel, à
,, quoi, dit-il, il n'entend rien. Il attribue ce dessein à l'attachement qu'il a
,, pour les Peres en qualité de Catholique Romain“. Les autres points de sa critique ne sont pas mieux fondés.
,, C'est à moi personnellement qu'il en veut, dit Monsieur *Barbeyrac*, jusqu'à
,, me rendre responsable des fautes de mon Auteur“. Enfin l'Auteur de l'Extrait qui a blessé ce Professeur, est *Pyrhonien*, & cet Anonyme, qui attaque
,, malhonnêtement & avec des airs fanfarons, ne mérite pas qu'on perde son
,, tems à mettre dans tout son jour son
,, peu de lumières & d'équité“.

Remarques
générales
sur le pro-
cès de ce
Savant.

Cette tirade d'injures prouve que Monsieur le Professeur est piqué & que la modération n'est pas sa vertu favorite. Ce langage est du moins équivoque, & ceux qui ont tort, & que leur profession a ac-

con-

coutumez à certains airs de hauteur, s'en servent plus souvent que ceux qui ont raison, sur tout s'ils ont lu les Peres & qu'ils soient d'un tempérament bilieux. Cette manière de répondre est la plus aisée & épargne beaucoup de tems qu'on met à profit. Un Docteur, dont presque tous les momens sont comptez & payez, ne peut trop ménager le sien. Qu'en coûte-t-il pour dire qu'il n'y a, ni équité, ni lumieres dans ce qu'on nous objecte, qu'il ne mérite pas d'être réfuté, & que, si on vouloit s'en donner la peine, rien ne seroit plus facile que d'atterrer & de confondre son adversaire? Après tout, quoiqu'on se serve du langage de la passion, il se peut faire qu'on ait raison, la colère n'est pas toujours injuste. Ainsi je ne prétens rien conclure à mon avantage de la manière peu mesurée dont il s'exprime à mon égard, en quoi il a d'autant plus de tort qu'il ne me connoît point. Un homme malqué a de grands privileges, & il n'y a qu'une imprudence extrême qui puisse déterminer à en user avec lui comme si nous étions sûrs qu'il nous fût inférieur. Cette maxime est de Droit naturel & je ne conçois pas comment ce Docteur en Droit a oublié d'en faire usage. Mais passons des généralitez au détail.

Un Aventurier en fait d'Ecrivain est un homme qui dit tout ce qui lui vient à l'es-

*Qu'on a
prouvé tous
ce qu'on a
dit contre
lui.*

prit, qui assure sans rien prouver, qui loue, qui blâme sans raison, dont les écrits par conséquent sont sans suite & remplis de contradictions & d'impertinences.

Celui qui a fait l'Extrait de la dernière édition du Droit de la Nature & des Gens n'avance rien sans preuve. Il est pour le moins aussi fondé dans ses critiques que dans ses éloges. Il convient de l'érudition de l'Auteur & de celle du Traducteur. Mais il croit qu'elle n'est pas assez digérée, & que, sans nuire le moins du monde à la bonté du livre, on eût pu retrancher la plus grande partie des notes. Il rapporte quelques-unes de ces notes. Si elles sont en effet inutiles, il prouve ce qu'il avance. Il n'est donc point Avanturier.

On accuse la Préface d'être trop longue. On dit qu'elle contient cent-vingt & une grandes pages & qu'il n'y a que les dix ou douze dernières, qui aient un rapport immédiat au Droit de la Nature & des Gens. Si tout cela est vrai, l'accusation est fondée, elle est même prouvée. En quoi donc celui qui l'a faite est-il Avanturier?

On prétend que la Science du Droit de la Nature & des Gens n'est pas à la portée des plus simples, comme le soutient Monsieur *Barbeyrac*. La multitude de ses savantes notes, qu'on apporte en
preu-

preuve, n'est-elle pas une démonstration, que cette Science demande autant de pénétration & d'application que les autres, & quand on l'oppose lui-même à lui-même, lui impose-t-on ? L'endroit qu'on cite de la cinquante-cinquième page de la Préface ne s'y trouve-t-il pas ? N'est-ce pas lui qui dit que les Dogmes spéculatifs ne content pas beaucoup à apprendre & que, pour la Morale, il faut méditer profondément & savoir plus que ses lieux communs ? Où est donc là l'Avanturier ?

On prétend que la Raison seule ne suffit pas pour conduire l'Homme & que rien n'est plus équivoque que ce mot de *Raison*. On en apporte des preuves, à quoi on défie ce Docteur de répondre. Est-ce là être Avanturier ?

On trouve mauvais que le Traducteur se déchaîne avec indécence contre ce qu'on appelle les Peres, qu'il les traite de Corrupteurs des esprits, qu'il assure qu'il suffit de les lire pour apprendre à dire des injures. Ces expressions ne portent-elles pas leur condamnation avec elles ? Est-ce à celui qui les blâme ou à celui qui s'en sert que convient le nom d'Avanturier ? Il en est de même de la manière dont ce Professeur parle des Ecclesiastiques en général, c'est-à-dire de tous les Ministres de toutes les Religions. Devoit-on l'approuver ? N'est-il

pas vrai que ces condamnations générales, qui enveloppent toute une Nation, toute une espèce d'hommes, sont ordinairement fausses & injustes? Pour moi, quelque Aventurier que je sois, je me donnerois bien de garde de dire que tous les Professeurs sont des Pédans. En un mot, dans l'Extrait qu'il plait à ce Docteur de traiter si mal, on n'a rien dit sans preuve, on le défie même d'y répondre, & jusqu'à ce qu'il le fasse, on aura droit de regarder ses injures comme l'aveu de son impuissance. Au reste, supposé qu'il s'y détermine, ce qu'on ne croit pas, on le supplie de ne faire usage de sa grande érudition, qu'autant qu'il sera nécessaire pour donner à ses réponses autant de précision & de netteté qu'en ont les difficultés qu'on lui a proposées.

*Réponses à
d'autres re-
proches de
Monsieur
Barbeyrac.*

Monsieur *Barbeyrac* vaudra bien souffrir qu'on prenne la liberté de répondre à ses conjectures & aux autres injures qu'il a dites. On ne critique point pour critiquer; puisque la critique est solide. Monsieur *Barbeyrac* a tort de conclure que l'Auteur de l'Extrait qui le blesse est Catholique Romain, de ce qu'il n'approuve pas ses invectives atroces contre les Pères. Ignore-t-il que grand nombre de Protestans en ont été choqués & scandalisés? Peut-être que cet Aventurier a plus hâ les Pères, que lui, il n'est pas impossible qu'il les entende mieux, & c'est

c'est pourquoi , sans en faire sa regle , il ne les méprise pas.

On n'en veut point à Monsieur *Barbeyrac* , on l'a déjà dit , on estime son érudition peu commune , on voudroit seulement qu'il n'en eût pas été si prodigieuse. On ne le croit pas non plus infail-
 lible, donc on lui en veut : Conséquence fautive , du moins non nécessaire ! Dirai-je ce que je pense ? Il faut être bien plein de son mérite , pour s'imaginer qu'on ne puisse être contredit , sans que la haine soit le principe de ces contradictions , comme si la vérité ne pouvoit pas l'être. On pardonneroit ces idées à des Ames vulgaires. Mais du moins les Philosophes devroient en être exempts. Un Livre imprimé est de droit public , chacun peut en dire son sentiment , & , si Monsieur *Barbeyrac* a cru pouvoir attaquer tous les Peres , comment a-t-il cru que personne ne l'attaqueroit ? Est-ce la haine qui l'a fait parler contre eux ? Surquoi fondé croit-il donc qu'il n'y ait que la haine qui puisse faire parler contre lui ? Si l'Evêque d'*Hippone* ou quelcun de ceux que ce Docteur a le plus maltraitez revenoit au monde , & qu'au lieu de répondre , il dît que celui qui a trouvé des défauts dans ses ouvrages est un Avan-
 turier , qu'il est Protestant , qu'il est son ennemi , & qu'il n'a garde de troubler son repos & de perdre son tems pour répon-
 dre

dre à un homme qui l'a attaqué malhonnêtement & avec des airs fanfarons , ce Docteur dis-je se croiroit-il suffisamment réfuté ?

*Suite de ses
Réponses.*

On n'est point Pyrrhonien. Cette conclusion ou cette imputation est aussi fautive & n'est pas plus équitable que les précédentes. On prouve que la Raison seule ne suffit pas pour régler & pour conduire l'Homme ; donc on ne croit point qu'il y ait de règle qu'il doive suivre ! C'est comme si quelcun disoit , ce Philosophe combat la démonstration de *Descartes* sur l'existence de Dieu ; donc il est Athée. En bonne Logique la première conclusion n'est pas plus légitime que la seconde.

On ne croit pas non plus avoir attaqué malhonnêtement. S'il étoit échappé quelque terme peu mesuré , on le désavoue , on en est fâché , on prie Monsieur *Barbeyrac* de le pardonner. Mais après avoir relu attentivement ce qu'on a écrit , on n'en a point trouvé qui approchât de ceux dont ce Monsieur a jugé à propos de se servir. Pour des airs fanfarons , ou gascons , car c'est à peu près la même chose , ils consistent je croi à se vanter , à dire qu'on feroit telle & telle chose , si on vouloit s'en donner la peine , qu'on n'auroit qu'à se montrer pour mettre en fuite ses ennemis , qu'on n'auroit qu'à parler pour confondre ses adversaires , pour mettre dans tout son jour leur peu
de

de lumières & leur peu d'équité , mais qu'ils ne le méritent pas. On n'a point ces sentimens & on ne croit pas s'être servi d'expressions qui autorisent à les attribuer.

Enfin on s'embarrasse peu de ce que pense ou ne pense pas Monsieur *Barbeyrac*. Des injures en l'air & non prouvées retombent sur celui qui les dit. Qu'il parle ou qu'il se taise , on sera également content. L'amour de la vérité a fait écrire. On n'a point cherché à diminuer la réputation de cet illustre Professeur , bien moins encore à s'en faire à ses dépens , on est content de celle qu'on a , & peut-être est-on assez Philosophe pour n'en vouloir point du tout en ce genre.

Le second avertissement , l'avis postérieur & la préface qui le suivent , contiennent une espèce d'histoire de cette édition & de celles qui l'ont précédée. Celle-ci est sans doute la plus correcte , la plus abondante en notes , & parmi tous les livres de Morale qui ont été publiez depuis le siècle passé, Monsieur *Barbeyrac* n'en connoît point qui renferme dans un si petit espace un Système si net , si solide , si plein & si méthodique de la Science des mœurs que cet Abbrégé des DEVOIRS DE L'HOMME ET DU CITOYEN, sur tout dans l'état où il paroît présentement en François

çois. Il est bon que le Public sache que l'Editeur y a fait pour le moins autant de grosses & menues réparations qu'il en avoit fait au gros *Puffendorf*.

Le fameux *Leibnitz* n'en jugea pas si favorablement. Sans se nommer, il l'attaqua assez vivement, l'Editeur le devina, ou plutôt il connut distinctement son adversaire. Comme il étoit digne de lui, il voulut bien prendre la peine de lui répondre, quoique pourtant cet adversaire ne fut guères au fait des principes qu'il combattoit. Cet Ecrit de *Leibnitz* & la Réponse de Monsieur *Barbeyrac* sont renfermez dans la Brochure de cinquante sept pages, qui a pour titre *Jugement d'un Anonyme sur l'Original de cet Abbregé*.

*Objections
de Leibnitz
contre Puf-
fendorf.*

Leibnitz s'éleve fortement contre *Puffendorf*, qui prétend que la fin de la Science du Droit naturel est renfermée dans les bornes de cette vie & que les maximes de ce Droit s'appliquent uniquement au tribunal humain, qui ne s'étend pas au delà de cette vie & qui même ne se met pas fort en peine des actes internes. C'est, disoit *Leibnitz*, ravalier au plus bas degré le Droit naturel, c'est priver cette Science de la plus belle de ses parties & détruire en même tems plusieurs devoirs de la vie. En effet pourquoy est-ce qu'on s'exposeroit à perdre ses biens, ses honneurs, sa vie même, pour le bien de la

Pa-

Patrie, ou de l'Etat ; quand on peut s'accommoder aux dépens de la prospérité d'autrui ? Et si le Droit naturel se termine à cette vie, peut-il exiger de si grands sacrifices ?

Monsieur *Barbeyrac* répond que l'Anonyme n'a pas des idées justes ni bien liées sur la nature & la force du *Devoir*, au lieu que la petite omission de *Puffendorf* peut être excusée, en ce qu'il y est tombé par la haute idée des impressions, que la vue seule du Droit doit faire sur le cœur de toute personne raisonnable. L'Anonyme, ajoute-t-il, confond manifestement le *Devoir* avec les effets ou les motifs de son observation, & la force qu'a le *Devoir* par lui même, avec celle qu'il a sur les esprits des Hommes, de la manière dont ils sont faits. Selon lui, sans l'espérance d'une immortalité bienheureuse, on ne pourroit se porter à son devoir. . . . Selon notre Auteur au contraire, on est obligé, non seulement de ne faire du mal à personne, mais encore de se sacrifier quelques fois soi & ce qu'on a de plus cher, par cette seule raison que ce sont des devoirs. Quelle de ces deux Morales est la plus pure, la plus noble, la plus conforme aux idées des sages Anciens, qui ont si bien distingué entre l'honnête & l'utile ?

Ainsi l'Anonyme, en voulant relever

Réflexion de l'Auteur de l'Extrait sur ce sujet.

une simple omission de notre Auteur ; s'est jetté lui-même dans des embarras fâcheux. Ce sont certainement deux questions différentes. *Pourquoi on est obligé de faire ou de ne pas faire certaines choses ? Et Quel est le motif le plus capable de porter les Hommes à s'acquiescer de leur devoir ?* Tout cela ne résout pas la difficulté. Si le Droit naturel est renfermé dans la vie présente, le Droit naturel ne m'oblige point à y renoncer & à sacrifier ce qui peut me la rendre commode & agréable. Car le Droit naturel, c'est la Raison que Dieu veut que je suive, de sorte que cette Raison & la Volonté de Dieu sont une même chose. Or la Raison qui borne les obligations qu'elle impose à la vie présente ne peut m'obliger à sacrifier cette vie. Du moins si je crois qu'elle m'y oblige, d'autres pourront penser le contraire. Ainsi ce Droit naturel deviendra équivoque & arbitraire & se réduira à ce que chacun fasse ce qu'il croit devoir faire. C'est là en effet le grand défaut de la doctrine de *Puffendorf*. Le Droit naturel oblige, parce que Dieu le veut & que les différentes maximes qui le composent ne sont rien autre chose que la volonté de Dieu. Comment m'est-elle connue cette volonté ? Par la Raison. Ma Raison & la Volonté de Dieu sont donc une même chose. Ma Raison est donc ma loi. Donc tout Homme est obli-

obligé de faire ce que sa Raison lui dicte. Or la Raison ne parle pas à tous le même langage. Le Droit naturel considéré en lui-même n'est donc point uniforme, & il pourra se faire que deux personnes, en croiant le suivre, feront des actions tout opposées, par exemple que l'un égorgera son père infirme & que l'autre tâchera par toutes sortes de moyens de lui prolonger la vie. De ces Raisons opposées naît naturellement le Pyrrhonisme; car, si la plupart des Hommes prennent pour Raison ce qui ne l'est pas, surquoi fondé m'attribuerois-je le privilege de ne point m'égarer?

Le reste des objections & des réponses sont du même goût. *L'Anonyme n'entend pas la matiere, il n'est point au fait, il est étonnant que dans un si petit écrit il perde tant de paroles, il en veut à l'Auteur, ce qu'il dit est commun & mal appliqué.* Il est pourtant vrai que les objections sont le plus bel endroit de cette Brochure & qu'elles marquent un Esprit supérieur.

Ce Volume contient encore deux Discours Académiques, que Monsieur Barbeyrac a prononcez, il y a dixneuf ou vingt ans, lorsqu'il étoit Recteur de l'Université de *Lauzanne*. Le premier prouve que tout ce que les Loix permettent, ou ne défendent pas, n'est pas pour cela réellement permis. Le second montre qu'un Honnête homme ne peut pas toujours se

*Jugement
sur deux
Discours de
Monsieur
Barbeyrac.*

prévaloir des droits & des privilèges que les Loix lui donnent. Tous deux sont beaux, pleins d'érudition, & c'est avec justice qu'on les a imprimez si souvent & qu'on a attaché leur durée à celle du Grand & du Petit *Paffendorf*. Outre quelques principes dont on pourroit abuser, quelques décisions un peu hardies, quelques qualifications outrées qu'on pourroit y trouver, on croit être fondé à dire qu'ils ne sont guères dans le gout François, ni pour les choses, ni pour le tour, ni même pour l'expression.

On ne veut rien dans'un Discours Académique qui sente l'école & le cahier. On veut plus d'esprit que d'érudition, plus de raisons que de citations. On s'embarrasse peu de ce que les *Perfes* & les *Babyloniens* ont pensé. On traite tout celà de fatras. Les noms seuls d'*Epaminondas* & de *Taprobane* suffiroient pour décrier le Discours le plus judicieux. Un pour ainsi dire ne pourroit engager à faire grace au *Non plus ultra* d'un Jurisconsulte, ni à l'*Ostracisme* des *Athéniens*. Que diroient les Dames Françaises, si elles entendoient dire que les Dames Romaines se faisoient avorter tout publiquement? Que le métier de Courtisane & celui de Brelandier ne sont rien moins qu'honnêtes? Ces termes de *Vaurien*, *détrousser les Passans*, *ratrapper son argent*, *Honnêtes gens au gros grain*, *Cabaretiers*,
Mai-

Maîtres des Brelans & des Lieux publics, ne sont assurément point du beau stile, & je ne crois pas m'aventurer, en disant que depuis le tems de *Jean de Wert* ils ne se sont trouvez dans aucun Discours Académique. Que diroit-on de cet épiphoneme? *Triste preuve des inconvéniens funestes qu'entraîne quelques fois une méprise grammaticale!* Que diroit-on de cette apostrophe? *Gens de tout âge, de tout ordre & de tout sexe.* Il en est de même de ces tours usez? *Par où commencerai-je? A qui parlerai-je?* Il faut quelque chose de plus que du solide & du bon sens pour un Discours de parade. Le stile & le langage n'en doivent point être bourgeois.

ARTICLE VII.

MEMOIRES DE MADEMOISELLE DE MONTPENSIER, fille de Gaston d'Orleans, frère de Louis XIII. Roi de France. Nouvelle édition, où l'on a rempli les lacunes, qui étoient dans les éditions précédentes, corrigé un très-grand nombre de fautes, & ajouté divers Ouvrages de Mademoiselle très-curieux. A Amsterdam chez J. Wetstein & G. Smith. 1735. Tome I.

pag. 246. Et pour la Préface 19.
 Tome II. pag. 307. Tome III. pag.
 247. Tome IV. pag. 251. Tome V.
 pag. 264. Tome VI. pag. 285. Tome
 VII. pag. 229. Tome VIII. pag. 348.
 sans la table des matières qui en a 65.
 Ce livre se trouve aussi à la Haye
 chez Jean van Duren.

CE qu'on a dit des Mémoires de *Mademoiselle* dans un des Volumes précédens de ce Journal (1), nous dispense d'en donner ici un Extrait. Il suffit de marquer en quoi cette édition-ci est préférable à celles, qui avoient paru ci-devant. La Préface, qui est agréablement écrite, est la première chose, qu'elle a de plus. On y lira avec plaisir le fait suivant.

*Anecdote
curieuse.*

„ En mille fix cent cinquante trois, le
 „ Gouverneur, le Prévôt des Marchands,
 „ & les Echevins de Paris firent faire par
 „ des ordres supérieurs une statue de
 „ marbre de la grandeur de cinq pieds &
 „ demi, représentant *Louis XIV.* habillé
 „ à l'antique, avec un manteau à la Ro-
 „ maine semé de fleurs de Lys, la tête
 „ couronnée de lauriers, tenant en sa
 „ main un sceptre, avec lequel il mon-
 „ troit la Rebellion qu'il avoit étouffée.
 „ On

(1) Tome XIII. Part. I. pag. 66.

„ On la voioit sous la figure d'un Sol-
 „ dat que le Monarque fouloit aux
 „ pieds. Ce Soldat étoit armé d'un cor-
 „ selet & d'un javelot, & sur son cimier,
 „ on voioit un Chat, qui tenoit dans ses
 „ griffes un jonc rompu. Il y avoit au-
 „ dessous de la statue l'Inscription sui-
 „ vante.

„ *Ludovico XIV.*
 „ *Regi Christianissimo,*
 „ *Perduellium debellatori,*
 „ *Urbis pacatori*
 „ *Præsentia, autoritate, clementia,*
 „ *Exempla Patris Avique*
 „ *Regum invictissimorum,*
 „ *Æternum reverentia*
 „ *Fideique Monumentum*
 „ *Devoverunt*
 „ *Franciscus de l'Hospital*
 „ *Franciæ Polemarchus,*
 „ *Urbis Moderator:*
 „ *Antonius le Febvre*
 „ *Urbi Præpositus:*
 „ *Michael Guillois,*
 „ *Nicolaus Philippes,*
 „ *Andreas le Vieux,*
 „ *Petrus Denison,*
 „ *Ædiles:*
 „ *Germanus Pietre*
 „ *Regis Urbanusque*
 „ *Procurator:*
 „ *Martinus le Maire*

„ *Scriba*;
 „ *Nicolaus Boucot*
 „ *Quæstor.*
 „ *Anno MDCLIII.*

„ Cette Statue fut placée à l'Hotel de
 „ Ville en mille six cent cinquante quatre
 „ & elle y demeura jusqu'en quatrevingt-
 „ sept, auquel tems le Roi vint y diner,
 „ & s'étant tourné en descendant du côté
 „ de la Statue, il dit, *cela n'est plus de*
 „ *saison.* Dès la nuit on travailla à l'ô-
 „ ter, & elle fut portée dans une mai-
 „ son de campagne du Président de Four-
 „ ci alors Prévôt des Marchands. Deux
 „ ans après, on plaça à l'Hôtel de Ville
 „ la statue de Louis XIV. qu'on y voit
 „ encore aujourd'hui “.

Reflexion d.
J.

Cette particularité est d'autant plus curieuse qu'aucun Historien n'en avoit encore fait mention. Du reste, en voyant avec quelle joie tous les *Parisiens* enlevèrent ce monument de leur rebellion, dès qu'ils le purent, je ne puis qu'admirer combien notre manière de penser dépend des événemens. Dans le feu de la haine contre *le Mazarin*, ils s'applaudissoient de la guerre qu'ils lui faisoient & chacun d'eux croioit bien servir la *France* & le Roi. Ce Prince & son Ministre triomphent. Dès ce moment, leur prise d'armes est pour eux un crime dont ils voudroient effacer le souvenir.

La

La seconde addition faite à cette édition-ci est celle de quatre Lettres de MADemoiselle & de Madame de Motteville. On les a tirées d'un *Recueil de quelques Pièces nouvelles & galantes*, imprimé chez le fameux *Pierre Marteau*. Elles roulent sur le plan que MADemoiselle s'étoit fait d'une Solitude délicieuse. Cette Princesse vouloit que ceux qui s'y rangeroient avec elle renoncassent au mariage, & elle comptoit que son exemple pourroit obtenir d'eux cet effort. Elle raconte à ce sujet que „ dans „ le Village de *Randan* en *Auvergne* ja- „ mais une Veuve ne s'est remariée, ni „ n'en avoit témoigné la moindre envie, „ à quelque âge qu'elle eût perdu son „ mari, parce que feu la Comtesse de „ *Randan* en avoit usé ainsi “. Voilà un nouvel exemple de l'impérieuse influence des choses les plus étrangères sur nos jugemens. Quand est-ce que les Hommes ne suivront que les principes lumineux de la Raison? Mais je reviens à ces lettres.

Fait singulier rapporte par Mademoiselle.

MADemoiselle y soutient que l'esprit galant n'est point opposé à la véritable piété, & en donne pour preuve le beau tour qui paroît en tout ce que faisoit Sainte *Thérèse*. L'Editeur rapporte à cette occasion un passage du célèbre Don *Juan de Palafox y Mendoza* Evêque d'*Osma*. Il est en *Espagnol* & je

La Reine Isabelle & Ste. Thérèse comparées.

dirai par parenthèse qu'il est plein de fautes (1). Le sens en est que les écrits d'*Isabelle de Castille* & ceux de Sainte *Therese* sont marquez au même coin, & qu'en un mot, si la Sainte avoit été Reine, on auroit vû en sa personne une autre *Isabelle*, & si *Isabelle* avoit été Religieuse, elle auroit été une autre *Therese*. Cette note d'ailleurs curieuse ne prouve peut-être point ce que MADEMOISELLE avançoit, puisque probablement cette Princesse entendoit autre chose par le mot *galant*. Mais ce qu'elle prouve vaut bien autant. C'est que le même Homme avec les mêmes talens peut, selon que la Providence le place, être, ou un grand Prince, ou un Magistrat integre, ou un excellent Ascette, ou même un petit Particulier, dont les vertus aussi obscures que sa condition sont aussi peu connues que lui & sont bientôt oubliées. Les grands Esprits sont comme les belles Statues. Il leur faut, pour paroître ce qu'ils sont, un piedestal assez élevé & un emplacement favorable.

Jugement d.
J. sur les
Amours de
Mademoi-
selle.

La troisième Piece, qu'on a ajoutée ici, a pour titre, *les amours de MADEMOISELLE & de Monsieur de Lauzun*. Elle n'est pas commune, & c'est peut-être ce qui en fait le seul mérite. Du moins

(1) On y lit *dexat* pour *dexar*, *Denna* pour *Dona*, *temar*, pour *temar*, *boluera* pour *boluer a*, de la ligne pour *del alino*, *hunniera fda* pour *huviera fda*.

moins n'est elle pas assez bien écrite pour plaire par là, & quant à la vérité des faits, assurément, on n'ira pas l'y chercher, lorsqu'on a les Mémoires de MADemoiselle elle même, où elle décrit ces amours avec l'ingénuité d'une fille de quinze ans.

On trouve ensuite la *Description de l'Isle Invisible & l'Histoire de la Reine de Paphlagonie*. Ce sont deux Romans Satiriques composez par MADemoiselle, qu'on avoit déjà imprimez dans le *Se-graifiana*. Ils sont desormais trop connus pour que je doive en parler.

La dernière addition consiste en cinquante neuf portraits, dont il y en a seize composez par MADemoiselle & que Monsieur Huet avoit fait imprimer secrettement par ses ordres avec quarante trois autres. C'étoient la Princesse de Tarente & Mademoiselle de la Tremouille, qui avoient apporté de Hollande la mode de se peindre. L'envie prit là-dessus à MADemoiselle de faire aussi son Portrait. On dit dans la Préface qu'il fut pensé & écrit en un quart d'heure. C'est bien peu de tems pour une Princesse, qui jusques-là n'avoit sans doute guères pensé à s'examiner fort sérieusement. Contente de son travail, elle ne laissa pas de vouloir peindre d'autres personnes. Son exemple fut bientôt suivi. Le Public fut inondé de portraits.

Es sur la
mode des
Portraits.

conque favoit tant soit peu écrire faisoit le sien. Il falloit bien s'avouer quelques défauts, car qui n'en a point? Mais on ne reconnoissoit que ceux dont le principe est honorable. Peut-être n'y eut-il jamais de mode si ridicule. Il y a de la sottise à médire de soi même. Il y a de la fatuité à se louer. Cependant legout des Portraits fut assez durable, parce qu'il étoit soutenu par la vanité. Ceux ci étoient devenus extrêmement rares, & plusieurs d'entre eux méritoient fort qu'on prît la peine de les chercher.

ARTICLE VIII.

LETTRES ÉCRITES DE LONDRES
sur les Anglois & autres sujets. Par
M. DE VOLTAIRE. *Suivant la copie imprimée à Londres. Se vend à*
Amsterdam chez Jaques des Bordes.
1735. 8. pagg. 216. Sans la table
des Lettres, & celle des Matieres.

LETTRES PHILOSOPHIQUES *par M.*
de V. . . . A Rouen chez Jore
Libraire. 1734. 8. pag. 190. Ces
deux editions se trouvent aussi à la
Haye chez J. van Duren.

L Es Lettres Philosophiques & les Lettres
écrites de Londres sont un seul & même
Ou-

Ouvrage, dont il s'est fait deux éditions, qui ne diffèrent l'une de l'autre, qu'en ce qu'il y a dans celle de *Rouen* une assez longue critique de *Pascal*, qui ne se trouve point dans l'édition d'*Amsterdam*.

Monsieur de *Voltaire* décrit dans les quatre premières Lettres la Doctrine & l'Histoire des *Quakers*. Il parle dans les trois suivantes des Anglicans, des Presbytériens & des Antitrinitaires. Les Lettres huit, neuf & dixième ont pour sujet le Parlement de la *Grande Bretagne*, le Gouvernement de ce Roiaume, son Commerce. La onzième renferme l'histoire & l'éloge de l'Infection de la petite verole. Les six Lettres qui suivent regardent la Philosophie & les Philosophes d'*Angleterre*, les *Bacons*, les *Lockes*, les *Newtons*. Dans la dixhuit & dixneuvième Monsieur de *Voltaire* prononce sur la Tragédie & la Comédie telles qu'elles sont chez les *Anglois*. Les Lettres suivantes roulent sur l'estime que les personnes distinguées parmi eux font des Belles Lettres, sur le Comte de *Roche-ster*, sur *Waller*, sur Messieurs *Swift* & *Pope*, sur la considération qu'on doit aux Gens de Lettres, sur la Société Royale de *Londres* & sur les Académies. Dans la vingt-cinquième Monsieur de *Voltaire* fait des remarques critiques sur les *Pensées de Pascal*. Il justifie dans la der-

Sujets traités dans ces Lettres.

dernière ce qu'il avoit écrit dans son Histoire de *Charles XII.* touchant l'incendie d'*Altena*, & il reconnoît que les *Hambourgeois* n'avoient point acheté la ruine de cette Ville.

Jugement d.
J. sur son
Ouvrage.

Dire de ces lettres qu'elles abondent en pensées hardies, exprimées vivement & heureusement, ou, pour mieux dire, peintes avec autant de force que de grace, & que l'agrément y est répandu sur les matières les plus arides & les plus obscures, ce seroit ne rien apprendre au Public. On ne sauroit attendre autre chose d'un Ecrivain tel que celui dont nous parlons. On juge d'abord qu'entretenant son Ami des *Quakers* & des *Ariens*, il n'aura pas manqué de les traiter favorablement. Qu'*Anglicans* & *Presbytériens* n'auront pas aussi aisément trouvé grace devant ses yeux. Que *Locke* & *Clarke* doivent lui avoir fait abandonner la Philosophie & la Théologie des Anciens. Qu'il aura mis le Chevalier *Newton* fort au-dessus de *Descartes*. Qu'il n'aura laissé échapper aucune occasion de s'égaier par des traits ingénieux & malins contre les usages, ou les abus, qui l'auront choqué en *France*, soit dans la Religion, ou dans le Gouvernement, ou dans la manière de penser. Que sur tout sa chère Mademoiselle le *Couvreux*, jettée à la voirie, ne lui aura pas permis d'oublier, ni qu'il semble

semble injuste aujourd'hui d'excommunier les Comédiens, si différens de ceux que l'ancienne Eglise abhorroit avec raison, ni qu'il y a une contradiction palpable entre estimer la Comédie un spectacle également agréable & utile, & déshonorer ceux qui nous donnent ce spectacle. Ceux qui ont lû *l'Essai sur le Poëme Epique* devinent à peu près aussi ce que Monsieur de Voltaire aura dit touchant les Poëmes & les Poëtes Anglois. Il n'est pas moins naturel de penser que, jugeant de *Shakespear*, du Comte de *Rochester* & de *Waller*, de *Pope*, il aura rendu en vers François quelques-uns des endroits brillans de leurs Poésies, & qu'il s'en fera parfaitement acquité.

Il ne nous reste donc que d'extraire quelques endroits de ses Lettres & d'en dire notre sentiment.

Les *Quakers* sont les premiers qui l'ont frappé, & on n'en sera pas surpris. Quel spectacle en effet pour un François nouvellement arrivé à *Londres* qu'un Chretien, qui n'est point baptisé, qui ne communie point, qui rejette les Prêtres! Qu'un Anglois autrement habillé que ses Concitoyens & qui de cette singularité se fait un devoir de Religion! Qu'un Citoyen, qui a en horreur les sermens! Qu'un Homme d'ailleurs poli, qui ne salue personne & qui tutoie un chacun! Qu'un Homme né & élevé en Europe, qui

qui déteste la guerre comme contraire à l'Humanité & par conséquent au Christianisme ! Voilà pourtant ce qui paroît d'abord des *Quakers*, & Monsieur de *Voltaire* a été bien fondé à croire que la *Doctrine* & l'*Histoire d'un Peuple si extraordinaire* méritoient la curiosité d'un homme raisonnable. Mais cette curiosité même sembloit ne devoir pas s'arrêter à cette mince écorce, & voici par exemple ce qu'il auroit pû nous apprendre de leur Théologie.

*Addition d.
J. touchant
leur Theo-
logie.*

Ils soutiennent que *Jésus-Christ* est la lumière intérieure qui sauve les Hommes, en leur découvrant quelles sont les causes de la damnation & quelle est la route à la félicité éternelle. Que cette lumière luit dans les âmes de chacun d'entre eux. Qu'elle les a éclairés dès le commencement du monde, & que les Gentils y ont eu une part moindre à la vérité que celle des Juifs & des Chrétiens, mais cependant suffisante pour les sauver. Que ceux qui suivent cette lumière évitent tout ce qu'elle leur montre comme mauvais, & sont inclinés à faire tout ce qu'elle leur dépeint comme bon. Que c'est improprement qu'on attribue la rédemption & le salut des Hommes aux souffrances & à la mort de l'Humanité Sainte de *Jésus Christ*. Que c'est autant que Verbe-Dieu que *Jésus-Christ* est le Sauveur & le Rédempteur du Genre Humain, que c'est en cette qualité
seule

seule qu'il les délivre du joug du péché, qu'il les dérobera à la vengeance divine, & que l'Humanité n'y a contribué que comme instrument. Que l'Ecriture Sainte n'est point la règle générale de la foi ni des devoirs des Hommes. Que cependant il faut la lire avec révérence, en croire les maximes, en accomplir les préceptes, non qu'elle soit par elle même notre règle, mais parce que nous la trouvons conforme à ce que la lumière intérieure nous révèle. Que c'est donc cette lumière qui est la règle générale dont il s'agit. En un mot, que l'Ecriture n'est pour nous une règle, qu'entant que l'esprit de vérité nous en découvre le vrai sens, & que la croyance à ce qu'elle contient d'Historique n'est nécessaire à salut, que pour ceux qui connoissent ces faits & que l'Esprit divin a convaincus de leur vérité. Que l'Ecriture Sainte n'est pas non plus le Juge des controverses. Que c'est à la lumière qui habite en nous que cette autorité appartient.

La vérité est que ces détails n'auroient pas eu le même agrément que l'Histoire de *George Fox* & de *Guillaume Pen*, ni que la description des mœurs & des assemblées des *Quakers*. La même ardeur de plaire est apparemment ce qui a fait de ses Lettres sur les *Anglicans*, les *Presbytériens* & les *Ariens* modernes.

dernes, moins une histoire sérieuse & utile de leurs dogmes, qu'une satire enjouée & hardie de leur conduite & de leur politique. Nous ne laisserons pas d'en copier divers endroits, aussi bien que des trois suivantes.

Portrait du
Docteur
Clarke.

Après avoir dit de l'illustre Docteur *Clarke*, que c'est un „ Homme d'une „ vertu rigide, & d'un caractère doux, „ plus amateur de ses opinions que passionné pour faire des Prosélytes, „ quement occupé de calculs & de démonstrations, une vraie machine à „ raisonnement, Monsieur de *Voltaire* ajoute, *C'est lui qui est l'Auteur d'un livre assez peu entendu & fort estimé sur l'existence de Dieu, & d'un autre plus intelligible, mais assez méprisé sur la vérité de la Religion Chrétienne.* Il dit ailleurs, *s'il n'y avoit en Angleterre qu'une Religion, le despotisme seroit à craindre; s'il n'y en avoit que deux, elles se couperoient la gorge; mais il y en a trente, & elles vivent en paix & heureuses.*

Pensée de
l'Auteur
sur la multiplicité des
Religions.

Remarque
critique d.
J. sur ce
sujet.

Nous avons évité toute remarque sur la première proposition. Mais peut-être sera-t-on bien-aîsé que nous disions notre pensée de celle-ci. Premièrement, on ne voit point, ni qu'en général l'unité de Religion dans un Roiaume doive donner lieu au pouvoir arbitraire de s'y introduire, ni qu'en particulier elle doive le faire en *Angleterre*. En second lieu,

il n'y a eu pendant plusieurs siècles qu'une Religion dans cette Ile , & cette Religion, bien loin d'y ouvrir l'entrée au Despotisme , le combattit souvent avec beaucoup de courage. Il ne se pouvoit même que la chose n'arrivât point , vu que les Evêques & les Abbés de ces temps-là possédant de grands Fiefs , aiant de nombreux Vassaux , en un mot étant Barons effectifs du Roiaume & aiant les mêmes intérêts que les Seigneurs Temporels , il étoit impossible qu'ils ne conspirassent pas tous ensemble pour réprimer les entreprises ambitieuses des Rois (1). En troisième lieu , il ne nous paroît nullement évident que l'unité de Religion pût faire aujourd'hui aux *Anglois* le mal qu'elle ne leur a pas fait avant la Réforme. Car enfin , laquelle est-ce des Religions qui partagent le Roiaume , laquelle est-ce dis-je , qui , si elle y étoit seule , favoriseroit le Despotisme ? Personne au monde n'en soupçonnera les *Presbytériens* ni les *Quakers*. Seroient-ce donc les

(1) Ajoutons en passant que Monsieur de Voltaire ne s'est pas exprimé , avec assez d'exactitude , lorsqu'il dit des Evêques d'Angleterre , „ ils ont séance dans „ la Chambre Haute , parce que le vieil abus de les regarder comme Barons subsiste encore. On vient de voir qu'anciennement ce n'étoit rien moins qu'un abus de les regarder comme Barons , & il n'y en a pas d'avantage aujourd'hui à leur conserver ce titre , puisqu'ils l'ont , ainsi que les autres Pairs , par Patente du Roi , & que de plus il est attaché à leur Bénéfice.

Tome XXII. Part. II. Z

les *Anglicans* ? Oui , leur Doctrine est moins favorable aux Droits du Peuple qu'à la Prérrogative du Souverain , & on fait que , depuis *Jacques I.* jusqu'à *George I.* , ils ne se sont piqués de rien tant que d'être fideles à leurs Rois & attachez à leur Droit héréditaire. Mais qui ne fait combien contribuait à cette fidélité & à cet attachement leur haine pour les Nonconformistes , qu'ils ne pouvoient opprimer qu'en se rendant agréables à leurs Rois , & peut-on douter qu'une fois devenus les Maîtres , ils n'eussent insensiblement adouci ce qu'il y avoit d'excessif dans leurs maximes touchant l'obéissance aux Souverains ?

Ce que dit
l'Auteur
sur la mort
de
Charles I.

Nous n'extrairons que ceci de la Lettre sur le Parlement. „ Il en a couté
„ sans doute pour établir la Liberté en
„ *Angleterre*. C'est dans des mers de
„ sang qu'on a noyé l'Idole du Pouvoir
„ despotique. Mais les *Anglois* ne
„ croient point avoir acheté trop cher de
„ bonnes Loix. Les autres Nations
„ n'ont pas eu moins de troubles , ni
„ versé moins de sang qu'eux. Mais
„ ce sang qu'elles ont répandu pour la
„ cause de leur Liberté n'a fait que ci-
„ menter leur servitude. . . . Ce qu'on
„ reproche le plus en *France* aux *Anglois*,
„ c'est le supplice de *Charles I.* , qui fut
„ traité par ses Vainqueurs , comme il
„ les eût traités , s'il eût été heureux.

Après

„ Après tout , regardez , d'un côté ,
 „ *Charles I* vaincu en bataille rangée ,
 „ prisonnier , jugé , condamné dans
 „ *Westminster* , décapité , & de l'autre
 „ *Henry III* assassiné par un Moine ,
 „ trente assassinats méditez contre *Hen-*
 „ *ry IV* , plusieurs exécutez , & le der-
 „ nier privant enfin la *France* de ce grand
 „ Roi. Pesez ces attentats & jugez “.

Si c'étoit à nous que ces derniers *Remarques*
 mots s'adressassent , nous répondrions *critique d.*
 autrement que Monsieur de *Voltaire* ne *J.*
 sembloit s'y attendre. Le parricide de
Jacques Clement , celui de *Jean Chastel* ,
 celui de *Ravaillac* , ce furent les crimes de
 ces détestables Assassins & d'un petit nom-
 bre de Particuliers ambitieux, ou fanatiques.
 On auroit tort de les imputer à la Nation
Françoise. Elle n'y trempa en aucune
 sorte. Mais le supplice de *Charles I*. est
 le crime des *Anglois* , en ce que ce fut
 l'Autorité publique, que le corps de la
 Nation reconnoissoit alors , qui condam-
 na ce Prince infortuné à perdre la tête.
 On pourroit ajouter qu'il y a cent & cent
 exemples dans l'Histoire de Souverains
 assassinez par quelques-uns de leurs Su-
 jets ; mais que les *Anglois* sont les pre-
 miers qui se soient attribué le droit de
 juger leurs Rois & de les condamner so-
 lemnellement au dernier supplice.

Il faudroit transcrire entièrement les *Bon mot*
 deux Lettres sur le Commerce & sur *sur le*
 Z 2 l'ino- *Chancelier*
Bacon.

l'inoculation de la petite Verole. Tous deux le méritent à bien des égards. Mais passons à la douzième, qui roule sur le fameux *Bacon*, Lord *Verulam* (1), Grand Chancelier d'*Angleterre*. Un seul trait rapporté dans cet Ouvrage suffit pour montrer combien les Etrangers admiroient cet Homme illustre. „ Lorsque „ le Marquis d'*Effiat* amena en *Angleterre* „ la Princesse *Marie*, Fille d'*Henry le* „ *Grand*, qui devoit épouser le Roi „ *Charles*, ce Ministre alla visiter *Bacon* „ (2) ; qui, alors étant malade au lit, „ le reçut les rideaux fermés. *Vous res-* „ *semblez aux Anges*, lui dit d'*Effiat*. On „ *entend toujours parler d'eux, on les croit* „ *bien supérieurs aux Hommes, & on n'a* „ *jamais la consolation de les voir*“. Ce même *Bacon* fut pourtant flétri en *Angleterre* par une Sentence infamante. Monsieur de *Voltaire* prétend même qu'on lui imposa une amende d'environ quatre cent mille (3) Livres monnoie de France

(1) Monsieur de *Voltaire* le traite de Comte de *Verulam*. C'est une faute. Le titre de *François Bacon* étoit celui de Lord *Verulam* Vicomte de *S. Alban*.

(2) C'est là une autre preuve de la considération des Etrangers pour *Bacon*, puis qu'alors en 1624. il n'étoit plus Chancelier & que les Pairs l'avoient exclus de leur Chambre en 1621.

(3) Je ne sai où Monsieur de *Voltaire* a puisé ce fait. Pour moi, je trouve dans les Ecrivains *Anglois* qu'on ne sait pas bien à quoi se montoit cette amende, & je conjecture qu'elle fut des plus médiocres, puisqu'un des Lords proposa de la réduire à quarante chelins, disant que le Chancelier ne pouvoit paier d'avantage.

ce sur le pied qu'elle est présentement, & qu'on le priva de la dignité de Pair (4).

„ Qui le croiroit , continué-t-il ! Au-
 „ jourd'hui les *Anglois* révèrent sa mé-
 „ moire, au point qu'à peine avouent-ils
 „ qu'il ait été coupable. Ses vertus
 „ ont fait oublier ses vices“.

Ce sentiment des *Anglois* est fort naturel. Le crime dont on accusoit *Bacon* étoit d'avoir mis le sceau à des patentes injustes. Mais premièrement ce crime ne fut jamais que soupçonné, & on en eut pour toute preuve les aveux volontaires de l'Accusé, aveux que probablement son humeur douce & paisible lui arracha, pour appaiser ses ennemis & pour achever sa vie en repos parmi les livres. Secondement, ceux mêmes des *Historiens Anglois*, qui ont voulu le noircir, confessent qu'il pensoit ce qu'il avoit dit, que *l'argent semblable au fumier n'est bon que quand on le répand*, & ils reconnoissent que plein de mépris pour les richesses, il abandonnoit les siennes avec l'indifférence la plus philosophique à ceux qui étoient à son service. Troisièmement, on reconnoît que jamais il ne prononça de sentence injuste & qu'il donna toujours à son Maître les conseils les plus

*Addition
 d. J. sur ce
 Grand
 Homme.*

(4) Il conserva la dignité & le titre de Lord *Vernham* Vicomte de *S. Alban*. Mais on lui ôta le droit de séance dans la Chambre Haute.

plus sages & les plus propres à lui concilier les coeurs de ses Peuples. En dernier lieu, c'est une chose connue, que l'amende si médiocre à laquelle on le condamna, étoit tout ce qu'il pouvoit paier, & qu'il ne vécut dans la suite que du léger revenu de ses études. Après ces remarques, on ne doit pas s'étonner que les *Anglois* avouent à peine qu'il fut coupable.

*Abrégé des
Lettres sui-
vantes.*

Nous ne donnerons des huit ou neuf lettres suivantes que cet abrégé tracé par Monsieur de *Voltaire* lui-même „ Il me „ paroît que les *Anglois* n'ont point de „ si bons Historiens que nous ; qu'ils „ n'ont point de véritables Tragédies ; „ qu'ils ont des Comédies charmantes „ des morceaux de Poésie admirables „ & des Philosophes qui devoient être les „ Précepteurs du genre humain (1)“. En récompense nous nous étendrons d'avantage sur la vingt-trois & vingt-quatrième Lettre. Il y remarque d'abord qu'on ne trouve qu'en *France* d'utiles encouragemens pour l'Astronomie, pour les diverses parties des Mathématiques, pour celles de la Médecine, pour les recherches

(1) Ce jugement, qui nous paroît fort sensé, est le même qu'avoient porté il y a long-tems les premiers Auteurs de ce Journal ci dans un grand nombre d'Extraits, & particulièrement dans leur spirituelle & savante Dissertation sur la Poésie Angloise, Tome III. pag. 157. C'est en partie ce qui nous a empêché d'en rien extraire.

ches de l'Antiquité, pour les beaux Arts.

„ *Louis XIV* s'est immortalisé par ces
 „ fondations , & cette immortalité ne
 „ lui a pas coûté deux cent mille francs
 „ par an. Mais , si le Parlement d'*Angleterre*
 „ n'a jamais pensé à imiter la magni-
 „ ficence de ce Prince envers les Arts ,
 „ ils trouvent parmi les *Anglois* d'autres
 „ récompenses plus honorables pour la
 „ Nation. Tel est le respect que ce Peu-
 „ ple a pour les talens ; qu'un Homme
 „ de mérite y fait toujours fortune. Mon-
 „ sieur *Addison* en *France* eût été de quel-
 „ que Académie , & auroit pû obtenir
 „ par le crédit de quelques femmes une
 „ pension de douze cent livres , ou bien
 „ on l'auroit mis à la *Bastille* , sous pré-
 „ texte qu'on auroit apperçu dans sa Tra-
 „ gédie de *Caton* quelques traits contre
 „ le Portier d'un Homme en place. En
 „ *Angleterre* il a été Secrétaire d'Etat.
 „ Monsieur *Newton* étoit Intendant des
 „ Monnoies du Roiaume. Monsieur
 „ *Congreve* avoit une charge importante.
 „ Monsieur *Prior* a été Plénipotentiaire.
 „ Le Docteur *Swift* est Doien de *Saint*
 „ *Patrice* à *Dublin* , & y est beaucoup plus
 „ considéré que le Primat. Si la Reli-
 „ gion de Monsieur *Pope* ne lui permet
 „ pas d'avoir une place , elle n'empêche
 „ pas au moins que sa belle traduction
 „ d'*Homere* ne lui ait valu deux cent mil-
 „ le livres. J'ai vu long-tems en *France*

Considéra-
 tion où les
 Gens de
 Lettres sont
 en Angle-
 terre.

„ l'Auteur de *Rhadamiste* près de mourir
 „ de faim, & le fils d'un des plus grands
 „ Hommes que la *France* ait eu, & qui
 „ commençoit à marcher sur les traces
 „ de son Pere, étoit réduit à la misère
 „ sans Monsieur *Fagon*“.

Acadé-
mie des
Sciences de
Paris supé-
rieure à la
Société
Roiiale de
Londres.

Le même avantage, que Monsieur de *Voltaire* attribue à l'*Angleterre* sur la *France*, par rapport à la considération qu'on y a pour les Gens de lettres, il le rend à la *France*, par rapport aux Académies. Il dit que la Société Roiiale de *Londres* manque des deux choses les plus nécessaires aux Hommes, des récompenses & des regles, & qu'elle a trop embrassé, en mêlant indifféremment la Littérature à la Physique. Que l'Académie Roiiale des Sciences au contraire procede avec beaucoup d'ordre, & a de grands encouragemens. Qu'elle fait un excellent choix entre ceux qui se disputent l'honneur de lui être associez. Qu'elle a montré beaucoup de sagesse, en se bornant à l'étude de la Nature. Enfin que ses Mémoires sont fort supérieurs à ceux de la Société Roiiale.

Projet d'une
Académie
de la
Langue
Angloise.

Il parle ensuite d'une Académie pour la Langue, dont le Docteur *Swift* forma le dessein dans les dernières années du Reine d'*Anne*. „ Ce projet étoit appuyé par
 „ le Comte d'*Oxford* Grand Thésorier,
 „ & encore plus par le Vicomte *Boling-
 „ broke* Secrétaire d'Etat, qui avoit le
 „ don

„ don de parler sur le champ dans le Par-
 „ lement avec autant de pureté que *Swift*
 „ écrivoit dans son cabinet, & qui auroit
 „ été le Protecteur & l'ornement de cet-
 „ te Académie. Les membres qui la de-
 „ voient composer étoient des Hommes,
 „ dont les Ouvrages dureront autant que
 „ la Langue *Angloise*. C'étoient ce Doc-
 „ teur *Swift*, Monsieur *Prior*... qui en
 „ *Angleterre* a la même réputation que
 „ la *Fontaine* a parmi nous, Monsieur
 „ *Pope* le *Boileau d'Angleterre*, Monsieur
 „ *Congreve* qu'on peut en appeller le *Mo-*
 „ *liere*, plusieurs autres dont les noms
 „ m'échappent, auroient tous fait fleu-
 „ rir cette Compagnie dans sa naissance.
 „ Mais la Reine mourut subitement, &
 „ les *Whigs* se mirent dans la tête de per-
 „ dre les Protecteurs de l'Académie, ce
 „ qui fut mortel aux Belles Lettres. Les
 „ membres de ce corps auroient eu un
 „ grand avantage sur les premiers qui
 „ composèrent l'Académie *Françoise*.
 „ *Swift*, *Prior*, *Congreve*, *Dryden*, *Pope*,
 „ *Addison*, avoient fixé la Langue *An-*
 „ *gloise* par leurs Ecrits, au lieu que *Cha-*
 „ *pelain*, *Colletet*, *Cassaigne*, *Faret*, *Co-*
 „ *tin*, nos premiers Académiciens,
 „ étoient l'opprobre de notre Nation &
 „ que leurs noms sont devenus ridicu-
 „ les“.

Ce sujet conduit Monsieur de *Voltaire* à
 des réflexions sur les travaux de l'Acadé-

*Ideé que M.
 d. V. donne
 de l'Acadé-
 mie Fran-
 çoise.*

mie *Françoise*. Il réduit à ceci soixante-à quatre-vingt volumes de complément qu'elle a fait imprimer. „ C'est „ que le Récipiendaire ayant assuré que „ son Prédécesseur étoit un grand Homme „ me „ que le Cardinal de *Richelieu* étoit „ un très-grand Homme, le Chancelier „ *Seguier* un assez grand Homme, *Louis* „ XIV. un plus que grand homme, le „ Directeur lui répond la même chose & „ ajoute que le Récipiendaire pourroit „ bien être aussi une espèce de grand Homme „ me „ & que pour lui Directeur il n'en „ quitte pas sa part “. Il voudroit qu'au lieu de ces ennuyeux éloges, elle publiât les bons Ouvrages du Siècle de *Louis* XIV. qu'elle les épurât des fautes de langage qui s'y sont glissées, qu'on marquât au moins celles qu'on ne pourroit pas corriger, qu'ils fussent imprimez avec soin aux dépens du Roi. Il ajoute que *Boileau* avoit fait cette proposition, & qu'elle a été inutilement renouvelée par un Homme, que nous croions, à l'idée avantageuse qu'il donne de lui, être Monsieur l'Abbé de *Saint Pierre*, célèbre par tant de projets ingénieux, utiles, approuvez, louez & négligez.

Et de celles
des Sciences
& des In-
scriptions.

Il témoigne plus d'estime pour l'Académie des Belles Lettres. Il souhaiteroit seulement que, dans les curieux Mémoires, qu'elle présente au Public, les matières fussent plus approfondies & qu'on n'en

n'en eût point traité d'autres. Il donne des louanges plus pures à l'Académie des Sciences. Il croit „ que des études si „ profondes & si suivies , des calculs si „ exacts , des découvertes si fines , des „ vues si grandes , produiront enfin quel- „ que chose qui servira au bien de l'Uni- „ vers “.

Nous finirons par quelques-unes des remarques , que Monsieur de *Voltaire* a faites sur les fameuses pensées de *Pascal*. Ce profond Philosophe , plein de la lecture de Saint *Augustin* , semble avoir voulu faire , comme *Esprit* & comme le Duc de la *Roche-foucault* , la satire de l'Humanité , & , si on trouve mauvais que Monsieur de *Voltaire* le traite de sublime *Misanthrope* , qui sur ce plan-là auroit rempli un livre de paralogismes éloquens & de faussetez admirablement déduites , du moins ne doit-on pas s'en étonner. Quoi qu'il en soit , nous transcrivons quelques-unes de ces pensées qu'on critique. Ne point parier que Dieu est , c'est parier qu'il n'est pas. Lequel prendrez vous donc ? Pesons le gain & la perte. En prenant le parti de croire que Dieu est , si vous gagnez , vous gagnez tout ; si vous perdez , vous ne perdez rien : pariez donc qu'il est sans hésiter. Oûi , il faut gager ; mais je gage peut-être trop. Voyons. Puisqu'il y a pareil hazard de gain & de perte , quand
vous

vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager.

„ Il est évidemment faux de dire. Ne
 „ point parier que Dieu est , c'est parier
 „ qu'il n'est pas. Car celui qui doute
 „ & demande à s'éclaircir, ne parie assû-
 „ rément ni pour ni contre.

„ D'ailleurs cet article paroît un peu
 „ indécent & puerile, cette idée de jeu,
 „ de perte & de gain ne convient point
 „ à la gravité du sujet.

„ De plus l'intérêt que j'ai à croire
 „ une chose, n'est pas une preuve de
 „ l'existence de cette chose. Je vous
 „ donnerai, me dites-vous, l'Empire du
 „ monde, si je crois que vous ayez rai-
 „ son. Je souhaite alors de tout mon
 „ cœur que vous ayez raison, mais jus-
 „ qu'à ce que vous me l'ayez prouvé, je
 „ ne puis vous croire “.

Voici deux ou trois autres de ces pen-
 sées avec la critique. *En voyant l'aveugle-
 ment & la misère de l'homme & ces con-
 trariétés étonnantes qui se découvrent dans
 sa nature, & regardant tout l'univers muet,
 & l'homme sans lumière, abandonné à lui
 même & comme égaré dans ce recoin de l'u-
 nivers, sans sçavoir qui l'y a mis, ce qu'il
 y est venu faire, ce qu'il deviendra en mou-
 rant, j'entre en effroy comme un homme
 qu'on auroit porté endormi dans une isle dé-
 serte & effroyable & qui s'éveillerait sans
 connoître où il est, & sans avoir aucun
 moyen*

moyen d'en sortir ; & sur cela j'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état.

„ Pourquoi nous faire horreur de notre être ? Notre existence n'est point
 „ si malheureuse qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'Univers comme un cachot , & tous les hommes
 „ comme des criminels qu'on va exécuter , est l'idée d'un fanatique. Croire
 „ que le monde est un lieu de délices, où l'on ne doit avoir que du plaisir , c'est
 „ la rêverie d'un Sibarite. Penser que la terre , les hommes & les animaux
 „ sont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, est, je crois, d'un
 „ homme sage.

Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement & l'occupation au dehors , qui vient du ressentiment de leur misère continuelle ; & ils ont un autre instinct qui reste de la grandeur de leur première nature , qui leur fait connoître que le bonheur n'est en effet que dans le repos.

„ Cet instinct secret étant le premier
 „ principe & le fondement nécessaire de la société, il vient plutôt de la bonté
 „ de Dieu , & il est plutôt l'instrument de notre bonheur, qu'il n'est le ressentiment de notre misère. Je ne sçai
 „ pas ce que nos premiers Peres faisoient dans le paradis terrestre ; mais si chacun d'eux n'avoit pensé qu'à soi, l'exis-
 „ ten-

„ tence 'du genre humain étoit bien ha-
 „ zardée. N'est-il pas absurde de pen-
 „ ser qu'il avoient des sens parfaits, c'est-
 „ à dire , des instrumens d'action par-
 „ faits, uniquement pour la contempla-
 „ tion ? Et n'est-il pas plaisant que des
 „ têtes pensantes puissent imaginer que
 „ la paresse est un titre de grandeur , &
 „ l'action un rabaissement de notre na-
 „ ture ?

On doit donc reconnoître que l'homme est si malheureux , qu'il s'ennuyeroit même , sans aucune cause étrangere d'ennui , par le propre état de sa condition.

„ Au contraire , l'homme est si heu-
 „ reux en ce point , & nous avons tant
 „ d'obligation à l'Auteur de la nature ,
 „ qu'il a attaché l'ennui à l'inaction , afin
 „ de nous forcer par-là à être utiles au
 „ Prochain & à nous-mêmes.

*Les grands & les petits ont mêmes acci-
 dens , mêmes fâcheries & mêmes passions.
 Mais les uns sont au haut de la raüe & les
 autres près du centre , & ainsi moins agi-
 tez par les mêmes mouvemens.*

„ Il est faux que les petits soient moins
 „ agitez que les grands. Au contraire
 „ leurs désespoirs sont plus vifs , parce
 „ qu'ils ont moins de ressource. De
 „ cent personnes qui se tuent à Lon-
 „ dres , il y en a quatre-vingt dix-neuf
 „ du bas peuple & à peine une d'une
 „ condition relevée. La comparaïson
 „ de

„ de la rouë est ingénieuse & fausse.

On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, & on leur apprend tout le reste. Cependant ils ne se piquent de rien tant que de cela ; ainsi ils ne se piquent de sçavoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point.

„ On apprend aux hommes à être
 „ honnêtes gens, & sans celà peu parvien-
 „ droient à l'être. Laissez votre fils
 „ dans son enfance prendre tout ce qu'il
 „ trouvera sous sa main, à quinze ans
 „ il volera sur le grand chemin. Louez-
 „ le d'avoir dit un mensonge, il devien-
 „ dra faux témoin. Flattez sa concupiscen-
 „ ce, il sera sûrement débauché. On
 „ apprend tout aux hommes, la vertu,
 „ la religion “.

C'est au Public à juger de ces Critiques.

ARTICLE IX.

HISTOIRE DU THEATRE FRANÇOIS depuis son origine jusqu'à présent. Avec la Vie des plus célèbres Poëtes Dramatiques, des Extraits exacts & un Catalogue raisonné de leurs Pieces, accompagnez de Notes Historiques & Critiques. A Amsterdam aux dépens de la Compagnie 1735. In 8. Tome I. pag. 437. sans la Préface qui en a 20.

Plan de cet
Ouvrage.

En 1492.

En 1547.

LA Préface de cet Ouvrage nous a fait comprendre qu'il renfermera deux parties. On remontera dans la première à l'origine du Théâtre *François*, & on en conduira l'Histoire jusques vers la moitié du seizième Siècle, c'est-à-dire, qu'outre l'Histoire des Confrères de la Passion, des Clercs de la Basoche, des Enfans sans souci, elle comprendra celle des Poètes qui ont travaillé pour ces différentes Sociétez, & des piéces qu'ils donnèrent. La seconde composée dans le même goût commencera à ce tems, où *Jodelle*, *la Peruse*, *Grevin*, *Garnier*, guidés par la lecture des Poètes Grecs & Latins, donnèrent au Théâtre *François* une forme plus raisonnable, & ira jusqu'en mille sept cent.

Histoire des
Poètes Pro-
vençaux.

Ce volume-ci est le premier de la première partie. Un discours sur l'origine des spectacles en *France* est ce qui s'y présente d'abord. Les *Troubadours* ne pouvoient qu'entrer dans le plan de nos Historiens, puisqu'ils furent les premiers qui composèrent des Comédies. On explique à leur occasion ce qu'étoient que les *Syrventes*, les *Tençons*, les *Jeux mipartis*, la *Cour d'Amour*, *Jeux spirituels* inventés par ces Poètes. Les *Conteurs*, *Chanteurs*, *Jongleurs*, *Joueurs*, viennent ensuite. On a touché ces derniers une ordonnance de Saint *Louis*,
 por*

portant que les Jongleurs seroient quittes de tout péage , en récitant un couplet de chanson devant le Péager , & que les Joueurs auroient les mêmes franchises , en faisant jouer leur Singe pour lui. De là le Proverbe *paier en monnoie de Singe; en gambades*. Ce morceau est suivi de l'Histoire des plus célèbres Troubadours , *Arnaud Daniel; Ancebre Faydel; Hugues Brunet; Guy d'Uzer; Perdigon; Rivard de Noves; Giraud de Bourneil; Luce ou Lucas; Pierre Roger; B. de Parasols; Bertrand de Peziars*. Il est remarquable que presque tous étoient nobles & que tous furent extrêmement considérés des plus grands Princes de leur tems. Ils s'assembloient à la Cour des Comtes de Provence.

Les *Picards* furent les premiers qui apprirent des *Troubadours* à faire des Chansons , des Tensons , & des Syrventes. *Thibaud* Comte de Champagne se signala dans ce genre de Poësie. Son amour pour la Reine *Blanche* mere de Saint Louis vit encore dans les Chansons , qu'il fit pour elle. Il avoit à sa Cour quantité de Poëtes , parmi lesquels on distinguoit *Gacebrun* Seigneur du premier rang. Ils s'assembloient souvent pour examiner leurs Ouvrages , & *Thibaud* ne dédaignoit pas de présider à cette assemblée , qu'on peut regarder comme la première Académie Française. Le reste de la France touchée de la douceur des divertissemens

Et des Poëtes
Français.

ingénieux & polis, que ces Poètes & ces Musiciens pouvoient lui procurer, voulut aussi y avoir part, & bientôt les Princes & les Grands ne purent plus s'en passer dans les fêtes qu'ils donnoient.

Origine de
notre Théâtre.

Cependant il paroît que notre Théâtre ne leur doit point sa naissance & qu'il faut la rapporter à ces spectacles de dévotion, que les Pèlerins introduisirent. Ils alloient par troupes & s'arrêtoient dans les places publiques. Là le bourdon à la main, ils chantoient des cantiques sur leur voyage, sur la vie & la mort de *Jésus-Christ*, sur le jugement dernier, sur les miracles des Saints, sur leur martyre. Ce spectacle plut. Quelques Bourgeois de *Paris* en prirent occasion d'élever un Théâtre & d'y représenter des Mystères les jours de fête pour l'instruction & le divertissement du Peuple.

En 1539.

En 1548.

Charles VI. leur accorda des lettres patentes & ils s'établirent dans l'Hôpital de la Trinité sous le titre de Confreres de la Passion. Voilà le premier Théâtre *François*. De là ils passèrent à l'Hôtel de *Flandres* & ensuite à celui de *Bourgoigne*. Ce fut alors qu'il leur fut défendu par le Parlement de représenter d'avantage des sujets sacrez. Cette défense obligea les Confreres de louer l'Hôtel à une Troupe de Comédiens, qui se forma pour jouer des sujets profanes.

Ce détail curieux est suivi d'un long
ex-

extrait du mystere de la Passion, de celui de la Conception de *Marié*, de sa Nativité, de celle de *Jésus-Christ*, de sa Résurrection, de son Ascension & de la Pentecôte.

Tout ce qu'on peut dire de ces piéces, c'est qu'elles soutiennent merveilleusement bien l'idée qu'en a donnée *Boileau* dans ces vers de l'Art Poétique.

*Jugemens
sur les My-
steres con-
tenus dans
ce volume.*

*Chez nos dévots Ayeux le Théâtre abhorré
Fut long-temps dans la France un spectacle
ignoré.*

*De Pélerins, dit-on, une Troupe grossière
En public à Paris y monta la première,
Et, fortement zélée en sa simplicité,
Joua les Saints, la Vierge & Dieu par
piété.*

ARTICLE X.

OUVRAGES POLITIQUES DE
M^R. L'ABBÉ DE SAINT
PIERRE, Charles Irénée Castel,
de l'Académie Française. A Rot-
terdam chez Jean Daniel Beman.
1734. In 8. Tome VI. pag. 416.
Tome VII. pag. 279. Tome VIII.
pag. 345. Tome IX. pag. 478. Le
tout sans compter quatre Tables des
matieres.

Pour éviter la famine , Oter en remboursant la servitude des Fiefs , Pour rendre l'Académie des Sciences plus utile , Pour perfectionner le plan du Clergé , Supplément au Traité de l'éducation des Collèges , Pour soulager les Pauvres des Paroisses de Paris , Pour perfectionner les Mémoires des Intendants des Provinces.

Tome huitième. Sur le Ministère des Finances & sur le Ministère des affaires avec les Etrangers , Utilité des Subsidés , Revenus & Dépenses de l'Etat de mille sept cent trente , Sur la nature des Fermes du Roi , Causes du crédit & inconvéniens du discrédit , Trois sortes d'Exercer dans les Subsidés , Pour perfectionner la Capitation , Sur la nécessité & l'importance des Négociations , La sûreté & le salut de l'Etat , première Loi dans les Négociations , Négocier avec Rome par Indult pour des pensions perpétuelles sur les Bénéfices , Inconvéniens du Système de l'Equilibre & Avantages du Système de la Diète Européenne , Utilité de l'établissement d'une Académie Militaire & d'une Académie de Marine , Inconvéniens de la vénalité des Emplois militaires , Avantages de la méthode du Scrutin , Exemple d'un point d'honneur mal entendu par des Officiers Généraux , Pro et pour faire la Paix.

Tome neuvième. Observations Politiques sur les Regnes des Rois de France , Comparaison des Ministères du Cardinal de Richelieu & du Cardinal de Mazarin , Observations

uations politiques sur le Regne de Charles XII. Roi de Suede & de Pierre I. Empereur de Moscovie, Observations sur la forme des Conseils de Louis XIV.

Les personnes qui ont lû d'autres Ouvrages de Monsieur l'Abbé de Saint Pierre savent combien sa manière de traiter les sujets est serrée. Il ne se permet pas le moindre écart, pas le moindre mot dont il puisse absolument se passer. La méthode brieve & pressante des Géomètres est la sienne. Il cherche moins à persuader & à toucher qu'à démontrer & à convaincre. Comment abrégér des Traitez, où l'Auteur lui-même s'est condamné à une si rigoureuse & si sévère précision ? Je me borne donc à en extraire quelques endroits & à y ajouter mes remarques.

Je commence dès l'Avertissement du premier des Volumes que j'annonce. Voici comme l'Auteur s'y exprime. „ On „ trouvera plusieurs observations qui ne „ sont pas assez bien digérées, & d'autres „ déplacées ; mais si elles sont importantes, on aimera encore mieux les trouver-là que de ne les trouver nulle part. „ On en trouvera quelques-unes de très-petite importance en comparaison des autres, & je les aurois retranchées, si je n'avois en en vue que ma réputation. „ Mais tout ce qui peut être un peu utile au Public m'est plus précieux que

Beau sentiment de l'Auteur.
P. 5.

„ quelques degrés de réputation de plus
 „ ou de moins “. Des sentimens si mo-
 destes & si nobles m'ont paru dignes d'être
 lus en plus d'un Livre,

Particula-
 rité concer-
 nant M.
 Pascal.

P. 110.

Je trouve ailleurs deux faits qui concer-
 nent l'Histoire Littéraire & qui par là
 même conviennent à un Ouvrage comme
 le nôtre. Monsieur l'Abbé de Saint Pierre
 avoit observé qu'on ne se forme guères
 un stile clair & juste qu'à force d'é-
 crire souvent & de corriger souvent ce
 qu'on a écrit. Il rapporte à ce sujet que
 „ feu Monsieur *Pascal* a refait jusqu'à
 „ dix ou douze fois quelques-unes de ses
 „ *Lettres Provinciales* , qui ont si bien
 „ réüssi “. On ne sauroit sans beaucoup
 de tems & de travail faire des Ouvra-
 ges immortels.

Et M. Va-
 rignon.

P. 111.

Il parle ainsi à la page suivante. „ Je
 „ dois à des disputes presque continuel-
 „ les durant quatre ou cinq ans ce que
 „ je puis avoir de justesse & de péné-
 „ tration d'esprit. Je n'avois qu'un Va-
 „ let, mais j'avois un Disputeur de pro-
 „ fession à mes gages. C'étoit Monsieur
 „ *Varignon*, que je regrette fort & qui de-
 „ vint depuis célèbre Géometre “.

Jugement
 sur Gro-
 tius, Puf-
 fendorf,
 Hobbes,
 Machiavel,
 & le C. de
 Richelieu.

P. 127.

Ce qui suit est encore plus curieux &
 paroitra paradoxe à bien des personnes.
 „ *Hugo Grotius*, *Hollandois*, *Samuel Puf-*
 „ *fendorf*, *Suédois* (1), *Doria*, *Italien* . . .
 „ à proprement parler, n'ont rien ou
 „ pres-

(1) Il étoit *Allemand*.

„ presque rien démontré. *Thomas Hob-*
 „ *bes, Anglois*, a plus approché de la bon-
 „ ne méthode de démontrer. Mais fau-
 „ te d'embrasser tous les principes, au
 „ lieu de véritables démonstrations, il
 „ nous a donné, comme *Machiavel, Ita-*
 „ *lien*, beaucoup de paralogismes en ma-
 „ tières très-importantes. Le Cardinal
 „ *de Richelieu*, dans son *Testament Po-*
 „ *litique*, traite fort superficiellement la
 „ plupart des matières particulières, faute
 „ d'avoir rapproché les conclusions de
 „ leurs principes.... Ce qu'il dit sur les
 „ appels comme d'abus n'est pas fondé
 „ sur de bons principes. En général la
 „ plupart de nos Politiques ne sont que
 „ des Discoureurs. Les pro-
 „ positions démontrables dans *Machia-*
 „ *vel*, dans *Grotius*, dans *Puffendorf*,
 „ dans *Doria*, dans *Hobbes*, dans le Car-
 „ dinal *de Richelieu*, se peuvent démon-
 „ trer sur le principe de l'intérêt mutuel,
 „ du bonheur mutuel, & ne se peuvent
 „ démontrer que par ce principe. Or s'ils
 „ ne le connoissoient pas comme pre-
 „ mier principe, comment eussent-ils pu
 „ rien démontrer “ ?

„ Monsieur l'Abbé *de Saint Pierre* avoit *Suite de*
 „ déjà dit dans un autre endroit „ *Grotius* *cette matiè-*
 „ & *Puffendorf* ont enseigné la Science^{re.}
 „ du Gouvernement plutôt en Juriscon-
 „ sultes qu'en Politiques. Il faut mon-
 „ trer non seulement ce qui est juste ou

P. 3, 4.

„ injuste dans les choses contestées , mais
 „ encore ce qu'il y a de plus utile & de
 „ plus nuisible à la Société dans les cho-
 „ ses non contestées. La Justice ne fait
 „ qu'une partie de ce qui est utile à la
 „ Société & au Gouvernement des E-
 „ tats , au lieu que la Science du Gou-
 „ vernement embrasse toutes les Scien-
 „ ces , tous les Arts , tous les Com-
 „ merces , toutes les Loix , & géné-
 „ ralement tout ce qui peut être utile
 „ à la Société.

*Moïens de
 prévenir le
 luxe.*

Tome VII.
 pag. 34-
 & suiv.

Grecs , Romains , Ecrivains des tems postérieurs , Ecrivains modernes ont déclamé contre le luxe & ont prétendu qu'il est funeste aux Etats. Mais aucun d'eux n'a montré clairement par où il causait tant de dommages ; ni ce qu'il falloit faire pour les prévenir. Monsieur l'Abbé de *Saint Pierre* , se bornant au dernier article , fait voir qu'on régleroit utilement l'emploi du superflu des Riches , si on les engageoit par des récompenses honorables à sacrifier ce superflu au bien public , si on augmentoit ce même superflu par des Loix somptuaires , si on attachoit des honneurs publics à l'observation de ces Loix , si le mépris & la honte étoient la peine de leur violation. Malheureusement ces Loix manquent , continue-t-il.

„ La République même de *Hollande*
 „ commence à se gâter par les dépenses
 „ vaines & frivoles de plusieurs de ses
 „ Ci-

„ Citoyens. C'est pis encore en France,
 „ Dès le commencement du Règne de
 „ Louis XIV. feu Monsieur de.... disoit
 „ à feu MONSIEUR, à l'égard des
 „ dépenses qu'il faisoit à M..., *je fais sur*
 „ *le seizième million* “. Quel horrible &
 pernicieux abus des richesses ! Il est vrai
 que ces quinze millions étoient à lui &
 que cent sortes de Marchands & d'Ou-
 vriers les ont gagez durant une vingtai-
 ne d'années. Mais ces sommes immen-
 ses, qui ne servirent qu'à augmenter un
 peu le plaisir d'un Particulier, ou de
 quelques Particuliers en petit nombre,
 n'auroient-elles pas été mille fois mieux
 employées pour la commodité & pour l'u-
 tilité du Public, & des Ouvrages égale-
 ment durables & avantageux aux Conci-
 toiens de cet opulent Ministre n'auroient-
 ils pas plus servi à sa réputation ?

Il seroit ridicule d'oublier dans un Jour-
 nal l'article suivant „ Il me semble que
 „ jusqu'ici ceux qui gouvernent n'ont
 „ point assez compris de quelle utilité
 „ pourroit être à la Société un Journal
 „ Littéraire. Si ces sortes d'Ou-
 „ vrages étoient toujours faits, dans des
 „ vues d'utilité & d'agrément, par des
 „ Sociétez immortelles, composées des
 „ plus sages & des meilleurs Ecrivains de
 „ chaque Etat & en nombre suffisant, ils
 „ seroient toujours très-curieux & in-
 „ comparablement plus utiles qu'ils ne
 „ sont

*Pensées sur
 les Journaux
 Littéraires.
 P. 132.*

„ sont présentement Il faut pour cet
 „ effet une Compagnie immortelle, par-
 „ ce que c'est un Ouvrage immortel.
 „ Il faut que le nombre des Ouvriers
 „ soit suffisant pour bien remplir tout
 „ l'Ouvrage , par exemple douze. Il
 „ faut que les places se donnent avec
 „ choix. Il faut que chaque Membre
 „ du Journal mette son nom à son Ou-
 „ vrage , pour se donner les uns aux
 „ autres plus d'émulation. Que les
 „ Journalistes emploient ce qu'il y a de
 „ bon dans les Journaux étrangers ,
 „ avec quelques réflexions , afin qu'on
 „ puisse se passer des Journaux étrangers.
 „ Que les Auteurs du Journal de chaque
 „ Nation donnent des vues aux bons
 „ Auteurs pour perfectionner leurs Ou-
 „ vrages à la seconde édition. Qu'ils les
 „ louent suffisamment sur les endroits
 „ louables , pour leur donner courage
 „ de continuer leurs travaux. Qu'ils mar-
 „ quent ce qu'il y a de plus nouveau &
 „ de plus utile dans cet Ouvrage. Un
 „ tel Journal mériterait que l'Etat y
 „ sacrifiât dix ou douze mille écus par
 „ an de pensions.

*Décision
 d'un point
 d'honneur.
 P. 280. &c.*

Je ne prendrai du huitième volume
 qu'un précis des réflexions que j'y trouve
 sur un point d'honneur mal-entendu. Voi-
 ci en deux mots le fait. Un Lieutenant
 Général de nouvelle création devant
 donner les ordres à des Garnisons com-
 man-

mandées par deux Lieutenans Généraux
les anciens, ceux-ci ont mieux aimé se
démettre de leurs Gouvernemens que de
lui obéir. On demande s'ils n'auroient
pas mieux observé les regles de l'honneur,
en se soumettant à ce que le Roi leur
prescrivoit par rapport à leur Confrère
& en continuant à servir l'Etat chacun
dans son Gouvernement. Monsieur l'Ab-
bé *de Saint Pierre* prouve l'affirmative par
le raisonnement qui suit. Le parti le plus
honorable pour un bon Citoyen, c'est
celui où il rendra le plus de services au
Roi & à la Patrie. Or en obéissant à la
volonté du Roi, en recevant les ordres
du Commandant leur cadet, en se tenant
dans leurs Gouvernemens, ils auroient
rendu plus de services au Roi & à la Pa-
trie qu'en quittant le service actuel. Donc
l'obéissance auroit été pour eux le parti
le plus honorable. Car quel honneur mé-
rite celui qui abandonne le service?

Il rapporte ensuite les objections qu'on
lui fit. On lui soutint en premier lieu,
qu'il étoit plus utile à l'Etat que la Cour,
respectât toujours les prérogatives de l'an-
cienneté, qu'il ne l'auroit été que ces
Officiers eussent gardé leurs places, &
qu'ainsi il étoit beau à eux d'avoir sa-
crifié des revenus considérables & de
grandes espérances, pour assujettir la
Cour à ne s'écarter jamais de cet an-
cien usage. Il répond que la préroga-
tive

*Objections
& réponses.*

tive de l'ancienneté entre Lieutenans Généraux est uniquement fondée sur un usage, qui n'a d'autorité que par la volonté du Roi, tellement que si le Roi donne un ordre nouveau, par où il témoigne une nouvelle volonté particulière qui déroge à la volonté générale, on doit en cette occasion-là suivre la volonté particulière, & abandonner la règle générale.

Que le Roi peut & doit même donner la supériorité au moins ancien, dans les cas où l'intérêt public le demande, & que si c'est à lui à juger de ces cas, loin qu'il soit honorable à l'ancien de refuser alors, d'obéir à son cadet, ce refus devient blâmable, parce qu'il est nuisible au service de la Patrie. Qu'aussi a-t-on vu de grands Généraux s'offrir pour le bien public à servir sous leurs inférieurs, un *Scipion l'Africain* qui alla volontairement servir sous son frère cadet, un *Maréchal de Vauban* qui offrit à *Louis XIV.* d'aller faire le siège de *Turin* sous les ordres du Duc de la Feuillade, qui n'étoit que Lieutenant Général, un *Maréchal de Bouffers*, qui voulut bien servir en *Flandre* (1) sous le *Maréchal de Villars*, qui étoit son Cadet, & qu'on a loué avec raison ces Généraux d'avoir ainsi préféré le bien public aux prérogatives de leur dignité & de leur ancienneté.

On

(1) Dans la Campagne de *Malplaquet*.

On objecta en second lieu que le com- *Suite de ce*
mun des Officiers approuvoit l'action des *sujet.*
deux Lieutenans Généraux & les en es-
timoit d'avantage. Le fonds de la ré-
ponse est que *le plus louable, c'est ce qui*
est le plus utile au plus grand nombre de
familles, sur tout, lorsque l'entreprise est
difficile. Or ces deux qualitez se réunissent-
elles dans la conduite de ces Généraux ?
Non. La grande difficulté s'y rencontre ;
mais la grande utilité publique ne s'y
trouve point. Au contraire la perte de
deux bons & braves Officiers est une per-
te évidente pour la Patrie. Donc c'est
une action difficile, sans être vertueuse ni
honorable.

La troisième objection fut qu'ils au-
roient obéi sans peine à leur cadet, si le
Roi l'avoit fait Maréchal de France. Vois
ci le précis de la réponse. Parler ainsi,
c'est avouer que le Roi a droit d'accorder
à un Lieutenant Général de nouvelle
création une supériorité permanente sur
ses anciens. Or qui peut le plus ne pour-
roit-il pas le moins ? En un mot, le
Roi, qui peut accorder une supériorité
permanente, n'en pourroit-il accorder
une passagère ?

Enfin on prétendit justifier ces Officiers
en disant que, bien loin d'avoir abandon-
né le service, ils avoient au contraire si-
gnifié qu'ils étoient prêts à servir, mais
dans leur rang d'ancienneté. Monsieur

Conclusion de
cette ma-
tière.

de

de Saint Pierre répond , premièrement , que ce n'est pas à de bons Citoyens à restreindre leur manière de servir la Patrie. Qu'il appartient au Roi d'ordonner sur cette matière. Qu'il n'y a rien d'honorable que les actions d'un bon Citoyen. Secondement , que les Lieutenans Généraux , qui seroient prêts à servir leur Patrie en trois manières , savoir , en commandant à leur cadet , en obéissant à leur ancien , en obéissant même à leur cadet autorisé d'un brevet de commandement passager , seroient meilleurs Citoyens & par conséquent plus estimables que ceux qui ne sont disposez à servir leur Patrie qu'en deux manières. Troisièmement , que , s'ils n'ont pas absolument renoncé à servir le Roi , toujours ont-ils abandonné le service actuel , ce qui n'est nullement honorable. Enfin , que , s'ils ont été remplacés par d'autres , c'est toujours une perte pour l'Etat que d'être privé du service actuel de deux bons Officiers , & qu'il n'y a rien d'honorable à abandonner son poste sans ordre du Roi. Ces sortes de délicatesses sont trop fréquentes à la guerre & trop préjudiciables aux Etats , pour qu'on ne soit pas bien-aise d'avoir vu quel jugement en porte un aussi judicieux Ecrivain que Monsieur l'Abbé *de Saint Pierre*.

*Maximes de
l'Auteur
concernant*

Les Ouvrages qui composent le neuvième volume feront plaisir à encore plus
de

de personnes, parce qu'ils sont historiques & que les observations qui les accompagnent sont plus à la portée & dans le goût du grand nombre de ceux qui lisent. Quelques-unes des principales maximes qu'il y soutient, sont, qu'il faut poser pour Loi fondamentale des Roiautez, que le fils aîné du Roi soit toujours son Successeur & que les frères n'aient que de petits apanages réversibles à défaut de mâles. Qu'il est pernicieux de laisser aux Gouverneurs des Provinces le commandement des Troupes. Qu'on doit éviter que le Premier Ministre soit trop considérable par sa naissance, par ses richesses, par ses alliances, & qu'enfin l'Homme propre à ce sublime emploi, c'est celui qui aiant assez de lumières, de vertu, de vigueur pour faire beaucoup de bien, est d'ailleurs d'une naissance trop médiocre & d'une trop mince considération pour n'être pas dans une dépendance absolue de son Maître. Qu'il importe au repos public que la Noblesse ne soit pas trop puissante. Que la vraie grandeur d'un Roi consiste à tirer de sa condition & de ses talens beaucoup plus que ses pareils, pour diminuer les maux & pour augmenter les biens du plus grand nombre d'hommes qu'il lui est possible, & que le seul Roi vraiment saint, c'est celui qui en agissant comme le grand Roi, se propose de plaire à Dieu.

*les Gouver-
nements Mo-
narchiques.*

L'Histoire dépose que l'inobservation
Tome XXII. Part. II. Bb

*Applica-
tion de ces
maximes.*

de

de ces maximes a souvent ébranlé le Trône des Rois de *France*. Les partages que plusieurs d'entre eux firent de leur succession, affoiblirent la Monarchie en la divisant, & allumèrent des guerres d'autant plus fâcheuses & plus durables, qu'elles se faisoient entre Princes égaux en puissance. Les Gouverneurs des Provinces abusèrent de l'autorité qu'ils avoient sur leurs Troupes, pour secouer le joug de leurs Rois & pour changer leurs commissions en Souverainetez héréditaires. Les Maires du Palais firent servir à leur grandeur particulière la confiance imprudente & l'inapplication honteuse de leurs Souverains, & ils prirent enfin le titre de Roi dont ils avoient eu longtems la puissance. La multiplicité & l'ambition des Seigneurs de Fiefs, peu unis entre eux, encore moins unis avec le Roi, désolèrent pendant plusieurs siècles la *France* par des guerres civiles & l'exposèrent à devenir la proie des Etrangers. La fausse idée que quelques Rois conçurent de la grandeur les rendit injustes envers leurs Sujets & leurs Voisins. Vexer les Peuples par de violentes exactions, consumer par un vain luxe, ou par d'imprudentes largesses les revenus de la Couronne, attaquer & envahir les Etats des autres Princes, voilà ce que firent plusieurs Rois de *France*. D'autres, par une piété mal réglée, oublièrent les devoirs imposez à la

la

la Roiauté, pour vaquer à des dévotions, qui auroient mieux convenu à des Moines. Ils dépouillèrent leurs Roiaumes d'hommes & de richesses, pour aller faire pieusement aux *Sarrasins* des guerres également injustes, inutiles & funestes. D'autres prodiguèrent en bâtimens & en donations à des Moines des sommes immenses, qui auroient été mieux employées à récompenser les services, à favoriser la vertu, à encourager les talens, à former la jeunesse, à soulager l'indigence, à rendre leurs Etats respectables à leurs voisins & à s'assurer par là d'un empire ferme & solide.

Une autre maxime, que Monsieur de *Saint Pierre* a fort à cœur, c'est qu'un Peuple ne sauroit jouir d'un repos tranquille & durable, si le Roi n'est pas revêtu d'une Puissance arbitraire. Par une suite de ce principe, il désapprouve ces remontrances impérieuses, que les Parlemens ont souvent faites aux Rois de France. Il traite de rebellions criminelles ces lignes, auxquelles le bien public a donné lieu, ou fourni un prétexte. Il loue la conduite vigoureuse du Cardinal de *Richelieu*, envers ceux qui avoient attaqué son Ministère. Il félicite la France de l'abaissement de la Noblesse, commencé par ce Ministre & continué sous le dernier Règne.

Autre maxime notable.

Si ce système révolte plusieurs personnes

nes par l'air de paradoxe qu'il a, le même air excitera la curiosité de beaucoup d'autres. Le sujet des deux Pièces qui suivent leur rendra le même service. *Pierre le Grand*, *Charles XII.* quels Princes ! Peu s'en faut que leurs qualitez sublimes & leurs grandes actions ne fassent oublier les choses que l'Histoire leur reproche. Monsieur l'Abbé de *Saint Pierre* les relève avec beaucoup de liberté. J'en donnerai quelques exemples.

Belle action
de Char-
les XII.

„ Le Comte *Piper*, voyant *Charles* mai-
 „ tre de la *Pologne*, lui proposa de la gar-
 „ der pour lui à droit de conquête, & , à
 „ l'exemple de *Gustave Vasa*, de la ren-
 „ dre *Luthérienne*. L'idée de se dédom-
 „ mager de ses frais, d'augmenter son
 „ Roiaume, d'étendre sa Religion, &
 „ de se vanger du Pape dont il haïssoit la
 „ domination, le fit balancer un mo-
 „ ment. Mais, quand il vint à consi-
 „ dérer qu'il avoit déclaré aux *Polonois*
 „ qu'il n'en vouloit point à leur Nation,
 „ & qu'il leur avoit seulement demandé
 „ de chasser *Auguste* & d'élire un autre
 „ Roi, *Je ne veux point d'un Roiaume*,
 „ lui dit-il, *que je ne saurois garder pour*
 „ *moi, sans manquer à mes promesses, &*
 „ *dans cette occasion il est plus honorable de*
 „ *donner une Couronne que de la garder.*
 „ Une belle Couronne est offerte à *Char-*
 „ *les*, pour l'engager à leur faire injusti-
 „ ce & à leur manquer de parole. Il
 „ re-

„ refuse la Couronne & demeure ferme
 „ dans la justice. Voilà du difficile ,
 „ voilà du grand , voilà de ces justices
 „ dignes des plus grandes louanges. Je
 „ doute que le Czar eût jamais pensé
 „ assez noblement, pour avoir l'honneur
 „ de tenir sa parole à ce prix. Mais *Char-*
 „ *les* ne fut pas toujours constant dans la
 „ justice, ou du moins il ne connut pas
 „ toujours la justice “.

La critique de Monsieur de Saint Pierre
 n'épargne pas même des actions qui ont
 paru louables à d'autres. Le Roi *Sobies-*
ki avoit laissé trois fils , les Princes *Jac-*
ques , *Constantin* , & *Alexandre*. Les deux
 premiers étoient prisonniers en *Saxe* , &
 par conséquent ni l'un ni l'autre ne pou-
 voit être proposé dans la Diète de l'E-
 lection. Le Prince *Alexandre* , leur frère
 , vint dans ce tems-là trouver le Roi
 de *Suede* , pour le prier de les délivrer.
Charles le lui promit & lui offrit même
 son crédit tout-puissant pour le faire Roi.
Alexandre refusa cette offre. Il dit qu'il
 ne se résoudroit jamais à devenir supé-
 rieur de son frère aîné. Voici la réflexion
 de Monsieur l'Abbé. „ Cette réponse
 „ qui est pleine de sentimens d'amitié &
 „ de générosité , manque de raison. En
 „ acceptant la Couronne , il n'en eût
 „ été que plus en pouvoir de poursuivre
 „ lui-même la liberté de ses frères & de
 „ leur faire beaucoup de bien, & même

Jugement
 sur une
 action du
 Prince A-
 lexandre
 Sobieski.

P. 356.

„ il eût pu se démettre bientôt après de la
 „ Couronne , si la République & son
 „ frere aîné l'eût désiré. Il pouvoit donc
 „ & il devoit même par une amitié &
 „ une générosité mieux entendue pour
 „ ses freres accepter la Couronne. De
 „ là il suit que ce refus , qui au premier
 „ aspect paroît louable , parce qu'il est
 „ difficile , n'est pourtant dans le fonds
 „ qu'une action très-imprudente , très-
 „ déraisonnable , très-préjudiciable à ses
 „ freres mêmes , & que ce n'est par con-
 „ séquent qu'une sottise faite à bonne
 „ intention “.

Viste hardie
de Charles
XII.

A une censure si fievre d'une action si
 brillante ajoutons la défense d'une action
 que mille personnes ont blâmée. *Charles*
 venoit de contraindre *Auguste* à abdiquer
 la Couronne & à écrire une lettre de fé-
 licitation au nouveau Roi de *Pologne* son
 Rival. Il emportoit de *Saxe* des contri-
 butions immenses. Il lui avoit imposé la
 loi avec la dureté d'un vainqueur impi-
 toiable. Pouvoit-il douter qu'*Auguste* ne
 fût irrité au dernier point contre lui &
 qu'il ne brûlât de se vanger ? Cependant
 dans ces circonstances , il s'éloigne lui
 quatrième de son camp , entre dans *Dres-
 de* , place fortifiée , & tout botté , il va
 demander à déjeuner au Roi *Auguste* en-
 vironné de ses Gardes. Il déjeune lé-
 gèrement , visite partie des fortifications
 en présence d'*Auguste* , refuse la grace
 d'un

d'un *Livonien* que lui demandoit ce Prince , l'embrasse , & sort de *Dresde* , après y avoir été une heure. „ Il trouva ses P. 361.
 „ Généraux assemblez chez *Renschild* , 362.
 „ qui délibéroient déjà d'investir *Dresde* ,
 „ & de l'affiéger , s'il y avoit été arrêté
 „ prisonnier. *Charles* leur dit en levant la
 „ main , ils eussent été fous de l'entrepren-
 „ dre “. Monsieur de *Saint Pierre* trou-
 ve ce mot juste , & la conduite de *Charles*
 moins téméraire qu'elle ne paroît. Son
 armée victorieuse étoit composée de
 quarante trois mille hommes , qui se trou-
 voient aux portes de *Dresde* , tellement
 que le Roi *Auguste* alors étoit réelle-
 ment autant au pouvoir du Roi de *Suede* ,
 que le Roi de *Suede* étoit lui-même au
 pouvoir des *Saxons*. „ De là il suit que
 „ le Roi *Charles* ne fit qu'une démarche
 „ hardie d'entrer dans *Dresde*. Je dis har-
 „ die , parce que la pensée n'en pouvoit
 „ venir qu'à un homme très-hardi , très-
 „ courageux , & qui se croit très-supé-
 „ rieur “.

Il est tems de faire connoître en dé- *Fautes re-*
 tail les observations de Monsieur l'Abbé *prochées à*
de Saint Pierre sur la vie de *Pierre le* *Pierre le*
Grand. Il le blâme d'avoir imposé des *Grand.*
 taxes excessives & disproportionnées sur les
 Grands Seigneurs & les Prélats pour faire
 bâtir des Vaisseaux & pour soutenir une
 guerre injuste contre les *Turcs*. „ Il est vrai P. 339.

„ qu'il vouloit avoir un Port sur la Mer
 „ Noire , pour y établir son Commer-
 „ ce. Mais la guerre devoit couter dix
 „ fois plus à ses Sujets , que le Port
 „ & le Commerce ne leur pouvoient va-
 „ loir “. Il le blâme d'avoir obligé les
 Grands Seigneurs à faire voyager leurs
 Enfans, & de les avoir jettez par là dans
 de grands frais. C'étoit assez de leur dé-
 clarer que ceux qui auroient voyagé plus
 long-tems & qui lui rapporteroient plus
 d'observations utiles , seroient préférez
 pour les grandes charges. Il le blâme
 d'avoir abandonné le soin de ses Etats
 pour voyager , d'avoir employé ses voia-
 ges à des études indignes d'un Prince ,
 d'avoir risqué imprudemment sa vie dans
 ses déguisemens en Matelot & en Char-
 pentier , d'avoir entrepris ces courses ,
 dans un tems où le feu d'une conspira-
 tion découverte & punie n'étoit pas bien
 éteint , d'avoir encouragé par là les sedi-
 tieux à le rallumer. „ S'il n'eût point
 „ voyagé , il eût empêché ainsi douze
 „ ou quinze mille personnes de devenir
 „ coupables & de périr “. Il le blâme
 d'injustice & d'imprudence dans sa déclara-
 tion de guerre contre la *Suede*. Il le
 blâme de n'avoir pas donné pour Gou-
 verneurs & pour Précepteurs à son fils
 des Etrangers habiles & vertueux , de
 ne lui avoir pas appris de bonne heure
 par de longs voyages à connoître & à
 esti-

estimer les divers avantages, que les autres Gouvernemens ont sur l'ancien Gouvernement de *Russie*, de l'avoir fait accompagner dans ses voïages par des *Moscovites*. Il le blâme de ce que, sachant son fils prisonnier à *Naples*, il ne pria pas l'Empereur de l'y garder assez long-tems, pour l'obliger, par l'ennui de la prison & par l'espérance d'appaiser son père, à s'instruire des choses que le *Czar* estimoit le plus. Il l'accuse d'avoir sur une imputation fausse de crime de leze majesté fait mourir ce malheureux Prince. Du reste il avoue que *Pierre le Grand* a eu des qualitez & fait des choses dignes de ce titre-là.

Je ne dis rien de la piece qui termine ce volume. On ne sauroit tout dire, & il est tems de finir.

ARTICLE XI.

HISTOIRE ANCIENNE *des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Medes & des Perses, des Macédoniens, des Grecs, Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Royal, & associé à l'Academie Royale des Inscriptions & belles Lettres. A Am-*

Amsterdam chez J. Wetstein & G. Smith. Tome VI. 1734. Pag. 591. & Tome VII. 1735. | Pag. 496. Cette Histoire se trouve aussi à la Haye chez Jean van Duren.

Contenu du
sixième To-
me.

LES Regnes de *Philippe de Macédoine* & d'*Alexandre* son Fils, qui font la matière du premier des volumes que nous annonçons, contiennent un espace de trente six-ans, savoir le premier vingt-quatre, le second douze, & s'étendent depuis la première année de la cent-cinquième Olympiade jusqu'à la première année de la cent quatorzième (1) Il nous paroît superflu d'indiquer ce que Monsieur *Rollin* a recueilli sur l'Histoire de ces deux Princes. A qui apprendrions nous quelque chose de nouveau ? Les Gens de lettres n'ignorent aucun des faits rapportez ici, & les personnes mêmes qui n'ont qu'une lecture bornée en savent du moins autant que nous en pourrions dire dans cet article. Mais voici ce dont sans doute les uns & les autres nous sauront gré d'avoir donné un précis.

Portrait
d'*Alexan-
dre*.

Les jugemens qu'on a portez d'*Alexandre* sont tout à fait opposez entre eux. Les uns l'ont loué & admiré comme le mo-

(1) C'est à dire depuis l'an 3644. jusqu'à l'an 3630. ou depuis l'an 393. de Rome jusqu'à l'an 429.

modelé d'un Héros parfait. D'autres au contraire l'ont peint avec des couleurs qui ternissent l'éclat de ses exploits. Monsieur *Rollin* prend un sage milieu & nous montre pour ainsi dire un double *Alexandre* ; l'un sage, tempérant, judicieux, brave, intrépide, circonspect ; l'autre vain, fier, arrogant, emporté, amolli par les délices, aveuglé par la prospérité, corrompu par la flatterie : le premier depuis ses commencemens jusqu'à la journée d'*Issus*, & le second depuis cette bataille jusqu'à sa mort.

P. 555.

On doit d'abord reconnoître dans *Alexandre* un naturel heureux cultivé & perfectionné par une excellente éducation. Dès sa première jeunesse, on vit en lui cette grandeur d'ame, cette noblesse, cette générosité, qui se plaît à répandre des grâces & à faire du bien. Comme si dès-lors il eût senti à quoi il étoit destiné, il vouloit primer en tout. Rien ne cou-
toit à son ardeur pour la gloire. On l'accoutuma de bonne heure à une vie sobre, dure, simple, éloignée de tout luxe & de toute délicatesse. Eloquence, Poésie, Belles Lettres, Arts de toutes sortes, Sciences les plus abstraites & les plus sublimes, tout lui devint familier. Quel bonheur aussi de trouver un Maître comme il en eut un !

Belle jeunesse d'un Prince.

On vit bientôt les effets des soins d'*Aristote*. Peut-on trop admirer la solidité d'es-

d'esprit du jeune *Alexandre* dans les conversations qu'il eut avec les Ambassadeurs *Perfes* ? Sa prudence prématurée, lors qu'en qualité de Régent, pendant l'absence de son Pere, tout jeune encore il contint & pacifia la *Macedoine* ? Sa valeur & sa pitié dans la bataille de *Chéronée*, où il sauva la vie à son Pere & le paia ainsi des leçons & des exemples qu'il avoit reçus de lui.

*Gloire des
premières
années de son
Regne.*

Les premières années de son Regne sont peut-être ce que l'Histoire offre de plus beau. A l'âge de vingt ans appaiser les troubles intérieurs de son Roiaume. Abattre ou soumettre les Ennemis du dehors, & quels Ennemis ! Désarmer les *Grecs* liguez presque tous contre lui & se vanger de leurs mépris par leur humiliation. Achever tant d'exploits en trois ans & s'être mis en état d'exécuter sûrement ce que son Prédécesseur avoit sagement projeté. Ces actions supposent une étendue d'esprit, une fermeté d'ame, un courage, une intrépidité, & plus que tout encore, une prudence consommée, qualitez qui font le vrai caractère d'un Heros. Il soutint merveilleusement ce caractère dans son expédition contre la *Perse* jusqu'à l'époque que nous avons marquée. Le projet seul de cette expédition est ce qu'il y eut jamais de plus héroïque. „ Il le forma dès qu'il fut monté sur le „ trône, regardant ce dessein comme fai-

„ faisant partie en quelque sorte de la
 „ succession de son Pere. A peine alors
 „ âgé de vingt ans ; environné de perils
 „ extrêmes au dedans & au dehors de
 „ son Roiaume ; trouvant l'Epargne é-
 „ puisée & chargée même de deux cen-
 „ talens de dettes ; avec un corps de
 „ Troupes beaucoup inférieures par le
 „ nombre à celles des *Perfes* : dans cet
 „ état *Alexandre* tourne déjà ses vues du
 „ côté de *Babylone* & de *Suse* & ne se pro-
 „ pose rien moins que la conquête d'un
 „ si vaste Empire.

„ Etoit-ce suffisance & témérité de
 „ jeune homme ? Non. Selon
 „ toutes les regles de la guerre, l'en-
 „ treprise d'*Alexandre* devoit avoir un
 „ heureux succès. Une armée comme
 „ la sienne, quoique peu nombreuse ,
 „ composée de *Macédoniens* & de *Grecs* ,
 „ c'est à dire de ce qu'il y avoit alors
 „ de plus excellentes Troupes , aguerrie
 „ de longue main , endurcie à la fatigue
 „ & aux dangers , formée par une heu-
 „ reuse experience à tous les exercices
 „ des sièges & des combats , animée par
 „ le souvenir de ses anciennes victoires ,
 „ par l'espérance d'un butin immense ,
 „ & plus encore , par une haine héréditaire
 „ & irréconciliable contre les *Perfes* ,
 „ une telle armée conduite par *Alexan-*
 „ dre étoit comme sûre de remporter la
 „ victoire sur des Troupes , où il y avoit
 „ à la

Sa prudence
 dans le projet
 de la guerre
 de Perse.

Et dans l'exécution de ce projet.

„ à la vérité des hommes sans nombre,
 „ mais peu de soldats.
 „ La promptitude de l'exécution ré-
 „ pondit à la sagesse du projet Il
 „ s'agissoit d'étonner les Ennemis par
 „ des coups hardis, de les effraier par des
 „ exemples de sévérité, & de les gag-
 „ ner enfin par des actes d'humanité &
 „ de clémence“. C'est à quoi il réussit
 merveilleusement. Le passage du *Gra-*
nique & les sièges de *Milet* & d'*Hali-*
carnasse remplirent l'Ennemi d'étonne-
 ment. *Halicarnasse* rasée jusques dans ses
 fondemens jeta par tout la terreur. La
 liberté rendue aux Villes qui se sou-
 mirent de bonne grace fit croire que le
 Vainqueur ne songeoit qu'à rendre les
 Peuples heureux & à leur procurer une
 Paix tranquille & assurée. Les Batailles
 d'*Issus* & d'*Arbellas* & le Siège de *Tyr*
 achevèrent de prouver qu'il ne lui man-
 quoit aucune des qualitez d'un grand Ca-
 pitaine.

Sa manière
 noble de faire
 la guerre.

Sa manière même de faire la guerre é-
 toit noble „ *Philippe* cheminoit sourde-
 „ ment & par des souterrains. *Alexandre*
 „ agissoit de meilleure foi & marchoit la
 „ tête levée. L'un cherchoit à tromper
 „ les Ennemis par la finesse, l'autre à les
 „ abattre par la force. Le premier
 „ montrait plus d'adresse, le second plus
 „ de grandeur d'ame. Nul moyen de vaincre
 „ ne paroissoit honteux à *Philippe*, jamais
 „ *Alexan-*

„ *Alexandre* ne songea à employer la tra-
 „ hison. “

Ce qui met *Alexandre* au dessus de lui même, c'est l'usage qu'il fit de la victoire d'*Iffus*. Elle l'avoit rendu maître de *Darius*. „ Il avoit entre les mains, outre

*Sa conduite
généreuse
envers la fa-
mille de Da-
rius.*

„ *Syfigambis* mère de ce Prince, sa fem-
 „ me & ses filles, Princesses d'une beau-
 „ té qui n'avoit rien de pareil dans toute
 „ l'*Asie*. *Alexandre* étoit jeune, il étoit
 „ vainqueur, il étoit libre & non enco-
 „ re engagé dans les liens du mariage.
 „ Cependant son camp devint pour
 „ les Princesses un asyle sacré, ou plu-
 „ tôt un Temple, où leur pudeur fut
 „ mise en sûreté comme sous la garde
 „ de la Vertu même, & où elle fut res-
 „ pectée à un tel point, que *Darius* près
 „ de rendre le dernier soupir, apprenant
 „ la manière dont elles avoient été trai-
 „ tées, ne put s'empêcher de lever ses
 „ mains mourantes vers le ciel & de
 „ faire des vœux pour un Vainqueur si
 „ généreux, si sage, si maître de ses pas-
 „ sions. “

Chose rare dans une si haute fortune,
 quid'ordinaire s'accommode mieux d'ames
 ferviles que d'amis libres & sincères, il
 étoit capable d'une amitié tendre, ouver-
 te, effective, constante, sans dédain,
 sans faste. Il chérissoit ses Officiers & ses
 Soldats; se communiquoit familièrement
 à eux; les admettoit à sa table, à ses
 exer-

*Son huma-
nité & sa
bonté.*

exercices, à ses entretiens ; s'intéressoit véritablement & de cœur à leurs différentes situations ; s'inquiétoit sur leurs maladies , se réjouissoit de leur guérison & prenoit part à tout ce qui leur arrivoit.

„ Un Prince qui a un vrai mérite ne perd
 „ rien de sa dignité , en s'abaissant & se
 „ familiarisant de la sorte ; il n'en devient
 „ que plus respectable & plus aimable.
 „ Tout homme d'une grande taille ne
 „ craint pas de se mettre de niveau avec
 „ les autres ; il est bien sûr qu'il les surpassera de la tête.... *Alexandre* étoit aimé,
 „ parce qu'on sentoît qu'il aimoit le premier. Cette conviction remplissoit les
 „ Troupes d'ardeur pour lui plaire & pour
 „ réussir , de docilité & de promptitude
 „ pour l'exécution des ordres les plus
 „ difficiles , de constance dans les situations les plus rebutantes , d'un plaisir sensible & profond de l'avoir mécontenté en quelque chose.

*Démétrius
 qui avoit
 mis le comble
 à sa gloire.*

Rien ne manque jusqu'ici à sa gloire. Les vertus guerrières ont brillé en sa personne. La bonté, la clemence, la modération, la sagesse y ont mis le comble & en ont relevé le lustre. Supposons que dans cet état *Alexandre*, pour mettre sa gloire en sûreté, borne lui-même ses exploits, & que de la même main, dont il a terrassé *Darius*, il le rétablisse sur le Throne ; qu'il rende la *Grèce Asiatique* indépendante des *Perse*s ; qu'il se déclare
 le

le Protecteur de la Liberté & des Loix des Grecs ; qu'il rentre ensuite dans la *Macédoine* & que là , content des bornes légitimes de son Empire , il s'applique à rendre ses Sujets heureux & vertueux ; qu'enfin devenu par la terreur de ses armes , & encore plus par la renommée de ses vertus & par la grandeur de ses bienfaits ; l'admiration de l'Univers , il se voit en quelque sorte l'Arbitre des Peuples : y auroit-il eu jamais un Prince plus grand ; plus glorieux , plus respectable qu'*Alexandre* ? Il ne fut pas faire des réflexions si vraies & si utiles , & , enivré de son bonheur , il changea à un point qu'on ne le reconnut plus. C'est ce que Monsieur *Rollin* expose dans ce qu'il appelle la seconde partie de son Discours , & qu'on pourroit appeller la seconde époque de la Vie d'*Alexandre*.

Il ne se contente pas de lui reprocher ses défauts. une estime présumptueuse de lui-même ; un mépris dédaigneux des autres & même de son Pere ; une soif ardente des louanges & de la flatterie ; la folle pensée de se faire croire fils de *Jupiter* , de s'attribuer les honneurs divins , d'exiger d'un Peuple libre & vainqueur des hommages serviles & de honteux prosternemens ; l'excès indigne des débauches & du vin ; une colère qui va jusqu'à une brutale férocité ; le supplice injuste & cruel de ses plus braves & plus fidèles Officiers , le meurtre de ses meilleurs amis au milieu de la

joie des festins. Il ne lui laisse pas même le premier rang, que l'Antiquité lui avoit assigné parmi les Guerriers, & il met *Philippe*, son Pere, au-dessus de lui.

Supériorité
de *Philippe*
sur *Alexandre*.

„ *Philippe* en montant sur le Thrône,
„ trouva tout à faire. Il lui fallut jeter
„ lui-même les fondemens de sa fortune,
„ ne, sans attendre d'ailleurs ni facilité
„ ni secours. . . . Il se trouva obligé de
„ former lui-même ses Troupes, aussi
„ bien que ses Officiers, de les discipli-
„ ner, de les aguerrir, & c'est unique-
„ ment à ses soins & à son habileté que
„ la *Macedoine* dut l'établissement de la
„ fameuse Phalange, c'est-à-dire, des
„ meilleures Troupes qui fussent alors &
„ auxquelles *Alexandre* fut redevable de
„ ses conquêtes. Que d'obstacles *Phi-*
„ *lippe* n'eut-il point à surmonter pour se
„ saisir de la domination de la *Grece* ! Ce
„ ne fut qu'à force de batailles & de vic-
„ toires. . . . Voilà donc les voies prépa-
„ rées à *Alexandre* pour l'exécution du
„ grand dessein, dont son Pere lui avoit
„ laissé le plan & sur lequel il lui avoit
„ tracé d'excellentes instructions. Or
„ qui peut douter qu'il ne fût beaucoup
„ moins difficile de soumettre l'*Asie* avec
„ le secours des *Grecs*, que de soumet-
„ tre les *Grecs* si souvent vainqueurs de
„ l'*Asie*“ ?

Injustice des
guerres que
fit ce der-
nier.

Monsieur *Rollin* fait encore plus. Le
fondement de la solide gloire d'un Hé-
ros,

ros, c'est la justice de la guerre qu'il entreprend. Sur ce principe *Alexandre* n'est pour notre Historien qu'un Usurpateur. Il est vrai que la dignité de Général des Grecs & l'obligation de vanger leurs injures justifia sa prise d'armes contre les Perses. Mais quel titre avoit-il contre une infinité de Peuples, à qui le nom même de la Grèce étoit inconnu & chez qui il porta la guerre ? L'ambition la plus vaste & la plus furieuse qui fut jamais, & cette ambition seule.

Sa témérité ne fut pas moins grande ni *Sa témérité* moins condamnable. Un Prince est responsable de sa vie à son Armée & à son Roiaume, & , hors quelques occasions fort rares, où il est obligé de partager le péril avec ses Troupes pour les sauver, il doit se souvenir qu'il y a une extrême différence entre un Général & un Soldat.

„ La véritable valeur n'est point occupée
 „ du soin de sa réputation, mais du salut de l'Armée. Elle s'écarte également, & d'une sagesse timide, qui prévoit & craint tous les inconvéniens, & d'une ardeur brutale, qui cherche & affronte gratuitement les périls. En un mot, pour former un Général accompli, il faut que la prudence tempère & règle ce que la valeur a de féroce, & que la valeur à son tour anime & chauffe ce que la prudence a de froid & de lent.

„ Reconnoît-on *Alexandre* à ces traits?

„ Quand on lit son histoire & qu'on le
 „ suit dans ses sièges & dans ses com-
 „ bats , on est dans des allarmes conti-
 „ nuelles pour lui & pour son armée ,
 „ & on croit à chaque moment qu'il va
 „ périr. Ici c'est un fleuve rapide qui est
 „ près de l'entraîner & de l'engloutir. Là
 „ c'est un roc escarpé , où il grimpe &
 „ où il voit autour de lui des Soldats , ou
 „ percez par les traits des Ennemis , ou
 „ renversez par des pierres énormes dans
 „ des précipices. On tremble , quand
 „ on voit dans une bataille la hache prête
 „ à lui fendre la tête , & encore plus ,
 „ quand on le voit seul dans une Place ,
 „ où sa témérité l'a engagé , exposé à
 „ tous les traits des Ennemis “.

*Foiblesse des
 Peuples qu'il
 attaque.*

Une dernière observation , sur laquelle
 Monsieur Rollin après *Tite Live* diminue
 beaucoup de l'éclat des exploits d'*Alexan-
 dre* , c'est le caractère des Peuples , con-
 tre qui il eut à combattre. En un mot il
 prétend que ce Prince dut en partie sa
 gloire à la foiblesse de ses Ennemis , &
 que , s'il eût rencontré des Nations bel-
 liqueuses & aguerries & des Généraux
 habiles & expérimentez , le cours de ses
 victoires n'eut été ni si rapide , ni si con-
 tinu. Cependant voilà par où il faut juger
 du mérite d'un Conquerant.

*Contenu &
 ides du sep-
 tième Tome.*

La matière du septième volume est
 l'Histoire des Successeurs d'*Alexandre* &
 renferme l'espace d'environ six vingts ans.

Voici

Voici l'idée qu'en donne Monsieur *Rollin* lui-même dans l'Avantpropos. „ Cet-
 „ te Histoire va présenter à nos yeux tous
 „ les crimes qu'une ambition effrénée en-
 „ traîne ordinairement après elle , jalou-
 „ sie , mauvaise foi , trahison , ingrati-
 „ tude , abus criant du souverain pou-
 „ voir , cruauté , impiété , en un mot ,
 „ l'oubli de tous les sentimens naturels
 „ de probité & d'honneur , & le viole-
 „ ment de toutes les Loix tant humaines
 „ que divines. Ce ne seront plus que
 „ discordes funestes , que batailles fan-
 „ glantes , que révolutions affreuses.
 „ Des hommes autrefois amis , élevez
 „ ensemble , d'une même nation , com-
 „ pagnons des mêmes perils , instrumens
 „ des mêmes exploits & des mêmes con-
 „ quêtes , conspireront à mettre en pie-
 „ ces l'Empire qu'ils avoient tous con-
 „ couru à former aux dépens de leur sang.
 „ On verra les Capitaines d'*Alexandre*
 „ immoler à leur ambition la famille de
 „ ce Prince , son Frere , sa Mere , ses
 „ Femmes , ses Enfans , ses Sœurs , &
 „ n'épargner point eux-mêmes ceux à
 „ qui ils devoient ou à qui ils avoient
 „ donné la vie. Ce ne sont plus ces
 „ beaux siècles de la *Grece* féconds en
 „ grands hommes & en grands exemples.
 „ Si on en trouve encore quelques tra-
 „ ces & quelques restes , ce sont comme
 „ des éclairs qui passent rapidement , &

„ qui ne se font remarquer que par la
 „ profonde nuit qui les précède & les
 „ suit “.

*Difficultez
 que l'Histo-
 rien y a
 surmontées.*

Monsieur *Kollin* avoue ici qu'il se trouve à plaindre de n'avoir plus à montrer la Nature Humaine que par des endroits qui la déshonorent. Que l'Histoire perd ce qu'elle a de plus propre à plaire & à instruire, quand elle est réduite à ne le faire que par l'horreur du crime & par les malheurs qui le suivent ordinairement. Qu'il est difficile d'arrêter longtems le Lecteur sur des objets, qui n'excitent que son indignation, & que ce seroit lui faire injure, que de paroître vouloir le porter à éviter des excès, dont il ne se croit point capable. Que d'ailleurs il est difficile de répandre de l'agrément dans une narration, qui n'offre qu'une uniformité de vices & de forfaits. Qu'on pourra même penser qu'il est dangereux de familiariser le commun des Hommes avec le spectacle assidu de Criminels, dont la longue prospérité, accompagnée souvent des privilèges & des récompenses de la vertu, semble aux personnes foibles accuser la Providence. Il ajoute que cette Histoire-ci a un désagrément particulier par l'obscurité & la confusion qui y regne. Dix ou douze Capitaines d'*Alexandre* se font la guerre pour partager entre eux son Empire. Tantôt Amis feints, tantôt Ennemis déclarés, ils forment différentes lignes, qui ne du-
 rent

rent qu'autant que l'intérêt de chaque Particulier le souffre. La *Macedoine* change de Maître cinq ou six fois en peu de tems. Comment mettre de l'ordre & de la clarté dans une si grande multitude & une si prodigieuse diversité d'événemens, qui se croisent les uns les autres & dont le fil se rompt à chaque instant ? Pour comble de malheur, on ne trouve plus ici d'Antiens, qui nous conduisent dans ces ténèbres. Il faut aller chercher ça & là des faits dispersés. Mais nulle part rien de suivi. Ainsi on ne peut donner, ni les liaisons des événemens, ni les circonstances des faits essentiels, ni les motifs des résolutions, ni le caractère des principaux Acteurs.

*Combien son
Ouvrage est
curieux.*

étrange que Monsieur Rollin s'efforce ici de débrouiller, à l'aide des savans Ouvrages de Messieurs *Prideaux & Vaillant*. Il décrit d'abord les troubles qui suivirent la mort d'*Alexandre*, l'élection que ses Généraux firent d'*Aridée* son frere & d'*Alexandre* son fils pour porter le nom de Rois, le partage qu'ils firent entre eux de la puissance réelle sous le titre de Gouverneurs des Provinces, la révolte & le massacre des Grecs dans la Haute Asie, le soulèvement de la Grece contre les *Macédoniens*, la prise d'*Athenes* par *Antipater*, la mort de *Démosthène*, & la pompe funèbre d'*Alexandre*.

Pompe funèbre d'*Alexandre*.

On avoit employé deux ans à disposer cette pompe, & il avoit fallu un grand nombre d'Ouvriers pour applanir les chemins depuis *Babylone* jusqu'en *Egypte*. Lorsque tout fut prêt, on vit partir le char qui portoit le corps d'*Alexandre*. Cette magnifique & ingénieuse machine portoit sur deux essieux, qui entroient dans quatre roues, dont les moieux & les rayons étoient dorez & les jantes revêtues de fer. Les extrémités des essieux étoient d'or, représentant des manilles de Lions qui mordent un dard. Le char avoit quatre timons, à chacun desquels étoient attachés quatre rangs de Mulets. Ils avoient des couronnes d'or & des colliers enrichis de pierres précieuses avec des sonnettes d'or. Sur ce char s'élevoit un pavillon

villon tout d'or, qui avoit douze pieds de large sur dix-huit de long, soutenu par des colonnes d'Ordre Ionique, embellies de feuilles d'acanthé. Il étoit orné en dedans de pierres précieuses disposées en forme d'écailles. Tout autour regnoit une frange d'or en rezeau, dont les filets avoient un doigt d'épaisseur & où étoient attachées de grosses sonnettes. Quatre bas-reliefs ornoient le dehors. A l'entrée de ce pavillon étoient des Lions d'or qui sembloient la garder. Aux quatre coins étoient posées des statues d'or massif, représentant des Victoires avec des trophées d'armes à la main. Sous le pavillon on avoit placé un Thrône d'or, d'une figure quarrée, orné de têtes d'animaux, qui avoient sur leurs cols des cercles d'or d'un pied & demi de largeur, d'où pendoient des Couronnes brillantes des plus vives couleurs. Au pied de ce Thrône étoit posé le cercueil d'*Alexandre*, tout d'or & travaillé au marteau. Il étoit couvert d'une étoffe de pourpre brochée d'or. Entre le thrône & le cercueil étoient les armes de ce Prince. Le pavillon en dehors étoit aussi couvert d'une étoffe de pourpre à fleurs d'or. Le haut étoit terminé par une grande Couronne d'or, & que les rayons du Soleil joints au mouvement du char, faisoient briller d'une lumière étincelante.

Suite du
contenu de
ce Volume.

Des funérailles si superbes, furent la dernière chose que les Capitaines d'*Alexander* firent de concert, & la dernière marque de reconnoissance qu'ils paierent à un Maître si bienfaisant. Ils exterminèrent ensuite la famille par l'ingratitude & la barbarie la plus atroce. Ils firent indignement périr *Eumene*, le plus grand Capitaine & la meilleure tête qu'il y eût entre eux, parce que, trop honnête homme à leur gré, ils'étoit ligué avec *Perdiccas*, Régent de l'Empire *Macédonien*, pour le conserver au sang d'*Alexandre*. Ils se firent les uns aux autres des guerres aussi barbares que perfides. Enfin, au bout de vingt-trois ans, la bataille d'*Issus* en *Phrygie* décida entre eux, & il ne demeura plus de tant de rivaux que *Ptolémée Soter* fils de *Lagus*, *Cassandre*, *Lysimaque* & *Selencus*. *Ptolémée* eut l'*Egypte*, la *Libye*, *Cyrene*, l'*Arabie*, la *Céléstrie* & la *Palestine*; *Cassandre* fils d'*Antipater* la *Macédoine* & la *Grèce*; *Lysimaque* la *Thrace*, la *Babylone* & quelques autres Provinces par delà l'*Helléspont* & le *Bosphore*; *Selencus* le reste de l'*Asie* jusqu'au delà de l'*Euphrate* & jusqu'au fleuve *Indus*. Le Royaume de ce dernier s'appelle ordinairement le Royaume de *Syrie*, parce que *Selencus*, qui y bâtit *Antioche*, y fit son séjour ordinaire, au moins que ses Successeurs. Mais il comprenoit, outre la *Syrie*, ces riches & vastes Pro-

vinces

vinces de l'*Afie*, qui composoient l'Empire des *Perfes*,

Monsieur *Rollin* s'attache à nous représenter distinctement les destinées de ces quatre Empires. Les Rois d'*Egypte*, dont il décrit l'histoire dans ce volume, sont *Ptolémée Soter*, *Ptolémée Philadelph*, *Ptolémée Evergete*, *Ptolémée Philpator*. Les Rois de *Syrie*, qui regnoient alors & dont il parle, sont *Selencus Nicator*, *Antiochus Soter*, *Antiochus le Dieu*, *Selencus Callinicus*, *Selencus Ceraunus* & *Antiochus le Grand*. Les Rois de *Macédoine* contemporains sont *Cassandre*, *Demetrius Poliorcete*, *Pyrrhus*, *Lysimaque*, qui s'en emparèrent en tout, ou en partie, tantôt ensemble, tantôt séparément, & auxquels succédèrent *Selencus Nicator*, *Ptolémée Ceraunus*, *Sosthène*, *Antigone Gonatas*, *Démétrius*, *Antigone Doson*. A ce dernier finit ce qu'il y a dans ce volume de l'Histoire de *Macédoine*. La Monarchie Idée *Thrace* & de *Bythynie* au contraire ne fournit presque rien, parce qu'elle fut démembrée immédiatement après la mort de *Lysimaque*. Mais en récompense on trouve ici l'histoire des Roiaumes qui furent formez des débris de celui-là.

S'il étoit possible que de si grands événements n'excitassent point par eux mêmes la curiosité du Public, le nom d'un aussi élégant & aussi judicieux Ecrivain que Monsieur *Rollin* le feroit pour eux,

Eloge de
l'Auteur.

eux. On fait avec quel soin il a lu tout ce que l'Antiquité Grecque & Romaine nous a laissé de Livres, & avec quel goût il incorpore dans les siens ce que les Modernes ont écrit sur les mêmes matières. Peut-on ne pas s'attendre qu'il aura rassemblé ici tout ce qu'il y a trouvé de plus curieux & de mieux prouvé ? On lira sur tout avec plaisir dans ce volume l'histoire de *Demosthene*, de *Phocion*, d'*Eumene*, de *Démétrius Poliorce*, de *Demetrius de Phalere*, d'*Aratus de Sicyone*, d'*Agis* & de *Cleomene*, de *Pyrrhus*, des deux premiers *Ptolemées*, celle de l'Académie & de la Bibliothèque d'*Alexandrie*, de la Ligue *Acbéenne*, du Colosse de *Rhodes*, & enfin l'application des prophéties de *Daniel* aux quatre Monarchies qui s'élevèrent sur les ruines de celui d'*Alexandre*.

ARTICLE XII.

OEUVRES DIVERSES DE MR.
 ROUSSEAU. Nouvelle Edition,
 revue, corrigée & considérablement
 augmentée par lui-même. A Amster-
 dam chez François Changuion.
 1734. In 12. Tome I. pag. 342. sans
 la Preface & l'Avertissement qui en
 ont 30. & le Café, qui en a 56.
 Tome

Tome II. pag. 360. sans la Ceinture Magique, Comédie, qui en a 51. Tome III. pag. 428. Tome IV. pag. 370. sans un Supplément de 190. Ces Oeuvres se trouvent aussi à la Haye chez J. van Duren.

L Es Oeuvres de Monsieur *Roussseau* Contenu de cette Edition. ont été tant de fois imprimées en peu de tems, que tout ce qui me reste à faire, par rapport à cette édition-ci, c'est de marquer ce qu'elle a de plus que les précédentes, & de faire connoître ces additions un peu en détail. Celles du premier volume sont en petit nombre, mais elles font honneur à la piété du Poëte. Ce sont trois Odes tirées des Pseaumes XLIX, LXXII. & XCIII. Celles du second se réduisent à deux épigrammes contre le *Temple du Gout* & à un sonnet satyrique sur ces beaux Esprits de *France*, qui ont pris parti contre les Anciens sans trop les connoître. Une Comédie en cinq Actes intitulée, *les Ayeux chimeriques, ou la Comtesse de Critognac*, fait une augmentation assez considérable dans le troisième volume, pour qu'on ne soit pas surpris de l'y trouver seule. Quant au quatrième, il consiste en quatre pieces de Théâtre revues & corrigées par Monsieur *Roussseau*, savoir, *le Cid de Corneille, la Mariane de Tristan, Don Japhet d'Armenie de Scarron,*
&

& le Florentin de Champmeslé. On a mis à la suite un Supplément qui contient les pièces que Monsieur Rousseau a rejetées de son Edition & qu'il a refusé de reconnoître. De ce nombre est la *Mandragore*, Comédie tirée de l'*Italien* de *Machiavel* & dont les *Contes de la Fontaine* avoient déjà fait connoître le sujet en France. Ensuite viennent diverses pièces de Poésie, & trente six ou trente sept épigrammes licentieuses, qui avoient paru dans d'autres éditions. J'ignore ce qui lui a fait mettre quelques Cantates, l'Épithaphe d'un Chien, un Rondeau, parmi les morceaux qu'il désavoue.

Remarques
critiques de
J. sur quel-
ques-uns des
nouveaux
Psaumes.

Les Odes Sacrées, dont il a augmenté cette édition-ci, font regretter aux Connoisseurs, qui aiment la Religion, qu'il n'en ait pas fait encore d'autres. Il est seulement fâcheux que la contrainte de la rime, ou, pour mieux dire, l'amour outré des rimes riches y ait fait entrer quelques vers, qui auroient pu être autrement. Tels sont ceux-ci.

.... ton cœur pétri d'artifice,
Contre ton frère encouragé,
S'applaudissoit du précipice
Où ta fraude l'avoit plongé....
Contre une Impiété si noire
Mes foudres furent sans emploi...
Sans une ame légitimée
Par la pratique confirmée
De mes préceptes immortels.

Il est inutile de marquer en quoi pechent les vers distinguez par un autre caractère. On ne fait à quoi se rapporte le mot *encouragé*, ni le vers que ce mot termine. Des foudres *sans emploi* sont une expression peu digne de la majesté de l'Ode. Sans une ame *légitimée* par la pratique *confirmée* est mis pour, *sans une ame purifiée par la pratique constante*.

Tout ce que j'ai à dire sur les deux Odes tirées, l'une du Pseaume LXXII. & l'autre du Pseaume XCIII., c'est qu'elles m'ont paru admirables d'un bout à l'autre, & que je n'y ai pas même apperçu de ces légers défauts que j'ai relevés dans la précédente, excepté pourtant le mot de *Rois Sublimes*, que le besoin d'une rime a fourré dans la dernière.

La dernière augmentation consiste en une version en vers *Italiens* de l'Ode de Monsieur *Rousseau* au Comte de *Luc*. Le Traducteur est Monsieur *Guinigi*, Ambassadeur de *Luques* à la Cour Impériale. Ceux qui savent sentir les délicatesses de l'*Italien*, féliciteront le Poète *François* d'avoir eu un Interprete, qui emploie si habilement la flexibilité & la mollesse de cette langue, que sa Traduction a l'air d'un Original.

Jene fais point mention des petites pièces ajoutées au second volume. Ce silence me paroît obligeant pour Monsieur *Rousseau*. Lui & Monsieur de *Voltaire* peuvent

Idee de la Comédie intitulée les Ayeux chimiques.

vent avoir lieu de se haïr. Mais ils ont tort de se mépriser, & je doute qu'ils le fassent autant qu'ils veulent se le persuader. La Comédie intitulée *les Ayeux chimériques* ne m'arrêtera pas d'avantage. Ce n'est point qu'elle ne m'ait beaucoup plu. La Comtesse amoureuse de ses antiques & illustres Ayeux est parfaitement bien peinte, & cet Original m'a rappelé plus d'une copie que j'en'ai vue. L'Intendant de cette Dame est d'après nature. Il en est de même du fripon de Procureur, qui sert cet infidèle Domestique & qui l'aide à ruiner leur Maitresse. Le Généalogiste est un autre Original, qui est & agit comme la plupart de ses semblables, c'est à dire qu'on le représente pauvre, glorieux, flatteur, prêt à illustrer & à dénigrer l'origine des familles pourvu qu'on le paie. Ces personnages sont bien contrastés. L'action est dans les règles. Il y regne ce qu'on appelle *vis comica*. Mais il faut finir, & c'est ce qui m'empêche de m'arrêter sur les détails.

Forcément
sur le qua-
trième volu-
me.

Je passe au quatrième volume. On a déjà vu quelles pièces il renferme. *Buileau*, Monsieur l'Abbé de *Saint Pierre* (1), Monsieur *Rollin*, Monsieur de
Vol-

(1), Il faut recommander les bonnes pièces des Auteurs morts. Les anciennes pièces changées produiroient du nouveau & d'excellent nouveau. Qu'on ajoute

Voltaire, bien d'autres (peut-être) ont eu la même idée que Monsieur *Rousseau*. Nous avons nombre d'Ouvrages auxquels les années nuisent, & qui, rajeunis un peu par rapport au stile, nous feroient encore le même plaisir qu'ils faisoient à nos Peres. Il y en a que de légères corrections dans le fonds rendroient incomparablement meilleurs. Monsieur *Rousseau* nous donne ici des exemples de ces deux sortes d'améliorations. Dans *le Cid*, en retranchant le personnage de l'Infante, qui étoit inutile, il a déchargé cette Pièce d'un rolle qui rallentissoit l'action, & dans les autres pieces il a substitué des expressions modernes aux expressions surannées qu'il y trouvoit. *La Marianne* auroit eu besoin qu'il se fût donné plus de liberté à cet égard.

A R-

„ ajoute du nouveau aux pièces anciennes ; c'est le
 „ moien de faire vivre toujours les anciennes belles
 „ pièces. Sans ce secours les anciennes belles pièces
 „ périssent pour toujours avec la langue ancienne. On
 „ ne joue plus des pièces de cent-vingt ans, on ne jou-
 „ era plus *Racine* dans deux cens ans. C'est l'état de la
 „ Nature humaine, dont la raison va toujours en
 „ croissant. Le bon goût se perfectionne très-sensible-
 „ ment tous les cinquante ans. Nous aurions les
 „ nouvelles pièces meilleures. Car qui voudroit don-
 „ ner une pièce de moindre valeur que les bonnes piè-
 „ ces de *Cornaille*, de *Racine*, de *Moliere*, qui auroient
 „ reçu en cinquante ans plusieurs perfectionnemens ?
Ouvrages Politiques de S. Pierre Tom. VII. pag. 12. 13.

ARTICLE XIII.

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES DE PLUTARQUE
traduites en François avec des Remarques Historiques & Critiques par Monsieur DACIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres. Nouvelle Édition augmentée de plusieurs Notes & d'un dixième Tome. A Amsterdam chez Zacharie Châtelain 1735. Tome I. pag. 632. Tome II. pag. 568. Tome III. pag. 594. Tome IV. pag. 558. Tome V. pag. 564. Tome VI. pag. 564. Tome VII. pag. 603. Tome VIII. pag. 478. Tome IX. pag. 519. Tome X. pag. 582. Et se trouve à la Haye chez J. van Duren.

*Avis sur
cette édition*

Monsieur Dacier avoit laissé parmi ses livres un exemplaire de la première Édition de cet Ouvrage, qu'il avoit relu avec beaucoup d'exactitude & sur lequel il avoit transcrit de sa propre main plusieurs Remarques savantes, dont les unes rectifioient ce qui a échappé à sa vigilance, & les autres rectifioient certains endroits du texte de *Plutarque*, qu'il ne croioit point assez développer. Il avoit joint

oint à ces Remarques une judicieuse critique des fautes fréquentes qu'il avoit aperçues dans *Amyot*. Il avoit aussi achevé une vie d'*Annibal*, qui, comme sortie des autres Vies auxquelles elle est jointe, semble former avec elles un tout parfaitement assorti. On a cru avec raison devoir préserver de l'oubli des morceaux aussi précieux par leur utilité que recommandables par la réputation de celui qui nous les donne, & c'est ainsi que s'est formée cette Edition. Nous ne dirons rien des neuf premiers volumes qui la composent. Le dixieme nous prépare assez de matière.

Outre la Vie d'*Annibal* par Monsieur *Dacier*, il contient les pieces suivantes, *E-née*, *Tullus Hostilius*, *Aristomene*, *Tarquin l'Ancien*, *Junius Brutus*, *Gelon*, *Cyrus*, & *Jason*, traduits de l'Anglois de *Thomas Rowe* par Monsieur l'Abbé *Bellenger*. La Préface de ce Savant est curieuse. Après avoir observé que les huit dernières Vies sont des Oeuvres posthumes (1) auxquelles Monsieur *Rowe* semble n'avoir pas mis la dernière main, il fait voir par quelques exemples que, quoi qu'écrites avec goût, il y a trouvé des fautes qu'il a corrigées, & il ajoute qu'il a vérifié la pluspart des faits, en y joignant

*Fautes de la
nouvelle tra-
duction de
Pausanias.*

(1) Elles furent publiées pour la première fois en Anglois à Londres en 1728.

nant ceux qui avoient été omis. Il examine ensuite la traduction que Monsieur l'Abbé Gedoyn a faite dans son *Pausanias* de la vie d'*Aristomene*. La première faute qu'il y relève n'est pas fort considérable. Monsieur l'Abbé *Gédoyn* avoit rendu le Νίδης ὕδωρ de *Pausanias* & le *Latin* d'*Amasée* *NEDES* *alta fluentia* par ces mots *l'eau du Nedès*, au lieu qu'il auroit dû dire *l'eau de la rivière de Nédé* ou *de Neda*, puisque Νίδης est un Génitif de Νίδη ou de Νίδα. On ne laisse pas de le traiter là-dessus assez rudement. „ Peut-être, dit on, quelque „ Tribunal a-t-il décidé que dans la „ suite on nommera en *François* les anciens Fleuves suivant leur Génitif *Grec*. „ Si *Amasée*, dont la version *Latine* est „ à côté du *Grec* de *Pausanias*, eût traduit *Neda* au lieu de *Nedes*, on ne „ connoitroit point aujourd'hui de Rivière appelée *Nedès* “.

La seconde faute est plus importante. *Pausanias*, voulant exprimer qu'*Aristomene* fut surpris par un gros détachement, qui faisoit plus de la moitié de l'Armée de *Lacédémone*, avoit dit Λακεδαιμονίων λόχοις πλείον ἢ τοῖς ἡμέτεροι... συμβαλόν, ce que son Interprete *François*, trompé peut-être par le *Latin* ambigu d'*Amasée*, a traduit, *un détachement de moitié plus grand que le sien*. Monsieur l'Abbé *Bellenger* prend pied sur ces deux méprises & sur quelques

ques autres qu'il relève ensuite, pour faire entendre de Monsieur l'Abbé Gédoyen quelque chose de parallele à ce que Boileau dit de l'Abbé Tallemant, qui avoit donné une Traduction des Vies de *Plutarque*, lors qu'il l'appelle traducteur du François d'Amyot. Il va jusqu'à se permettre cette ironie. „ C'est un malheur que „ les Traducteurs *Latins* des Auteurs „ *Grecs* aient été quelques fois un peu „ négligens dans le choix & l'arrangement des termes, & qu'ils n'aient pas „ prévu que plusieurs Traducteurs en „ Langue vulgaire suivroient leurs Versions *Latines*.“ On souhaiteroit pour l'amour de Monsieur l'Abbé Bellenger que, content d'avoir raison, il eût triomphé avec moins d'éclat, & sans insulter à Monsieur l'Abbé Gédoyen.

Venons à la Vie d'*Annibal*. Monsieur *Dacier* y avoit rapporté que dans la première Guerre *Punique*, sous le Consulat de *Duillius*, les *Romains* construisirent une flotte de cent soixante vaisseaux, qui se trouva prête à faire voile en soixante jours, à compter du jour que les arbres eurent été coupez, & que trois ans après sous le Consulat de *Regulus*, ils en bâtirent une autre de deux cent vaisseaux en trois mois. „ *Homere* ne s'éloigne „ donc pas de la vraisemblance, quand il „ écrit qu'*Ulysse* abbatit vingt arbres, les „ tailla, les dressa, en bâtit sa nacelle,

*Armemens
prodigieux
par mer.
p. 2.*

„ qu'il y fit un bon mât & des anten-
 „ nes, la munit d'un bon gouvernail, &
 „ que tout l'ouvrage fut achevé en qua-
 „ tre jours“. C'est ainsi que raisonne
 l'Historien. Voici peut-être ce qu'on
 pourroit lui répondre.

Remarques
 d. J. sur
 ce sujet.

Homere n'a point blessé la vraisem-
 blance poétique, en faisant dépêcher
 tant d'ouvrage à *Ulysse* en si peu de tems.
 Dans le siècle où il a écrit & plusieurs
 siècles après, on étoit persuadé que les pre-
 miers hommes étoient des espèces de
 Géans pour la taille & pour la force, &
 que les Héros avoient à ces égards le mê-
 me avantage sur leurs contemporains, que
 ceux-ci ont eu sur les hommes des âges
 suivans. C'est ainsi que, dans l'*Illiade*,
Diomedes & *Ajax* lancent sur les *Troïens* des
 pierres d'un poids énorme, & que *Turnus*
 dans le douzième livre de l'*Eneide*,
 est près d'accabler *Enée* sous la pesanteur
 d'une borne, qu'à peine douze hommes
 robustes tels qu'ils sont aujourd'hui au-
 roient pû porter. *Plin l'ancien* étoit du
 même sentiment, &, pour mieux dire,
 qui est-ce alors qui n'en étoit pas ? On
 en concluoit même que la nature alloit
 de jour en jour s'affoiblissant. Il ne faut
 que lire la quinzième satire où *Juvenal*
 décrit le combat de ceux d'*Ombes* & de
Tentyre en *Egypte*. Il dit qu'ils s'armèrent de
 pierres, non telles que *Diomedes*, *Ajax*,
Turnus en lançoient, mais de celles que
 des

des hommes moins vigoureux & nez de notre temps peuvent jeter. *En effet, continue-t-il, cette race d'hommes déchoit dès le siècle d'Homère. La Terre ne porte plus que des hommes petits & pervers. Tout Dieu qui les voit s'en rit & les hait. Homère a donc pu dans cette supposition feindre qu'Ulysse né dans le siècle des Héros, Héros lui même, d'ailleurs aussi industrieux que fort, avoit fait en quatre jours une assez grande chaloupe. Mais supposons le même Ulysse aussi fort seulement que l'étoient les Romains, qui eurent sitôt bâti de si grandes flottes, est-il probable qu'il eût fait ce qu'Homère lui attribue ? Aussi peu qu'il l'est que les Romains eux mêmes aient ainsi construit & équipé presque tout à coup des armemens aussi formidables.*

Il faut l'avouer, les anciens Historiens en ont bien fait accroire aux plus sages d'entre ceux qui les ont suivis. La même Vie d'*Annibal* nous en fournit un autre exemple. Il n'est personne qui n'ait entendu parler du fameux passage des *Alpes* par ce Général, & peut-être y a-t-il bien des gens qui, sur la foi de *Tite Live* & de *Juvénal* qu'ils ont lus jeunes au Collège, se sont accoutumés à croire sans autre examen que les *Carthaginois* firent brûler sur ces montagnes une quantité prodigieuse de bois, & que quand elles furent bien embrasées, on les amollit &

*Passage des
Alpes par
Annibal.*

les fondit à force de vinaigre qu'on y versa. *Plin l'ancien* lui-même a crû cette fable. Monsieur *Dacier* ne se contente pas d'en faire voir l'absurdité. Il ajoute que „ c'étoit une tradition, que „ le penchant de ces Historiens pour le „ merveilleux avoit fait mal expliquer. „ On disoit simplement qu'*Annibal* étoit „ venu à bout avec du vinaigre de s'ouvrir un chemin dans des rochers impratiquables, & , sans approfondir d'avantage le fait, ces Historiens ont imaginé cette prétendue vertu du vinaigre, au lieu d'avoir recours à la discipline des *Carthaginois*, qui leur en auroit fait découvrir le sens. Nous savons par le témoignage de *Platon* & d'*Aristote* que les *Carthaginois* avoient une Loi, qui défendoit de boire du vin à l'Armée. Les Soldats ne buvoient que de l'eau. Mais dans les occasions extraordinaires, lorsqu'on exigeoit d'eux des travaux pénibles, on leur donnoit un peu de vinaigre, car le vinaigre est rafraîchissant. C'est pourquoi dans la suite le vinaigre devint une des provisions ordinaires pour les Armées *Annibal* donc, pour soutenir ses Soldats dans ce travail si pénible de fendre des roches, leur donna du vinaigre, & c'est ainsi, à mon avis, que devoit être expliquée cette tradition.

Le

Le mauvais goût des anciens Historiens éclatte encore d'avantage dans les Vies, que Monsieur l'Abbé *Bellenger* a traduites de l'*Anglois* de Monsieur *Rowe*. La première est celle d'*Enée*. Il n'est guères apparent que l'Historien *Anglois* l'eût traitée aussi sérieusement qu'il l'a fait, s'il avoit lû la savante lettre de *Bochart* à *Segrais* sur la question si *Enée* a jamais été en *Italie*. Il auroit du moins commencé par la réfuter, s'il est possible. Mais passons là-dessus & voions cette vie en détail. Monsieur *Rowe* y avance entre autres choses qu'*Enée* eut *Chiron* pour Gouverneur. Il est vrai qu'il a pris ce fait de *Xenophon*. Mais *Chiron*, *Thessalien*, *Grec*, fort éloigné de la *Phrygie*, devant selon les préjuges de sa Patrie regarder cette contrée comme barbare, occupé de plus par l'éducation de tant de Princes *Grecs*, dont on lui confia la jeunesse, semble n'avoir pû, ni être appelé, ni consentir à élever *Enée*.

Autres remarques de J. sur l'éducation d'Enée.

Monsieur *Rowe* raconte ensuite l'enlèvement d'*Helene* & la guerre de *Troie*, comme l'ont fait communément les Anciens. Quelques remarques là-dessus n'auroient pas gâté son livre. Quelle apparence en effet qu'un Prince, aussi cruellement offensé par son Epouse que *Ménélas* le fut par la sienne, ne fit la guerre au Ravisseur, que pour faire rentrer cette indigne Femme dans le lit nuptial, & que

Et sur la guerre de Troie.

plusieurs Nations s'armassent pour lui procurer cette honteuse satisfaction ? *Hérodote* rapporte dans le premier livre de son Histoire que les *Perses* insultoient là-dessus aux *Grecs*. Avoient-ils grand tort ? Voilà ce qu'il est naturel que chacun demande , & on admirera malicieusement avec *Erasme* (1) la grande bénignité de *Ménelas* , prêt à laisser les *Troïens* en paix , pourvu qu'on lui rende cette *Helene* , toute souillée qu'elle est des caresses de *Paris*. Voici ce que Monsieur *Rowe* auroit pu observer pour prévenir ces doutes critiques. *Tantale* bisayeul de *Ménelas* avoit enlevé *Ganymède* grand oncle de *Paris* & indignement abusé de sa jeunesse. Ainsi *Paris* ne fit que rendre aux *Tantalides* l'injure, que sa maison avoit reçue d'eux, & *Ménelas* ne se faisoit que justice, en bornant ses demandes à ravoir *Helene*. D'ailleurs il paroît que dans ce tems-là les *Grecs* ne pouffoient pas fort loin leur délicatesse sur la vertu de leurs Epouses. Le même *Ménelas* avoit bien voulu épouser *Helene* , quoiqu'il n'ignorât pas que *Thésée* l'avoit ravie & long-tems gardée. Il n'est donc pas étrange qu'il souhaitât la reprendre , quoiqu'elle eût passé par les mains de *Paris*.

Je

(1) *Quis autem non miretur Græcorum humanitatem , quibus fas erat futurum , si tantum redderetur quæcumque Adultero tandem dormierat ? Apophthegm. Lib. V. in voce POLTYS.*

Je reviens à l'amour des premiers Hif- *Tort que les*
 toriens pour les fables ; on ne finit point *fables des*
 fur cette matière-là. Monsieur *Rowe* fait *Grecs ont*
 fur ce fujet cette réflexion qui nous pa- *fait à la*
 roît extrêmement juſte. „ On a remarqué *P. 27^e.*
 „ avec raifon que ceux qui ont écrit l'hi-
 „ ſtoire de quelques-uns des grands Hom-
 „ mes de l'Antiquité leur ont ſouvent fait
 „ un tort qui ne ſe peut exprimer, en les
 „ repréſentant beaucoup plus grands
 „ qu'ils n'étoient. En effet , loin de
 „ ſ'en laiſſer impoſer à l'avantage du Hé-
 „ ros , la poſtérité a refusé toute créan-
 „ ce aux véritéz mêmes , à cauſe des
 „ fauſſetez avec leſquelles elles étoient
 „ mêlées , & ſur la moindre difficulté
 „ qu'il y avoit à diſcerner le vrai du
 „ faux , on a plutôt pris le parti de dou-
 „ ter de tout que de ſe donner les pei-
 „ nes néceſſaires pour faire un jugement
 „ plus exact. Cette façon de penſer eſt
 „ plus commune & plus aiſée que rai-
 „ ſonnable. Nous ſuppoſons comme
 „ une choſe connue , que les grands
 „ Hommes , dont nous ne nous ſentons
 „ point portez à imiter les vertus , é-
 „ toient beaucoup moins éminens qu'ils
 „ ne l'étoient réellement ; & , pour flat-
 „ ter cette injuſte diſpoſition , nous ſom-
 „ mes ravis que leurs exploits fabuleux,
 „ qui ſont en effet inimitables , nous aient
 „ donné un prétexte de révoquer en dou-
 „ te ces glorieuſes actions que nous pour-
 „ rions

„ rions imiter & qui devraient nous servir d'exemples“. Cel qu'il y a d'étrange, c'est que les *Messéniens*, qui n'ont jamais été fort fameux dans la *Grece* par leurs Savans, sont les seuls *Grecs* qui semblent avoir fait cette réflexion, ou du moins qui l'aient montré par leur conduite. Leur unique Héros étoit *Aristomene*, né dans un siècle peu éloigné des tems héroïques ou fabuleux. Ils devoient être tentés de le faire naître de quelque Dieu, pour illustrer son origine. L'éloignement des tems auroit favorisé ce mensonge. L'exemple des autres Villes de la *Grece* l'auroit excusé & même rendu probable. Que dis-je ? On avoit déjà inventé une fable pour eux, ils n'avoient qu'à la laisser s'établir paisiblement & la recevoir pour bonne. Point du tout. On débitoit qu'*Aristomene* étoit né de *Nicotelée* & d'un Dieu qui l'avoit honorée de ses faveurs sous la figure d'un Dragon. Ils s'opposèrent expressément à cette fable & ne le qualifièrent jamais que fils de *Nicomede* & de *Nicotelée*, qui étoient tous deux *Messéniens*. Cette humilité au bout du compte étoit sensée. Dire qu'il étoit fils de deux *Messéniens*, c'étoit faire honneur à leur Patrie sans le déshonorer lui-même.

*Action de
deux Messéniens.*

Apparemment-ils n'étendoient pas à tout cet amour si louable pour la vérité. Du moins il ne paroît pas dans un fait que nous allons rapporter. Les *Messéniens*
gé-

gémissoient sous la pesante & dure domination des *Lacédémoniens*, lorsqu'*Aristomene*, issu d'*Hercule*, Chef de l'ancienne maison Roiale de *Messénie*, résolut de secouer un joug aussi fâcheux qu'ignominieux. Durant la guerre qu'il fit aux *Spartiates*, deux de ses Concitoyens nommez *Panorme* & *Gonippus*, tous deux jeunes, robustes, hardis, bienfaits & d'une beauté plus qu'ordinaire, alloient souvent à la petite guerre sur les terres de *Sparte* & en revenoient chargez de butin. Un jour que l'Armée *Lacédémonienne* célébroit dans le camp la fête de *Castor* & de *Pollux*, les deux *Messéniens*, vêtus de blanc, un manteau de pourpre sur les épaules, une pique à la main & superbement montez, allèrent se présenter au milieu des *Spartiates*. On ne douta point qu'ils ne fussent les *Dioscures* eux-mêmes, & on les reçut comme tels. C'est ce que souhaitoient les faux *Castor* & *Pollux*. Ils se jettèrent sur les bonnes gens qui les adoroient, en tuèrent quelques-uns, en blessèrent plusieurs, & se sauvèrent, avant que les *Lacédémoniens* fussent revenus de leur surprise. De bonne foi cet événement est-il probable ? Que l'Armée de *Sparte* prît les beaux & magnifiques Guerriers de *Messene* pour les *Dioscures*, à la bonne heure. Les Anciens croioient que les Dieux se communiquoient de tems en tems aux Hommes d'une manière visible,

&

& sans citer divers exemples que l'Histoire Profane a conservé de cette opinion, il suffit de l'erreur, où tombèrent les *Lycaoniens* par rapport à Saint *Barnabé* & à Saint *Paul*, qu'ils prirent pour *Jupiter* & pour *Mercure*. Mais quelle apparence y a-t-il que nos deux Guerriers, engagés au milieu d'un camp ennemi, y fassent ce qu'on dit qu'ils y firent, & qu'on leur laisse le loisir de se sauver?

*Avanture
merveilleuse
d'Aristo-
mene.
p. 289. 290.*

L'Histoire suivante est encore moins croiable. *Aristomene* avoit été pris par les *Lacédémoniens* & précipité dans une fosse profonde nommée *Ceada*. Quelques Anciens rapportent qu'un Aigle recevant son corps le descendit doucement sur ses ailes éployées. Peut-être-a-t-on voulu donner par là un air de merveille à la manière dont ce Héros fut soutenu dans sa chute par son bouclier, sur lequel étoit gravé un Aigle. Quoiqu'il en soit de cet événement, qui même avec l'adoucissement que j'ai marqué, est assez difficile à croire, on y ajoute les circonstances suivantes. „ *Aristomene* arriva au fond „ du précipice, sans être estropié ni même blessé dangereusement. Il y resta „ deux jours étendu parmi les corps de „ ses Compagnons, enveloppé de ses habits & attendant la mort avec une constance héroïque. Le troisième jour il entendit du bruit, il découvrit son visage, „ & regardant de tous côtes, à la faveur „ d'un

„ d'un peu de jour , il entrevit un Re-
 „ nard qui cherchoit les cadavres. Il at-
 „ tend patiemment que cet Animal s'a-
 „ proche de lui. Dès qu'il le voit à sa
 „ portée, il le saisit d'une main, & de l'autre,
 „ toutes les fois que cet Animal se
 „ tourne pour le mordre, il lui présente
 „ son habit à la gueule, pour se garantir
 „ lui même. Il le suit sans lâcher prise,
 „ se , il se laisse conduire par tout où il
 „ trouve un chemin large & facile , & ,
 „ dans les endroits où le passage est plus
 „ étroit , il se laisse trainer. Il arrive
 „ enfin à une ouverture qui donnoit un
 „ peu de lumière , mais qui n'avoit de
 „ largeur qu'autant qu'il en falloit pour
 „ que le Renard y passât. La lumière
 „ qu'il apperçoit lui inspire un nouveau
 „ courage. Il lâche son Guide & le
 „ laisse en liberté. Le Renard grimpe &
 „ se sauve par l'ouverture. *Aristomene*
 „ profite de son exemple, il rappelle ses
 „ forces , il élargit le trou avec ses
 „ mains , & s'ouvre enfin un passage
 „ pour sortir du précipice“. J'ai lu une
 „ histoire parallele dans *les mille & une*
 „ *Nuits* , & il m'a semblé qu'elle faisoit à
 „ merveille parmi ces Contes. Auroit elle
 „ par hazard été renouvelée des Grecs ?

On a déjà vu que la gravité *Romaine* n'a-
 „ voit pas empêché que l'Histoire de *Rome*
 „ ne fût altérée par des fables. Je ne fais
 „ si la Vie de *Brutus* n'en fournit pas un
 „ nou-

Reflexion d.
J. sur la
folie simulée
de Brutus.

nouvel exemple. On y raconte que ce grand homme , craignant que *Tarquin* ne le sacrifiât à sa jalousie , cacha ses lumières & ses talens sous les apparences de la folie , & que ce Roi défiant fit de lui le jouet de sa Cour. Ce fait n'est déjà pas trop probable. *Brutus* étoit fils de *Tarquinia* , petit fils de *Tarquin l'Ancien* , cousin germain de *Tarquin le superbe*. Est-il vraisemblable qu'un Roi expose à la risée publique un Prince de son sang ? Cependant ce n'est pas tout. On ajoute que ce même Roi donne à son Parent insensé la dignité de Capitaine de ses Gardes , c'est-à-dire qu'il confie à la vigilance & à la fidélité d'un Imbecille une vie qu'il savoit être odieuse aux *Romains*. Que ne disoit-on tout de suite que *Tarquin* étoit aussi troublé que *Brutus* le paroïssoit ?

*Examen
d'un passage
de sa Vie.
p. 414.*

Je ne releverai plus qu'une chose dans la Vie de *Brutus*. Monsieur *Rowe* s'y exprime en ces termes. „ On prétend „ que *Brutus* ne laissa point d'enfans , „ ni garçons ni filles. Les meilleurs „ Historiens conviennent en effet qu'il „ n'en eut jamais d'autres que ceux qu'il „ fit décoller. Il est vrai qu'il y avoit à „ Rome une famille qu'on appelloit les „ *Junius* , qui se disoient décendus de ce „ *Brutus*. Mais ce qui prouve la vanité „ de leurs prétentions , c'est qu'ils étoient „ de famille Plébéienne & qu'ils n'eu-

„ n'eurent point d'autre charge que cel-
 „ les d'Edile & de Tribun, les seules
 „ que les Loix permissent au Peuple d'ex-
 „ ercer, le Consulat n'étant que pour
 „ les Patriciens“.

En premier lieu, Monsieur *Rowe* déci- *Fautes qu'il*
 de que *Brutus*, celui qui chassa les Rois *contient.*
 de Rome, ne laissa aucune postérité. Le
 contraire n'est pourtant pas sans vraisem-
 blance. Il en a même tant que *Plutar-*
que, qui avoit examiné les deux senti-
 mens, semble pencher pour celui qui fait
 descendre de ce *Brutus* le *Brutus* qui tua
Jules César.

En second lieu, c'est parler impropre-
 ment, que de dire qu'il y avoit à Rome u-
 ne famille appelée les *Junius*, qui se disoient
 descendus de ce *Brutus*. Il falloit dire qu'il
 y avoit à Rome une famille appelée *Junia*,
 dont une branche distinguée par le surnom
 de *Brutus* rapportoit son origine à celui
 qui chassa les *Tarquins*. En effet, on ne lit
 point que les *Silanus*, les *Bubulcus*, les
Callaicus, les *Scæva*, les *Pera*, autres
 branches de la famille *Junia*, s'attribua-
 sent le même honneur.

En troisieme lieu, de ce que les *Bru-* *Suite de ces*
tus étoient Plébéiens il ne s'ensuit nulle- *fautes.*
 ment, comme l'a crû Monsieur *Rowe*,
 qu'ils ne descendissent point de l'ancien
Brutus, qui étoit Patricien. Ils pouvoi-
 ent être devenus Plébéiens, ou pour être
 passez par adoption dans une famille Plé-

béienne, ou pour être tombez dans une certaine indigence, ou pour avoir été réduits à cet ordre par les Censeurs. Ceux qui ont lu avec attention l'Histoire *Romaine* y ont trouvé plusieurs exemples de Patriciens devenus Plébéiens par les voies que j'ai indiquées.

Continuation
de cette cri-
tique.

En quatrième lieu, il n'est pas vrai que les *Junius* en général & les *Brutus* en particulier n'aient pas eu d'autres charges que celles d'Edile & de Tribun. Dès avant les guerres Punique, cette maison avoit donné des Consuls à Rome. *Junius Scæva* fut le premier, &, peu d'années après, *Caius Junius Bubulcus* fut honoré trois fois du Consulat. Je compte de plus dans les fastes Consulaires douze autres Consuls de la Famille *Junia*, dont trois étoient de la branche des *Brutus*. Comment donc Monsieur *Roue* s'est-il laissé échapper que cette famille n'étoit parvenue à aucune Dignité curule? C'est apparemment une inadvertance, dont il se seroit apperçu, s'il avoit eu le loisir de revoir son Ouvrage, & qu'il est étonnant que Monsieur l'Abbé *Bellanger* ait laissé passer.

En cinquième lieu, il y a une faute visible dans ce qui suit, que l'Edilité & le Tribunat étoient les seules dignitez où les Plébéiens pussent parvenir, & que le Consulat étoit réservé aux Patriciens. Il est bien vrai que le Tribunat & l'Edilité, celle

celle du Peuple s'entend, étoient des charges, que les Plébéiens seuls pouvoient exercer, Mais il est vrai aussi qu'elles n'étoient pas les seules qu'ils pussent gérer. Les dignitez curules, c'est à dire la grande Edilité, la Préture, le Consulat, la Censure, la Dictature, furent rendues communes aux Patriciens & aux Plébéiens par la Loi *Sextia*, l'an de Rome CCC. XXCVI.

Monsieur *Rowe* a témoigné la même inattention dans la Vie de *Gelon*, Tyran de *Syracuse*, lorsqu'il dit que „ c'étoit „ l'usage que les Conquerans se fissent „ connoître par le nom de la Ville où „ ils étoient nez“. Cet usage n'étoit point affecté aux Conquerans. C'étoit celui de tous les Grecs quels qu'ils fussent. J'ajoute que cette prétendue anecdote de Monsieur *Rowe* ou de son Interprete vient ici à propos de rien, puisqu'il y est question ; non de conquêtes, mais de prix remportez aux Jeux Olympiques.

Au reste ces observations ne doivent pas prévenir contre ces nouvelles Vies. On ne les auroit pas critiquées, si on les avoit crû mauvaises.



ARTICLE XIV.

CATALOGUE
DE LIVRES NOUVEAUX,
ACCOMPAGNE' DE
QUELQUES REMARQUES.

I.

*Mémoires pour servir
de Bretagne, son
laune III. &
I. Traduits de
BURNET, E
la Haye chez J
Tome IV. pag. 1
Tome VI. En tout pag. 585.*

*Remarque
d. J. sur
cette Cata-
logue des
Ouvrages de
G. Burnet.*

Après les Extraits, que nous avons
publiés (1) de ces mémoires, il ne
nous resteroit rien à dire par rapport à
cette traduction-cy, si ce n'est qu'elle est
de la même main qui nous a ordonné
les trois premiers volumes. Mais peut-
être

(1) Tome XXI. Part. II. pag. 444. & Tome XXII.
Tome I. pag. 101.

être , faisant une histoire littéraire , devons nous rapporter encore les différences , que nous avons remarquées entre le catalogue qu'on donne ici des Oeuvres de *Burnet* , & le Catalogue qui parut il y a vingt ans dans un tome de ce Journal (1). On y avoit attribué le *Traité sur la verité de la Religion* à un Jésuite nommé *Kerr* , & on le rend ici au *Pere Ken*. On y avoit oublié *Mystere de l'iniquité dévoilé*. La traduction de *Lactance de mortibus Persecutorum* y avoit été aussi omise , de même qu'un *Recueil de Sermons & de Brochures en trois volumes in quarto*. L'*Histoire de son Temps* avoit eu le même sort , & on conçoit aisément que cet oubli avoit été volontaire. En récompense, on a oublié ici les *Réflexions sur Varillas en deux volumes in douze* ; qu'on avoit bien indiquées dans ce Journal & qui effectivement sont de feu Monsieur *Burnet*.

II.

Etat abrégé de la Cour de Saxe sous le Regne d'Auguste III. Roi de Pologne & Electeur de Saxe. Par Monsieur le Baron de PÖLLNITZ. 1734. In 8. pag. 96. Cet ouvrage se trouve à la Haye chez J. van Duren.

Monsieur le Baron de *Pöllnitz* nous *utilise de*
assu- cet Ouvrage.

(1), Tome VI. pag. 218. & suivants.

assuré dans la préface de cet ouvrage *que la matière en est intéressante pour tout Saxon.* Nous en avons jugé comme lui. Nous croions même que , si les Portraits qui le composent ne sont point flattez , autant que le Roi *Auguste*, est heureux d'avoir des Ministres & des Officiers si estimables , autant le seront ceux qui écriront un jour son Histoire de trouver un Recueil comme celui-ci tout fait.

III.

Le Cuisinier Roial & Bourgeois, qui apprend à ordonner toutes sortes de repas en gras & en maigre , & la meilleure manière des ragouts les plus délicats & les plus à la mode , & toutes sortes de pâtisseries, avec de nouveaux desseins de tables. Ouvrage très-utile dans les familles aux Maîtres d'Hôtel & Officiers de Cuisine. Nouvelle Edition revue & corrigée. A Amsterdam aux dépens de la Compagnie. 1734. In 12. Tome I. pag. 444. Tome II. pag. 408. Tome III. pag. 362. Et se trouve à la Haye chez J. van Duren.

Le Titre ci dessus n'indique pas tout ce que renferment les trois volumes de cette édition-ci. Elle contient de plus des instructions pour les confitures , les liqueurs , les fruits , le sucre , & on y ap-

apprend à ceux dont c'est le fait à confirmer toute sorte de fruits; tant secs que liquides, aussi bien qu'à composer divers ouvrages de sucre & à bien ordonner un fruit. Nous avouons que ces matières sont trop au dessus de notre portée pour en juger.

IV.

*Memoires secrets de la Cour de Charles VII. Roi de France. Contenant plusieurs Anecdotes curieuses sur l'Histoire & les Galanteries de cette Cour. Par Madame D***. 8. Tome. I. pag. 144. Tome II. pag. 152. A Amsterdam chez J. Wetstein & G. Smith. 1735. & se trouve à la Haye chez J. van Duren.*

On a crû sans doute attirer quelque ^{Jugement} considération, ou du moins quelque in- ^{sur ces mé-} dulgence, à ces prétendus mémoires-cy, ^{moires.} en les faisant passer sous le nom d'une Dame. La vérité est qu'ils ont besoin de cette fiction. Le stile en est assez médiocre, il est peu correct, il ne feroit point deviner que l'Auteur écrivoit au milieu de Paris. Quant à l'invention, elle ressemble à tout ce qu'on a vu depuis long-temps dans ces Romans qu'on nous donne hardiment pour des Histoires. A peine y a-t-on conservé

un seul caractère qui soit conforme à la vérité. Comment après tant de critiques si justes ose-t-on encore déguiser ainsi des faits & des personnages connus ?

V.

Le Phenix Conjugal. Nouvelle du tems. A Amsterdam chez J. Wetstein & G. Smith. 1735. In 12. pag. 94. Et se trouve à la Haye chez J. van Duren.

*Ce que c'est
que cette
Nouvelle.*

Cette Nouvelle pourroit passer pour une histoire. Du moins on n'y voit rien qui n'ait pu aisément arriver. Un jeune homme de qualité deserte sa maison paternelle, devient Soldat, se marie à une personne fort estimable, quoique de basse condition, est séparé d'elle par son Pere, qui tâche inutilement de casser ce mariage, & jette dans une prison, où il demeure plusieurs années, sans que personne sache ce qu'il est devenu. Cependant sa femme & une fille qu'il avoit d'elle tombent dans la dernière misère. Le père injuste & violent meurt & institue son second fils héritier & chef de sa maison. Ce dernier est tué. On découvre où est son aîné, on obtient sa liberté, il rentre dans ses biens, il reconnoît sa femme & sa fille, & il les ramene chez lui. Voilà en peu de mots ce que c'est que le *Phenix Conjugal*. Etoit-ce la peine de faire un Livre, ou

DE L'ANNÉE M. DCC. XXXV. 447
ou de donner à celui qui en est le Héros
le nom de Phénix?

V. I.

*Le Cabinet des Fées , contenant tous leurs
Ouvrages , Tome IX. , ou les Voyages de
Zulma , dans le Pais des Fées , écrits
par deux Dames de condition. A Am-
sterdam chez Michel Charles le Cene
1735. In 12. En deux parties. qui font en-
tout 331. pages. Ce Livre se trouve aussi
chez J. van Duren.*

Ce volume-ci commence par un Aver-
tissement qui a l'air aussi fabuleux que les <sup>Jugement
sur ce Vo-
lume.</sup> Contes qui le suivent. On y insinue que
ce sont des Dames qui ont écrit les Voia-
ges de *Zulma*. Cependant le stile en est
d'un homme, & , si on pouvoit en dou-
ter, il seroit aisé de s'en convaincre par
les vers que l'Auteur a répandus dans
cet Ouvrage & où il indique clairement,
qu'on se tromperoit fort à le prendre
pour une femme. Quelque soit la for-
tune de ces Contes, elle ne nous sur-
prendra point. Ils sont assez inférieurs
aux premiers Contes des Fées, pour
que ceux qui sentiront cette différence
négligent ceux-ci & les décrient. Mais
aussi il y a assez de personnes qui ne la
sentiront point, pour qu'ils soient bien
vendus.

V I I.

Les petits soupers de l'été, ou Aventures galantes, avec l'origine des Fées, par Madame DURAND. A Amsterdam chez J. Wetstein & G. Smith. 1734. In 12. Partie I. pag. 164, & Partie II. pag. 163. Ce Livre se trouve à la Haye chez J. van Duren.

*Utilité de
certains
Romans.*

Ce petit Roman a ceci de bon, en premier lieu, qu'il est agréablement écrit, & de plus qu'il est dans nos mœurs & qu'il les peint bien. On n'en auroit cependant point parlé, parce que ce n'est qu'une réimpression (1), si on n'avoit été bien aise de faire faire réflexion à certaine sorte de Savans un peu trop graves & trop attachés à leur cabinet, qui trouveront mauvais qu'on fasse mention dans ce Journal de Livres semblables à celui-ci. J'avoue que je pense autrement & que je regarde même ces sortes de Nouvelles comme fort utiles aux Savans dont je parle. Outre qu'ils ont besoin de lectures divertissantes, ce sont des gens qui connoissent à merveille *Rome, Carthage, Athenes, Memphis*, ils y sont Citoyens, ils ne sont étrangers que dans leur Patrie. Des Romans comme *les Petits Soupers* les mettroient

■ (1) Cet Ouvrage a été la première fois imprimé à Paris chez Mufier & Rollin en 1702.

troient au fait de leurs Concitoyens & de leur Siècle, & cette connoissance les rendroit plus agréables & plus heureux. *Le Prodige d'amour*, ou *Brutalis*, Conte, qu'on y a inséré, n'est autre chose que l'Histoire de *Cimon* empruntée de *Boccace* & embellie.

V I I I.

Histoire d'un Voyage Littéraire fait en MDCCXXXIII. en France, en Angleterre, & en Hollande, avec une lettre fort curieuse, contenant les prétendus miracles de l'Abbé Paris & les convulsions ridicules du Chevalier Folard. A la Haye chez Adrien Moetjens. 1735. In 12. pag. 204. sans la Préface & la Table. Ce Livre se trouve aussi chez J. van Duren.

Quoique ce Voiage semble avoir été *Il est de ce Voiage.* principalement fait pour ceux qui sont Gens de lettres par profession, il y a grande apparence qu'il ne sera guères moins agréable à tous ceux qui ont du goût pour la lecture. Entre ces derniers-ci, aussi bien qu'entre les premiers, il n'y a personne, qui ne soit bien aise de connoître ceux dont il a lu les livres. On souhaite de savoir leurs aventures. On veut être informé des ouvrages qu'ils ont faits, ou qu'ils préparent. Leur physionomie même

me n'est nullement indifférente pour notre curiosité. On trouvera ici abondamment de quoi se satisfaire à ces égards-là. On y verra aussi des jugemens sur quelques livres, l'histoire de certaines éditions rares, des découvertes touchant divers ouvrages anonymes, & des remarques assez approfondies sur des faits curieux. On ne citera que celles qui regardent les miracles de l'Abbé *Paris* & la foi du Chevalier *Folard* à ces miracles. Voici comme on les représente.

Miracles de
l'Abbé
Paris.

„ Ne vous imaginez pas que la vertu
 „ émanée du corps du Bienheureux *Paris*
 „ ait la force de ressusciter des morts ,
 „ de rendre l'ouïe à un sourd , de donner
 „ la vue à un aveugle de naissance , de
 „ faire marcher un cul-de-jatte. Jamais
 „ elle ne s'est avisée de pareils prodiges.
 „ Non. C'est un Abbé *Becheran* , qui ,
 „ couché sur le tombeau , saute à se bri-
 „ ser les os , & , dans des accès convul-
 „ sifs , fait le saut de carpe , sans se faire
 „ mal. Ce sont des Fols qui avalent
 „ des charbons allumés , qui gobent
 „ comme pêches cailloux gros comme
 „ le poing , qu'on frappe des demi-heu-
 „ res , sans qu'ils paroissent le sentir ,
 „ qui souffrent dix hommes marchant sur
 „ leur ventre. Enfin , ce qu'il y a de
 „ plus surprenant , c'est que plusieurs de
 „ ces Dévots Convulsionnaires revelent
 „ les secrets du cœur , prédisent l'ave-
 „ nir,

„ nir, parlent le Grec, l'Hebreu, le La-
 „ tin & autres Langues, quoiqu'ils n'en
 „ aient jamais eu aucune teinture. Plu-
 „ sieurs, sans être lettrez, font des dis-
 „ cours profonds“.

On remarque ici avec raison que ces *Réflexion*
 miracles n'ont aucun caractère de la vé- *sur ce sujet,*
 rité, qu'ils déshonorent les Appellans,
 qu'il s'en faisoit de tout pareils dans les
Cevennes pour les Réformez, qu'enfin le
 tout gît, ou en mensonges, ou en tours
 de passepasse où mille Charlatans réus-
 sissent mieux. Mais voici ce qui paroît
 tenir un peu du prodige. C'est que Mon-
 sieur le Chevalier de Folard ait donné
 dans ce piège, qui n'étoit tendu que pour
 le vulgaire aussi crédule qu'ignorant.
 On en rapporte les faits suivans,

„ On fait qu'il étoit autrefois de ces *Conversion*
 „ Esprits forts & incrédules, & qu'au- *du Chevalier*
 „ jourd'hui il a la soumission & la do- *de Folard,*
 „ cilité d'un Enfant: qu'il passe sa vie
 „ dans la prière, & dans la retraite; en un
 „ mot, que sa conversion est un vrai
 „ miracle. Il faut remarquer que sa
 „ conversion n'a été opérée qu'à l'occa-
 „ sion des prodiges qu'il a vûs. Voici
 „ comme il est attaqué.

„ Le Chevalier Folard, qui prie sans
 „ cesse, récite par conséquent les Vêpres,
 „ chaque jour. Quand il est au Can-
 „ tique de Vêpres, c'est-à dire au *Mag-*
 „ nificat, il ne peut jamais le commen-
 cer.

„ cer. Les convulsions le prennent aussitôt.

„ Tout d'un coup, il se laisse tomber
 „ & étend ses bras en croix sur le carreau. Là il reste comme immobile.
 „ Ensuite il chante ; & c'est ce qu'il fait fort fréquemment. C'est une psalmodie, qu'il n'est point aisé de définir.
 „ S'il prie, c'est en chantant : si l'on se recommande à ses prières, aussitôt
 „ il se met à chanter. Dans d'autres momens, il pleure. Après avoir pleuré, il se met tout à coup à parler par monosyllabes : c'est un vrai baragouin, où personne n'entend goutte. Quelques-uns disent qu'il parle la Langue Esclavonne dans ces momens : mais je crois que personne n'y entend rien.

„ Il fait quelques fois de son oreille un son, qui se fait entendre des quatre coins de la chambre. Ce fait paroît tout à fait singulier. Une autre fois, on le verra placé sur un fauteuil, ses pieds simplement accrochez par un des bras du fauteuil, pendant que tout le reste du corps est dans un mouvement fort rapide. Il fait aller son corps comme une Carpe qui saute. Cela paroît bien fort & bien surprenant dans un Homme âgé, infirme, & couvert de blessures. Il bat beaucoup des mains. Quand il ouvre

vre

„ vre les yeux , il déclare qu'il ne voit
 „ pas , qu'il est dans les ténébres :
 „ mais , quand il les ferme , il dit qu'il
 „ se trouve dans une lumière éclatan-
 „ te ; & on le voit treffaillir de joie ,
 „ tant il est content. Quand les Da-
 „ mes se recommandent à ses prières , il
 „ prend le bout de leur robe & s'en
 „ frotte par dessus son habit le tour du
 „ cœur. Quand ce sont des Ecclésia-
 „ stiques , il prend le bout de leur sou-
 „ tane , & il s'en frotte le cœur pareil-
 „ lement , mais par dessous la veste. Il
 „ s'en frotte aussi les oreilles , & d'au-
 „ tres endroits du corps.

„ Il faut remarquer que tout cela se
 „ passe sans connoissance de sa part ,
 „ sans voir , ni sans entendre. Il s'at-
 „ tache comme une corde au cou , &
 „ après avoir fait semblant de se secouer ,
 „ il devient comme immobile. Il chan-
 „ te beaucoup : il arrive même souvent
 „ qu'il chante une grande partie de la
 „ nuit. Sur la fin de sa convulsion ,
 „ il chante , & dit en finissant , *il me*
 „ *semble que je chante*. C'est alors qu'il
 „ revient à lui-même , & que ses con-
 „ vulsions finissent. On dit de lui ,
 „ (mais c'est ce que je n'ai point vu ,)
 „ qu'il ne peut pas entrer dans l'Eglise
 „ de la Magdelaine sa Paroisse. Sitôt
 „ qu'il approche de la porte , il se sent
 „ repoussé par une main invisible : d'au-
 „ tres

„ tres m'ont dit, qu'il s'imagine voir un
 „ Spectre, qui se présente à lui & qui
 „ le fait reculer

Qui croiroit que le spirituel & savant
 Commentateur de *Polybe* eût pu tom-
 ber dans un dérangement d'esprit aus-
 si étrange ? Personne assurément, si
 Monsieur *Jurieu* & Monsieur *Fatio* n'é-
 toient des exemples récents & connus de
 ce que peut l'enthousiasme sur les têtes
 les mieux faites.

I X.

DIDON. *Tragédie représentée pour la
 première fois sur le Théâtre de la Comé-
 die Française le 21. du mois de Juin
 1734. A Amsterdam chez Henri du
 Sauzet. 1735. 8. pag. 54.*

*Idee de cette
 Tragédie.*

Le fonds de cette Tragédie est pris de *Vir-
 gile*. On y voit, comme dans le quatrième
 livre de l'*Eneïde*, *Iarbas* amoureux de *Di-
 don*, *Didon* amante d'*Enée*, *Enée* sacrifi-
 ant son amour pour elle à la volonté des
 Dieux qui l'appellent en Italie, & cette
 Princesse se donnant la mort pour ne pas
 survivre à la perte de son amant. Les
 caractères sont aussi les mêmes. *Iarbas*
 Roi de *Numidie* est fier, impatient,
 impétueux, violent, féroce, enfin un es-
 pèce d'*Achille*, mais un *Achille Africain*
 com-

comme il le falloit. *Didon* parle en amante qui est Reine & Héroïne, Je ne dis rien d'*Enée*, non plus que d'*Elise*. On fait quels doivent être leurs caractères. *Achate* & *Madberbal* sont deux Sujets fidèles & sincères jusqu'à la hardiesse.

Quant à l'action, voici en quoi elle consiste. *Iarbas* vient à *Carthage*, où, se faisant passer pour Ambassadeur, il s'efforce par ses offres & par ses menaces de vaincre les refus de *Didon* & de la porter à donner sa main au Roi de *Numidie*. Cette Princesse n'en a que plus d'éloignement pour ce mariage. Elle déclare qu'elle épouse *Enée*. *Iarbas* éclatte à cette Nouvelle & se découvre pour ce qu'il est par sa hauteur & par ses emportemens. Les *Troïens* pendant ce temps-là murmurent de ce qu'*Enée*, se livrant à sa tendresse, oublie les hautes destinées, qui l'attendent en *Italie*, & *Achate* est dans cette occasion l'Interprète hardi de ces murmures auprès de son Maître. Les Dieux par des prodiges & par un oracle déclarent de nouveau leur volonté. *Enée* incertain entre le Ciel & *Didon* balance encore. *Didon* à son tour est dans une agitation, qui ne lui laisse pas long-tems les mêmes sentimens & qui ne sauroit que beaucoup attacher les Spectateurs. Tout à coup on apprend que *Iarbas* & *Pygmalion* sont devant *Carthage* avec de nombreuses forces.

Tome XXII. Part. II. Ff *Enée*

Enée à la tête des *Troïens* & des *Carthaginois*, fond sur les *Tyriens* & sur les *Namides* & les met en fuite, après quoi il part. *Didon* se tue.

Les sentimens qui regnent dans cette Tragédie sont nobles & naturels. La versification en est belle & coulante. La catastrophe révolte moins contre *Enée* que celle de *Virgile*. On ne devineroit jamais que cette Pièce est l'essai d'un jeune Poète.

X.

Le Nouveau Théâtre François. Tome sixième. A Utrecht chez Etienne Neaulme 1735. 12 En tout pag. 477. Et se trouve à la Haye chez J. van Duren.

Contenu de
ce Volume.

Les Pièces contenues dans ce nouveau Volume sont *Jonathas* & *Absalon*, Tragédies, par Monsieur *Duché*, de l'Académie des Inscriptions; *l'Isle de la Raison* & *l'heureux Stratagème*, Comédies, par Monsieur de *Marivaux*; *le Rentzevoels* & *la Pupille*, Comédies, par Monsieur *Fagan*; *les Billets doux*, Comédie, par Monsieur de *Boissy*, & *les Enfants trouvés*, Parodie de *Zaire*.

Plan & sujet de la
Tragédie de
Jonathas.

Jonathas nous paroît une des meilleures choses qu'on ait jamais mises sur le Théâtre. En voici le sujet & l'action. Les *Philistins* étoient entrez avec une armée formidable dans la *Judée*, & les *Juifs*,

Jaïsi, saisis de fraieur, avoient abandonné *Saül*, auprès de qui il n'étoit resté que six cens hommes. L'Ecriture rapporte qu'au milieu de cette consternation *Jonathas* & son Ecuier entrèrent dans le camp des Ennemis, qu'ils surprirent la Garde, & l'égorgerent, que le désordre se mit dans les troupes des *Philistins*, qu'ils prirent tous la fuite en tumulte, & qu'il parut visiblement que leur terreur & leur déroute étoient l'effet de la vengeance de Dieu. A cette Nouvelle, *Saül* consulta Dieu, qui lui ordonna de marcher contre ces Nations infideles. Il courut. Environ dix mille *Israélites* revinrent se ranger sous leurs enseignes. Ce fut alors que, ou par vanité, ou par imprudence, il dévota à la mort avec serment quiconque durant le cours de cette journée prendroit la moindre nourriture, jusqu'à ce qu'il se fût vengé entièrement de ses Ennemis. Le Peuple se soumit à cet anathème. On alla aux *Philistins* & ils furent presque tous défaits. Cependant les *Israélites* arrivèrent dans une forêt, où il y avoit quantité de raiens de miel. *Jonathas* qui ignoroit la malédiction prononcée par son Père en porta un peu à sa bouche. Un Soldat l'en reprit & l'instruisit du serment qu'avoit fait le Roi. *Jonathas* murmura contre ce Prince. Ces deux fautes ne furent pas long-tems impunies. Dieu consulté le

même jour pour la seconde fois ne répond point. On soupçonne que quelqu'un a péché dans *Israël*. On cherche le coupable par la voie du sort, & le sort désigne *Jonathas*. *Saül* lié par son serment ne pouvoit que condamner son Fils à mourir. Il le fit. Mais le Peuple protesta que celui qui avoit sauvé les *Hébreux* ne périroit point, & on le déroba ainsi à la mort.

Monsieur *Duché* a changé quelques circonstances de cette Histoire. Il y fait agir *Samuel*, qui ne paroît pas avoir été présent : Il a sagement jugé que ce Prophète jetteroit dans sa Tragédie plus de noblesse & de passion qu'un simple Sacrificateur, qui ne seroit que foiblement intéressé aux malheurs de *Saül* & de *Jonathas*, au lieu que *Samuel* regarde le premier comme son fils, & est pour ainsi dire médiateur entre Dieu & lui. La même raison lui a fait supprimer l'Ecuier de *Jonathas* & mettre *Abner* en sa place. Dans la même vue, il a mis cet *Abner*, Cousin de *Saül*, à la tête de l'Armée qui se révoltoit pour sauver *Jonathas*. Deux autres changemens, dont il paroît qu'on doit le louer, c'est que, sur l'autorité de *Josèphe*, il représente *Jonathas* s'offrant généreusement à la mort & qu'il le fait délivrer du supplice, non par des Rebelles, mais par *Samuel* même, qui déclare que Dieu a pardonné à ce Prince.

Mais

Mais ce dont nous le félicitons le plus , c'est , & d'avoir fait une Tragédie intéressante au dernier point, sans y avoir mêlé d'amour , & d'y avoir placé des Chœurs qui y viennent si naturellement & qui y font un si bel effet.

Si nous n'avions pas l'*Athalie* & l'*Esther* de Racine , nous ne verrions rien de comparable à cette pièce que l'*Absalon*. Le sujet en est la révolte & la mort de ce Prince, dont Monsieur Duché diminue adroitement le crime & adoucit le caractère, en rejetant ses fautes sur *Achitophel* & en tournant l'indignation des Spectateurs contre ce perfide Ministre. Dans cette Tragédie, ainsi que dans la précédente, le trouble est continuel, les caractères grands, le stile sublime , la poésie magnifique, les loix du Dialogue bien observées. Une des plus belles Scenes à notre gré que personne ait mises sur le Théâtre est celle de *David* avec *Absalon*, à qui il reproche sa révolte & avec qui il se réconcilie. Nous ne pouvons que nous étonner que nos Tragiques aillent chercher des sujets hors de l'Ecriture Sainte. La Fable ni l'Histoire n'ont rien selon nous d'aussi propre pour la Tragédie que ce que les Livres Sacrez nous fournissent.

L'*Isle de la Raison* est une Comédie fort divertissante & dont la morale est fine. Un Païsan y dit grossièrement des choses.

Idée de
l'Isle de la
Raison.

les aussi spirituelles que sensées. La folie orgueilleuse & incurable du Philosophe est joliment imaginée. C'est dommage seulement que cette Pièce manque d'intrigue & d'action, qu'elle n'ait point d'intérêt, que les yeux démentent à chaque instant ce que les Acteurs disent de leur prétendue petitesse & de leur croifance prétendue, & enfin qu'on ait, sans bien marquer pourquoi, mis les Medecins au nombre des fous.

Nous passons sous silence les Comédies qui suivent. Ce n'est pas qu'elles ne méritent qu'on en parle. Mais la place nous manqueroit pour d'autres Livres.

XI.

Description de l'Isle de Sicile & de ses Côtes Maritimes, avec les plans de toutes ses Forteresses, nouvellement tirez, comme elles se trouvent présentement. Suivant l'édition qu'en a fait l'Imprimeur de Sa M. I. & C. à Vienne. Par PIERRE DE' L CALLEJOY ANGULO. On y a ajouté un Mémoire de l'état politique de la Sicile, présenté au Roi Victor Amédée, par le Baron ACATIN APARY de la Ville de Catanea. D'après un Manuscrit authentique. A Amsterdam chez J. Wetstein & G. Smith. 1734. Grand 8.
En

*En tout pag. 90. Et se trouve à la Haye
chez J. van Duren.*

Les plans & descriptions des Villes, Citadelles, Châteaux & Ports de Sicile, qui font la première partie de cet Ouvrage, avoient besoin, pour se soutenir dans le Public, du mémoire qu'on leur a joint. Rien en effet de moins exact que la plupart de ces plans, rien de plus mal écrit que ces descriptions, rien de plus inintelligible, ni de moins intéressant. Le mémoire du Baron *Apary* au contraire renferme des choses fort curieuses & on l'a un peu moins mal mis en *François*. Nous n'en extrairons que le fait suivant.

„ Les *Espagnols* ne voulant pas
„ qu'on pénétrât dans leur conduite, ont
„ toujours fait négliger, ou, pour mieux
„ dire, empêché que les bons esprits de
„ *Sicile* ne fussent cultivez dans les Arts
„ & les Sciences, jusques-là que les Vice-
„ rois ont plusieurs fois puni les Maîtres,
„ qui enseignoient les Mathématiques à
„ de jeunes Seigneurs. Ils ont même
„ corrompu les Loix & les Constitutions
„ de l'Université de *Catane*, faisant donner
„ le bonnet de Docteur à des Ignorans
„ qui n'avoient point fait le cours ordi-
„ naire des études.... Le mauvais trai-
„ tement que les *Espagnols* ont fait aux
„ Gens de qualité a obligé ceux-ci de

*Les Sciences
négligées en
Sicile.*

„ prendre le parti d'étudier en Droit
 „ pour se faire Avocats de forte
 „ que la Noblesse est demeurée dans une
 „ ne ignorance générale , qui lui est de-
 „ venu héréditaire. De là vient qu'on
 „ ne fait pas distinguer les bonnes acti-
 „ ons des mauvaises ; non plus qu'un
 „ homme de cœur d'avec un lâche :
 „ que les scélérats trouvent des asyles
 „ dans ce Roiaume & de fortes protecti-
 „ ons ; qu'on se moque de ses Créanci-
 „ ers , par le moien des présens qu'on
 „ fait aux Vicerois, qui s'enrichissent ain-
 „ si aux dépens des Peuples que l'on
 „ maltraite , & de la Justice que l'on
 „ vend publiquement au plus offrant ;
 „ & qu'enfin les vols, les assassinats ,
 „ les autres crimes demeurent impu-
 „ nis“.

Si ce recit est aussi vrai qu'il nous pa-
 roît probable, il fait beaucoup d'honneur
 aux Sciences. Il prouve qu'elles sont les
 Gardiennes de la liberté & de la ver-
 tu, & il justifie en même temps ce que
 le Pere *Labat* rapporte en ces termes dans
 ses *Voyages d'Espagne & d'Italie* (1).

*Histoire sin-
 gulière de
 deux Saveti-
 ers.*

*Un Savetier de Messine s'étoit convain-
 cu par une longue suite d'expériences que
 c'étoit l'impunité qui étoit la source de tous
 les desordres qu'on voyoit dans le pays, & qui
 fai-*

(1) Tome V. de l'édition d'*Amsterdam* pag. 130. &
 suiv.

faisoient gémir les gens de bien. Il avoit remarqué des assassinats impunis, quoique les auteurs fussent connus, & qu'ils ne prissent pas même la peine de se cacher. Il avoit vu des vierges enlevées, déshonorées, & puis abandonnées, sans qu'on eût seulement songé à couvrir un peu leur honneur, en les mettant en état de trouver un parti. Il avoit gémi une infinité de fois sur des concussion, des monopoles, des faux témoignages, des vols publics & particuliers que l'on ne punissoit point, ou parce qu'on rachetoit ses crimes à prix d'argent, ou parce que ces mauvais acteurs étoient d'une sphère trop élevée pour qu'on y pût atteindre. Ces désordres lui avoient mille fois percé le cœur, & mille fois il avoit pensé aux moyens d'y remédier. Il prit à la fin le plus mauvais de tous les partis, ce fut de faire justice lui-même; & comme il vit bien qu'il ne seroit pas avoué par le Vice-Roi, ni par ceux qui tenoient les rênes du Gouvernement, il résolut de châtier les coupables sans l'appareil ordinaire, & d'une manière qui les empêchât de recidiver. Il se munir pour cet effet d'une arquebuse courte qu'on peut porter sans scandale sous le manteau, & quand ces malfaiteurs s'avissoient de s'aller promener dans des lieux écartez, ou de faire des promenades nocturnes, en cherchant des aventures, ou en revenant, il leur déchargeoit prudemment cinq ou six balles ramées dans le corps, qui faisoient une ouverture

si grande que leur ame prenoit le chemin de l'autre monde avec tant de promptitude qu'elle ne disoit seulement pas adieu à celui-ci. Il passoit son chemin après son expédition, ne touchoit jamais au corps, & s'en retournoit chez lui avec la satisfaction d'un homme qui croyoit avoir fait une action loüable, puisqu'il avoit vengé le Public offensé & les loix outragées. On comptoit plus de cinquante exécutions, lorsque le Vice-Roi, désespérant de pouvoir jamais rien découvrir, s'avisa de faire publier par toute la Ville qu'il donneroit deux mille écus à ceux qui découvriraient l'auteur de ces assassinats, qu'il donneroit la même somme, la liberté, la vie, & exemption de toutes sortes de peines de quelque nature qu'elles pussent être à celui, ou à ceux qui seroient auteurs de ces meurtres, s'ils prenoient le parti de se venir dénoncer eux mêmes. Il confirma ces promesses par un jurement solennel qu'il en fit dans l'Eglise, en sorte que les coupables ne pouvoient point douter que le Vice-Roi ne leur tint parole exactement.

Le Savetier, qui étoit peut-être au bout de la liste des châtimens qu'il vouloit faire, ou qui craignoit à la fin d'être découvert & châtié, s'en alla trouver le Vice-Roi. Il fut admis à l'Audience secrète qu'il lui demanda, parce qu'il déclara qu'il avoit des secrets de la dernière importance à révéler. Quand il se vit seul avec le Vice-Roi, il lui demanda s'il étoit résolu de tenir exactement la

la parole qu'il avoit donnée. Le Vice-Roi lui répondit qu'il la tiendrait exactement, & il le jura de nouveau. Alors le Savetier lui dit ; c'est moi, Monseigneur, qui ai fait toutes ces exécutions. J'ai fait en ces occasions ce que vous deviez faire. Vous êtes coupable de tous les maux que ces misérables ont commis, parce que vous ne les avez pas châtiés, & vous méritez le même châtiment que je leur ai fait, & j'en ai trouvé plus d'une fois l'occasion. Mais j'ai respecté la personne du Roi que vous représentez, qui n'est responsable qu'à Dieu seul de toutes ses actions ; & là-dessus il lui fit un détail bien circonstancié des crimes de ceux qu'il avoit exécutés. Le Vice-Roi fut convaincu par des circonstances qu'il lui découvrit, qu'il n'avoit en effet tenu qu'au Savetier de l'assassiner. Il le remercia fort affectueusement de ce qu'il ne l'avoit pas fait, & lui dit qu'il étoit prêt de lui faire compter la somme qu'il avoit promise. Mais le Savetier lui dit qu'après la démarche qu'il venoit de faire, il ne pouvoit pas demeurer en Sicile sans un danger évident de sa vie, & qu'il le prioit de le faire transporter sûrement dans quelque Etat d'Italie, qui ne fût pas sujet à la Couronne d'Espagne. Le Vice-Roi y consentit avec joie. Il fit préparer sur le champ une tartane, qui le porta avec sa famille, ses menbles & les deux mille écus dans les terres de la République de Genes, & on vit cesser à Messine les corrections

rections un peu plus que fraternelles qui s'y faisoient.

J'ai encore appris qu'un homme de même métier, établi à Torres près de Naples, avoit en mourant avoué qu'il avoit expédié trente-six personnes coupables de crimes, que la Justice avoit négligé de châtier, & qu'il l'avoit fait par un zèle de justice.

X I I.

LE PAÏSAN PARVENU. *Troisième & quatrième Partie. A la Haye chez C. Rogissart & Sœurs 1734. In 8. En tout pag. 205.*

*Eloge de cet
Ouvrage.*

Ce que nous avons déjà dit (1) de ce Roman ne nous dispense pas d'en faire connoître les deux parties qu'on a imprimées depuis ce tems-là. Celui qui en est le Héros y croît peu à peu. Ses aventures sont plus relevées, sa gaieté plus spirituelle, sa cordialité plus réfléchie, son bon sens plus fin, ses manières plus polies. Monsieur de *Marivaux* à son tour y enchérit sur lui-même. Il ne raconte pas, il peint, il met sous les yeux les faits qu'il rapporte, il y joint des réflexions aussi fines que sensées, ou pour mieux dire, elles y viennent d'elles-mêmes, & la manière imperceptible dont elles se placent

(1) Tome XXII. part. I. pag. 220. & suiv.

cent leur ôte l'air sévère qu'a ordinairement la Morale. Citons en pour exemple ce portrait d'une fausse Dévot qui est coquette & amoureuse. „ Elle étoit bien
 „ faite , & ce n'est pas assez dire , j'ai
 „ vû peu de femmes d'une taille aussi
 „ noble & d'un aussi grand air. Celle-ci
 „ se mettoit toujours d'une manière modeste , d'une manière pourtant qui n'ôtoit rien à ce qui lui restoit d'agréments naturels. Une femme auroit pû se mettre comme celà pour plaire , sans être accusée de songer à plaire ; je dis une femme intérieurement coquette ; car il falloit l'être pour tirer parti de cette parure-là ; il y avoit de petits ressorts secrets à y faire jouer pour la rendre aussi gracieuse que décente , & peut-être plus piquante que l'ajustement le plus déclaré. C'étoient de belles mains & de beaux bras sous du linge uni ; on les en remarquoit mieux là-dessous : celà les rend plus sensibles. C'étoit un visage un peu ancien , mais encore beau , qui auroit paru vieux avec une cornette de prix , qui ne paroïssoit qu'aimable avec une cornette toute simple. C'est le négliger trop que de l'orner si peu , avoit-on envie de dire. C'étoit une gorge bien faite , fort blanche , fort enveloppée , mais dont l'enveloppe se dérangeoit quelques fois par un geste qui en faisoit ap-

Caractère & Portraits d'une Dévotte amoureuse.

„ pa-

„ paroître la blancheur ; & le peu qu'on
 „ en voioit alors en donnoit la meilleure
 „ idée du monde. C'étoient de grands
 „ yeux noirs , qu'on rendoit sages & sé-
 „ rieux malgré qu'ils en eussent , car
 „ foncièrement ils étoient vifs , tendres
 „ & amoureux..... Venons à la physio-
 „ nomie que composoit le tout ensem-
 „ ble. Au premier coup d'œil , on eût
 „ dit de la personne qui la portoit ; voilà
 „ une personne bien grave & bien posée.
 „ Au second coup d'œil , voilà une per-
 „ sonne qui a acquis cet air de sagesse
 „ & de probité , elle ne l'avoit pas.....
 „ On la soupçonnoit d'avoir beaucoup
 „ d'esprit , & on soupçonnoit juste.....
 „ A l'égard du caractère , ce que je vais
 „ en rapporter va en donner une idée
 „ assez singulière. C'est qu'elle n'aimoit
 „ personne, qu'elle vouloit pourtant plus
 „ de mal à son prochain qu'elle ne lui
 „ en faisoit directement. L'honneur de
 „ passer pour bonne l'empêchoit de se
 „ montrer méchante. Mais elle avoit
 „ l'adresse d'exciter la malignité des au-
 „ tres , & cela tenoit lieu d'exercice à la
 „ sienne. Par tout où elle se trouvoit la
 „ conversation n'étoit que médisance , &
 „ c'étoit elle qui mettoit les autres dans
 „ cette humeur-là , soit en louant , soit
 „ en défendant quelqu'un mal à propos ,
 „ enfin par une infinité de rubriques en
 „ apparence toutes obligeantes pour ceux
 „ qu'elle

„ qu'elle vous donnoit à déchirer. Et
 „ puis pendant qu'on les mettoit en pie-
 „ ces, c'étoient des exclamations chari-
 „ tables & en même tems encouragean-
 „ tes. *Mais que me dites-vous-là? Ne vous*
 „ *trompez-vous point? Cela est-il possible?*
 „ De façon qu'elle se retiroit toujours
 „ innocente des crimes qu'elle faisoit
 „ commettre, & toujours protectrice des
 „ gens qu'elle perdoit de réputation par la
 „ bouche des autres. Ce qu'il y a de
 „ plaisant, c'est que cette femme ne sa-
 „ voit pas qu'elle avoit l'ame si méchan-
 „ te. Le fonds de son cœur lui échap-
 „ poit, son adresse la trompoit, elle s'y
 „ attrapoit elle-même, & parce qu'elle
 „ feignoit d'être bonne, elle croioit l'être
 „ en effet. Il faut une grande con-
 „ noissance du monde pour avoir appro-
 „ fondi un caractère aussi impénétra-
 „ ble, & beaucoup d'art pour l'avoir dé-
 „ veloppé & peint si agréablement.

X I I I.

Geschiedenis der Hertogin van Hanover,
behelzende de merkwaerdige en droevige
lotgevallen dezer ongelukkige Princes van
haar geboorte af tot haer gewangenis en
dood toe, c'est-à-dire, Aventures de la
Duchesse d'Hanover. A Anvers chez
Pierre de Graef. 1734. 8. pag. 144.

Ceux qui auront lu les Mémoires de
 Mon-

Monsieur le Baron de Pölnitz jusqu'au second tome page quarante six & suivantes de la première édition ne demanderont point le nom de l'Historien de l'infortunée Duchesse d'*Hanover*. On demandera peut-être si cette Histoire est véritable. Nous avouons qu'elle est conforme aux bruits publics, qui couroient alors dans le monde. C'est tout ce que nous en pouvons dire.

XIV.

LA SAXE GALANTE. *A Amsterdam aux dépens de la Compagnie. 1734. 8. pag. 416.*

Soit Histoire, soit Roman, ce livre-ci est de la même espèce que celui dont nous venons de parler, c'est à dire qu'il contient les Anecdotes amoureuses d'une Cour & que de plus il est aussi bien & aussi agréablement écrit que curieux.

XV.

Memoires de CHARLES LOUIS BARON DE PÖLNITZ, contenant les Observations qu'il a faites dans ses Voyages, & les Caractères des Personnes qui composent les principales Cours de l'Europe. A Liege chez Joseph Demen. 1734. 12. Tome I. pag. 438. sans la Ta-

*Préface. Tom. II. pag. 460. Tom. III,
pag. 429.*

Ces Mémoires montrent une con-
noissance curieuse de l'intérieur des prin-
cipales Cours de l'*Erope* & sont écrits
purement & simplement. Il s'en est fait
cette année une nouvelle édition à *Ams-
terdam* corrigée & considérablement aug-
mentée. Monsieur le Baron de *Pöllnitz*
ayant fait un assez long séjour en *Hollan-
de*, où il auroit aisément pû apprendre
qui est l'Auteur de la *lettre d'un Gentil-
homme retiré du monde*, qu'il a insérée dans
ses *Voiages*, je m'étonne qu'il ait conti-
nué de la donner pour nouvelle & faite
par une personne établie à *Paris*. Elle est
de Monsieur *Bruzen de la Martiniere* de-
meurant aujourd'hui à la *Haye*. Il la fit
en mille sept cent vingt-quatre, lorsqu'il se
retira à *Buykshoot*, village voisin d'*Amster-
dam*. Son âge qui est de cinquante & un
ans convient à celui de quarante, qu'il a-
voit quand il fit ces vers. On en a fait
honneur à la *Haye* à Monsieur *Prevôt*
d'*Exiles*. La vérité du fait est ce que
nous en avons dit, à quoi nous ajoutons
qu'il n'y eut jamais que deux copies au-
tographes de cette pièce, l'une entre les
mains de feu Monsieur du *Brenil*, Au-
teur de la *Gazette d'Amsterdam*, & l'au-
tre dans la Bibliothèque du *Louvre*, où
elle fut placée par Monsieur l'Abbé *Sal-*
Tome XXII. Part. II. G g *lier*

lier, qui l'avoit reçue de feu Monsieur Camusat.

XVI.

AMUSEMENS DES EAUX DE SPA.

Ouvrage utile à ceux qui vont boire ces eaux minérales sur les lieux. Enrichi de tailles d'orces qui représentent les vues & perspectives du Bourg de Spa, des Fontaines, des Promenades & des Environs.

A Amsterdam chez Pierre Mortier 1734. 8. Tome I. pag. 420. Tom. II. pag. 515. Ce Livre se trouve aussi à la Haye chez J. van Duren.

Ce Livre contient une description historique & physique des Eaux de Spa, aussi bien que des plaisirs que les Bûveurs y peuvent goûter, interrompue, ou, pour mieux dire, égayée par des aventures intéressantes, racontées naturellement & poliment.

XVII.

TEMPLUM TRAGÆDIÆ. Car-

men in Scholæarum institutione recitatum

à FRANCISCO MARIA MARSY

e Societate Jesu, c'est à dire, Temple

de la Tragédie, Poème, par le Père

MARSY de la Compagnie de Jésus. A

Paris chez Marc Bordeslet 1734. 8.

pag. 18.

Nous

Nous ne ferons point l'éloge de ce Poëme. Ceux qui l'ont entendu prononcer, ou qui l'ont lu, ont prévenu nos applaudissemens, & on peut juger par les vers suivans s'ils ont eu tort. Le Pere Marfy y peint Sophocle, Euripide, Corneille & Racine.

Ille tonanti aquila similis se præpete pennâ Sophocles.

Tollit, & impavido ferit arduus astra volatu,

Fulmineis medius vimbis, luditque procellas

Inter, & utrices sparsura tonitrua flammâs,

Terrificis latè complexus clamoribus auras.

Alter inexplerto metuens se credere cælo, Euripides.

Sydereps loquitur tractus, timidisque procellæ

Radit humum pennis, nec vocis fulmine terret

Pectora; sed liquidas tollens ad sidera cantus,

Causcia flebilibus latè lacâ questibus implet.

Qualis alar voto positurus luctore vitam

Ingemit, & mæstis mœlens concentibus auras,

Præfago queritur venientia funera cantu.

Illum nobilibus Majestas exultat alis;

Vertice tangentem nubes, stant ordine longo Cornelius.

Magnanimi circum Heræes, fulgentibus omnes

Induti præbis. Polyæctus, Cinna, Se-

leus,

Et Cidus, & rugis signatus Horatius ara,

Et magnum attollens grandis Cornelia

vultum,

Quolis erat Pharios portus cùm scanderes

audax;

Et cùm Cæsareos dedignaretur honores.

Hunc circumvolitat penna illudente Cupida Racinius.

*Vincta triumphatis insternens florea scenis.
 Colligit hæc mollis Genius, levibusque catenis
 Heroas stringit dociles, Pyrrhosque, Ti-
 tolque,
 Pelidasque ac Hyppolitos, qui sponte se-
 quuntur*

*Servitium, facilesque ferunt in vincula palmas.
 Ingentes nimirum animos Cornelius ingens
 Et quales habet ipse suis Heroibus afflat
 Sublimes sensus. Vox olli mascula, magnum os,
 Nec mortale sonans, rapido fluit impete vena,
 Vena Sophocleis non inficianda fluentis.*

*Mollior ingenio teneros induxit amores
 Racinius, Gallis haud visos ante theatri.
 Magnanimos quamvis sensus sub pectore verset
 Agrippina, licet romano robore Burrhus
 Polleat, & magni generosa superbia Pori
 Non semel eniteat, tamen esse ad mollia natum
 Credideris Vatem; vox olli mellea, lenis
 Spiritus est, non ille animis vim concitus in-
 fert.*

*At cæcos animorum aditus rimatur, & imis
 Mentibus occultos, Syren penetrabilis, ictus
 Insinuans palando ferit, læditque placendo.
 Vena fluit facili non intermissa nitore,
 Nec rapidos semper volvit cum marmare
 fluctus,*

*Agmine sed leni fluitat, ceu gramina lambit
 Rivulus, & cæco per prata virentia lapsu
 An fugiens, tacitâ fluit indepressus arenâ.
 Flore micant ripæ illimes: huc vulgus aman-
 tum,*

*Convolut, & lacrymis auget rivalibus undas.
 Sin-*

*Singultus unda referunt, gemitusque sonoros
Ingeminant molli-gemitus imitante susurro.*

XVIII.

BIBLIOTHEQUE JANSENISTE,
*ou Catalogue alphabétique des principaux
Livres Jansenistes, ou suspects de Jansenisme, qui ont paru depuis la naissance de cette Hérésie, Avec des notes critiques sur les véritables Auteurs de ces Livres, sur les erreurs qui y sont contenues, & sur les condamnations qui en ont été faites par le Saint Siege, ou par l'Eglise Gallicane, ou par les Evêques Diocésains. 1735. 8. En tout pag. 530.*

Ce Livre-ci est une espèce d'Histoire Littéraire du *Jansenisme* & du *Quiétisme*, écrite par un homme du parti contraire. Le titre annonce la passion qui regne dans le livre. Ajoutons qu'on s'y est trompé sur divers faits.

XIX.

L'ECUMOIRE, Histoire Japonaise. Par Monsieur de CREBILLON le Fils. A Londres aux dépens de la Compagnie. 1735. In 12. Tome I. En tout pag. 320. Tome II. pag. 328.

Ce que *Juste Lipse* a écrit (1) de *Petrone* convient à Monsieur de Crebillon par rapport à cet Ouvrage-ci; *Purissimæ impuritatis Auctor est.*

(1) *Comment. in Tacit. Anal. Lib. XVI.*

NOUVELLES LITTÉRAIRES

FRANCE.

Il paroît icy (à Paris) un livre fort curieux, intitulé : *l'Origine ancienne de la Physique nouvelle, où l'on voit dans des entretiens par lettres ce que la Physique nouvelle a de commun avec l'ancienne, le degré de perfection de la Physique nouvelle sur l'ancienne, & comment la Physique est parvenue à ce point de perfection.* Cet ouvrage est en trois volumes in douze & se vend à Paris chez Jacques Cloûster, rue saint Jacques. L'Auteur est le R. P. *Regnault* Jésuite, qui s'est acquis à juste titre la réputation d'excellent Philosophe & d'ingénieux Écrivain. Le public luy étoit déjà redevable des *Entretiens Physiques d'Ariste & d'Endoxe, où de la Physique Nouvelle en dialogues.*

Un de nos Savans a fait un Traité en trois parties pour prouver le naturalisme des convulsions, en l'attribuant à l'imagination échauffée qui dérange les organes du Corps & produit une Epidémie convulsive qui se communique. Cet ouvrage est, dit-on, d'une bonne main, & il renverse le ridicule Merveilleux des convulsions, pour mieux mettre à l'abri la réalité des prétendus miracles opérés par l'intercession du Bienheureux *Paris*,
dont

dont l'Auteur est Partisan modéré & des plus fins.

L'Oraison funebre de feu Monsieur le Maréchal de *Villars* prononcée par l'Abbé de *Ségur* a été généralement goûtée. Elle est aussi bien composée pour le fond que bien écrite, sans basses flatteries. Elle va paroître imprimée.

J'ai lu un volume in douze intitulé *Poésies de Mademoiselle de Malcroux de la Vigne*. Cette Demoiselle prétendue n'est autre chose qu'un Poète du tiers Ordre, qui a cru qu'un nom de Fille seroit mieux passer ses vers.

Le Roman de *Zelmé & d'Almanzine* paroît en deux volumes in douze.

Le premier volume des *Anecdotes de Paris* se vend sous le manteau dès cette semaine. Il est fort difficile de l'avoir par les défenses & recherches qu'on en fait.

La Vie de Neron va aussi paroître.

Crébillon le Fils, Auteur du *Comte de l'Etarnioire* sous le titre de *Tanzai & Neadarné, Histoire Japonaise*, a été mis à la Bastille par rapport à cet Ouvrage. Outre qu'il y regne une sorte d'obscénité, d'autant plus séduisante qu'elle est un peu voilée, on y maltraite les Prêtres & on y désigne plusieurs Dames de la Cour sous des noms de Fées. Entre autres on croit y trouver deux Duches-

ses de *Bonillon* & une de nos Princesses. Il doit être condamné au feu aujourd'hui ou demain par arrêt du Parlement avec le Livre des *Princesses Malabares*, qui dans un autre genre est encore plus pernicieux, puisqu'on y prêche le Dérisme & l'indifférence en fait de Religion. Ces deux livres sont extrêmement courus & renchérés, à cause que le débit en est rigoureusement défendu. On les vend depuis deux jours un Louis d'or en cachette. Plusieurs de nos Dames de Cour & autres Galantes sont folles du Conte de l'Ecumoire. Elles ne prennent pas garde que le fond de leur cœur est peint à merveille dans cet ouvrage.

Nous aurons dans peu le quatrième & dernier volume de *Gil Blas* par Monsieur le Sage.

Dom Pr... qui a été deux fois Jésuite, Soldat, Bandit, Bénédictin, passe dans l'Ordre de *Cluny*, pour paroître en Abbé dans le monde, où il est fort recherché. C'est lui qui continue *Le Pour, & Contre* & qui a fait *Manon Lescot*.

On a imprimé la petite Comédie des *Mécontents*.

Quelcun a répliqué à la *Réponse d'un Pere à son fils sur les Avocats* : Cette réplique ne vaut pas la réponse. On y prétend élever l'ordre des Avocats aux dépens de la Magistrature, qui est fort choquée de cette entreprise.

Les *Avantures de Flore & de Blanche-fleur*

fleur paroissent en deux volumes in douze.

Il paroît un in quarto assez épais qu'on vend six francs sous le manteau. Il contient les discours de plusieurs Convulsionnaires dans l'état de leurs convulsions. Ces discours soi-disans prononcez par des filles, ou femmes, sont remplis d'un enthousiasme & d'un figurisme capables de faire frémir les esprits foibles. Le stile en est fort élevé & fort sublime, & c'est ce qu'on prétend donner pour un miracle de la part de filles simples & ignorantes, qui disent les choses les plus belles & les plus savantes. Au reste ces Discours nous annoncent toute sorte de malheurs. Ils nous prédisent la conversion des Juifs, la fin du Monde & le terrible jugement de Dieu. On y déclame sans ménagement contre le Pape, les Evêques & les Jésuites. En un mot c'est un tissu extravagant & séduisant des excès du fanatisme nouveau, dont le progrès est bien dangereux.

Les Députez de l'Académie Roiale des Sciences, qui doivent aller à la mer du *Sud* mesurer les degrez de l'Equateur aussi près de la Ligne qu'il est possible, sont Messieurs *Godin*, de *Condamine*, *Jussieu* le Cadet, & le Neveu de Monsieur *Coplet*. Le Roi leur donne deux Dessinateurs, un Chirurgien, un Guisnier & six Domestiques. Ils se préparent à se rendre à *Brest*, où ils s'embarqueront pour *Saint Domingue*, & là ils trouveront une

Belandère Espagnole, qui doit les conduire à *Quito*; avec ordre aux Gouverneurs & Commandans des Provinces de leur fournir les choses nécessaires & de les faire conduire & escorter par tout où ils voudront aller.

ANGLÈTERRE.

L'Auteur d'un Dialogue *Anglois* à la manière de *Platon* sur la Beauté en a publié un nouveau dans le même goût touchant la supériorité des plaisirs de l'esprit sur ceux des sens. C'est *Wilkins* qui débite ces deux pièces.

Le Docteur *Thomas Burnet* Chanoine de *Salisbury* a publié chez *Bettesworth* une réfutation du livre de *Tindal* intitulé *the Christianity as old as the Creation*.

Tonson & Watts ont imprimé un neuvième & dernier volume du *Spectateur*.

On traduit actuellement en *Anglois* le Traité de l'Auteur des *Lettres Persanes* sur la grandeur & la décadence des *Romains*.

On propose d'imprimer par souscription *A compleat history of the Civil War in England*, c'est-à-dire, Histoire complète de la guerre civile d'*Angleterre* depuis son origine jusqu'au rétablissement de *Charles II*. Par *J. Rio* Maître ès Arts ci-devant Recteur de *Rodney-Stocke* & Chanoine de *Wells*.

Nous

Nous en sommes à la seconde édition des *Contes Peruvians* traduits en *Anglois* & dédiés à la Princesse *Amelie*, & on en annonce incessamment le troisième volume. Je ne sache pourtant pas que ce volume ait encore paru en *François*. Monsieur *Humphreys*, qui a traduit ces Contes, en a aussi publié depuis peu douze de ceux de la *Fontaine*, traduits en vers *Anglois* par plusieurs personnes.

Dodd, Nutt, Cook & Charlton ont imprimé *Moral Reflexions*, &c. ou Réflexions morales sur le Ministère du Cardinal *Alberoni*, traduites de l'*Espagnol*.

W. Mears a donné une seconde édition augmentée, corrigée & continuée jusqu'à la mort de *George I.* de l'Histoire Chronologique d'*Angleterre* par Monsieur *Salmon*. Cet Abrégé entre dans des détails fort curieux, il paroît exact, & il ne coûte que six chelins.

Hitch & Davis débitent un Dictionnaire des Arts en deux volumes in *Octavo* enrichi de beaucoup de planches. Il a pour titre *Dictionarium Polygraphicum, or the whole body of Arts regularly digested*.

Il paroît chez *Wilcox* deux Dissertations Chronologiques sur les véritables années de la naissance & de la mort de *Jesus-Christ* par Monsieur *Nicolas Man*.

Il faut que les Papistes multiplient beaucoup parmi nous, puisque nos Ecclésiastiques *Anglicans* & autres paroissent les crain-

craindre. Conférences , controverses ; prédications , on emploie tout pour arrêter leurs progrès , & la plupart de ces Ouvrages s'impriment. On a été jusqu'à réimprimer dans les mêmes vues une fort médiocre Brochure, intitulée, *A Conference between his Grace George Duke of Buckingham and Father Fitzgerald.*

Les divers sentimens sur la promotion du Docteur *Rundle* à l'Evêché de *Glocester* ne donnent guères moins d'occupation aux Imprimeurs & aux Curieux.

Mais rien ne produit plus d'Ecrits que l'animosité des Partis qui divisent l'*Angleterre*. De ce nombre est *A key of times*, qui contient l'examen de la question si la *Grande Bretagne* doit par justice & par prudence se rendre partie dans la querelle de l'Empereur & de la *France* ; les caractères de ceux qui jouent aujourd'hui les principaux rôles sur le théâtre de l'Europe ; un Songe ; & *Stanislas* ; Poème Anglois & Latin. Je vous annoncerois bien d'autres Ouvrages du même genre ; si je croiois vous faire plaisir.

Vous devriez bien parler de *A natural History of English Insects* d'*Eleazar Albin*, enrichie de cent planches enluminées par l'Auteur & de plusieurs notes & observations par le célèbre Docteur *Derham*.

Le Docteur *Edmond Stone* a fait imprimer chez *Austen Geometrical Lectures*, par le Docteur *Isaac Barrow*, revues & corrigées

rigées par le Chevalier *Newton*, c'est-à-dire génération, nature & propriété des lignes courbes.

Monsieur *Thompson*, le même qui a fait les *Saisons Hymne*, l'*Angleterre Poeme*, la *Tragédie de Sophonisbe* & celle d'*Eurydice*, a publié un Poeme intitulé la *Liberté*.

Wilson débite *Columbarium*, ou Introduction à l'Histoire Naturelle des Pigeons domestiques. Par Monsieur *Jean Moore*.

Le Docteur *Jean Catherwood* a donné au Public en *Anglois* une nouvelle méthode de guérir l'Apoplexie, où il a joint une lettre sur le *Bezodr*.

Il paroît un Livre intitulé *Historial, Critical and Explanatory Remark*, c'est à dire, Remarques Historiques & Critiques avec des Commentaires sur la Reine des Fées de *Spenser* & sur le Paradis regagné (1) de *Milton*.

Ce Livre me rappelle un Poème *Anglois*, dont le titre en *François* seroit la Beauté, ou l'Art de charmer. C'est *Gilliver* qui le débite. Je n'en fai pas d'avantage

Messieurs *Richardson* pere & fils ont donné au Public des Commentaires sur le Paradis perdu de *Milton* avec la Vie du Poëte & un Discours sur son Poëme.

II

(1) Ce sont deux Poèmes intitulez l'un *Fairy Queen* & l'autre *Paradise regained*.

Il paroît chez *Gilliver* une Lettre de Monsieur *Pope* au Docteur *Arbutnot*, où il fait l'apologie de sa personne & de ses ouvrages.

On a traduit en *Anglois* le *Nicocles* d'*Isocrate* & son Discours à *Nicocles*.

On propose de publier par souscription la continuation de l'Histoire d'*Angleterre*, de *Rapin Thoyras*, Tomes XI. & XII, traduite en *Anglois* par Monsieur *Tindal*, qui y joindra des notes, ainsi qu'il a fait aux dix premiers volumes en les traduisant.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

D U T O M E X X I I.

A.

Absalon. Eloge & idée de cette Tragédie, 452.

Académies. Eloge de celle des sciences de Paris. 360. Académie de la Langue Angloise projetée. 360. 361. Jugement sur l'Académie Française 361. 362. Et sur celle

T A B L E

le des Sciences & des Interiptions. 362.

363.

Attilus. Examen de ce qu'ont écrit les Anciens de sa victoire sur Attila. 266. & suivans.

Alains. Voy. *Seythes, Tartares, & Vandales.*

Alexandre. Diverses circonstances de sa vie 394. & suiv. Sa pompe funebre 408.

Alpes. Explication de la fable qu'on a débitée sur le passage de ces montagnes par Annibal. 423.

Angleterre. Considération où y sont les Gens de lettres. 359.

Anglois. Extrait d'un Livre sur cette Nation. 346. & suiv.

Animaux. Qu'on ne leur fait point de tort de les tuer. 31. 32.

Annibal. S'il est vrai qu'il auroit dû assiéger Rome. 138. 159. Et s'il fit une faute de mener ses Troupes à Capoue. 159. 160. Remarques sur sa Vie par Monsieur Dacier. 412. & suiv.

Arifomene. Histoire de sa naissance. 428.

Avanture merveilleuse de ce Héros. 430. 431.

Attila. Son Portrait. 144.

B.

Bacon. (François) Bon mot sur cet illustre Savant. 355. 356. Circonstances de son Histoire. 356. 357.

Berkysae. (Monsieur) Ses invectives contre les Peres. 37. & suiv. Remarques sur ce sujet. 329. Réponse à quelques reproches de ce Savant aux Auteurs de ce Journal. 326.

&

T A B L E

- & suiv.** Jugement sur deux de ses discours.
 337. **& suiv.**
Basine. Histoire incroyable de cette Reine.
 272. 273.
Bayle. Son éloge 277. Exposition & examen de sa dispute avec Leibnitz. *Ibid.* **& suiv.**
Berkley. (Monsieur) Extrait de son Alciphron.
 67 **& suiv.**
Bibliothèque Janséniste. Idée de ce Livre.
 469.
Bos. (Monsieur l'Abbé du) Extrait de son *Histoire Critique de la Monarchie Française.*
 130. **& suiv.**
Boulainvilliers. (Le C. de) Ses *Essais sur la Noblesse de France.* 215. **& suiv.**
Brittenburg. Histoire de cet édifice. 213.
& suiv.
Brumoy. (Le P.) Son éloge. 129.
Brutus. Remarques sur sa folie simulée. 431.
 432. Examen d'un passage de sa Vie. *Ibid.*
& suiv.
Burnet (Gilbert) Histoire de ce Prélat. 191.
& suiv. Catalogue de ses Ouvrages. 437.

C.

- Caba.** Lettre de cette Princesse. 107.
 108.
Cabinet des Fées. Ce que c'est. 441.
Canogister. (Monsieur) Idée de sa Dissertation sur Brittenburg. 212. **& suiv.**
Cararic. Examen de l'histoire de ce Prince.
 275.
Cassiodore. Examen d'un passage de cette Histoire. 266.

Caf-

DES MATIERES.

Castéra. (Monsieur de) Jugement sur son
Théâtre des passions. 231. & *suiv.*

Certeau. (Le P. du) Sa Vie & ses Ouvrages. 218. 219. Extrait de quelques-uns 219.
& *suiv.*

César. Que c'étoit un nom de famille. 270.

Charles I. Roi d'Angleterre. Remarques sur sa mort tragique. 354. & *suiv.*

Charles VII. Roi de France. Jugement sur les prétendus mémoires de la Cour 439. 440.

Charles XII. Roi de Suede. Belle action de ce Prince. 388. Action hardie qu'il fait 390.

Chiléric. Remarques sur un anneau de ce Prince 271. 272.

Clarke. (Monsieur) Son Portrait. 352.

Clovis. S'il est vrai qu'il fut Consul. 273. Son mariage avec Clotilde. 274. Sa conduite avec Cararic. 275. 276.

Cokburn. (Jean) Ses Remarques sur la Vie du Docteur Burnet. 194. 195. 198. 199.

Constantin. Faute capitale de cet Empereur. 163.

Constantinople. Etat de cette Ville sous les Empereurs Grecs. 164. 165.

Contrainte. Sentiment de Puffendorf sur ce sujet. 5. 6. & *suiv.*

Conversion, Si elle est l'ouvrage de Dieu seul. 174. 175. & *suiv.*

Convulsions Livres sur ce sujet. 470. 473.

Crebillon. (Monsieur de) Idée & histoire d'un Roman de sa façon. 469. 471. 472.

Cuisinier. Roial & Bourgeois. Contenu de ce Livre. 438.

T A B L E

D.

Dacier. (Monsieur) Nouvelle édition de ses *Vies des Hommes illustres.* 418. & *suiv.*

Didon. Extrait & éloge d'une Tragédie de ce nom. 448. & *suiv.*

Dieu. Qu'on ne doit pas le confondre avec la Nature. 11. 12. Objection contre la bonté. 183. Réponses de Monsieur Leibnitz. 186. 187. & *suiv.* 277. & *suiv.*

Doria. Voy. *Grotius.*

D'orleans. (Le P.) Extrait de son *Histoire des Révolutions d'Espagne.* 101. & *suiv.*

E.

Ecumoire. Voy. *Crebillon.*

Egidius. Qu'il n'a pas été Roi des Francs. 270.

Eglise. Qu'elle n'est point un corps politique 77.

Effiat. (Marquis d') Bon mot de ce Seigneur 356.

Enée. Remarque sur son éducation. 425.

Espagne. Comment les Mores la subjuguèrent. 106. & *suiv.*

Espace. Sentiment des Newtoniens sur l'espace 246. & *suiv.*

Esprits forts. Diverses classes qu'ils composent. 67. 68.

Estevanille. Jugement sur ce Roman. 233. 234.

Etat de Nature. Qu'ils n'en est point. 15.

Etats. Qu'ils ne se gouvernent point par les Décisions des Jurisconsultes. 46. 47.

Extension. Exposition & examen d'une idée
sur

DES MATIERES.

sur l'extension. 243. 244.

F.

Fables. Combien elles nuisent à l'histoire & à la vertu. 427. & *suiv.*

Fausse monnoie. Si l'Etat la doit recevoir des Particuliers sur le pié qu'ils l'ont reçue. 35.

Ferdinand III. Roi de Castille. Son portrait. 128. 129.

Feu. Sentiment des Newtoniens sur sa nature. 255. Examen de ce sentiment. *ibid.* & *suiv.*

Fleuristes. Faits curieux touchant ceux de Hollande. 225. & *suiv.*

Folard. (Monsieur le Chevalier) Histoire de ses convulsions. 445. & *suiv.*

Francs. Cause des malheurs de cette Monarchie sous les deux premières races de ses Rois. 385. & *suiv.*

Francs. Quel étoient leurs droits & privilèges. 134. & *suiv.* Signification & origine du nom de Francs. 137. 138.

Froid. Examen de ce que Monsieur van Musschenbroek dit sur la nature du froid. 256.

Fruit défendu. Examen d'un sentiment singulier sur ce fruit. 285.

G.

Gabini de Rienzi. (Nicolas) Histoire de ce Romain 218.

Gaulois. Leur liberté défendue contre l'Abbé du Bos. 261. Qu'ils ne suivoient pas le Droit Romain. 261. 262. Que le Latin n'étoit point leur langue vulgaire 262. Qu'ils se gouvernoient en Peuples Libres. 264.

H h 2

Gt.

T A B L E

Gedoy. (Monsieur l'Abbé) Critique de la traduction de Pausanias. 419. & *suiv.*

Gomez. (Madame de) Idée de deux de ses Ouvrages. 228. 229.

Grotius. Jugement sur ce Politique. 377.

Grecs. Combien leur goût pour les tables a corrompu leur Histoire. 427. & *suiv.*

Guillaume III. Roi d'Angleterre. Extrait & éloge de son Histoire. 295. 296. & *suiv.*

H.

H *Anover.* Histoire d'une Princesse de cette Maison. 463. 464.

Hardouin. (Le P.) Son sentiment sur la Pragmatique. 87. & *suiv.* Ses découvertes touchant l'Ancienne Histoire de France. 137, & *suiv.* Et touchant celle de Rome. 263. 270.

Histoire. Difficulté d'écrire celle d'un Règne récent. 295. Avantage d'une telle Histoire. 296.

Hobbes. Voy. *Grotius.*

Hechsteds. Histoire & suites de la Bataille qui y fut donnée. 314. & *suiv.*

Hommes. S'ils sont naturellement égaux & indépendans. 21, 22. & *suiv.*

Huns. Voy. *Scythes* & *Tartares.*

I.

I *Acques II.* Roi d'Angleterre. Sa mauvaise conduite en France. 299. 300. Son Portrait. 310. & *suiv.*

Jonathas. Eloge & idée de cette Tragédie. 450 & *suiv.*

Joseph. Examen d'un passage de cet Historien. 265.

Journaux Littéraires. Réflexions sur cette sorte d'Ouvrages. 379, 380.

Isa.

DES MATIERES.

Isabelle, Reine de Castille, comparée à Sainte Therese. 343, 344.

Iste de la Raison. Eloge & idée de cette Comédie. 453.

Justinien. Tort que sa conduite fit à l'Empire d'Orient. 164.

Juvenel. (Monsieur de) Ses Principes de l'Histoire. 211.

L.

L *Afiau* (Le P.). Extrait de son Histoire des conquêtes des Portugais. 48. & *suiv.*

Legislateur. L'injuste & le deshonnête indépendans de sa volonté. 9.

Leibnitz. Eloge de ce savant Homme. 166.

167. Extrait de ses *Essais de Théodicée*. *Ibid.*

& *suiv.* Exposition & examen de ses objections contre Puffendorf. 334. & *suiv.*

Son caractère. 277. Exposition & examen de sa dispute avec Bayle. *Ibid.* & *suiv.*

Leti. (Gregorio) Sa manière d'écrire. 222.

Liberté. Difficultez contre la liberté de l'Homme. 182, 183. Réponses de Leibnitz. 185. & *suiv.* 277. & *suiv.*

Liturgies. Le sort de deux Liturgies décidé par un combat singulier. 124, 125.

Locke. Pensée singulière de ce Philosophe. 43.

Loix. Qu'il y a des choses qu'elles n'ordonnent ni ne défendent. 24, 25.

Lumière. Examen de ce que les Newtoniens en disent. 257, 258.

Luxe. Moien de le prévenir. 378, 379.

T A B L E

M.

M*achiavel. Voy. Gréius.*

Mariage. Examen de la doctrine de Puffendorf sur ce sujet. 39. & suiv.

Marivaux. (Monsieur de) Eloge & extrait de son Païsan parvenu. 229. & suiv. 460. & suiv. Et de son Isle de la Raison. 453.

Marsy. (Le P.) Idée & extrait de son Poëme sur la Tragédie. 466. & suiv.

Mari. (Monsieur) Examen de son Systeme sur la Trinité. 207. & suiv.

Mazarin. (Duchesse de) Son Portrait. 303. & suiv.

Mensonge. Examen de la doctrine de Puffendorf sur le mensonge. 28. & suiv.

Messéniens. Action hardie de deux de leurs Citoyens. 429, 430.

Miracles. Histoire de quelques-uns que rapportent les Historiens d'Espagne. 120, 121. & suiv. 125. & suiv. Sentiment singulier sur les miracles. 293.

Monarchies. Loix qu'on doit y observer. 385. & suiv.

Monpensier. (Mademoiselle de) Extrait de ses Mémoires. 339. & suiv.

Musschenbroek. (Monsieur van) Extrait & éloge de sa Physique. 241. & suiv.

N.

N*ations. Réflexions sur leur origine. 150. & suiv.*

Nature. Qu'on ne doit pas confondre Dieu avec elle. 11, 12.

Noblesse. Si celle de France peut revendiquer les droits des anciens Français. 217.

Nom. Usage des Grecs d'ajouter à leur nom celui de leur Patrie. 435.

DES MATIERES.

O.

O*ccident.* Causes de la décadence de cet Empire. 162, 163. Remarques sur la manière dont il étoit gouverné. 268.

Orient. Causes de la chute de cet Empire. 164, 165. Remarques sur la manière dont il étoit gouverné. 268.

P.

P*Agodes.* Prises pour des Eglises Catholiques. 61.

Paris. (Monsieur l'Abbé) Ses miracles. 444.

Partage. Histoire des Traitez de partage de la Monarchie Espagnole. 307. & *suiv.*

Pascal. Critiques de quelques-unes de ses pensées. 363. & *suiv.* Particularité de sa vie. 376.

Pelage, Restaurateur de la Monarchie d'Espagne, Son Histoire. 116, 117. & *suiv.*

Phénix Conjugal. Idée de ce Roman. 440.

Philippe de Macédoine. Sa supériorité sur Alexandre son fils. 402.

Pierre le Grand. Fautes qu'on lui reproche. 391. & *suiv.*

Point d'honneur. Décision d'un. 380. & *suiv.*

Pölnitz. (Monsieur le Baron de) Idée de ses Mémoires. 464. & *suiv.*

Portraits. Faits & remarques touchant la mode des Portraits. 345, 346.

Portugais. Particularitez de leurs conquêtes dans le Nouveau monde. 51. & *suiv.*

Pragmatique. Sentiment du P. Hardouin sur cette Loi. 87. & *suiv.*

Provence. Histoire de ses Poetes. 368.

Puffendorf. Extrait de son Traité du Droit de la Nature & des Gens. 1. & *suiv.* Extrait critique de ses Devoirs de l'Homme & du Citoyen. 320. & *suiv.* Voy. Grotius.

T A B L E

Q.

Quakers. Leur Portrait. 349. & leur Théologie. 350.

R.

Raïson, Si elle est notre Législatrice. 13.
Mauvaise définition qu'en donne Monsieur Leibnitz. 178. 179.

Randan. Fait singulier par rapport à ce Village. 343.

Récompense. Que celle qu'on a promise pour un crime est due. 26. & suiv.

Religion. Remarques sur la multiplicité des Religions dans un Etat. 352. & suiv.

Révolutions. Evénemens qui méritent proprement ce nom. 105.

Richelieu. (Cardinal de) Voy. *Grotius*.

Rodrigue, dernier Roi Goth d'Espagne, Discours qu'il fait à son armée. 111, 112.

Rollin. (Monsieur) Idée & Extrait de deux Tomes de son Histoire ancienne. 394 & suiv.

Romans. Utilité de quelques-uns. 442.

Rome. Histoire de ses Empereurs combien corrompue. 154, 155, 263, 265, 268, 270.
Causes de sa grandeur & de sa chute, 156, 157. & suiv.

Rousseau. (Monsieur) Extrait de ses Oeuvres diverses. 412. & suiv.

S.

Saint Omer. Peuple inconnu qui habite une partie de cette Ville. 148, 149.

Saint Pierre. (Monsieur l'Abbé de) Extrait de ses Ouvrages politiques. 372. & suiv.

Savetiers. Histoire singulière de deux Hommes de ce métier. 456. & suiv.

Saxe. Idée d'un Livre sur l'état présent de cet Electorat. 437, 438.

Saxe Galante. Idée de ce Livre. 464.

Scy-

DES MATIERES.

Scythes. Qu'ils sont les mêmes que les Tartares. 144. & *suiv.*

Sicile. Idée d'une description de cette Isle. 455. & *suiv.*

Sobieski. (Le Prince *Alexandre*) Jugement sur une action remarquable qu'il fait. 389.

Société. Si la Nature nous porte à vivre en société avec tous les hommes. 14.

Sociétés. Leur origine. 43. & *suiv.*

Souverain. Si on peut le tuer pour sauver sa vie. 17. 18. & *suiv.*

Spa. Idée d'un Livre sur les eaux de ce lieu. 466.

T.

T*arif*, Général des Maures, Harangue qu'il fait à ses Troupes. 114.

Tarquin le Superbe. Son portrait. 157.

Tartares. Qu'ils sont les mêmes que les Scythes. 144. & *suiv.*

Terre. Sentiment singulier sur un état primitif de la terre. 290. & *suiv.*

Théâtre. Histoire du Théâtre François. 368. & *suiv.*

Therese. (Sainte) Voy. *Isabelle.*

Tbibaud, Comte de Champagne, Son amour pour la Poésie. 369.

Thomas d'Aquin. Mot plaisant de ce Docteur. 2.

Transmigrations. Réflexions sur la manière dont elles se sont faites. 159. & *suiv.*

Troubadours. Leur Histoire. 368, 369.

Troye. Observations Historiques concernant la guerre de Troye. 425, 426.

V.

V*Andales.* Caractère de ces Peuples. 142. Particularitez concernant ceux qui subsistent encore en Prusse. 142. & *suiv.* Leurs

T A B L E.

Ancêtres passent en Espagne par les Gaules

153, 154.

Varignon. (Monsieur) Circonstance de sa vie.
376.

Voltaire. (Monsieur de) Extrait de ses *Lettres sur les Anglois.* 346. & suiv.

Vuide. Preuves de son existence. 248. & suiv.
Jugement sur ces preuves. 250. & suiv.

W.

W *Alpole.* (Le Chevalier Robert) Idée d'une Histoire de sa vie. 223. & suiv.

C A T A L O G U E

des Livres imprimés, par Jean van Duren.

A Ctes, Memoires & Négociations de la Paix de Ryswik. Nouvelle Edition augmentée de Mémoires Historiques & Politiques concernant ces Négociations, 12. 5 vol. 1725.

Bayle. (Pierre) Ses Oeuvres diverses, folio, 4 vol. 1727-1731.

- - - idem le Quatrieme Tome séparé.

Bion. Traité de la construction & des usages des Instrumens de Mathématique. 4. 1723. avec fig.

Cabinet Satyrique, 12. 2 vol.

Crebillon. Oeuvres ; contenant, les Tragédies d'*Idomenée*, *Atrée* & *Thyeste*, *Electre*, *Rhadamiste* & *Zenobie*, *Semiramis*, & *Pyrrhus.* 12. 1729.

Clarendon. (Mylord) Histoire de la Rebellion & des Guerres civiles d'Angleterre, 12. 6 vol.

Da-

C A T A L O G U E.

- Danier.** (Madame) Des Causes de la Corruption du Gout. 12.
- Furetiere.** Dictionnaire Universel de la Langue Françoise, & des Sciences & des Arts; augmenté par Mrs. *Basnage de Beauval* & *de la Riviere*, folio, 4 vol. 1727.
- Gracian** l'Homme détrompé, ou le Criticon, 12. 3 vol. 1734.
- Grange.** (Monfr. de la) *Cassius & Victorinus* Tragédie Chrétienne, avec un Examen de cette Tragédie, 12. 1734.
- Hipotiposes**, ou Institutions Pirrhoniennes de *Sextus Empiricus*; Traduites du Grec avec des Notes & le Portrait de Sextus, 12. 1725.
- Histoire des Négociations de la Paix de Nimégue**, par M. de *St. Disdier*, 12. 1716.
- - - des Quatre Cicerons, 12. 1725.
- Janizon.** (Monsieur) Etat présent des Provinces-Unies, 12. 2 vol. 1730.
- Joncours.** Entretiens sur l'Etat présent de la Religion en France, 12. 1725.
- Journal Littéraire**, contenant l'Histoire Littéraire de l'Europe, depuis la Paix d'Utrecht, jusqu'à présent, 8. 22. Tomes, en 44. parties, 1713-1735.
- Jurieu.** Traité de la Dévotion, 12. 1726.
- Labat** (Le Pere) Ses Voyages en Amérique, 4. 2 vol. 1724. avec fig.
- Larrey.** Histoire des VII. Sages, avec des Remarques, par Mr. de la Barre de Beaumarchais, 12. 4 vol. 1734.
- Lettres Sérieuses & Badines sur les Ouvrages des Savans & sur d'autres Matieres**, 8. 8 Tomes en 16. parties, 1729-1733.
- - - Mémoires & Négociations de Mrs. de *Bellieure* & de *Sillari*, 12. 2 vol. 1725.
- Menc-

C A T A L O G U E.

- Mencken.* De la Charlatanerie des Savans, avec des Remarques, 8. 1721.
- Matraye.* (la) Ses Voyages en Europe, en Asie & en Afrique, folio, 2 vol. 1727. avec fig.
- Méré.* (Le Chevalier de) Ses Oeuvres Mêlées & Posthumes, 12. 3 vol.
- Parthenay.* (L'Abbé de) Histoire de Pologne sous le Règne d'Auguste II. 8. 4 vol. 1734.
- Pemey.* (le Pere) Particules réformées, revûes & corrigées par M. le Feura. 8. 1716.
- Rapin Thoyras.* Histoire d'Angleterre, depuis le commencement de la Monarchie, jusqu'à l'avènement de George I. au Throne, 4. 12 vol. 1733-1735.
- - - idem les Tomes IX. X. XI. & XII. séparément. 4. 4 vol.
- - - idem les Tomes XI. & XII. séparément.
- Roy.* (Le) Grand Théâtre de Brabant; ouvrage orné d'environ 200. figures en taille douce. folio, 2 vol. 1730.
- Sentimens d'un Homme de Guerre sur le nouveau Système du Chevalier de *Folard*, ainsi qu'il l'expose dans son Commentaire sur *Polybe*. 4. 1733. avec fig.
- Souverains du Monde, 8. 4 vol. 1722. fig.
- Swift.* (Le Docteur) L'Art de méditer sur la Garderobe. 8. 1729.
- Temple*, (le Chevalier) Ses Lettres d'Etat, 12. 2 vol.
- - - Ses Lettres au Comte d'*Arlington*, 12.
- - - Ses Mémoires. 8.
- - - Ses Nouveaux Mémoires, avec sa Vie. 8. 1729.
- Voyage Historique d'Italie, 12. 2 vol. 1729.

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

**THIS VOLUME IS
PLACED ON LOAN IN THE LIBRARY
OF THE TAYLOR INSTITUTION BY
THE PRESIDENT AND FELLOWS OF
ST. JOHN BAPTIST COLLEGE
OXFORD**

~~ST. JOHN'S~~ 424

V. PER



